Du même auteur

La série romanesque « Marilem » contient les quatre titres suivants :

Fille des pures consciences,
Mon Petit Éditeur (France), Néopol (Québec)

L'Intime des sens féminins,
Éditions Dédicaces (Québec)

L'Enfance sans alibi,
Éditions Dédicaces (Québec)

Diaule des amants musiciens,
Mon Petit Éditeur (France), Néopol (Québec)

Le collectif « Mythes et Histoires » inclut l'ouvrage suivant :

Les Montréales de ma psyché,
Mon Petit Éditeur (France), Néopol (Québec)

Philippe Jaroussault

FILLE DES PURES CONSCIENCES

de la série romanesque « Marilem »
(deuxième édition 2017)

Mon Petit Éditeur

Retrouvez notre catalogue sur le site de Mon Petit Éditeur :

http://www.monpetitediteur.com

Ce texte publié par Mon Petit Éditeur est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Mon Petit Éditeur
175, boulevard Anatole France
93200 Saint-Denis – France

Imprimé en France

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication par Mon Petit Éditeur en 2011

À Marie-Hélène Bouvette

Mon instinct, mes sens, ma fine chériesse, l'auteure d'une grande partie du présent ouvrage. L'instigatrice des si gravides fontalini de notre printemps en tourmente, qu'elle a habité si finement et intensément, et qui ont irrigué ensuite mon exil loin d'elle, tout autant que nos saisons des démesures que nous avons reconduites et réamorcées ensemble, à la faveur de notre paupière baignée par la douce pluie magnanime.

L'argument narratif

Chers lecteurs, lectrices, vous avez dans les mains, le talisman du cœur et de la pensée de Marilem. Riche de toutes les consciences, pur de toutes les abnégations. Vous pourrez partir comme les deux amoureux du roman, à la recherche d'une aventure que rien ne laisse présager. Une semblable passion recomposée par la seule force des cœurs tenus à l'impossible. Toute cette entreprise étant la pierre d'assise d'un érotisme, malléable comme la volonté, aussi éveillé que leur discernement, qui nous fait marcher main dans la main, à l'abri de l'usure du temps et des fatalités.

Quelle est donc à ses propres yeux la véritable Marilem, vivement émue dans les bras de Roucoul, quand elle est transportée par l'ivresse du souvenir, accueillant le bonheur des féminités, abaissant ses yeux par pudeur, ou par le réflexe des félins dans la repaisance, pour mieux contenir hors des distractions, les fresques de son âme et de son cœur, préservant ainsi une voie royale vers ses talents et aptitudes, sous le voile d'un prochain silence complice, dans le secret du prochain épisode qu'elle détrousse en elle-même, lorsqu'elle joue de son personnage énigmatique devant l'entière méprise de Roucoul.

Combat singulier en son sein même, qui lui fait préserver le dilemme qui l'habite, et qu'elle n'ose répéter à sa conscience, en faisant équipe avec son amoureux de circonstances, se délectant de leur plan impitoyable, capable de repousser le complot que la

vie elle-même a jeté à leurs trousses, et qui porte atteinte à ce qu'ils ont de plus précieux dans l'Intime. Aux yeux des amants volontaires, il n'y a d'impérieux que cette véhémence d'être ces personnages dont ils ont tracé les contours, dans les termes de leur ontologie et selon les conditions de santé de leur âme.

Cette malversation des forces obscures, comme le sort malveillant, cette mordacité qui s'insinue dans la fantaisie ou dans la bonne conscience, n'engagera aucun des amants, s'ils apprennent à en assurer bonne vigile, s'ils tiennent conseil dans une pleine complicité. La fièvre de leur enfance préservée, gardera ainsi toutes ses affriolances, leurs jeux toutes leurs affriandises. Rien ne pourra donc les empêcher de s'aimer l'un et l'autre dans la nuit des Perséides comme dans celle d'Artémis, puisqu'ils gardent pleine mainmise, sur leur progression,

dans ***L'IMMANENCE***
Expérience par la nature des sens et de l'être

dans ***LA CONSCIENCE***
Connaissance subjective de soi par les sensations ou par l'Intime

dans ***LA TRANSCENDANCE***
Principe extérieur à l'expérience et aux consciences

Leurs deux personnages jouant la pleine mesure de leurs forces et faiblesses, consentant l'étourderie dans ce qu'elle a de plus candide, et préférant le salaire de leurs peurs plutôt que les saufs-conduits. Des amants qui s'aiment par le forfait des détresses, sans éconduire aucune bigarrure ou alliance.

Préface

Quelle libre aventure que cet ouvrage sur la conscience, nous menant au centre des difficultés à dessiner avec précision, les contours de la pensée et du cœur. Le récit prend corps et racines dans l'attachement amoureux. Le couple de Marilem et Roucoul ne ressemble à aucun autre, mais tous les amoureux s'identifieront à eux, surtout leur désir de se surpasser vers leur conquête de la vérité qui les sépare. L'amitié ne les interpelle aucunement, seul le foisonnement de leur tendresse, trouve clémence et secours à leurs yeux. Le périple qu'ils entreprennent l'un vers l'autre, les mène vers une complète métamorphose de leur intimité. Leur seul but : parvenir l'un à l'autre sans rien emprunter des us et coutumes de leur société. Est-ce réel ou utopie ? Avançons l'expression : fine sarabande à mon point de vue, élargisseuse des perspectives qui s'offre à l'être agissant.

Mon cheminement tout en éclipse, s'apparente à celui de ces deux personnages du roman, dont j'ai cru saisir la part fameuse d'une urgence d'être et de langage, à toutes les étapes de leur vie. L'auteur et moi ensemble, avons été noyés dans la même enfance des mots fabuleux en courte périphérie de gendarmes de tout acabit, mais c'est surtout sur la scène théâtrale, que nous nous sommes retrouvés, sans surtout l'avoir recherché, pour reconduire des dénégations et d'autres impériosités de l'âme. Nous avons renouvelé nos lettres de créance inextinguibles, nous faisant consommer à nouveau cette haine en vente libre, et en toute légitimité. « Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il entend ? » C'est ce qu'on s'est demandé toujours l'un en face de l'autre.

Pourquoi déplorer l'heure qui nous sépare, si l'on ne sait pas l'abolir. Un jour proche qui sait, nous nous rencontrerons encore malgré nous, dans le court éclair, dans les libres évidences, qui interdiront, moi j'y consens, toute brûlure ancienne ou nouvelle.

Jean Saint-Pierre, comédien, musicien

Mention liminaire

Je voudrais tant laisser se propager le réconfort que m'a apporté l'écriture de ce roman, les larmes pas si vilaines non plus, même si chacun de nous peut s'en passer, à tant vouloir retrouver par le souvenir et l'imagination, un début d'explication, une solution peut-être, sur le seuil de l'énigme, qui confond souvent la destinée des êtres.

Ma seule nécessité n'a été que de consentir dans la bouche de Marilem, aux seuls mots, aux phrases, aux émotions que son amoureux avait urgence de décrypter hardiment dans leur mutuel assouvissement. Le fin motif de l'art n'est-il pas de soudoyer une part des praxis des jours indolents, pour nous mener loin des convalescences, sinon vers la gratification.

Le présent ouvrage raconte le périple inusité de Marilem et Roucoul, irriguant de leur sensibilité, délicatesse et fantaisie, l'ensemble des paysages intérieurs, qu'ils font s'amorcer dans la bonne fortune de leur couple amoureux. La première fois qu'ils se rencontrent, ils sont de tout jeunes enfants, portés l'un vers l'autre sans qu'ils le sachent. Ils se croisent ensuite dans la vingtaine des **Immanences,** sans qu'ils le devinent, comme des oiseaux de feu sous un ciel inhospitalier, empruntant le passage forcené des amants. Vint ensuite une longue migration dans la **Conscience** de soi et de l'autre, qu'ils ont ignifugée sans vergogne dans la passion amoureuse, jusqu'à l'apothéose de la pleine étreinte de cet étranger, qu'ils croient si bien connaître, une

Transcendance qu'ils n'avaient jamais appréhendée et supposée l'existence.

Cette aventure romanesque, explore des thèmes assez peu abordés, tels la complète vulnérabilité face aux perceptions singulières des sens, la complicité certaine entre les amants pour retrouver le si vif souvenir de l'adolescence amoureuse, la réalité et l'imaginaire d'un même désir, le langage de l'intimité à l'abri de toute influence de la langue courante, le plein élargissement des fines sensations par les arts de la scène. Toute cette exondation dans l'originalité, sera la pierre d'assise de leur érotisme, et de leur pleine ontologie. Leur périple intérieur est une constante migration vers l'inconnu. C'est le caprice nouveau des personnages qu'ils consentent, c'est un amour qui se précipite, qu'ils ne laissent pas se diluer en échange d'une anesthésie de l'âme.

Ces deux prospecteurs de l'impossible, en course vers leurs tropiques, font se délinéer une façon nouvelle d'être, un langage propre inédit, à l'encontre des us et coutumes, à l'encontre des forces de la convention, en remettant en piste les perceptions intimes, qui vont les faire s'inscrire dans la chériesse universelle, mais aussi la complète démesure des discernements, leur réservant tout à côté de leurs certitudes conquises par le passé des agendas, des enregistrements, des lettres et photos, une vive interrogation sur leur valeur propre, tout autant surtout, que sur la réelle identité ignifugée dans la pupille de l'autre, et sur les motivations ultimes des cœurs. Le champ des volontés est plus vaste que le hasard du sentiment. Bien des identités n'attendent que le bienfait d'être altérées, la sienne propre tout autant que celles des autres. Invitation donc à chacun, chacune, à souscrire dans l'amour, à l'inédit des nouvelles repaisances.

Lorsque nous écoutons les mystiques partager leur expérience spirituelle, nous découvrons que la femme mystique est sexuée, dans le sens où le langage de foi féminin, se distingue du langage masculin. Lorsque les femmes mystiques parlent de leur expérience spirituelle, elles développent une capacité d'accueil, d'ouverture intérieure, même une certaine vulnérabilité et passivité, c'est-à-dire qu'elles accueillent Dieu en elles sans rien renier de leur féminité tout en s'ouvrant à l'universel. Peu d'hommes mystiques osent se situer apparemment, sans aucune médiation, du côté du féminin. S'ouvrir à Dieu, serait-ce donc s'ouvrir à la dimension féminine de tout être humain ? Pour accueillir cette dimension féminine, faut-il que l'homme se dépouille de son être masculin ?

« Masculin, féminin et vie spirituelle »
Anne-Laure Lion

La question de l'intime interroge le féminin dans son articulation au maternel. De mère à fille, il arrive que la transmission opère sous le sceau de l'emprise de l'une et de l'identification collective obligée de l'autre. Dans ce cas, le féminin s'emmure et se confond avec le mirage d'une communauté identitaire qui abolit pour la femme, l'intimité de soi avec soi, et l'expression de son désir propre. Il arrive également que la fille reçoive cette empreinte du féminin que lui communique sa mère, nécessaire à la structuration de sa féminité. Si, dans le champ de la subjectivité, le féminin participe à la métamorphose du sujet, homme ou femme ; dans le champ du social, il opère un bouleversement par son irruption, bousculant souvent un ordre implicite. En ce sens, le féminin constitue un nœud gordien de la mutation culturelle, politique et symbolique.

« Féminin intime »
Fadhila Choutri

Immanence

Expérience par la nature des sens et de l'être

Après l'exaltation des rapides, la rivière plus lente, dépose ses alluvions, et ne s'intéresse plus qu'aux reflets des grands chênes qui l'apaisent, et des rochers qui s'aventurent à la franchir, formant de grands bassins qui réfléchissent ma silhouette, me rappelant ces personnages que j'ai incarnés, dans les jours intrépides. Cette rivière coule dans mes veines, et fait remonter à la surface bien des mélancolies. L'histoire de ces personnages est douloureuse comme la tragédie, mais pleine de merveilleux. Mes journaux intimes témoignent de leurs accomplissements, autant que de leurs légendes. Marilem par exemple, mon personnage du printemps 1975 à Québec, affranchit tout son déluré, dans l'aventure des heures. Son objectif est net, sa conduite, irréprochable. Elle va droit dans ce qu'elle décide, et sait composer avec l'imprévu. La fermeté de ses prises de position, et son audace dans l'action, se transcendent dans l'œil des masculins. Elle ne peut pas s'empêcher de garder bien amorcées toutes les composantes de son être.

J'ai été ce personnage avec hardiesse et bonheur, bien reconnaissante pour la générosité du Créateur qui m'a fait telle une déesse, et qui m'a fait bénéficier en plus, d'un fort penchant pour la réflexion, autant sur moi-même, que sur mon milieu social et sur mon époque. Mais certaines personnes que j'ai côtoyées, ne cessent de m'émouvoir, et continuent par-delà les années, d'assiéger mon souvenir, à cause de leur disharmonie

dans l'amitié et le désarroi de leur cœur. J'ai appris qu'il est bien risqué de dévaler le versant inexploré des libertés, et de se déployer au-delà des frontières de la morne bienséance. Le mordant dans le discours peut faire se rembrunir autour de soi, bien des timorés, et l'assouvissement des passions déclenche toujours le boomerang de la mauvaise conscience. C'est à la faculté d'éducation de l'université Laval, que s'écoulent les jours heureux de mes vingt et un ans. Le milieu universitaire est une serre fertile, offrant aux étudiants toute la stimulation et l'encadrement, pour les propulser avantageusement sur le tremplin de l'existence. J'aime la compétition intellectuelle, autant que le détachement dans l'amitié, je me repais des joutes oratoires dans l'abstraction des concepts, autant que des conversations impromptues. Les programmes enseignés me galvanisent, autant que les fins de semaine débridées. Ma seule présence fait se déployer bien des incandescences dans le ferment des désirs. De tout temps, j'ai raffermi cette résolution, de ne jamais tempérer la ferveur de mes prises de position, ni d'amenuiser les aspérités de mes traits d'esprit. C'est le tribut que je m'empresse de consentir, pour assurer l'expression délicate de ma personne, sans rien édulcorer de mon originalité. Je suis dans le plus immédiat de l'instant, ce que je veux être. J'ai un nom prédestiné pour la philologie et les belles-lettres, je suis la Marilem, sur les lèvres taquines de mes amis, et dans leur psyché. Pourquoi serait-il déraisonnable de me convoyer au centre de mon entière singularité ? Mes destins sculptent mon expérience, dans une fébrilité et une rêverie pleine, donnant libre cours aux épanchements du corps et de l'esprit. Le Québec nourrit mes espoirs de jeune femme, et l'univers entier à mes portes étale ses promesses. Chaque matin, je chéris l'avenir de mon talent, dans mon logis de la côte Myrand, à proximité nord du campus. C'est mon port d'attache, là où cogite ma pensée et prend forme, autant mes travaux universitaires que mon œuvre littéraire et journalistique. Mon ardeur au travail m'est bonne conseillère.

Étant l'aînée d'une famille de quatre enfants, il m'est habituel de m'occuper des gens de mon entourage et d'influencer le déroulement d'une conversation ou d'un évènement. Je suis au fait de mon ascendant sur la progression des jours, et j'ai une intuition sans failles des saisons de mon cœur. Le ciel n'attend pas la nuit opaque pour être constellé de présages. Je m'abandonne à ces douces inclinations à la magnanimité, que mes ancêtres et ma famille m'ont léguées, et que j'ai soigneusement nourries et protégées. Je crois avoir toute la générosité des enseignants, de même que leurs dons pour l'animation et le leadership. La légèreté des leaders d'opinion me heurte souvent, et les positions qu'ils défendent m'apparaissent souvent surannées ou anachroniques. J'ai une conscience très fine de l'évolution des usages d'une société. Mes faits et gestes coïncident largement avec la marche collective du Québec, et si ma pensée est très personnelle, mes rêves se confondent avec ceux de ma génération. Je me rappelle l'atmosphère, avec grande précision. Autant des évènements que de leur saveur. Autant l'identité des personnages que j'ai côtoyés que de leur degré d'affranchissement sur l'échelle timoré-déluré. À l'université Laval, je dois composer avec le déracinement de mon milieu natal mauricien, là où j'exerçais davantage mes habiletés et le plein déploiement de mes traits de caractère. Mais ici, je peux compenser largement, par un engagement dans la vie universitaire, avec des professeurs amicaux et des amis proches. Mon amoureux, un psychologue en devenir de l'Université de Montréal, ne me visite pas assez souvent, mais me fait bénéficier à distance, de son sens inné pour rapprocher les êtres. Je suis très attachée aux miennes valeurs du cœur, qui ne s'apparentent à celles de personne. Un trait d'humeur, un ton vindicatif, peuvent m'attrister pour un bon moment, mais j'ai une force intérieure correspondante. La personne capable de beaucoup percevoir et dans toutes les nuances, peut s'appuyer généralement sur une âme vigoureuse. Mon regard est le miroir d'une conscience

universelle et le plus beau des livres ouverts. Tout y est disponible pour mon amant. Il peut tout reconnaître, il peut faire tous les recoupements. Et son humanité lui construit ensuite, le plus touchant bouleversement de ses émotions. Il me prend alors férocement dans ses bras quand il le décide, me gronde tendrement, et se plaint que c'est parce que je suis trop la Marilem, s'il est obligé de goûter voracement, à bon nombre de mes dimensions. Les qualités de cœur de mon amoureux essaiment en moi, tout autant que le bagage génétique de mes parents. Mes bras s'entrouvrent alors furieusement, sur l'avenir de nos abondances. Je lui dis qu'il est un sacré veinard d'avoir pu me rencontrer, et surtout d'avoir eu cette fine prémonition qui lui a permis de me reconnaître, parmi mille autres jeunes femmes bouleversantes. La vie universitaire prend le rythme des tempêtes de neige ou des périodes de dégel, comme au temps jadis. Le vent a toujours bien harcelé les coteaux de Sainte-Foy, mais si la forêt du début de la colonie française en Amérique pouvait apaiser cette fustigation éolienne, maintenant, la trame des bâtiments urbains les exacerbe. Le nouveau campus décline sa nomenclature absconse, ignorant ses étudiants aux prises avec les bourrasques de leur vive jeunesse. Si désirer avec force, c'est presque posséder, la possession véritable, donne une idée plus juste, et une meilleure perspective sur la réalité. L'université génère tout autour d'elle, une trame urbaine d'une âme bien singulière, et une population aux traits d'esprits bien caractéristiques. Des peines immenses, des tragédies humaines se dissimulent, dans le décor du morne arrangement architectural des facultés et de ses environs. Mais à tout moment, au détour d'une allée, ou dans une salle de cours, une étudiante, redoutable de ses charmes infinis, modeste parfois, ou méconnaissant son arsenal, réincarnation d'Aphrodite et d'Artémis, si riche de ses certitudes, impassiblement féminine, spécimen unique du régiment des irrésistibles universitaires de son époque. Et dans les parages, chancelant, un jeune gaillard, porteur d'avenir

comme elle. Tous les deux les yeux étoilés, le cœur ahuri, un trop furtif instant à la portée de leurs lèvres.

Promesse non tenue

Personne n'a encore déchiffré le mécanisme d'enclenchement du hasard, qui fait se rencontrer deux personnes. Si ce mécanisme était connu, il serait loisible de faire advenir dans la journée de son choix, la rencontre de l'être de ses rêves. Je suis allé ce midi, au cinéma de la cité universitaire avec un camarade de faculté. J'aime m'abandonner dans l'évènement fortuit, me foutant éperdument de ses causes. Le film Psaume Rouge de Miklos Jancso est présenté sur l'heure du midi, dans cette salle de visionnement fréquentée par une cinquantaine d'étudiants, dans une insouciance fertile et dans la conscience aiguë des grands enjeux de la planète à l'image de cette allégorie sur la vie des paysans en Hongrie à la fin du XIX siècle, sous le joug des grands propriétaires terriens. La réforme agraire retarde, et la révolte gronde. Le maître du domaine cherche à les amadouer puis en appelle à l'armée. Aux forces réactionnaires, les paysans opposent leur amour de la vie, leur courage et leur espérance. Je me sens particulièrement concernée par l'injustice sociale, les rapports femmes hommes, la violence faite aux enfants. Et surtout par le manque d'éthique complètement et de compassion pour l'être animal. L'engagement des étudiants se conjugue au présent, les grandes questions existentielles sont largement préhensiles, aucun dilemme ne paraît insoluble. Mon camarade de faculté, assis tout près de moi, aime envisager tous ces grands thèmes et en discourir. J'aime sa compagnie très rapprochée, et sa présence repousse les importuns. Je ne pourrais pas envisager d'aller au cinéma sans être accompagnée, d'autant plus que si je me sens en harmonie dans ma communauté universitaire, il n'est pas facile d'entretenir des relations de simple amitié avec tous. Je ne me sens pas très différente des autres et je ne suis pas rebutée

par les traits de caractère de personne. J'aime ressentir la protection de cette amitié collective, qui me dispense de devoir constamment affirmer un caractère original, et des prises de position sur tous les sujets. Notre énergie juvénile nous permet bien des légèretés dans le propos et dans l'action. Nous prenons plaisir à prendre le pouls de cette assemblée. Notre jeu interdit aujourd'hui, c'est celui du jeune homme dans sa dite poésie de l'approche vers la jeune fille. Mon camarade s'emploie à attirer mon attention et s'approcher de la belle inconnue que je simule devant lui. Ce lieu de haute voltige intellectuelle qu'est l'université ne tient aujourd'hui que par l'agitation qui y règne, et par la fébrilité bien imprégnée dans les minutes qui précèdent le début de la projection. Nous accueillons en nous, l'heureux enchevêtrement de notre bonhomie et de notre liberté, et célébrons la pleine démesure de notre intensité de vivre. Nous sommes témoins de l'arrivée d'un inconnu à la démarche imprécise, qui vient s'asseoir juste devant nous. Il est assez mince, mesure six pieds, les cheveux châtains longs en broussaille, et portant la barbe. Ses vêtements sont sans apprêts particuliers, ce qui ajoute encore à l'imprécision de l'image qu'il projette. Il me sourit en s'assoyant, sans porter la moindre attention à celui qui m'accompagne. Rien ni personne dans l'amphithéâtre ne semble l'intéresser à part moi. Ce n'est pas le premier garçon qui se détourne pour me regarder mais ce midi, je ressens chez cet inconnu, un empressement particulier. Mon camarade est assis à ma gauche et laisse vagabonder son imagination au service de la conversation. Je l'écoute, tout en observant devant moi, celui qui s'est approché il y a une minute, et qui a choisi de se placer impérativement juste devant nous. Il est immobile maintenant dans l'attente du départ du visionnement. L'identité de ce jeune homme se révèle peu à peu. Il recèle un bel érotisme du seul fait qu'il s'intéresse à moi, et son regard est bien agréable, lorsqu'il me sourit dans un large rictus. Il est seul à être seul dans cette salle collective et encombrée, et je ressens chez lui une grande

impériosité d'entrer en communication avec quelqu'un. À n'en pas douter, il est en mode de vouloir se montrer sous son meilleur jour. Je le vois chercher un motif réel ou un prétexte pour se détourner vers moi, et pour me regarder avec ses yeux des grandes occasions. Rien ne l'empêche de capitaliser sur cette situation idéale pour lui de m'adresser la parole, même si je suis en bonne compagnie. Placée juste en retrait en arrière de lui, je souffle dans son cou, et il n'a qu'à se détourner légèrement pour m'avoir complètement dans son champ de vision. Il préfère agir avec circonspection et écouter ce que nous disons. Mon camarade est en constante boutade. Nous rions beaucoup à l'impromptu. Rien ne peut arrêter cette camaraderie franche, décuplée par ce sentiment d'être l'objet d'une attention particulière de cet inconnu venu de nulle part, et qui semble étranger à la vie universitaire, mais sans pour autant susciter l'inquiétude ou l'étonnement de personne. Son silence prolongé ne fait rien pour me le rendre familier, mais son sourire m'empêche de le trouver menaçant. Voilà, il se retourne vers moi et me sourit à nouveau, son regard quoiqu'un peu furtif ou timide, semble d'une grande franchise. Il n'insiste pas. Je me laisse imaginer sa voix. Lui en tout cas, peut bien nous espionner, parce qu'étant silencieux juste devant nous, il peut donc tout entendre de ce que nous disons. Il est déjà au fait du timbre de ma voix, de ma façon de m'exprimer, de mes champs d'intérêt, et du type de relation que j'entretiens avec les autres. Il se retourne encore pour percevoir l'espace environnant et par la même occasion, me regarde davantage mais amicalement, et sans ostentation ou impertinence. La présence de son seul regard, peut se passer de parole. Je saisis qu'il veut simplement se mettre au parfum de la salle tout entière, tout en privilégiant ce lien qui existe entre nous deux. La rumeur des conversations se tait pour laisser toute la place aux pixels sur l'écran cinéma. À la fin du film, quand les lumières se rallument, l'étranger cinéphile devant nous se retourne à nouveau, et je l'entends me dire qu'il aime

tous les films de la série, et qu'il a beaucoup apprécié ma présence à ses côtés. « Je m'appelle Roucoul… » me dit-il. Je lui réponds : « Moi, c'est Marilem… » Il tend fièrement une missive à mon intention, puis s'empresse de se diriger vers la sortie, d'où il retourne à nouveau à mon intention un regard perçant devant tout le monde, me salue de la main, avant de s'engouffrer dans le corridor. Je me laisse guider vers l'extérieur de la salle de projection par la marche lente des étudiants. Passant devant le havre d'une cabine téléphonique, je m'engouffre à l'abri de toute agitation, seule dans la repaisance de ma conscience et de ma réalité, bien en phase avec ma vanité tout entière, et au zénith de mon cœur, j'ouvre enfin cette adresse écrite juste pour moi, pour y relire l'auteur de ces mots colportés en hâte, prenant connaissance de son type d'écriture, puis de son numéro de téléphone de Giffard, et cette phrase griffonnée de sa main fiévreuse assurément : « À mon ange, qui de son aile sur mon épaule, m'anime et me protège. 628-7337 Roucoul ». Je remets son parchemin précieusement dans mon sac. Dans l'après-midi, au milieu d'un cours, j'ouvrirai encore mon précieux message relisant à nouveau l'écriture alerte de son nom. Je m'essaie à une analyse graphologique. Qui est-il celui-là qui ne sachant rien de moi me propose tout. Sa calligraphie révèle un certain éparpillement de la pensée et une imprécision dans son plan de vie. Qui sait ce que révélerait une analyse plus poussée de cette manifestation de l'âme qu'est l'écriture. Les lettres de ses mots sont parcellaires et non affirmées, c'est une écriture de technicien, non pas celle d'un intellectuel ou d'un artiste. Rien ne l'obligeait à venir se placer dans mon voisinage, pour le visionnement de ce film, dans le grand espace impersonnel de cet auditorium, n'y connaissant personne, ni moi ni mon camarade de faculté. En fin d'après-midi, il me vient en tête à plusieurs reprises de le rappeler. L'éventualité d'une nouvelle relation, me pousse chaque fois par souci de prudence, à concevoir de nouveaux critères d'adhésion. Ce cénacle des intimités, je le

conçois avec plus grand des respects. Et surtout, me projetant dans l'avenir, tenter de faire surgir le possible transcendant, rendu envisageable du seul fait qu'en y réfléchissant à l'avance, on a rendu plausible son existence et on a avalisé son avènement et sa légitimité. Cette relation potentielle m'oriente ainsi dans une direction nouvelle. L'occasion est belle pour inscrire ma démarche sous un nouvel augure, en privilégiant un langage non entamé et une vision renouvelée des rapports humains. Donc une naissance dans la contrée de son inconscient, de ses réflexes et de ses automatismes. Voilà comment j'aime me résoudre à d'autres empennages de l'être en devenir, à d'autres statures de la parole, à d'autres sortilèges avec la quotidienneté. Étant bien au fait de ce que je ne veux pas, il m'est loisible en début de relation avec une nouvelle personne, de négocier les paramètres à réunir, pour cheminer vers l'harmonie, pour cerner et inviter dans l'improvisation de cette amitié, certains exsudats essentiels, chose impossible avec des amis d'enfance ou avec les membres de ma famille. Avec mon amoureux, un ami de longue date, ça me chagrine parfois de devoir composer forcément avec un historique d'évènements, avec une jurisprudence de sentiments. Mais aujourd'hui, mon cœur s'invite à une nouvelle tendresse. J'ai la certitude, qu'il serait fort déçu, cet étranger du midi, si je ne le rappelais pas. J'ai de plus, au fond de moi, une agréable intuition qu'il me plaît de laisser s'amonceler, un mouvement de clairvoyance subtile il me semble, je suis certaine de moi, parce qu'aujourd'hui précisément, le 20 février 1975, Mercure cesse sa rétrogradation astronomique apparente, pour passer en progression directe et de ce fait, dégage bon nombre d'écrous qui immobilisaient jusque-là, le chariot des évènements. Et je tiens plus que tout à satisfaire ma perspicacité. Une autre certitude m'habite intimement : Ce jeune homme semble digne de confiance et je serais bien mal avisé de ne pas donner suite à son initiative. Je l'appelle en soirée. Une voix féminine m'informe que ce Roucoul est à sa répétition de théâtre. J'ignorais complètement

que c'était un acteur, en fait je ne sais rien de lui, au-delà de la première impression et de mon intuition. J'ai le pressentiment en outre qu'il préfère comme moi, préserver la part de mystérieux qu'il a en lui. Que cette part est considérable. Je le sais, nous sommes deux êtres en dehors de la vaine agitation des jours, deux êtres engagés dans un cheminement convergent. Rien ne pouvait arrêter ce midi, son impulsion de faire ma connaissance. Son action ne s'apparente à aucune autre. Il m'a regardé, il n'a pas pu faire autrement, et il semble m'avoir retenue pour l'avenir. Cette voix allègre au bout de la ligne téléphonique, est celle d'une prénommée Joanne qui partage la maison. Elle est très affable et attentionnée, pendant qu'elle écrit mon message, je lui fais répéter mon numéro, pour m'assurer qu'il est bien gravé quelque part dans la maison de ce fureteur à mes trousses : Vous lui direz que c'est Marilem. »

Ma vive flamboyance

Le lendemain, je reçois son appel vers l'heure du midi. Je l'entends pour la première fois dans un appareil téléphonique. Sa voix est douce et agréable mais assez mal incarnée dans sa respiration, elle vient en saccades, et je ressens tout son empressement de me rappeler, ce qui me remplit d'aise et me réjouit le cœur. Je suis certaine qu'il l'aurait fait hier soir, s'il n'avait pas reçu mon message si tard en fin de soirée. Je le taquine sur la voix qu'il a ce midi. Il me dit qu'il a la même à minuit. Il ajoute qu'il n'est pas surpris par la mienne parce qu'hier, ma voix je la soufflais dans son cou, et qu'il était bien placé pour en saisir la couleur et toutes les doléances. Je lui dis qu'hier je m'étais censurée, sachant qu'il écoutait tout ce que disaient mon camarade de faculté et moi. Il dit espérer ne pas m'être apparu trop indiscret ou avoir fait faux bond à la bienséance. Il est content d'avoir pu me rejoindre malgré nos occupations respectives. Je mentionne que nous avons eu hier les mêmes

réflexes, parce que sans se connaître, nous avons choisi d'accomplir tous les deux en même temps, la même action. Il me répond que dans sa journée d'hier, il a été bien inspiré dans son choix d'activités et que c'est l'esprit des lieux, qui l'a conduit jusqu'à moi. Je lui réponds qu'il a beaucoup d'esprit. Et d'un même élan, nous pouffons de rire tous les deux. Il est souvent à l'Université Laval me dit-il, même s'il n'y est plus étudiant. Je dois aller en après-midi, à Notre-Dame-des-Laurentides, pour y préparer la rencontre future d'un groupe d'enfants. Il regrette de ne pas pouvoir m'y accompagner. Je sens chez lui un grand enthousiasme à l'idée de faire ma connaissance. Mais cet enthousiasme impérieux est doublé d'une anxiété dans la conversation, le corollaire peut-être d'une peur des silences et un manque de flexibilité devant l'imprévu des situations. J'ai l'intuition qu'il souhaiterait avoir un plus grand détachement dans la conduite de l'évènement et une meilleure emprise sur son élocution. Je l'invite à me rappeler au souper. Il ne peut pas me rejoindre avant 19 heures, parce que ma ligne téléphonique est occupée. Je sens à nouveau sa grande fébrilité et son contentement d'entendre ma voix. Il dit que l'après-midi a été long et qu'il a hâte de me revoir. Il me propose d'aller voir Macbeth au théâtre de Loretteville. La pièce de l'ambition et du remords. Nous ne nous connaissons que depuis hier, et il veut m'emmener ce soir, voir la tragédie de Shakespeare. Il me semble que cette soirée est retenue depuis longtemps pour nous deux ensemble. J'ai souvent pensé à lui depuis hier, et il était écrit dans le ciel que ce soir, nous partagions ce moment. Il vient me chercher au 766 côte Myrand, logis numéro 1. Je suis déjà prête lorsqu'il sonne à ma porte et nous partons immédiatement. Nous descendons la côte du Vallon vers les premiers contreforts des Laurentides. La vue imprenable de ces montagnes est omniprésente à Québec, que ce soit à partir de Sainte-Foy ou du vieux Québec, et elle me serre le cœur à chaque fois, parce qu'étant native de la Mauricie, ces montagnes près de Québec,

me sont familières et m'inspirent les sentiments les plus vifs. Mon imagination s'emballe vers l'époque où le fleuve Saint-Laurent, donc l'océan Atlantique, recouvrait toute la basse ville de Québec jusqu'à Cap Rouge, entourant complètement d'eau salée, et prenant ainsi en souricière, et Sainte-Foy, et Sillery et toute la haute ville de Québec. Nous rions comme des fous en se dirigeant franc nord dans ces Laurentides qui nous regardent. Je suis rassurée par sa façon de conduire et par ses automatismes. Je lui dis qu'il regarde trop de mon côté, il me répond que moi, je ne regarde pas assez du sien. Mon cœur bat à vive allure. Et tous ces souvenirs des ballades anciennes avec ces amoureux potentiels de l'adolescence. Et ces mises en garde de mes parents, mais surtout ce sentiment intime qu'il ne peut rien m'arriver de fâcheux. Je suis en pleine possession de mes humeurs. Je sens mon emprise sur ces conversations entre nous. Et cela compte plus que tout. Le pouvoir de l'action appartient à celui qui maîtrise les mots, et qui maîtrise de facto les perceptions sensorielles, et en cela j'ai une longueur d'avance sur mon ami. Existe-t-il aventure plus exaltante, que de s'abandonner corps et âme quand on a vingt ans, à de grandes chevauchées battant la campagne, comme le faisait Alfred Desrochers, proclamant et célébrant des vers, assis sur le dossier arrière d'une décapotable. Je suis installée confortablement près de lui, dans toute ma suggestivité, distrayant sa concentration, exclamant moi aussi, les mots qui me reviennent en mémoire. Les mots que j'ai écrits le soir précédent et le jour même, alternent avec mes improvisations confiantes. Je me sens confortable à ses côtés, et c'est tout ce qu'il me faut pour être adorable à ses yeux. S'il ne tenait qu'à lui, il immobiliserait la voiture pour m'embrasser, moi qui fais la lecture de ces textes écrits exprès pour lui, et il le ferait si fort, que mes lèvres s'empourpreraient pour un moment, mais je préfère pour l'heure, choisir des mots qui vont l'apaiser. Je lui dis qu'hier à onze heures du matin, il ne savait pas que j'existais. Il me raconte à son tour qu'avant onze heures hier, il ne m'avait

entrevu que dans ses rêves, et qu'à midi, son rêve s'est confondu parfaitement avec la réalité. La médecine est impuissante à décrire le processus biologique intime de l'amant foudroyé. J'ai la conviction de faire vivre à mon ami d'un jour, un tout nouvel épisode du récit de sa masculinité. Ce qu'il ressent ne peut être associé à rien de ce qu'il a déjà vécu avec une femme. Cet épisode le secoue considérablement, et fait augmenter beaucoup la tension nerveuse entre nous. Ces moments de haut calibre émotionnel exige de naviguer nous-mêmes, à cette même hauteur. Je crois qu'il préfère me laisser les commandes de notre cavalcade impromptue dans les émotions si vives d'une nouvelle rencontre. Cette inclination m'inquiète passablement, parce qu'il a quelques années de plus que moi. Je n'aime pas non plus assumer la continuité de toutes les phrases et par le fait même, d'en avoir seule la gouverne, et d'en prendre toute la responsabilité. Je sens son regard sur chacun de mes mouvements, comme si j'étais la ballerine de ses jours. Il s'aperçoit que mes bras sont entrouverts sur ma poitrine. Il pourrait aisément à la faveur d'un feu rouge, venir me visiter et me prendre dans ses bras, je serais obligée alors de l'accueillir complètement sur ma poitrine, et d'abandonner mes lèvres. Quand je souris, il me dit de ne pas être trop torrent mes lèvres, parce qu'il serait obligé alors, de venir les contenir et les goûter. Des moments à susciter, des occasions à préserver. Mais pour l'instant, il ne semble pas envisagé de le faire. Moi je ne m'objecterais pas. Je suis pour lui, trop un royaume à respecter mais aussi un royaume qui ne pourrait être conquis selon lui, qu'au prix d'une longue campagne. Il n'est pas prêt et en attendant, il porte le plus grand respect à sa dulcinée potentielle. Il est bien reposant de fréquenter ce type de garçon au risque de vivre des saccades d'ennui. Il regorge de belles qualités pourtant, et j'aime assez son allure faussement sérieuse, qu'affiche toute personne sans grande spontanéité, qui doit composer avec la mauvaise conscience de déroger au savoir-faire conventionnel.

Nous avons ensemble à relever un même défi : assumer une plus grande partie de notre singularité. Et cela se fait toujours à contre-courant des modes, et à contretemps des us et coutumes. L'émotion est une nécessaire dissidence. Une grande question se profile à fleur de peau de chacune de nos actions : Est-ce que j'imite ou pas. La majorité des gens s'auto-imitent, se cannibalisent eux-mêmes. Nous pourrions, s'il nous en est donné la clairvoyance et la claire volonté, vivre un moment béni des dieux, par le seul enivrement de nos facultés respectives, dans l'engagement dans une même créativité, dans la confiance suffisante en l'autre, pour se laisser vivre dans la genèse des sensations insoupçonnées, et de les assumer complètement. Nous pourrions partager le même langage du seul fait que l'un est à l'écoute des mouvements de l'autre. Roucoul me dit qu'il est depuis longtemps à la recherche d'un langage neuf, reflet de toute son intimité, recélant l'humus de ses forces et faiblesses, épousant toutes les montagnes et vallées de ses sentiments les plus méconnus, et ce langage donc, compris de nous deux seuls, nous abritant dans le confort d'une totale compréhension. Un langage à la mesure de notre potentiel de fantaisies et taquineries, bien implanté dans la forteresse de nos certitudes. Nous avons tous les deux je crois, au fond de nous, cette fine volonté d'aboutir au bonheur par la conquête d'une grande part de notre singularité. Et cela ne peut subvenir que si l'un, en donne l'aval à l'autre, si l'un aime et reconnaît la singularité de l'autre. Donc que cette singularité ne passe pas inaperçue. Nous aimons tous les deux le langage qui nous est le plus personnel. Il adore ma façon de parler quand je le fais d'une manière intimiste, et de son côté, je suis persuadée qu'il n'éprouve aucune satisfaction à reconduire tous les clichés du langage conventionnel, croyant à tort, que c'est la seule façon de ne pas s'aliéner la bienveillance de l'autre. Notre trop courte école buissonnière, nous emmène droit devant le théâtre de Shakespeare, tout juste pour la levée du rideau. Le temps d'être attentif à cet ineffable qui colore et rend substance

tangible à tous les gestes, comme ceux de réserver nos billets, de trouver une place et d'enlever son manteau. Comme d'habitude, en entrant dans une salle, j'ai cette vanité comme une actrice, accompagnée ou non, de prendre une pleine respiration dans toute l'emprise de mes facultés, et de goûter cette chance d'afficher devant tout le monde, toute ma vanité et modestie réunies, cette joie de vivre et d'avoir cette force devant un groupe, de montrer que si j'en avais le besoin, je saurais m'adresser à tous, dans une pensée claire et des arguments appropriés. Je fais part à mon ami, que je me sentais très forte devant un groupe et que « l'aile de mon ange gardien sur son épaule, est encore en mesure de le protéger et de l'animer. » Cette allusion à ce qu'il m'a écrit dans sa missive d'hier, ce doux billet qui me dévoilait le mot de passe vers son existence, le ravit et le comble de joie. Il fait alors le geste de se rapprocher de moi et m'embrasse la joue sans me regarder, et de son siège à ma gauche, il abandonne son épaule un instant sur la mienne. Je trouve cette manière de faire un peu originale, sans qu'elle soit déplacée. Sa silhouette prend forme dans la pénombre, et s'imprime vivement dans ma mémoire. Je suis dans cette salle ténébreuse, avec cet inconnu un peu exotique, dont je ne connais ni les intentions ni les identités. Est-ce qu'il est en prise avec une âpreté, est-ce qu'il nourrit une démesure, est-ce qu'il peut être conseillé par la frustration ou par la générosité, est-ce qu'il pourrait se laisser dévaler dans l'excès ? Je peux remarquer dans l'obscurité, qu'il a le crâne des personnes vivant beaucoup au grand air et cela me plaît, son front a des conurbations caractéristiques, son nez est assez fort, tout autant que son menton. Je me demande s'il n'est pas d'une lignée amérindienne. J'ai le sentiment qu'il me regarde constamment ou qu'il espère que je vais détourner mon profil vers lui. Nous sommes reliés par les liens invisibles de la prémonition. Nos deux respirations se répondent dans l'obscurité. Dans notre charmante distraction, nous sommes concentrés sur nous deux. Si l'un se détend, l'autre l'imite. L'un

est le modèle de l'autre. Je sens l'intensité de sa présence tout près. Si les usages le permettaient, c'est certain qu'il m'envahirait de sa tendresse et me submergerait de ses baisers enflammés. Nous laissons s'amonceler en nous avant la levée du rideau sur Macbeth, la même fébrilité vécue hier, quand cet inconnu de Roucoul était assis devant moi au cinéma de l'université. Il me demande si ma perception de lui, était bien différente hier que ce soir. Cette interrogation m'indispose, parce que dans les deux cas, mes perceptions ne sont que subjectivités, proche de l'euphorie. Mon analyse ne saurait être que tronquée, et je lui explique que de toute façon, je ne me prêtais pas à ce genre d'analyse, et que je ne tenais pas à percevoir la trame de ma vie, autrement que par ses manifestations les plus diffuses et les plus insoupçonnées. Il enchaîne sur la notion de frange dans son esprit, si j'ai bien compris, son esprit frangé dans l'hésitation, était à l'opposé de la ligne épurée d'un raisonnement. Nous voulons rester conscients tous les deux, d'être au centre d'un petit univers qui nous ressemble, et qui pourrait nous réunir dans un même bonheur si nous convenons d'être à l'affût de l'ineffable, de ce halo qui colore notre perception intimiste de l'évènement, ce qui inclut bien sûr, le langage. Notre première randonnée ouvre dans notre subconscient toute une série de paysages préhensiles à la fantaisie. Je serais disposée ce soir, à entreprendre avec ce Roucoul conducteur de vives sensations, un voyage beaucoup plus long vers la fine apogée de n'importe laquelle de mes contrées. La tragédie présentée devant nous nous captive assez peu. Comme moi, il manifeste un intérêt assez relatif pour cette histoire d'outre siècle et d'outre Atlantique. Il le manifeste par des changements nombreux de posture, et des respirations d'appoints qu'il exhibe, comme des repères tout au long du récit. Nous quittons Shakespeare avec allégresse, laissant derrière nous la pièce du remords et de l'ambition, qui est vécue comme dissonance au cœur de notre fragile essaim de sentiments ouverts sur notre délicate soirée. Notre registre de sentiments n'a rien à

voir avec Macbeth, avec ces sentiments douloureux accompagnés de honte, que cause la conscience d'avoir mal agi. Rien à voir non plus avec le regret de quelque perte, ou avec le repentir d'une faute, ou la crainte du châtiment. Les remords ne sont pas pour de jeunes gens libres et purs comme nous. Et je sais qu'il ressent la même ambition que moi, l'ambition de tous les jeunes gens d'être heureux en couple. À notre première sortie ensemble au théâtre de Loretteville, cette ambition surgit devant nous comme une velléité qui ne peut plus attendre. Elle nous frappe de plein fouet, comme la silhouette sombre et massive des Laurentides derrière nous, et droit devant, comme l'embrasement dans la nuit dense de toutes les lumières de Québec. Quand nous regardons vers l'est à partir de Loretteville, la haute ville de Québec est un paquebot des hautes mers, tout illuminé, qui appareille et qui nous invite à monter à bord. Nous avons tous les deux notre billet, et la vie avance en constance. C'est à nous deux maintenant, que revient le rôle de remplacer les comédiens de Macbeth maintenant silencieux, par notre présence au monde, par notre vitalité. Le Québec exige des résultats. Les forces vives qui sont en nous, sont conviées à susciter un destin, à désamorcer un mauvais sort s'il existe, et à laisser notre bonne étoile nous sourire. Roucoul se nourrit de mes sourires, et il a l'appétit de ceux qui en ont été un temps privé et qui mordent goulûment dans la vie. Il recherche constamment mon attention. Il veut se montrer devant moi sous son meilleur jour. Il semble mesurer constamment ses paroles et ses gestes. Il est aux prises avec la difficile appréciation du trop ou du pas assez. Ce qui altère sa spontanéité et la libre expression de son personnage. Ce soir il m'est difficile de savoir qui il est. Il m'a dit qu'il est urbaniste pour une firme privée, qu'il a été étudiant un temps à l'université Laval, mais qu'il a gradué à Montréal. Est-il célibataire ? Qui est sa famille ? Qu'est-ce qui gouverne sa pensée ? Quel est son essentiel ? Il recherche le sourire de mes yeux, ça semble le réconforter beaucoup. Mon regard l'attise. Il

regarde mes longs cheveux. Il dit que je suis trop « cheveux avalanches, que je suis trop cerceau sur mes hanches, » parce que j'incarne l'abondance. Donc je suis toujours trop à ses yeux, et il s'en délecte. « Mes petites mains, d'après lui, c'est dans son cou qu'elles sont. Mes petites joues, c'est sur sa bouche qu'elles vont. » Il me dit que mes lèvres, ont trop l'incandescence des soirs de pleine lune. Et mes yeux comme un hibou la nuit, sont trop à l'affût de ses secrets. Et d'après lui, toute cette abondance, toute cette effervescence, c'est parce que je suis « trop rosée du matin sur mes lèvres, » parce que je suis « trop douce nuit lionne », parce que je suis « trop Marilem. » Je lui demande alors, que s'il va être obligé de venir dans ses bras, pour m'étreindre très fort et me prendre tout entière ? Ma question l'indispose autant qu'elle le ravit avant de l'éconduire dans la trivialité. L'auto produit rapidement une chaleur nécessaire à l'orée des conforts de février. Mon ami ne prend pas toutes les initiatives. Il est sensible aux mouvements infimes de mon corps, et à notre respiration entravée maintenant. Je lui dis d'accepter la part de mystérieux en soi, ça ajoutait de la légèreté. Il aime ma voix, ça c'est certain. Je reprends mon récital en lui faisant part d'un texte nouveau que j'ai écrit hier en soirée, juste avant de lui laisser un message. Puis je me délecte de mon goût pour Lamartine et de mon expression du personnage de la poétesse de mes nuits. En regardant cet inconnu qui s'impose si peu dans mes yeux ivres, j'improvise ce que je n'ai jamais mémorisé correctement : « Qu'est-ce qui t'amène dans le plus beau de mes jours, toi, mon bel inconnu des heures propices, qui suspends le cours de ma destinée, savourant l'envol de mes rapides délices. » Le Cap Diamant se profile droit devant. Et en me touchant fiévreusement la main sur le siège, et cherchant fiévreusement mon regard, il ajoute que cet autre diamant, celui de mon annulaire, est aussi majestueux. À n'en pas douter, ces moments subreptices pourraient conjuguer de rapides délices. Je suis en confiance et toute ma personne est tournée vers cet être

proprement ému aux larmes à l'écoute de ma voix. Il semble au comble de l'extase, il me regarde sans fin, et toute ma personne l'interpelle vivement. Il me dit qu'il est saisi d'un rare bonheur et que mon intelligence et ma perspicacité me vont à ravir. Mais son embarras est manifeste. Je comprends que s'il est malheureux, c'est qu'il ne peut rien ajouter à mes mots. Ma grande maîtrise de la parole le déconcerte. Il est plongé me dit-il en plein équivoque de sentiments. Il sait qu'il ne pourra d'aucune façon briller à ce jeu littéraire et à ce compte-là, il ne pourra rester longtemps le sujet de mon écriture. Ainsi, s'il adore m'entendre discourir tendrement, même s'il sait qu'il est concerné par cette grande tendresse, il ne pourra jamais s'en repaître. La vive expression de la sensibilité humaine doit se commettre à deux, pour ne pas remettre en question la nature et la repaisance de l'autre. Celui ou celle qui brille fait toujours ombrage à l'autre par contraste. Ce contraste nous unit pour un instant, comme le contraste de la féminité et masculinité. Mais je sens chez lui comme bientôt chez moi, un vertige insupportable. Nous allons manger au Chantauteuil, juste à l'intérieur des portes Saint-Jean, dans le centre de la capitale nationale. Un restaurant qui serait bien accueillant s'il n'était pas tant couru le vendredi soir, par la gente estudiantine survoltée et sûre d'elle-même. Nous mangeons peu dans le bruit et l'agitation. Il me dit que pour me comprendre il ne peut jamais s'adosser complètement, ou bien regarder mes yeux seuls, il doit tout deviner sur mes lèvres. Mes lèvres lui transmettent un certain désarroi. C'est notre premier repas ensemble, notre première visite du vieux Québec. Il ressent une nostalgie me dit-il. Nostalgie de qui ? De quoi ? Il ne me le dit pas. Je dois deviner bien souvent. Je sais percevoir assez précisément quelle image de moi il chérit déjà sur sa pupille, qui le remplit de vanité et qui attise ses désirs masculins. Pour lui, je suis une belle grande jeune femme qu'il faut prendre dans ses bras et dévorer. Il me dit que je suis « trop dans ses bras mes yeux. » Ça semble assez violent chez lui, cette pulsion immense

qui lui vient du début des âges, et s'il arrive à la maîtriser, cette pulsion réprimée emporte dans son sillage, le libre déploiement de ses facultés. Une bonne partie de son discernement est annihilée. Il n'est pas en prise avec toutes ses qualités, je le sens étriqué et parcellaire. Tout universitaire est unifié dans son discours, dans son jugement, dans son comportement, parce qu'il est en phase avec son passé, avec son époque. Il est en paix avec lui-même et avec son entourage. Il a bonne conscience, fier de ses victoires contre l'ambiguïté, triomphant de l'abstraction des concepts, des symboles, des codes et du langage. Mon ami n'aime pas être obligé de faire ce type de conversation, où il doit démontrer sa capacité de circonscrire une idée, dans une image, dans une formule, en étant à la fois exhaustif et personnel. Ce qui lui semble contradictoire, et aux antipodes de son cœur d'enfant. L'être humain est rassuré par la conversation, par l'ineffable de cette conversation, même par sa trivialité. Mais nous deux, nous ne jouons pas au même jeu. Notre conversation n'a pas le même fleuve nutritif, le même limon, le même varech. L'atmosphère survoltée des lieux, ne favorise pas la connivence. Trop d'impétuosités. Gestes inconsidérés. Impatiences mal dissimulées. On doit rentrer. De retour à Sainte-Foy, nous nous étreignons sans effusion aucune à l'entrée de mon appartement. Il est repentant de n'avoir pas suscité chez moi une tendresse, encore moins une admiration. Il est démoli, parce qu'il présume que je suis démoli moi-même. Nous sommes tristes tous les deux, la soirée n'a pas tenu sa promesse, la faute de personne, mais nous sommes terrassés toutefois par un dragon indéfinissable, aussi décisif qu'imprévu. Nous avions parlé de l'enivrement par la parole, nous sommes maintenant bègues et muets. Nous avions parlé de confiance dans la bienveillance de l'autre, nous sommes maintenant méfiants dans l'amertume. Nous avions parlé de résidences confortables, nous sommes maintenant sur la rue venteuse et inhospitalière, devant mon immeuble, impitoyablement étranger l'un à l'autre. Il me sent

distante et assommée par son impatience. Toute relation humaine est hasardeuse. Si en plus on ne sait pas voir venir. Nous avons ni l'un ni l'autre su corriger une situation périlleuse par notre clairvoyance, par notre vivacité d'esprit que permet la liberté, nous n'avons pas su infléchir le cours de notre humeur, s'instillant comme un tonnerre dans notre conversation, qui n'a pas cessé de s'amonceler comme un brouillard spectral, tout au long de la soirée, nous mettant sur la piste d'une tragédie. Je suis consternée : Il me prie de l'excuser de ne pas maîtriser davantage le langage. Il se compare à moi, et se laisse donc mystifier et neutraliser. Il s'exclame à l'improviste : « Je regarde la femme fétiche et divine » Je lui réponds : « Ne rajoute pas de trop grandes dimensions à la réalité, qui est déjà fort complexe. On a eu une belle conversation, on a fait de belles choses ensemble, c'est déjà un trésor. » Il m'embrasse à peine sur la joue et ne me reconduit pas jusqu'à mon entrée. Puis tout s'est joué ici, au moment où j'ai ouvert, seule, la porte de ma résidence, dans le froid vif de cette côte Myrand qui s'incline franc Nord sur mes Laurentides des soirs endeuillés. Je me rends compte en me détournant vers son auto, qu'il est là encore presque dissimulé en arrière de son auto, et qu'il me regarde s'appuyant sur ses avants bras sur le toit de sa voiture, et je l'entends crier au monde entier, comme pour se faire pardonner l'insuffisance de son baiser furtif, et pour relativiser cet immense gâchis : « À mon ange, qui de son aile sur mon épaule, m'anime et me protège. » Et chacun de nous de concert, comme le premier cri du bébé naissant, nous exhalons à notre tour aux anges de la nuit noire, un immense soupir de soulagement. Pour la première fois de notre tendresse, au même moment, nos poumons ont pu expectorer une possible fantaisie.

Identité opaque

Au lendemain de notre première sortie au théâtre, j'ai une idée assez nette de ce Roucoul, rencontré il y a deux jours. Bien sûr que je ne suis pas conquise, mais je suis touchée par bon nombre de ses insuffisances. Je pense qu'il tient à moi. Alors que moi, je pourrais très bien me passer de lui. Ce n'est pas l'amoureux de mes rêves qui a tous les atouts pour répondre à toutes mes aspirations. Je sais bien que les amitiés sans failles, prometteuses de tant d'abondances, ne suscitent pas toujours les plus grandes passions. Ce n'est pas forcément non plus, ces amitiés-là qui me conviennent le mieux. Il n'a ni les atouts, ni la disposition d'esprit pour sortir victorieux de toutes les confrontations avec la vertigineuse destinée de toutes les jeunes femmes, bien qu'il puisse surprendre par sa ténacité dans la poursuite d'un objectif. Il va à sa répétition de théâtre, aujourd'hui. Je n'ai pas l'habitude d'associer son nom au métier d'acteur. Ça me semble antinomique, mais ça me réjouit de voir son plein engagement à infléchir des inclinations contraires, à les régir selon sa seule volonté, et sa confiance de tous les instants dans une victoire assurée. Je sais qu'après la journée entière en répétition, il montera à Sainte-Foy par le boulevard Champlain, et qu'il s'empressera de prendre liaison téléphonique avec moi. La journée du samedi me permet de reprendre mon souffle, suite à une semaine vécue à plein gaz sans beaucoup de sommeil, et comme tous les étudiants, sans pouvoir bénéficier de trois repas copieux par jour, pas plus que de pouvoir s'offrir beaucoup de gâteries, comme le mériteraient toutes les jeunes femmes de mon âge. Je rêve du moment où il va m'inviter dans un grand magasin. Je crois qu'il n'a pas beaucoup d'inclinations pour les achats de toutes sortes, et qu'il manque à tout le moins d'à-propos dans ces matières. Il me faudrait beaucoup lui souffler à l'oreille. J'essaie de composer un texte en attendant le moment du rendez-vous, et je n'y arrive pas. Je l'imagine dans diverses situations, sans arriver vraiment à adopter son profil définitif. Trop d'éléments

de première importance me sont inconnus, comme son passé et la composition de sa famille. Et au premier chef, sa propre identité. Il se livre au compte-gouttes. Non pas par pudeur ou par modestie, mais par timidité ou méconnaissance de la vie et de lui-même. Donc pas de texte de moi aujourd'hui. Quant à lui, il me dit en arrivant qu'il a essayé d'écrire mais qu'il n'y est pas arrivé non plus. Nous sommes ainsi devenus tous les deux stériles tout à fait. Nous éclatons de rire mes yeux dans la constellation de ses yeux, et pour la première fois, nous nous sentons plus rapprochés l'un de l'autre. Et en ce moment de haute tension quand tout est en jeu entre nous, nous pouvons entrevoir pour la première fois un possible avenir ensemble. J'ai devant moi un acteur dans les souliers de l'urbaniste de la veille, plus en contrôle, plus en confiance. Et surtout plus en verve, se manifestant parfois du côté de la taquinerie et de la fantaisie. Je lui dis d'écrire pour lui-même d'abord, et parfois sans l'avoir voulu, il peut arriver, que ce texte puisse coïncider ou correspondre. Donc pas d'échange de textes, mais un échange inespéré de confiance en l'autre et pour lui, l'expression renouvelée d'un désir de m'imiter. Comme s'il me prenait comme modèle ultime, et qu'il voulait s'approprier ma recette de vie. J'ai le sentiment encore d'être la seule aux commandes. Il place en moi tous les espoirs de sa vie et cela ne manque pas de m'inquiéter et de me placer sur la défensive à nouveau. Ses attentes démesurées m'obligent à devenir une pourvoyeuse démesurée. Il prend le repas chez moi avant d'aller dans une agréable brasserie sur le chemin Sainte-Foy, à l'angle du boul. Henri IV. Je lui dis que je n'aime pas le mot « sensationnel », qu'il utilise à toutes les sauces. Ma réprobation, il la vit comme une réprimande sévère et comme une rétrogradation dans l'échelle de mon estime. Sa confiance chancelante en sa capacité d'expression, avalise sa certitude de l'inanité de son langage. Il se cambre un instant pour m'affirmer que la vie n'est que sensations et que s'en écarter nous rend puritain. Je le gronde pour la

première fois. Il se repent comme un enfant. Il serait touchant s'il en avait l'âge. Peut-être veut-il le devenir, parce que je sens qu'il a aimé se faire gronder par sa belle maîtresse. Mais cela ne fait qu'accentuer la portée de ma domination et donc de son aliénation. Et s'enchaînant par cause et effet, le freinage de l'expression de toute ma singularité, parce qu'il est incapable de soutenir mon improvisation, et de me relancer dans la saine gestation de ma fantaisie. Pour sa part, cette remontrance conforte son doute de ne pouvoir jamais avec moi, s'abandonner au jeu des mots et de traiter d'égal à égal, avec une partenaire plus aguerrie dans son âme, plus fantaisiste dans son expression, qui est altruiste et qui est aux commandes de son audace. Il m'informe qu'il veut me présenter à ses parents, puis se ravise. Il m'amène plutôt à l'improviste chez son ami René de Saint-Henri de Lévis. Ce changement à l'agenda, décidé sur un coup de tête, me laisse perplexe. Soit qu'il n'est pas fier de moi, soit qu'il n'est pas fier de ses parents, soit qu'il renonce à quelque chose, soit qu'il doute que nous puissions bien nous entendre, ou soit qu'il doute de lui pour mener à bien cette visite dans sa famille. Nous évitons le sujet et balayons tout sous le tapis. Mais un malaise récurrent s'installe pour de bon entre nous, par ce manque de transparence. Nous nous présentons sans prévenir au domicile de ce jeune homme juste au moment du partage son bain avec sa blonde. J'aurais pu m'en passer, de cette Sarah la baigneuse de Berlioz ou de cette Suzanne baignant dans le ruisseau. Ces images d'Épinal le mettent mal à l'aise plus que moi. Pour la première fois, il me démontre une réelle incapacité en situation imprévue, de faire face à la musique. Nous ne restons pas plus d'une minute chez cet ami, mais ces images se gravent en nous et vont teinter notre action pour le reste de la soirée. Même s'il n'a pas prémédité me mettre devant les yeux, l'image d'un couple se baignant en simultanéité dans leur bain, il a mauvaise conscience de son fantasme masculin. Parce qu'il ne fait jamais plus mention de cette visite craignant que je lui impute le dessein malveillant,

de vouloir me proposer de faire de même avec lui. Ce dessein apparaissant dans son échelle de valeur, osé et déraisonnable, de la même façon qu'il l'est dans la mienne avec un jeune homme aussi hésitant que lui. Tout ce qu'il me dévoile, il le fait au moment du retour, quand nous prenons à Lévis, le traversier vers Québec, les yeux éblouis par la lumière du Château de Frontenac. Il me raconte comment pouvait être bouleversante cette vue de Québec pour un tout jeune enfant, résidant de la rive sud, arrivant sur les hauteurs de Lévis avec ses parents, entrevoyant d'un coup, les portes du paradis. Parce que la vue de la ville de Québec du haut des falaises de Lévis est un pur enchantement pour chacun, et surtout pour un tout jeune enfant, à la vue perçante, avide de sensations indivises, hyperémotif dans son anxiété comme dans l'éblouissement de tout son être par ses jeunes sens. Puis se faisant raconter par ses parents, la prise de Québec au milieu du dix-septième siècle ou celle de Wolfe en 1760. Les bateaux de guerre de Phipps, au détour de l'Île d'Orléans, qui se font bombarder déjà par les boulets des canons longue portée, de la citadelle. Et un siècle plus tard, ce général Wolfe et toute son armée, qui réussit dans un silence nocturne sans faille, à escalader l'abrupte défense naturelle que constitue l'Anse aux Foulons, pour surprendre les hommes de Montcalm dans leur sommeil. Roucoul ne laisse rien transparaître de son émotion au sujet de ses parents, mais je pressens qu'il me cache une pièce maîtresse de son inconscient assiégé, qui peut même ressembler à quelque chose d'assez dramatique, et que le changement de cap inopiné de ce soir, quand il décide de me laisser à l'écart de sa famille, est la pièce manquante d'un puzzle que moi, le connaissant depuis deux jours, je ne peux évidemment pas déchiffrer. Par contre, bien des petits gestes ou omissions, et de plus en plus, la couleur de son tempérament prennent dans mon esprit, un tournant que je n'ai pas prévu. Le profil de son caractère, quant à lui, continue sa migration opiniâtre vers l'insoupçonné. Cette amertume vis-à-vis sa famille

lui enlève beaucoup de sa générosité naturelle, beaucoup de confiance en lui et en l'autre. En tout cas, ça lui enlève beaucoup de son charme, parce qu'il a mis sous verrou, toute sa vie des sens, toute son âme d'enfant, toute sa spontanéité et une bonne partie de son humanité. Aujourd'hui, la marée descend allègrement dans l'après-midi depuis 15 heures jusqu'à 22 heures, l'heure exacte de notre traversée. Nous sommes ainsi au fin fond d'un cycle de 4.1 mètres. Avec à peine une vingtaine de voitures et quelques piétons, le traversier nous accueille donc dans l'abîme, effleurant de sa coque tout à fait le plancher d'humus du fleuve Saint-Laurent, au moment où les deux rives par contraste, nous apparaissent à leur zénith. Nous ressentons comme une humiliation, notre position au plus profond du fleuve, et surtout notre modeste emprise sur les éléments et sur la soirée. Bien des fragilités se sont fait jour dans notre camaraderie, aujourd'hui comme hier. Notre complicité est chancelante, parce que nous n'arrivons pas à arrimer nos deux volontés vers la moindre contenance de notre personne. Voilà l'embûche de chacun de nos instants. Il faut entrevoir l'objectif si l'on veut s'y diriger. En un mot, faut être sans inhibition, sans pensée rédhibitoire, et être acquis à l'audace. Nous sommes confortablement assis dans l'auto, mais comme neutralisés à la merci de ces profondeurs liquides, deux êtres baignant dans cette froide vapeur, produite par un phénomène météo complexe qui allie les différences. Différences de température, différences de pression atmosphérique, retournement des marées, détournement des vents, ajoutés aux innombrables séquences de nos perceptions subjectives, qui nous plongent dans l'imprévu et l'inconnu, enveloppés jusqu'au cou bien au chaud. Mais moi je suis seule, comme je ne l'ai jamais été, à côté de ce camarade de plus en plus opaque. Il fait silence dans ce samedi soir paisible de Québec. Le traversier est mal indiqué pour la fête, il se prête davantage aux prises de conscience, à l'écoute, aux sensations insoupçonnées et aux tendres confidences. Mon camarade me dit aimer le

traversier de Lévis, et s'emploie à faire de ma première chevauchée du fleuve à Lévis, un moment privilégié dans notre expérience, nous jetant tous les deux sur cette bouée de sauvetage. Je le taquine sur ce couple d'amis, espionnés dans leur bain, n'ayant pas été prévenus de notre visite. Il me dit ne pas retirer beaucoup de fierté de cette visite impromptue. Tant d'insuffisances dans le jeu des regards, tant d'enlisements dans la conversation, ne peuvent pas lui conférer non plus, beaucoup de réconfort et d'enthousiasme. Le traversier accomplit un immense S pour parvenir à destination. Ainsi, je peux sans me détourner, contempler derrière l'avalanche de ses cheveux, successivement la côte de Lévis, celle de Beaupré et finalement, le bien nommé cap Diamant, bien présent dans le film de Hitchcock dont le tournage a été mené en 1952. Rien ne nous empêcherait de nous prendre dans nos bras avec grande accointance de sensations vives, et de leur riche potentiel à explorer. Mon ami semble s'accommoder de ma retenue et de ma pudeur. Certains êtres sont habitués à ne pas briller considérablement et n'être pas l'objet d'une grande admiration. Ces personnes ont appris à se contenter de courtes marques d'affection. N'ayant jamais été gavés, ils peuvent apprécier tout autant la frugalité. Moi aussi, je suis une assez frugale, mais généreuse de douces perceptions. Je suis assise tout près de lui, mais j'ai la dimension d'une citadelle s'élevant sur son euphorie contemplative de mes attraits et appas, mes yeux verts, translucides à reflets nobles, onyx de feu, mais selon Apollinaire, pierres de malheur, et mes grands cils de fougères qui montent la garde et qui en imposent même dans leur abaissement. Les premières rumeurs de l'accostage viennent nous distraire, en même temps que les manœuvres de déblaiement des glaces prises aux pièges de la proue, en mouvement lent vers le récif du quai. Il me dit de nous préparer à accueillir dans notre oreille utérine, le chaleureux déploiement du signal sonore du navire, convention maritime internationale, toujours apaisant et dramatique à la fois. La traversée vers

Québec nous fait connaître le possible silence entre nous deux, sans grande anxiété ou inconfort. Nous l'avons découvert ce silence hors du temps, à l'insu de tous et nous l'avons apprivoisé. Je sais maintenant que je pourrais habiter dans ses bras peut-être, je n'ai pas eu peur de mon ami et je le crois digne de confiance. Il aime manifestement ce moment d'exclusivité, qu'il passe avec moi. Il s'enivre de mon parfum intime me dit-il. Il sait bien entendu que de parfum il n'y en a guerre, et que ma propreté corporelle est irréprochable. Son nez est dans mon cou, il feint de m'étreindre très fort. Je lui souris à nouveau, renouvelant son accréditation à mon amitié, mais ce même sourire lui rappelle qu'il ne bénéficie pas encore d'un laissez-passer vers ma personne. Je suis le fruit de son enlèvement, il y a deux jours au théâtre de la cité universitaire, sous les yeux incrédules de mon camarade de faculté. Je suis depuis sous la pâle gouverne d'un jeune homme indéterminé en pensée et en action. La rive nord nous paraît bien agitée après notre séjour au cœur du brouillard asphyxié et immobile. Notre relation s'y apparente beaucoup. La vie s'en va à vau-l'eau, quand on l'infléchit pas dans un sens préétablit, et selon des principes adoptés au meilleur de notre connaissance. Notre courte retraite, ne nous a pas permis d'accéder à ces niveaux de conscience. Mais j'aurais aimé qu'il me mette sur le chemin d'une idée transcendante, nous donne un élan vers un cardinal accomplissement. Il est resté plutôt dans l'immobilité d'une contemplation géographique, et s'est cantonné dans la torpeur habituelle de son admiration béate pour ma personne. La lourde porte du traversier s'incline lentement sur les eaux glacées, et comble l'écart entre le navire et le quai. Vécue ni comme une libération d'un imminent péril, ni comme regret d'un trop court moment d'intimité. S'offre à nouveau dans notre perplexité, la ville de Québec tout entière, sa magie, ses mirages et ses menaces. Nous nous embrassons alors, dans les termes de Shakespeare, sans remords peut-être, mais sans ambition.

La fin de l'innocence

Nous allons voir l'exposition de Georges Saint-Pierre, au Musée du Québec dans la mer immense des Plaines d'Abraham. Découverte inattendue de l'inouïe de la richesse du Québec. Ces loups-garous et autres légendes nous éblouissent tout autant. Devant la splendeur de ces tableaux, je me rends compte que ma personne participe à ce même éblouissement. Je me sens l'objet d'une convoitise inégalée dans le croisement constant des regards de jeunes hommes bien réveillés par la lumière crue de midi. J'inscris dans son esprit une impression nouvelle, parce que pour la première fois, il peut scruter à la lumière vive de ce dimanche ensoleillé, tous les contre-jours de mon visage et de mon expression, dans toute cette subjectivité masculine qu'il aime tant nourrir. Son orgueil d'être en ma compagnie, son attirance physique pour ma personne, l'aiguillonne sans relâche, sans lui apporter une parcelle de réconfort, parce que je suis occupé à bien d'autres choses que de m'occuper de lui, et ça le rend proprement malheureux. Je sens qu'il a bien du mal à contenir ce loup-garou bien réel au fond de lui, venu du fond des siècles. Il aurait bien aimé que je sois plus présente à ses côtés tout au long de notre visite, parce que je sais sa crainte que je lui échappe. Je n'ai pas le droit de parler à personne, surtout pas à l'un de ces jeunes hommes aux lunes tendres qui gravitent autour de ma planète. Et cette idée harcèle mon ami violemment. Je suis une biche, et la plus magnifique à ses yeux. Déjà ici, je me suis aperçu qu'il réagit assez mal à ces situations recelant une grande intensité et une certaine complexité. Car à n'en pas douter, il n'arrive pas à bien saisir ce qui se passe en lui. Son inaptitude à bien discerner ou bien circonscrire une complexité, le met dans tous ces états et il n'en faut pas plus pour qu'il me rudoie, comme aveuglé par le mirage d'un soleil printanier, de ses propos sur l'exposition tout entière et sur ses légendes, parce qu'il se sent désorienté par la prise de conscience de ne pas maîtriser un début de discours sur le patrimoine artistique et sur les peintres. Il s'assombrit et fait

l'effort de ne pas me chagriner davantage. Il me sait plus forte que lui, et mon discours sans prétention, tout en taquinerie et en fantaisie me sied davantage, et me tire souvent d'embarras. Il est jaloux des mots sur ma lèvre. Il voudrait pouvoir y accéder et être le seul à les goûter. En plus, ce qui le rend dingue tout à fait, c'est mon petit pubis à la proue, aussi visible, aussi rapide que ceux des biches, à la vue de tous les jeunes hommes, que je promène fièrement dans tous les halls magnifiques du Musée, comme peut le faire une jeune femme dans la fleur de l'âge, qui sait afficher modestement toute la touchante extravagance de ses féminités. Il me souffle à l'oreille parce qu'il n'en peut plus de me regarder : « Tu n'as pas le droit d'être aussi belle ». Cette visite du musée national de Québec, fut l'apogée de son éblouissement. Ensuite et rapidement dans les jours suivants, toute ma créance à l'endroit de mon ami déclina et avec elle, toute la légèreté de nos enthousiasmes, et tout l'optimisme de notre illusion. En soirée, nous allons au concert de Claude Léveillée. Mon camarade veut s'asseoir tout près de moi du même côté de la table pour être en mesure de toucher ma main, ou pour favoriser dans l'atmosphère fébrile de l'avant spectacle, la facile compréhension de chacun de nos mots. Je le dissuade. Il me dit que son élan est tout naturel et que ce n'est pas de sa faute s'il m'a rencontré, moi. Je me suis demandé alors, quel avait été son véritable motif lorsque, dans le vaste auditorium du cinéma de la cité universitaire, il s'était approché de moi, m'avait gratifié d'un sourire difficilement contenu, et m'avait montré tel un paon, son intention jamais démentie de causer avec moi à la première occasion. Sa détermination m'avait plu assez, mais je me demande s'il n'a pas prémédité toute cette « poésie de l'approche » entre deux inconnus qui consentent l'amorçage des regards et des conversations. Je lui demande si au tout premier moment de notre rencontre, s'il avait compris vraiment les propos que mon ami de faculté et moi, tenions derrière lui, et pourquoi il m'avait choisi moi, plutôt qu'une autre ? Je suis curieuse de savoir s'il

avait été séduit par ma voix d'abord ou par l'image de ma personne. Ma question est fort alambiquée, et sa réponse est hésitante. Il me répond que oui, il nous écoutait, mais sans se rappeler un seul mot de ce que nous avons dit. Je lui montre mon étonnement devant un pareil manque d'intérêt. Il ajoute qu'il a été attiré d'abord par mon regard, comme les rois mages vers l'étoile, et qu'il avait ressenti ensuite l'irrésistible élan pour surmonter sa réserve naturelle, décanter la torpeur de l'inertie, et s'affranchir du silence qui précède toute conversation. Il me dit qu'il s'est senti comme ayant une mission à accomplir et que moi j'en étais le but. Il ajoute comme pour se faire pardonner : « j'ai adoré ta voix également ». Beaucoup de confusion donc pour me décrire un évènement aussi déterminant. Je crois assez fortement que ce jour-là, s'il m'a choisi, je n'étais pas véritablement en cause, une autre jeune fille assise à ma place, aurait pu tout autant que moi, bénéficier de son attention. Mon questionnement est piégé de toute part, parce que je lui reproche dans la même phrase, une chose et son contraire. Si je lui reproche d'avoir tout prémédité, je ne peux pas d'un même souffle, lui reprocher sa réserve ou son apathie qui l'empêche d'aller au-devant de l'évènement, de le susciter et de le faire advenir. J'aurais préféré bien sûr que son geste ne soit pas prémédité, pour me donner la preuve qu'il n'a pas pu faire autrement que d'être séduit par moi, parce que moi ce n'est quand même pas n'importe quelle fille, et qu'on ne peut pas s'empêcher d'être emporté par l'irrésistible que je déverse dans les yeux des gars. Il me dit que toute action devient préméditée, après le premier tour de piste du hasard, quand on devient les marionnettes de notre désir et vanité. Nous nous querellons dans la confusion pendant que les belles notions du coup de foudre sont remises en question, ce coup au cœur et dans l'ontologie de deux amoureux, que ni l'un ni l'autre ne voit venir et qui dévale hors contrôle complètement. Cette interrogation le déçoit énormément, parce que je remets en question, tous les arcanes de notre échafaudage amoureux.

D'abord je viens de lui faire la démonstration de mon hyper lucidité, ce qui contraste avec mon cœur d'enfant des deux premiers jours, et surtout que cette hyper lucidité factuelle, me va comme un gant et que je m'en repais, cela il ne peut pas l'admettre, sans en ressentir un profond dédain. Remettre en question la « poésie de l'approche de notre rencontre » quand il m'a abordé la première fois, c'est la taillader en lambeaux, comme l'espadon du Vieil Homme et la Mer. Je débusquais de sa fondation même toute prétention qu'il avait été guidé par l'esprit des lieux, qui avait fait main basse sur son libre arbitre tout entier. Notre fantaisie est touchée en plein cœur. Nous serons dorénavant méfiants et hyper rationnels, mettant en veilleuse, pour toujours, notre frêle capacité d'inventer pour notre contenance et notre fantaisie, de nouveaux jeux et surtout de nouvelles amentifères dans notre histoire d'amour. Dorénavant inaptes aux jeux de l'enfant, nous nous tournerons le cœur lourd, et la mort dans l'âme, encore plus inaptes, vers les lancinances rationnelles de l'adulte. Non pas par immaturité, mais par un dégoût certain de devoir jouer au seul jeu connu des adultes, le jeu du toujours stérile consensus, et des conventions. Quoi qu'il en soit, nous passons une soirée assez agréable dans cette boîte de la troisième avenue dans le quartier Limoilou, mais sans s'amuser le moindrement, et rompu à notre grande soif de conciliation entre nos visions si divergentes de la légèreté d'une relation humaine. Une préoccupation de tous les instants nous demande de s'installer en constance dans la logique et dans le rationnel, et nous empêche le moindre assouvissement dans la parole. Une inquiétude prégnante. Tout sauf galvanisant. Je crois que nous sommes à la croisée des chemins, un coup de barre doit être donné. Nous sommes dans l'indétermination entière. Un lourd manteau de fer annihile la joie de la taquinerie. Prisonnier de l'ignorance des conditions de santé de notre âme et de notre cœur. Chaque tentative pour alléger cette prison, est vue par l'autre comme une critique. Les mots sont bien indigents car

nous leur en demandons trop d'un coup. En fait, il faudrait se prescrire mutuellement, le jeu de toute la densité de nos émotions, incarnant un personnage, pour y décanter toutes les appréhensions, inhibitions, redditions de nos fantaisies, pour voir clair dans tout l'imbroglio des non-dits et du mal ressenti. Nos deux arts dramatiques ne sont pas apparentés, on ne se taquine pas pour les mêmes motifs et notre fantaisie s'exclut mutuellement. En somme, si nous faisons le même diagnostic, si nous préconisons la même médecine, nous sommes incapables de nous inoculer le moindre réconfort. Et sur un autre registre, je sens chez lui cette hantise de l'intimité, même s'il l'appelle. Moi, dans ces conditions-là, je ne l'appelle pas du tout. En fin de soirée, il m'amène contre mon gré, dans la loge de Claude Léveillée et je préfère oublier ses maladresses. En improvisation, il est dangereux. Je reste donc à l'affût, prête à intervenir pour le secourir d'un enlisement, pour désamorcer promptement un malentendu, pour négocier d'urgence un virage, et pour que s'amoncelle autrement, une atmosphère mal engagée. Ce dimanche des meilleurs potentiels et des emprises du sens si largement nourriciers, piqua du nez pourtant, comme tout aéronef ivre un jour de se coiffer de ses larges emprises dans la sustentation de l'air mécréante, parce qu'il commence à s'interroger sur les décimales de la force G.

Les chaînons manquants

Nous prenons le repas du soir dans un restaurant bien connu du Chemin Sainte-Foy, dans la paroisse Saint-Sacrement. Il me raconte que c'est la paroisse de son adolescence et qu'il y restera toujours attaché. Il était à 17 ans tendrement aux prises le samedi soir, avec les jeunes filles du centre des Loisirs du même nom. Il fait juste effleurer le sujet, n'étant en rien disert au sujet de ses rencontres de naguère. Mais moi je discerne facilement ce qu'il ne dit pas, ce qu'il ne fait que feindre, ou ce qu'il aborde à mots

couverts. Son apprentissage des relations sociales fut difficile. Il n'a pas eu d'amies à l'adolescence et cela a retardé beaucoup la prise de conscience de ses facultés, le développement de ses automatismes, et l'instauration d'une confiance en l'autre. Il m'a raconté le déroulement caractéristique d'une danse du samedi soir. Chaque fille était autant de mirage dans son désert. Et la découverte du plaisir de prendre une fille dans ses bras, mais pas encore le plaisir de l'embrasser. Il me fait part de toutes les inhibitions emmenées par la non-connaissance intime de ce milieu, son acné grave, sa méconnaissance de la culture et de l'histoire, son langage informulé, le corporel comme l'oral. Autant qu'il se souvienne, il a toujours été en butte au langage. Le langage tout en formule, l'a toujours hérissé de même que les beaux parleurs sur les rails incultes. Il ne vit que pour le langage neuf, issu de l'hésitation et de la recherche. Le langage du cœur est nécessairement au rendez-vous, chez celui qui a une âme d'enfant. Ici nous faisons même souche. Mais j'aurais aimé qu'il me dise m'avoir entrevu, quelque dix années auparavant, dans cette danse du samedi soir, et que dans son désir immense, il se rappelle avoir dansé avec moi et m'avoir donné un gros bec. Mais non, rien de tout cela. Voilà une belle occasion de vivre l'ineffable, qui s'évanouit. Nous avons encore ici, manqué de présence d'esprit ou simplement d'audace à mordre à pleines dents dans la vie. Ces rapprochements dans la fantaisie ou dans l'imaginaire sont signes d'intelligence et de discernement. Et de joie de vivre. Je voudrais aiguiller mon camarade, dans ce sens, et par la même occasion, m'aiguiller moi aussi sur la voie de la profusion des sensations idoines. Moi, je suis étudiante à la Faculté des Sciences de l'Éducation et ça doit se remarquer. Mon ami ne semble pas s'y intéresser. Je laisse ainsi sous le boisseau, une grande partie de ce que je suis et accomplis tout au long des jours. Notre conversation n'est en rien facilitée, quand elle s'accompagne de perceptions très différentes, ou de malentendus gigantesques ou grotesques. Nous n'avons pas beaucoup de

références communes, nous n'avons pas les mêmes plans d'atterrissage, pas les mêmes portes d'accès ou ancrages, encore moins les mêmes essentiels. Nos images vacillent souvent, et échouent à circonscrire une réalité envisageable. Roucoul ne s'intéresse pas à la vie quotidienne de l'étudiante de vingt ans. Il ne prête guère attention à ce que je ressens, à ce que je pense. Par prudence ou par pusillanimité, le résultat est le même. Il ne peut envisager de converser avec moi, ni sur ma vie académique, ni sur ce que je ressens au plus profond de ma personne. Alors il s'abstient. C'est bien dommage car c'est cela vivre pleinement. Être capable de faire les rapprochements qui comptent. Faire des recoupements, c'est ça l'intelligence du cœur. Il dit ne pas ressembler du tout à l'image édulcorée du jeune séducteur dans le cœur de toutes les jeunes filles de l'univers, qui appelle sa douce d'une voix doucereuse, pour lui offrir le mariage. Il me dit que la simple communication est factice et l'intéresse assez peu, je lui dis qu'aucune communication n'est factice, lorsqu'elle prévient les malentendus, lorsqu'elle désamorce les crises, ou rapproche les gens dans un même bonheur. Il me répète que la bonne entente ne suffit pas. Et que le salut du couple passe par la mise au jour d'un langage qui lui est propre, connu que par eux deux, auquel nulle personne de l'extérieur ne peut avoir accès, ni spolier. Un langage refuge, un langage pourvoyeur des fontaines intimes, lieu des consolations et des célébrations, un langage de leur intimité certes, mais aussi un langage de leur vie quotidienne, un langage qui rassemble dans le magasin intérieur des deux, l'humus et toutes les franges de leur fantaisie. La session académique d'hiver avance à grands pas. Les examens seront à l'agenda, dans moins d'un mois. Cours de guitare demain comme à tous les mardis soir, mais ce soir lundi, c'est soir de répétition théâtrale pour lui. Il m'en parle avec un bel emportement. Il est fier d'être le seul urbaniste du Québec à jouer un rôle-titre sur une grande scène. Je ne saisis pas sa démarche, je la trouve confuse et peu prometteuse. Il est gradué d'une faculté

scientifique et son talent d'acteur reste à être développé. On lui a confié le rôle-titre d'une pièce d'Yves Thériault. Je le sens chancelant. J'aimerais pouvoir l'appuyer. Il aurait besoin d'être pris en main comme un adolescent et qu'on cultive son mordant dans l'expression et toute sa confiance. Je ne suis pas celle qui va le conseiller ou lui donner la réplique, parce que je ne suis pas sûre qu'il le souhaite. Avons-nous la même respiration, les mêmes inflexions de la voix, la même connivence. Notre pudeur étant gigantesque, je le laisse aller dans son délire. Une bonne dose d'exhibitionnisme le mène, en plus d'une audace casse-cou.

La réalité du quotidien

Nous nous rencontrons à l'heure du midi, pour le court-métrage « Images de Chine » au cinéma de la cité universitaire. Le cinéma, est un lieu de rencontre pour amoureux. Pour nous, c'est un terrain de rivalités. J'aurais aimé qu'il fasse allusion chaudement à la rencontre de ces deux amoureux potentiels dans ces mêmes lieux, cinq jours en amont. Son premier regard me dévaste. Il est fâché. J'ignore ce qu'il a en tête. Son humeur est inexplicable pour moi comme pour lui d'ailleurs, parce qu'il est incapable de porter un jugement clair, sur ce qui bouillonne sur la pellicule de ses humeurs. Dans le feu de l'action, toujours ce manque de discernement. Nous ne manifestons aucune amicalité, je sens qu'il aimerait me métamorphoser complètement. Quelque chose de fondamental le heurte profondément. Est-ce ma seule personne, mon comportement, la situation dans laquelle nous sommes plongés ? C'est viscéral. C'est un manque de moyens pour nommer un malaise, et pour l'éradiquer ou le soigner. Il lui manque cette emprise sur ses facultés, cette liberté d'agir ou de réfléchir, générant une promesse de solution. Voilà. Son malaise étant considérable, seule une métamorphose complète pourrait lui permettre de racheter son droit à l'harmonie intérieure. Une rédemption par

l'art, par la tendresse de l'humain. Le cheminement de l'être humain vers l'harmonie est un constant rachat de toutes ses vertus, et cela se fait par le plus souvent par l'ivresse dans l'effort. Volonté de s'affranchir de quelques disettes de conquérir quelques ineffables. Comme si ce n'était pas assez, il a laissé naître dans notre tandem, une incompréhensible méfiance. Il n'arrive pas lui-même à bien saisir son baromètre intérieur. Les évènements que draine le temps qui s'écoule, ne cessent de le heurter. Le hasard de la pensée d'après lui, n'est jamais bienveillant. Il n'a pas aimé me rencontrer aujourd'hui, son malaise est visible, j'ai même détecté dans les remous de notre rencontre, une sourde agressivité, dont l'ampleur l'a surpris lui-même et qu'il s'est employé à dissimuler. Je crois qu'il ne m'aime pas dans le personnage de l'étudiante, disponible à l'imprévu. C'est cet imprévu qui le terrorise. Il n'aime pas non plus, l'ordre pédagogique alors que moi je m'y attache comme pas une. J'aime ce rituel de l'apprentissage universitaire, les horaires, les examens, les rencontres impromptues, la surprise de la nouveauté à chaque détour de corridor, et les us et coutumes qui régissent les rapports entre étudiants et les amitiés nouvelles. Lui, il renie toute appartenance à ce code estudiantin, qu'il qualifie de sommet de la servilité à une convention. Moi, j'aime sinon la célébrer cette tradition, j'aime m'y conformer, elle me heurte aucunement, elle me rassure plutôt, et cela est très anxiogène pour lui, parce qu'il ne peut pas en tirer parti, étant situé aux antipodes de cette façon d'être. Il sait bien qu'il ne pourra pas jamais briller à ce jeu et encore moins, rallier mes suffrages. Quand il parle, les phases de développement de sa pensée sont morcelées, et les mots surgissent en rafale. Ma façon d'être, il la vit comme une obligation à entrer dans une danse, dont la chorégraphie lui est étrangère et qui dénie toute la singularité de sa personne. Mon assurance ne va pas sans un zeste de légèreté. Ce personnage de l'étudiante est ancré dans une certitude du dire, du faire, de l'être. Je voudrais le convier à un lâcher-prise, en lui disant qu'il n'est

pas obligé de m'imiter et d'avoir les mêmes réflexes que moi. Mais au moins, il doit me manifester une camaraderie, Il n'arrive pas à s'ancrer dans aucune spontanéité. Tout ce qu'il vit dans le feu de la fébrilité, le met en détresse. Tout le contraire pour moi, je reste stoïque devant la difficulté, qui est à mes yeux toujours facilement surmontable. La conversation pour lui n'est jamais de bon augure, alors que discourir pour moi, sur n'importe quels sujets, avec des inconnus, peu importe les situations, c'est une seconde nature. Mais ce midi, nous sommes à la marge d'une prise de bec, pourtant il n'y a pas de motif apparent de désaccord. Il est venu me voir à l'Université, peu importe le prétexte, dans le but de se rapprocher de ma vie quotidienne, et surtout de ma vie intérieure, source de tous les réconforts. Je représente dans son esprit, l'idéal inaccessible. Je perçois avec une assez grande précision que, s'il est fasciné par cet idéal, et par la fougue débridée de mes talents, il ne peut supporter l'emprisonnement de ce talent dans le mimétisme académique. Et tout ce que ça lui suggère comme restriction et conformisme. Entre amis, il arrive de ne pas savoir pourquoi on rit, nous, on ne sait pas pourquoi on se combat. Je me refais une fierté ce matin. Parce que j'ai été fort bousculée hier. L'arme préférée des impuissants est de donner mauvaise conscience, en faisant croire constamment qu'ils sont lésés. Roucoul instille son venin, dans mes veines, par le seul fait de me faire des gros yeux, puis il me gronde parce que je le lui reproche. Je lui dis que ses gros yeux sont la cause première et non pas la conséquence. Et que cela étant, ils doivent cesser. Pour lui, ils ne sont à ses yeux, que l'effet d'une agression préalable. L'œuf et la poule. Nous en sommes là dans notre misère. Tout doit être remis en perspective. Surtout mettre l'ineffable fantaisie à l'avant-plan, laissant derrière, la simple agitation des jours. Cette fantaisie est bien vulnérable en face des périls gigantesques de la quotidienneté. Nous voulons tous les deux nous prémunir contre ces périls, mais sans avoir en tête précisément le fil d'Ariane de notre salut à court terme. Nous

n'arrivons pas à nous raccrocher à une idée phare et mobilisatrice. Nous pataugeons dans l'indétermination. À défaut de pouvoir nommer les spectres qui se profilent insidieusement dans notre gaieté, nous voulons faire confiance non pas à la réalité qui secrète à point nommé sa trame de dissonance et d'engourdissement, mais à la danse des jours et à sa bonhomie, qui secrète sa trame réparatrice. Nous nous protégeons contre les gestes intempestifs et les mouvements d'humeur. Il m'apporte un texte dans ma boîte postale, qui me laisse pantoise et malheureuse. Pourquoi cette manie d'écrire à tout prix. D'abord je ne comprends pas son texte, et je ne reconnais pas son auteur. J'essaie d'oublier ces phrases à la limite de l'invective.

Voyage en Mauricie

Retour à Québec après un voyage en Mauricie bien réconfortant par la rencontre de mon amoureux, étudiant en psychologie à l'université de Montréal et originaire comme moi de la même Mauricie. On s'entend à merveille, il m'aide énormément à saisir toute l'amplitude de mon être, et à redécouvrir les vertus de la communication et des relations interpersonnelles. Cet ami de mon cœur ne connaît pas tous ses atouts. Il ne sait pas non plus, quelle place je lui réserve dans mes secrets. Je le lui dirai bientôt, et il en sera comblé. Je lui dirai : « Mon cher amour, ne saviez-vous pas que mes deux parents ont leur Vénus bien aspectée, et que ces deux Vénus coïncident en Bélier, au même vingtième degré. Cela doit vous inspirer non ? » Il ignore tout de l'admiration sans borne que je voue à mon père, qui peut s'apparenter à un amour sans condition. Cet amour, j'ai été très tôt obligée de le dissimuler, surtout aux yeux de ma mère, et j'ai choisi de devenir tout à fait impersonnelle, seule façon de cacher ce sentiment inavouable et toutes les émotions qu'il engendrait. De tout temps, je me rappelle ma grande inquiétude de trop laisser exprimer ces émotions. Mon seul souci a été de

circonscrire au maximum cette vivacité du cœur, et la drainer dans le dalot du stoïcisme, tant était forte cette admiration pour mon père. À la nubilité, l'image idéaliste de mon papa s'est encore renforcée. Je vois mal maintenant, comment un amoureux qui emprunterait une voie alternative à celle dessinée si tendrement par mon père dans ma psyché, pourrait me plaire le moindrement. Émission de radio à CKRL. Belle victoire que je remporte. J'ai été bien servie par la couleur de ma voix, la minutie de mon rythme, et mon sens de l'à-propos. Il est permis de croire que mon émission saura rallier à ma cause, bon nombre de décisions imminentes de la direction de la station. Que demander de plus devant cette perspective des plus prometteuses. Je sens que le Québec est en marche et que j'en fais partie intégrante, et cela me comble d'aise. Je suis en phase avec tous les courants de pensée, avec toute la mouvance artistique. Ce soir, mes lectures et travaux peuvent attendre. Roucoul m'a appelé et j'ai accepté son invitation par mauvaise conscience. Il ignore tout de mon amoureux, et s'il est bien entendu je resterai honnête tout à fait avec lui, je me persuade qu'il n'a pas besoin de tout savoir. Voilà je suis comme lui, je manque moi aussi de transparence. Nous nous confinons dans l'antichambre de notre spontanéité, et tôt ou tard nous en paierons un tribut. Mais ce soir je m'abandonne dans cette douce rêverie, le fruit de cette rencontre mauricienne en fin de semaine avec mon ami si absent depuis le début de l'année universitaire. J'entrevois, je présume, je suppose, j'espère tout de lui. J'ai confiance en la vie. Mais pour l'instant, je me contente plutôt de faire mon portrait tel qu'il peut apparaître dans l'imaginaire de Roucoul. Comment me voit-il dans ses rêves ? À ne pas douter, il aime toute ma personne, mes singularités de pensée, mes émotions les plus personnelles, mon ivresse dans la franche camaraderie et tout particulièrement mon allure détachée de bonne vivante. Lui de son côté, a été happé par cet ascendant que j'ai sur lui. Il en est subjugué. Mais cela rejoint, je crois, son idéal masculin. Ce sentiment flatte son ego

de mâle, mais en même temps, il en ressent en comparaison, une humiliation sinon une certaine aliénation. Il me dit que je lui fais ombrage, et qu'il est un demi-homme. Si l'on n'y fait pas attention, il peut se développer entre nous, une acculturation confortable, mais malsaine, qui s'apparente à une relation de dominant dominé. Je suis certaine ce soir, lorsqu'il viendra me chercher, je pourrai surprendre son regard coupable, sur mes mains qui attachent mes bottillons, au moment intime où je forme dans mes doigts, l'une et l'autre de mes grandes boucles. Je déteste son hypocrisie alors, quand mon regard le surprenant dans sa fantaisie, il escamote ce moment de grâce, pour s'enliser dans une timidité incapable d'assumer toute la singularité de sa personne et de ses manifestations éloquentes. Il m'a dit une fois que « toute ma personne était fétiche et divine. » Ainsi mes vêtements dans ses yeux, je suppose, le sont également. Devant lui je me sens plus à l'aise en robe ou en jupe, qu'en pantalon parce que son regard peut être alors indiscret, et je suis obligée de me soustraire de sa vue. Toujours ça lui vaut le plus grand bien. Je peux alors faire la lecture de mes textes en paix, à l'écart de ses yeux. Il a pleuré de joie le premier soir de notre rencontre, à l'écoute de ma voix et de ma poésie. J'imagine qu'il se laisse bercer, pas juste par ma voix, mais aussi par les gutturaux de ma gorge et mon souffle. La lecture à haute voix, est un acte très personnel et la lecture de textes intimes peut être un sommet d'érotisme. Je peux être l'érotisme même, dans son oreille. Je serai la ballerine derrière lui, je serai la sylphide de tous les mouvements sublimes de mon corps, qu'il ne pourra regarder, je serai l'actrice en pleine maîtrise des mots et des atmosphères, inconnus de lui, et bien sûr je serai la professeur qui sait comment inscrire la suprématie féminine, ce sommet d'érotisme dans le gouffre de tous les fantasmes masculins. Cela va raviver en lui toute la mémoire de ma personne, et lui enseigner que je ne lui appartiens pas, à commencer par mes yeux, que je lui ai offerts aux premiers instants de notre rencontre, comme les yeux des

Marilem, instruites vers la captivité de l'amour. Ma bouche, engendre la poésie parait-il, du seul fait de la chorégraphie subtile des voyelles sur mes lèvres qui savent susciter et accueillir le baiser permanent de toutes les repaisances, et les ailes bien déployées de mon nez formant, vu de face, une belle fleur de lys généreusement exprimée et finement dessinée. Ces tubulures bien déployées de mon nez, sont le signe d'une libido prometteuse, héritée des parents et de leur entente parfaite. Mon ami a besoin d'être guidé dans toutes les facettes de l'activité humaine, et je ne suis pas certaine d'être la personne désignée pour le faire. Je veux enseigner aux enfants, non pas à mes amis. Le carillon me surprend dans ma rêverie, c'est ce Roucoul que j'étais en train d'oublier, qui s'arrête un instant au terme de sa répétition en art dramatique. Il me dira ne vouloir rester que quelques instants, comme pour s'excuser de sa mauvaise conscience. Il a mauvaise conscience en tout. C'est un manque total de liberté, ancré au plus profond de sa personne. Il ne ressent pas le droit de choisir un comportement et de l'assumer envers et contre tout. Je le sens pas amoureux parce qu'il n'a aucune confiance dans l'ineffable qui s'allume dans les silences entre deux phrases ou dans la collusion des voyelles et consonnes en cascade, et comme si cela n'était pas assez, il accompagne cette non-confiance de l'amertume de son impertinence. Rien n'est possible ce soir. Pourtant, nous arrivons malgré tout à causer mariage. Vaut mieux tourner court, parce qu'à notre rendez-vous de ce soir, point de fantaisie, point de taquinerie, pas d'authenticité, que l'expression d'un langage inapproprié, sous des influences mal digérées, que de l'imitation de second ordre, loin de l'acculturation unique des peuples. Par dépit, je lui donne un bouquin sur la genèse de l'oralité des peuples amérindiens.

Je le veux en constance à me servir

Nous allons chez lui au 3162 rue Rancourt à proximité du centre hospitalier Robert Giffard qui accueille les malades nécessitant des soins psychiatriques. Giffard est une agglomération insérée entre Charlesbourg et Beauport, toutes des proches banlieues de Québec. Certaines rues bordées de maisons unifamiliales, peuvent ressembler beaucoup à celles des villes de ma Mauricie natale. Roucoul habite le deuxième étage d'un duplex. Les grandes fenêtres des trois chambres et de la cuisine, ouvrent une perspective 360 degrés sur l'ensemble des villes et banlieues, parce que la rue Rancourt, prend de l'altitude, à mesure qu'elle s'éloigne vers le nord et qu'elle rejoint la portion de la rase campagne, juste avant la ligne des premières Laurentides. J'aime assez ce type de résidence sans prétention, qui invite au farniente du vendredi soir. Je m'y sens comme la jeune fille en vacances, chez le couple Roucoul et Joanne, même que dans un rêve, je me voyais comme l'enfant unique de mes hôtes. C'est ma première visite et mon ami s'active à quelques prévenances. Il me sert sa spécialité : le pudding au riz à la crème et au sirop. Le seul plat au menu. Il est en alerte autour de moi, craignant que sa « domesticité » m'irrite. Il est à l'aise dans sa cuisine, pour causer et laisser se manifester son originalité. Il savoure chaque instant de cette bonhomie et notre conversation autour de la table, nous fait jubiler. Il recherche les occasions de se rapprocher de moi. J'aime composer avec ses intentions, en attirant constamment son attention, pour qu'il s'occupe de moi. J'éprouve un immense déficit de ce côté, parce que je suis l'aînée dans ma famille, et j'adore être délestée du poids de toujours m'occuper des plus jeunes. J'accueille les attentions de mon hôte comme un cadeau du ciel. Ses tentatives de me donner des becs s'affranchissent dans mon cou et si je lui dis de les tempérer, il les fait plus croquants et cela m'incommode parce qu'il me dit que je suis le petit chaperon rouge. Nous passons un moment ensemble assez mémorable, parce que c'est la première fois qu'il

montre cette légèreté dans l'action. Et surtout que cette légèreté n'est pas assombrie par sa tourmente des jours précédents qui le mettait en humeur excessive. Dans nos tentatives de jouer, je me moque de ses poignets d'enfants et de son incapacité de m'étreindre fermement. Ce qui le fait bien rire, assez en tout cas pour cacher l'humiliation certaine, de n'être pas dans l'esprit de sa blonde, celui qui a les bras assez charnus pour être bien considéré dans l'imaginaire de son érotisme à elle et pour le qualifier aux épreuves de la joute amoureuse. Mais cet ancrage inespéré dans une nouvelle humanité, fait de nous, des bénis des dieux. Il a beaucoup à cheminer du côté de la camaraderie, on le dirait sans expérience, et il se brûle souvent au jeu des situations les plus anodines. Parce qu'il est en périphérie de son propre langage, il n'est pas non plus résolument en prise avec l'évènement. Je lui demande d'accueillir l'imprévu, et de faire confiance à sa capacité de réagir avec flexibilité et aménité. Il n'a pas non plus, cette capacité dans l'adversité ou dans la morosité, de passer outre et de renaître à partir de soi, dans toute sa simplicité. Manifestement, il n'a pas comme moi, vécu depuis l'enfance, dans la famille élargie des colonies de vacances et des troupes de toutes sortes, dans plein d'activités sociales et culturelles, qui développent chez l'enfant et l'adolescent, toutes les composantes de son talent dans l'humus de l'expérience. Dans mon esprit, il est un ami parmi d'autres, avec ses particularismes de caractère, ses points de vue singuliers. C'est tout. Il saisit bien son statut, et ses entraves, et son humiliation est certaine.

Variation sur la langue

Ce samedi matin, toute la campagne s'offre à nous, quand nous partons de Sainte-Foy vers Notre-Dame-des-Laurentides. Nous empruntons au départ, la même route qui nous avait conduits au lendemain de notre rencontre, chez Macbeth à

Loretteville, nous enfonçant pour la première fois dans notre condition humaine respective, sans appréhension aucune, le cœur accroché aux étoiles. Ce n'est manifestement plus le cas aujourd'hui. Il y a 15 jours, une franche euphorie, mais aujourd'hui, une désillusion bien ancrée, nous tourmente tous les deux. Mais ce matin j'ai le cœur aux anges parce que je vais faire des entrevues, pour des fins académiques, avec les enfants d'une école primaire de cette proche banlieue de Québec. J'utilise le magnétophone de l'auto, parce qu'il ne m'a pas suggéré d'utiliser son magnéto domestique plus élaboré, attaché à son système de son. Une grande joie m'anime. Les enfants vivent pleinement cette expérience avec cette inconnue audacieuse et enthousiaste, sortie d'un samedi matin ensoleillé. Ils sont en confiance et bien en verve. Je suis la fée du langage qu'on enregistre, je suis celle qui ensorcelle par ses mots, celle qui libère l'expressivité, celle qui déballe tous les espoirs, celle qui n'exige pas de pré requis pour s'amuser, celle qui se fout des mauvaises notes, qui se fout des remontrances inscrites dans les automatismes des parents et de leurs préjugés bien insérés dans la mémoire de chacun de leurs enfants. Ils m'ont adopté. Je suis bien plus que leur tante et à bien des égards mieux appréciée que leur maman. Mon ami que j'ai laissé de côté pour l'après-midi, peut repasser à sa guise, le jeu et les répliques de la pièce Fredange, qu'il joue ce soir en première représentation, au Théâtre du Petit Champlain. Je préfère le laisser à l'écart de mes fêtes fertiles avec les enfants. Au retour, ma présence d'esprit a pu empêcher mon ami plein de dépit, d'effacer le début de l'enregistrement. Il se sent exclu, quand je m'amuse ferme avec les enfants, ou quand je chante. Sa bouderie est provoquée par la froideur qu'il croit découvrir chez moi. Ce sont mes feux de joie, me dit-il. Et cela le consterne de n'avoir pas comme moi, cette facilité à chanter les chansons qui dansent dans l'air du temps, celles que l'on entend à la radio et qui s'installent pour de bon dans notre conscience collective. Il me dit qu'il n'a pas de mémoire pour les chansons. Je crois plutôt

que les chansons font partie des us et coutumes qu'il dédaigne. Il n'aime pas cette langue québécoise, qu'il me dit n'avoir jamais parlée. Mais je lui demande qu'elle langue parle-t-il donc ? Il me dit avec humeur, qu'il parle la langue qu'il peut, mais qu'il a une répugnance pour cette langue de réflexes, usées et faciles, mille fois entendues, qui ne fait que reconduire les pires stéréotypes. Les enfants d'après lui, ce qu'ils aiment le mieux au théâtre, c'est de reproduire les commerciaux. Je lui réponds que la langue qu'il parle lui-même est bâtarde, parce qu'elle n'a pas de père, ni de mère. Au surplus il a répudié, lui un gars de la campagne, tout le vocabulaire et tous les accents du terroir, et il a amalgamé un approximatif accent trafiqué de France. Ce qui le rend exsangue dans son expression, sans aucune spontanéité, sans aucune fraîcheur, sans aucune identité. Même le langage de création, selon Balzac, a besoin d'une formulation qui fait consensus dans la société. Et la création est impossible si elle n'est pas issue d'une trame sociale. Nous soupons ensemble aux Crêpes Bretonnes bien québécoises.

Sa dernière carte pour se valoriser à mes yeux

C'est la deuxième représentation ce soir. Roucoul m'appelle pour s'enquérir de ma présence. J'y assiste à mon corps défendant. Abondance d'appréhension. Disette de réconfort. Il n'est pas, mais pas du tout mon genre de comédiens. J'ai bien saisi les défis auxquels il est confronté. Il s'amène dans le personnage pour l'infléchir en quelque sorte à sa propre vision réductrice, plutôt que le servir dans toute sa générosité, et de l'animer sans efforts de l'intérieur, dans la joie de vivre. Chez lui, tout est laborieux. De plus, il cherche constamment à changer sa voix, à briser le rythme des phrases, à broyer le langage. En fait il est astringent et rude. Je ne le sens pas attentif à l'autre. Il n'est pas un acteur en connivence avec les autres, il est plutôt antagoniste. Je ne lui ai rien dit de tout cela, il le prendrait très

mal. En fait, nous n'avons jamais parlé théâtre. Même pas le soir de notre première sortie Macbeth à Loretteville. Voilà nous sommes sourds tous les deux à l'appel de l'autre. Il aime la politique, moi je la dédaigne, il aime le théâtre comme outil de régénération de la langue, moi comme simple divertissement. Il est cynique au sujet de mon théâtre qu'il qualifie avec insolence de « théâtre inoffensif. » Faudrait-il un jour, s'investir de nouveaux oripeaux, et s'engager pour de bon tous les deux, dans le rapprochement de nos deux visions du théâtre, à ce jour, irréconciliables. Nous jouons ici l'avenir de notre amitié. Autrement ce différend qui ne regarde jusqu'ici, que le théâtre, risque de contaminer toutes les autres dimensions de notre vie. Il s'empresse de me rejoindre après le spectacle, et je m'étonne de le voir se soustraire si rapidement des autres acteurs. Sa réussite théâtrale est toute relative et vient en second lieu. Être auprès de moi, c'est tout ce qui lui importe. Nous allons tous les deux au restaurant, sans remords, sans ambition. Mon opinion compte beaucoup pour lui, mais surtout mon appréciation positive. Je ne veux pas lui compter d'histoires sur son talent. Il reste donc sur son appétit, parce que nous n'aborderons pas un seul instant, le sujet principal de la soirée, qui le concerne en tout premier lieu. Il ne fera pas dévier notre conversation non plus, pas plus qu'il ne m'interrogera sur son jeu. Il me parle de politique sachant qu'il va me torpiller d'arguments que je désavoue. Au fond cela l'arrange de se distraire avec des sujets extérieurs à notre cause intime, plutôt qu'à s'en tenir à la dense perception de ce qui nous est le plus personnel, nos avaries comme nos avanies. Nous sommes près du Chantauteuil, le restaurant qui nous a accueillis lors de notre première sortie, et qui a levé de rideau sur notre terne amitié. Nous en prenons acte sans grande euphorie. Nul besoin d'inscrire cette première soirée dans le bronze d'un monument. Certainement que mon ami aurait préféré, après sa prestation d'acteur, ce soir de première importance pour lui, être porté aux nues par une foule

d'admirateurs dans une farandole, à travers une longue enfilade de salons. Nous sommes plutôt dans le contre-jour d'un restaurant incertain, sa Marilem piteuse comme lui, s'employant à éponger une médiocrité lancinante, osant parfois un œil fureteur vers un avenir indéfini et improbable.

L'enregistrement de mon essentiel

J'aurais souhaité qu'il m'invite. Je suis une auteure, je suis une lectrice, je fais de la radio à CKRL. J'aurais aimé qu'il me propose d'emblée, d'enregistrer mes textes chez lui. Ici encore, je remarque un manque de sensibilité, un manque de fine intuition. Il ne s'empresse pas de répondre à mes attentes. Il n'est pas attentif à mes souhaits implicites. Je supporte mal le décalage entre nos élans. Il me tarde de faire l'enregistrement d'un texte qui porte sur la calamité de la guerre et surtout sur la vaste entreprise de destruction des cœurs, que j'ai composée au collège. Il m'a été nécessaire de lui demander la permission. Je suis donc chez lui dans ce but. Je prépare le magnétophone stéréo à cassette Philips placé sur sa table de chevet, à côté de son système de son. Sa présence est constante et parfois même encombrante. Il m'observe avec ostentation. Il me dit qu'il doit composer avec la complexité de la situation parce que je suis dans sa chambre pour la première fois. Rien ne me semble ambigu à moi. Je suis dans sa chambre pour l'enregistrement audio. Je repousse son inclination à vouloir y inclure d'autres considérations. Ne mêlons pas les genres. La paix d'esprit et la sérénité sont à ce prix. Nous pouvons alors continuer à s'abandonner au jeu de l'enregistrement de la voix, comme samedi passé avec les enfants. C'est déjà beaucoup. Mais pas plus. Mon ami s'accommode d'une passivité malsaine. Il est à ce point résigné à son statut servile, qu'il ne fait aucun geste pour se valoir une taquinerie, un rire ou même une admiration. S'il ne se manifeste pas, je ne pourrai pas réagir ni dans le sens d'une approbation ou d'une taquinerie.

C'est à lui de proposer un levier pour nous sortir de l'ennui. Tout le suggestif de ses interventions tombe à plat. Il essaie de me prendre dans ses bras, je le contiens. Il se couche et m'invite les yeux dans la constellation de mes yeux, à venir m'étendre de tout mon poids sur lui. Je lui dis que ce n'était pas de cette façon que je rêvais la séduction. Je refuse net de m'enferrer dans cette initiative dépourvue de poésie, et surtout de sombrer dans le rôle de la maman qui doit tout enseigner. Je le préférerais lui, dans le rôle de celui qui sait tout comme mon papa. Mon père ne demandait pas. Il inspirait une repartie, il suscitait le rire, il fascinait, il séduisait. Je m'assois au centre de son lit. Lui, s'assoit sur une chaise de l'autre côté. Il y a tant d'indéterminations entre nous. J'ai souhaité enregistrer ce texte devant lui, pour lui faire connaître mon essentiel. Il ne l'a pas perçu dans toutes ses composantes. Le thème se prête à une lecture, sans affects. Le débit de ma voix est régulier, mes intonations sont de circonstance. Il m'envie je crois, de posséder des atouts qu'il n'a pas. Il semble s'ennuyer fort pendant ma lecture qui prend une vingtaine de minutes. La teneur de mon texte ne l'interpelle aucunement, mais il s'obstine quand même à rester à mes côtés. Composant avec je ne sais quel démon, je ne sais quelle mauvaise conscience. Il m'aurait préféré en comédienne je crois plutôt qu'en simple lectrice, il aime les arêtes acérées, moi j'aime polir les contours. Je le regarde à quelques occasions pendant la lecture. Il ne sait pas que dans mon sac, j'ai apporté le nécessaire pour passer la nuit chez lui. Ses sentiments envers la lectrice sont ambigus. S'il semble apprécier le velours de ma voix, il semble par contre assumer des relents de jalousie pour ma facilité, et de l'amertume, parce que je ne lui reconnais pas les mêmes talents. Nous n'avons jamais abordé sa prestation de dimanche dernier. Comment le pourrais-je, quand j'ai détesté sa prestation du commencement à la fin, car je n'y ai perçu aucune grandiloquence, aucun ineffable, aucune émotion juste. Prend-il sa revanche, ce soir en ne me reconnaissant aucune vertu

particulière. Il souligne froidement la qualité de mon texte et ma belle voix. Je le soupçonne de vouloir la métamorphoser, pour lui ajouter des franges et de l'humus. Ma voix parlée est fine et nette, elle ne s'encombrera pas d'aspérités comme il le fait. D'ailleurs nos deux façons de s'exprimer sont trop divergentes pour nous inspirer une grande complicité. La soirée se termine en disharmonie. Je lui fais le cadeau de ma voix enregistrée sur cassette Philips, sans qu'il réalise que l'enregistrement avait été fait dans ce but, et sans qu'il m'exprime de gratitude. Je lui demande de venir me reconduire chez moi. Une fois rendu devant chez moi, il accepte alors, mon invitation de rentrer, nous prenons un chocolat chaud dans des sous-entendus malveillants et la mauvaise humeur. Il m'a dit avec amertume, que si mes seins étaient érigés, c'était donc que je devais attendre mon amoureux. Je lui reproche son mauvais goût, en me laissant étreindre légèrement sur sa poitrine, avant de l'éconduire gentiment.

La nuit de tous les périls

Cette grande clairvoyance qui m'habite depuis toujours, me gratifie d'un total affranchissement des contraintes factices et des inhibitions malsaines. J'ai un registre d'expériences que je veux promptement vivre, pour passer aux étapes successives des réalités gigognes, menant à toutes les métamorphoses. Roucoul habite sous un même toit avec sa Joanne, vaguement son ex, une jeune femme à la plantureuse poitrine, d'une grande vivacité intellectuelle et de sentiments. Il m'est irrésistible de penser qu'une fois, je pourrais dans mon subconscient, ajouter cette victoire sur elle, et jouer ma mise dans le lit de mon ami. Nous prenons le repas du soir dans un restaurant du vieux Québec. Notre bonne entente nous surprend. Qu'est-ce qui peut bien faciliter à ce point l'échange ? Le goût d'être ensemble dans un lieu public, affichant à notre insu une bonne dose d'exhibitionnisme, même si nous ne sommes ni l'un ni l'autre très

expansif. Mais ce soir, j'ai le goût d'ouvrir les ailes de ma vanité, depuis si longtemps que ma silhouette met aux aguets chaque masculin qui s'aventure dans mon territoire. C'est le moment de récompenser cette coquetterie que j'ai toujours d'ignorer. J'ai beaucoup de veine d'être cette personne qui anime le cœur, qui allume les passions, qui s'imprègne dans l'œil masculin et je sais que mon mirage les garde pour un bon moment sous ma coupe ou dans mon piège. Mon ami s'abandonne en confiance, dans toute sa fantaisie. Nous sommes tous les deux assez réservés, mais cette réserve n'est en rien apparentée, même qu'elle peut être assez antagoniste. La mienne se moule doucement dans l'évènement, elle est un atout le plus souvent, en présence de tous ces gens dont la vie n'a rien d'excessif. La sienne par contre, est acérée et vindicative, parce qu'il présume d'avance qu'elle sera mal reçue. Cette erreur d'appréciation l'amène souvent à rien espérer des autres et à se déconsidérer lui-même. Il fait le pari de l'échec, bien avant son imminence. Cet état d'esprit le mène droit à l'amertume. Mais ce soir, la réserve de l'autre, ne nous rebute pas et nous gloussons bon nombre de fantasseries, bien en phase avec notre agenda et nos occupations respectives. Son rôle au Théâtre du Petit Champlain, le dimanche précédent, lui pourvoit beaucoup de confiance, sinon quelque panache. Je peux même ressentir la juste magnitude de sa parole et une générosité dans son élocution. Nous plaisantons, mais pas de chimères dans nos points de vue, rien que notre volonté d'arrimage. Moi, j'agis avec constance, aucune effusion, mais une chaude camaraderie du cœur. Pas de grands coups d'éclat, mais l'expression d'une force intérieure. C'est cette force paisible, je crois, qui le rejoint le plus et qui le rend si amoureux de moi. Ma respiration est ample et ça se décèle d'abord dans mes yeux et puis dans mon élocution. J'accentue cette façon d'être, sachant qu'elle est à l'opposé de celle de mon ami, et sachant aussi qu'il y puise tout son réconfort, parce qu'il s'y installe comme dans un royaume, et il en fait sa propriété exclusive tellement il se repaît dans ce souffle ample,

en ressentant toute l'amplitude et la liberté. Il le fait par mimétisme pour une bonne part, mais aussi pour le goût de contrevenir à un interdit. Ma façon d'être si contrastante avec la sienne, l'installe pourtant dans un bonheur inespéré, parce que source d'inspiration, et tuteur guide contre les embardées de ses humeurs ou de ses jugements chancelants. Il découvre les principes qui régissent toutes les facettes de ma vie. Chaque repas pris ensemble au restaurant, nous révèle l'un à l'autre. Ce soir il me dit que je porte des vêtements qui me vont à ravir. Les teintes de vert conviennent bien au grain de ma peau et à mes yeux qui font honneur aux plus belles teintes de l'océan. Je ne porte pas beaucoup de bijoux, ni de colliers ou de bracelets. Il scrute ma façon de manger, mes lèvres et mon bras. Je ne crois pas encore m'être présenté devant lui en manches courtes. Il ne connaît donc pas l'érotisme de mon bras nu sur ma poitrine. Il me dit éprouver la plus grande émotion pour le mouvement de mes lèvres quand je parle ou quand je mange. Mon visage pleine lune, dit-il, c'est pour l'amour. Mes lèvres bien dessinées, se repaissent dans une voix angélique, une parole peu appuyée, mais régulière pour faire contraste aux saccades de la sienne. Ce qui la qualifie pour la parole devant microphone. Mes yeux verts remportent l'adhésion de tous, des enfants surtout, que je sais bien regarder, mes sourcils sont peu prédominants et n'ajoutent aucune sévérité à mon autorité naturelle. Mes cils taquinent lentement ma prunelle rêveuse, pour illustrer mon bonheur et ma repaisance. J'ai d'après lui, les traits fins d'une madone, et s'il ne dévore pas mes lèvres, c'est que je n'ai pas encore levé l'interdit. J'aime bien opposer résistance à son grand désir. Il sait bien contenir toute sa hardiesse, que lui apporte la connotation érotique de ma restriction. Tout cela, suscite l'adhésion complète de mon ami et flatte son ego. Il lui arrive assurément de tout vouloir s'approprier et régenter, y compris la pureté de mon cœur, et mon âme d'enfant. Il saisit bien cette composante de mon identité, parce qu'il l'idéalise et la dénigre à la fois. Il favorise lui

aussi les mêmes composantes, non sans quelque rudesse parfois. Je suis sur mes gardes parce que chez lui, cette âme d'enfant pense-t-il, retarde l'affirmation de son identité. Je lui dis qu'il ne peut, dans la progression de sa maturité, faire fi de son identité profonde. Et cela se fait en incorporant toutes les valeurs de tendresse, et toutes les inclinations de l'enfant. Autrement, ce serait aller à contre-courant de sa grâce naturelle. Il accuse ici un fort déficit de compréhension des relations femme homme. Le manque de confiance prédomine chez lui et handicape beaucoup l'éclosion de tous ses talents qu'on associe à l'amitié. La mystification de mon image, faisant le reste pour le maintenir en laisse. S'il aime se prélasser au voisinage de mes humeurs bien circonscrites, il déplore mon extrême pudeur de sentiments ou parfois même ma pudibonderie, et l'ascétisme de mon expression tout entière. Pourtant ce soir au restaurant, nous vivons pour la première fois entre nous, une grande complicité, quand je lui écris à la table : « Toi, mon bel étranger si dense, qui m'emporte avec tant d'outrecuidance, vers l'appel de l'ultime danse, fais-moi entendre l'heureuse cadence. » Il aime bien aussi, la fine calligraphie de ma plume, et mon obsession de garder toujours mes longs cheveux châtains bien en place sur mon sein gauche quand j'écris. À notre arrivée chez lui, je crois me souvenir que son ex-amie de cœur est absente. Nous vivons une situation qui s'apparente à des enfants, dans une résidence secondaire, loin de l'œil réprobateur des parents. Je me suis toujours sentie chez moi au repaire de Giffard, car étant l'aînée, j'ai les souvenirs les plus tendres pour cette période de ma première enfance, où pendant longtemps, j'ai été la plus choyée des petites filles, unique joujou de mes deux parents amoureux. J'ai revécu cette nostalgie imparable, la première fois que j'ai investi ce repaire Giffard, quand j'y ai côtoyé Roucoul et Joanne. Ils étaient transposables dans mon esprit. Ils étaient superposables à mes parents. D'ailleurs, j'ai toujours aimé, autant que lui, mon réflexe d'accaparer sa vigilance et son attention, pour qu'il s'occupe de

moi en priorité et permanence. J'aime faire la cuisine, mais ici, quand nous mangeons, nous mangeons très frugalement. C'est même de l'ascétisme souvent. Mais son appétit d'affection, transcende la table dégarnie. Je suis, me dit-il, son inquiétude principale et je me délecte assez de l'admiration qu'il me porte, qui n'exclut pas la mystification certaine de celle en qui il fonde aveuglément tant d'espoirs. Mais que d'écueils pouvons-nous placer sur notre chemin. D'abord, il est bien surpris d'entendre de la bouche de sa Marilem adorée, qu'elle passera la nuit dans son lit. Je voulais enfin passer une nuit à nouveau avec mon papa, faisant ce pied de nez à ma maman, incarnée par cette Joanne, la colocataire de la maison. Je sais qu'il n'est pas prêt à m'accueillir, qu'il n'a pas réfléchi à sa « poésie de l'approche, » que ni l'un ni l'autre n'avons, envisagé de rituel amoureux, ni préparé le festin des noces. Nous sommes donc allés directement vers l'impasse. Pour lui, tout dévalait trop vite maintenant, malgré l'aiguillon de son grand désir. Je n'étais plus que sa réserve pour les jours de famine des longs mois d'hiver. Il m'aimait, c'est certain mais dans le futur. Dans notre repaire de la rue Rancourt, la musique a toujours été à l'avant-scène, j'ai toujours avec moi, bon nombre de disques, entre autres les trois que je lui donnerai : Le Concierto de Aranjuez de Joaquin Rodrigo, Roland Douatte dirige Le Collegium Musicum de Paris, puis l'Adagio Ettore Stratta dirige Le Baroque Chamber Orchestra, puis Ars Skloferien folk celtique. Nous n'avons pourtant jamais dansé ensemble, rien nous amène dans les bras de l'autre, rien ne nous pousse à nous embrasser. Nous sommes, comme dans un dortoir de colonie de vacances, deux enfants casse-cou qui veulent s'essayer au jeu de dormir dans le même lit, de tenter Belzébuth hardiment, en espérant d'être à la hauteur. Nous sommes attachés à cette camaraderie sans arrière-pensées, bien servis par une bonhomie et par le dédain des usages. Notre non-orthodoxie de sentiments n'est en rien répréhensible. Les heures s'écoulent sans jeux amoureux, sans taquineries, sans fantaisies, dans la bonne

humeur peut-être, mais pas de baisers, pas de câlineries non plus. Nous ne nous regardons jamais les yeux dans les yeux. Nous sommes sans rires, nous sommes graves, d'une gravité confiante et optimiste, nous sommes les enfants les plus inspirés de toute la ville de Québec, qui rêvent d'être plus délurés, mais sans turbulence aucune, sans folles équipées ludiques. Nous sommes comblés, du seul fait que nous sommes ensemble, c'est notre accomplissement, et cela nous suffit amplement. Et comme tous les enfants, épris de leur rituel, nous prenons un verre d'eau avant le pipi, et nous allons au lit de bonne heure. Sa chambre assez spacieuse s'ouvre vers le sud et l'ouest, par deux fenêtres qui laissent entrer à tour de rôle la silhouette de la lune. Sauf que le ciel de Québec, dans la nuit du 14 mars est évanoui, sans grande étoile et surtout sans lune aucune. Vue de Giffard, le périple de la lune commence son ascension sur le Château de Frontenac et monte très haut au-dessus de Sainte-Foy, en passant successivement par les rideaux de ces deux grandes fenêtres, indiscrètement ouvertes sur la nuit noire, la plus noire de l'hiver peut-être, la plus noire du mois de mars en tout cas. De plus, le ciel dégagé de l'après-midi a fait place peu à peu à un ciel complètement nuageux à partir de 17 heures. Le vent souffle en constance sur les murs vulnérables de ce haut de duplex, passant à travers les branches dépourvues de feuilles, lourdes excroissances de ces ormes massifs plus que centenaires, surtout entre une heure et deux heures du matin, à des vitesses approchant les 25 km heure. La température extérieure la plus froide est -7 degrés C à 23 heures, qui s'additionne à un refroidissement éolien de -14 degrés C. L'humidité relative la plus forte est 87 % enregistrée à minuit. La pression atmosphérique est constante, mais la visibilité extérieure diminue jusqu'à 25 km, tout au courant de la nuit du 14 mars 1975. Le fleuve Saint-Laurent se dissimule en coulisse, sa marée de nuit s'effondre dans son plus creux vers 2 heures du matin. Je me suis étendue au fond, lui tournant le dos, honorant qu'une demi-portion du lit

immense. Il ne semble pas en prendre discrédit, il garde sa gaieté des jours généreux, je suis dans son lit, et il s'en repaît abondamment, je l'entends glousser de son côté, et savourer sa courte victoire. Nous sommes sans initiative, et je démontre juste assez de réticences pour dissuader ses éphémères avancés vers moi, et ne manifeste aucun enthousiasme, pour aucune de ses amorces de cajoleries. Je joue le personnage de la jeune fille qui ne veut pas, et mon amant me croit d'emblée. S'imaginant à tort ou à raison, que son style de personne ne correspond pas à mon idéal, il n'a pas été confiant de me plaire. Il n'a confiance ni en lui, ni en personne. Voilà la genèse de notre déroute prochaine. Il ne peut pas savoir mon ardeur, quand tous mes messages la contredisent. Il se conforme vite à ces signaux, qui sont l'inverse de nos profonds désirs et nous obtenons chacun de notre côté exactement l'inverse de ce que nous souhaitons. Notre clairvoyance n'ayant pas su tirer l'alarme, il nous a été impossible de s'extirper de cet engrenage. Les jeunes couples sont à la merci du hasard des événements, autant que de l'ignorance de leurs causes. Ils sont dans une large mesure les marionnettes des forces qui les dépassent. En outre, cette nuit du 14 mars, est le théâtre d'évènements astronomiques dévastateurs : Saturne jusque-là passif et rétrograde, reprend dans la nuit, choisissant la seule nuit où nous avons été ensemble, son mouvement direct et donc sa pleine force d'obstruction à l'évènement bienveillant. Et Neptune lui, plus démobilisateur encore, s'engage au même moment, en rétrogradation anesthésiante. Nous sommes les acteurs de cette nuit de grande confusion, se jouant la comédie, inversant leur désir, et allant complètement à l'encontre de leur inclination naturelle. Je le pousse lui, à se comporter en eunuque et je me résous moi, en réaction, à jouer la sainte-nitouche, et nous avons le réflexe de croire que c'est la faute de l'autre, et dès lors, nous sommes obligés d'assumer ces rôles dérisoires, à contre-emploi, qui nous sont étrangers, assumant en même temps à partir de cette nuit-là, jusqu'à notre éloignement définitif,

lui, tous ses remords parce qu'il a tout perdu, et moi, toute ma culpabilité, parce que c'est moi qui suis l'instigatrice de cette nuit improbable. Chacun de nous étant à la remorque de l'autre, plutôt qu'à l'affût d'une occasion magnifique, de réagir à l'imprévu, confiants tous les deux en notre pouvoir d'improvisation. L'amoureux doit proposer pour sa part, un cadre de référence où s'exprime à l'abri des contretemps, toute la fantaisie du couple. L'amoureuse elle, peut canaliser l'ardeur, la nommer et la magnifier pour prévenir le dépit et l'amertume. Roucoul n'a jamais possédé une fille qui lui plaisait. Et en corollaire, il n'a pas crû une seconde, pouvoir me séduire, du seul fait que je lui plaisais, du seul fait qu'il est en amour avec moi. Difficile d'aimer quand on n'y croit pas. Il se laisse donc submerger par une morosité irréversible. Puis il s'endort pour la nuit, à côté de moi. Peu de caresses réelles, que leurs théâtres des ombres. Il me prouve dès lors, qu'il peut très bien se passer de moi. Toute une nuit baignant dans ma féminité pleine, sourd à mon influence, insensible à mes effluves, les mains sur ma taille, la bouche incunable, sans essayer avec réelle conviction de me rejoindre, ou de me célébrer. Il prendra tardivement conscience, du gouffre que cette nuit ouvrira entre nous deux, cette nuit perdue pour toujours, et qui marquera à jamais, son regret. Cette nuit stérile passée ensemble, n'est que l'aboutissement d'une suite d'épisodes, de la même eau. Il n'est pas toujours chaleureux, souvent sans connivence aucune avec moi. Il ne me manifeste pas son engagement corps et âme, il n'est pas en mesure par un esprit de synthèse, de donner un élan à notre relation, de lui insuffler une vision cardinale, de lui donner le nom d'un souvenir véritable. Mon ami n'a pas d'identité, Roucoul est un nom qui ne lui convient guère. D'ailleurs quand il m'écrit, il ne signe pas. Quand il me parle, je ne perçois pas une empreinte bien nette dans la réalité qu'il articule, ni le témoignage bien défini d'un caractère. Et si dans cette nuit, dans sa para-lucidité, je l'ai surpris pour le bref moment d'une chaste visite, à laisser toute sa poitrine

s'appuyer sur la mienne, me prenant tout entière dans ses bras, je ne me formalise pas outre mesure de sa témérité, mettant son initiative au compte des offenses, immensément pardonnables. Pas de récidives, pas de sanctions. Sachant qu'il n'y aurait pas de conquête, il n'y a pas eu de méfiance, ni de vigile. Le sommeil fut ainsi notre refuge, la distraction de notre piteuse mauvaise conscience et surtout la dissipation d'un désir diffus, le terme inouï d'un rêve promptement évanoui. Au mieux, il était Morphée aux bras vides, dispensant à sa partenaire le sommeil, dans des contrées parcellaires et désincarnées, en me touchant d'une fleur de pavot somnifère, dans une perplexité venant d'au-delà des âges. Il m'adorait, il me l'a répété, et la neutralité de nos hostilités le rendait presque heureux. Au départ, il avait auréolé de splendeur, toute la vallée luxuriante de son adorée, aujourd'hui il était outrageusement mystifié par la même Marilem. Puis dans les jours suivants, survint son réveil, et plus excessif, le désir de possession, maintenant et à jamais illégitime, aggravant encore sa confusion et sa tragédie.

Ni étalon, ni fête fertile

Aujourd'hui, il m'a écrit un texte au restaurant, en attendant de me rencontrer. Je suis obligé de m'en délecter devant lui. Bien sûr, il n'a pas de prétention littéraire, mais il est persuadé pouvoir m'atteindre plein cœur avec ses missives impromptues. Nous sommes chez lui au lendemain de notre première nuit sans agapes, passée ensemble dans son lit. Je suis profondément humiliée par son apathie. Il se fait une gloire de sa retenue. « Une nuit exquise, je me souviens de tout » Mais de quoi peut-il bien se souvenir. Moi je conserve dans ma mémoire cette nuit infertile, que j'accolerai toujours à son nom. Je me suis sentie coupable d'avoir eu l'audace de me jeter dans son lit. Je n'avais pas hésité. Il était venu me chercher comme d'habitude et j'avais apporté mon pyjama, ma robe de chambre et une crème

spermicide. J'avais même des condoms au besoin. Il est donc devenu mon camarade, donc pas d'admiration pour lui, même une pleine mesure de dédain ou mépris. Il doit être humilié lui aussi, dans son ontologie même, car bien des certitudes ont été secouées. Quand je lui donne son nouveau titre de camarade, il le rejette avec vigueur, et en se détournant de moi pour la dissimuler, j'ai perçu dans sa poitrine les dards d'une grande détresse. Mais le ventre bien rempli, rien ne semble avoir changé pour lui, depuis hier, il garde la même superbe en ma compagnie, feignant d'oublier cette nuit sans crescendo, nourrissant contre toute attente, le même désir qu'un jour, je lui tombe dans les bras, malgré lui. Ce n'est pas le genre actif et conquérant. La complexité de sa libido peut être en cause. Je me suis jetée dans son lit avant de m'être jetée dans ses bras. Je me suis donnée à lui toute entière avant de lui abandonner mes lèvres. Ce qui nous a empêchés de personnaliser notre relation et notre vie amoureuse. Je le crois assez insensible au rituel habituel de l'acte d'amour. Je ne connais pas son rituel. Une chape de plomb brouille tous les signaux émis par nos singularités respectives. Et c'est ce que je lui demandais hier en quelque sorte, ce rituel habituel et conventionnel. Me préfère-t-il dans un personnage ? Dans une autre pièce du logis ? Dans le lit même de Joanne ? C'est peut-être cela son remords et son ambition. Entre nous deux, rien de nos singularités respectives n'a pu être formulé, rien n'a vu le jour, ni confiance, ni connivence. Ainsi rien d'un semblant de fête fertile n'a pu être entamé, toutes nos fontaines intimes, restées d'un bloc sous le boisseau. Sans tendre vigile, je le sommais en quelque sorte de se comporter comme un homme conventionnel, comme un étalon, ou comme un papa. Il n'a pas cru un instant que j'étais disposée à me donner à lui. Peut-être a-t-il raison**,** de ne pas me trouver crédible. Pour faire l'amour, il faut être engagé dans cette voix. Je lui disais souvent que « cette partie délicate de la relation, ne se vivait qu'au sein d'un couple déjà unit fortement par les liens du cœur en somme, de l'affectif

et de l'intellect. » Alors qu'est-ce que je pouvais bien faire dans son lit ? J'étais en fait dans le lit de papa, et dans le lit de ma rivale de maman. Dans le même état d'esprit de la jeune fille à bord de l'auto de son papa, assise seule en avant avec lui, conversant d'égal à égal avec lui, et se rendant bien compte souvent que son papa se conduit avec elle exactement comme il se conduit avec sa maman, et elle la jeune fille, vivant cet attachement absolu pour son papa, en rivalité directe avec sa maman, se délectant de son rôle futur avec son amant, rôle que joue à merveille son papa, dans la complète euphorie de la jeune femme déjà, qui accueille, dans la nouvelle réalité du regard de son papa, des intonations, divines à son oreille, qui accueille l'emprise de ses nouvelles facultés hier encore adolescentes, cette fois-ci dans des contrées adultes, et qu'elle ne les redoute aucunement, comment le pourrait-elle ? C'est son papa qui les conduit, c'est son papa qui s'en délecte, n'est-ce pas son privilège de papa. Cette nuit 14 mars fut fort audacieuse à sa façon, mais sans qu'elle permette de déroger de l'étroitesse de nos rôles respectifs, et de faire l'école buissonnière loin du normatif.

Sans issue

Je tente en vain par-delà villes et montagnes, de rejoindre par téléphone mon amoureux au long cours, si chaste, si pur, si prometteur, si méritant, en réserve de la république. J'ai grand besoin des complicités de son amitié. Il va m'offrir je crois, une maison pour l'été, et un nid pour toutes les saisons de ma vie. Et ici à Québec, ce Roucoul désespéré comme moi, de vivre dans le no man's land de notre jeune vitalité, sans espoir d'embellie. Nous décidons de ne pas nous rencontrer ce soir. Nous avons tous les deux, bien ancrée au creux de la gorge, l'entrave de notre fantaisie. Il n'y a pas d'issue. Lui seul en cherche une, moi j'ai cessé d'y croire depuis longtemps. Je ne suis pas désespérée comme lui, parce que je sais être capable de vivre une amitié

allégée de toutes ces considérations aliénantes. Il m'assure que l'intimité physique nous rapprocherait. Il ne connaît pas mes valeurs. Ce serait à mon point de vue, pure irrationalité. Nous ne formons pas un couple. Comment pourrions-nous être unis le moindrement par quelques connivences de l'esprit ou du cœur. Je ne suis pas certaine qu'il souhaite cette intimité. Il souhaite comme moi une camaraderie, qui n'a jamais pu fomenter, qui n'a jamais vu le jour. Quand il me parle d'intimité physique, je crois plutôt qu'il souhaite une bataille euphorique entre sœur et frère, comme la débâcle des glaces des printemps pleins d'émotions, pour désentraver l'écrou de notre pusillanimité. Mais ce soir en attendant, seule dans mon repaire de la côte Myrand, antichambre du château de mon avenir, je m'abandonne faute de mieux, sans remords et sans ambitions à un délestage, d'une pleine mesure de mon amphore intime. Moi, la plus hétéro des jeunes femmes de Sainte-Foy, je transporte seule dans mon lit, appuyée sur le mur oriental de ma chambre, toute l'île de Lesbos, mais peuplée des plus doux et vigoureux chevaliers servants, poètes et musiciens. Au comble d'admiration pour leurs talents infinis, et dans l'estime de leur humanité exquise, chacun d'eux rivalisant amicalement pour se valoir mes faveurs, avant de me prendre sans vergogne, dans leur fête fertile.

Des pressentiments se confirment

Nous allons en Beauce sans enthousiasme, avant la débâcle de la rivière Chaudière, autre symbole de notre torpeur émotionnelle. Je n'aime pas la rive sud de Québec. Ce voyage est brouillon et dépourvu d'intérêt, parce que sans préparation de longue main et sans avoir laissé s'amonceler l'appétit de s'y rendre. Nous sommes accompagnés d'un couple espagnol. Nous mangeons dans un vague restaurant. J'ai une conversation agréable avec eux, en particulier avec le mec, qui déploie toute sa vivacité d'esprit comme pour me séduire. Il en est alerté

promptement et réagit sans grandeur d'âme à notre conversation. Mes pires appréhensions que j'ai pressenties à notre premier repas, lors de notre première sortie, se confirment. Mon ami, qui est dorénavant que mon camarade, est inachevé, et je ne conserve pas beaucoup d'espoir à court terme de raffermir son identité. Il a la certitude de n'être pas digne d'amitié, et de ne pas savoir causer. Comme si ce n'était pas assez, il s'imposera dans mon lit, ce soir à cause d'une surprise-partie tenu à son repaire Giffard par sa colocataire Joanne, qui l'a exclue pour la nuit ou peut-être a-t-il préféré s'exclure lui-même. Cette erreur de jugement étant commise, quémandant chez moi, une place pour la nuit, il devra vivre avec la sanction qui en découlera, qui est celle de perdre le reste de sa créance que je lui avais naguère consentie. Je ne supporterai donc aucune de ses vilaines fantaisies, qu'il tentera de m'infliger toute la nuit. Sachant trop bien tous les deux, que tout étant perdu, il ne subsiste que la volonté d'amenuiser par pitié notre délabrement émotif.

Prise en photos par dépit

Nous retournons à Notre-Dame-des-Laurentides. Je prends bon nombre de photos d'une chatte qui nous poursuit de ses attentions. Je n'ai pas le goût de prendre mon camarade en photos pas plus que de me faire photographier seule ou à ses côtés, et je sens qu'il en nourrit une obscure irritation. Il prend quelques photos de moi, debout dans un décor hivernal, à l'orée d'une forêt. Sans préparatifs, mais s'ingéniant à refermer mon manteau sur ma poitrine, car nous ne ressentons pas encore l'infléchissement de l'âpreté hivernale. Ma volonté est tout autre, et je l'en empêche vigoureusement. Lorsqu'il me dit que je prendrai froid, je lui réponds que ma santé n'est pas menacée, et derechef, l'occasion d'une taquinerie s'évanouit. Je rejette toute l'amorce fraternelle d'une possible caresse. Encore une fois je ne l'ai pas accueilli, je n'ai pas fait mienne son instance, ni reconduis

son avancée. Mon long manteau reste donc ouvert sur ma poitrine, mon écharpe me protégeant suffisamment le cou. Chacun envoyant à l'autre un message ambigu. Lui refermant mon manteau quand son plus grand désir serait de me voir dans un effeuillage impudique. Moi, m'employant à garder ce manteau ouvert, tout en me refermant chaque jour davantage. Il prend trois photos de moi, qui occulte sans peine, bien des dimensions de ma féminité, et tant de mes dépits et désillusions. La première révèle une latéralisation à gauche de toute ma personne : Mon œil gauche prédomine, comme ma bouche, dont l'ouverture est davantage prononcée du côté gauche, au même titre que cette oreille gauche prédominante également, qui me donne une couleur vocale caractéristique, inimitable, et qui m'a habitué à dormir de préférence sur le côté droit, gardant cette oreille gauche prédominante, aux aguets, bien dégagée de l'oreiller. Je me rappelle la nuit du 14 mars, avoir dormi sur ce côté droit, donc le dos tourné sur mon ami. Ma main gauche est sur mon front gauche, dégageant l'œil qui représente ce dont j'ai le plus à cœur de préserver, i.e. toutes les valeurs reliées aux émotions, à la fantaisie. C'est cela au premier chef que j'ai l'instinct de mettre en vitrine et de protéger à tout prix. Nous sommes ainsi donc tous les deux, latéralisés à gauche, ce qui nous convie, vers les mêmes consonances, les mêmes harmonies et les mêmes jubilances. En tout cas, notre écoute en est facilitée, car les composantes de notre voix sont apparentées. Et nous entendons nos deux voix gauchères avec toutes les franges de l'émotion. Ce qui nous confère, par ailleurs, une grande sensibilité, qui nous oblige à nous protéger davantage, pour se mettre à l'abri de la douleur, en se drapant de discipline, de règles strictes et de conformisme. On peut risquer de s'habituer à la froideur des sentiments. En revanche, cette même latéralisation à gauche nous garde en lien direct avec l'ineffable de la vie, les valeurs moins rationnelles mais plus essentielles, comme l'art et la musique. Évidemment je suis triste, de n'être pas accompagnée par l'amant

idéal, ou par mon amoureux psychologue montréalais, et même si je me trouve modestement très belle, je ne peux pas m'empêcher de penser que ma vanité de jeune femme charmante, n'a pas eu tout le loisir de se mettre en valeur dans le passé. Je ne peux m'empêcher non plus devant la caméra, d'être attristée par une exiguïté dans la libre expression de ma fierté, que l'on rencontre chez toutes les jeunes femmes de ma nature, à qui on a refusé parfois, le libre déploiement d'une fantaisie naturelle, mais qui affleure promptement pour peu que je m'abandonne dans le jouer à vivre. La deuxième photo, j'ai le menton projeté vers l'avant, qui reproduit mon combat contre la vanité de mon ami, à me prendre dans son tableau de chasse ou son indiscrétion à mettre mon intimité sur pellicule. La troisième, j'ai les bras bien recourbés sur ma poitrine, montant la garde contre les assauts paillards inopportuns. Et c'est ainsi, rebelle devant « papa », que pour toujours, j'apparaîtrai sur ces photos champêtres. Ces photos révèlent par ailleurs, ma tristesse de jeune femme, qui en prend plein la vue de la violence réservée aux enfants, de la négligence dont est victime l'être animal, et surtout de l'aliénation du couple québécois sans identité, sans parole, sans fantaisie, complètement inféodé à l'utilitaire. Et enfin, mon air désabusé, est le reflet direct de ma complète désillusion devant ce photographe mal aimé, blessé profondément par mon manque d'estime pour sa personne, lui si inapte au social culturel, et surtout incapable de remettre en route toute l'embardée de notre fantaisie, et d'infléchir la moindre parcelle de notre destinée. La photographie des jeunes gens fait exploser la vie d'érotisme. Moi qui ai eu droit aujourd'hui d'être prise trois fois en photos, j'ai été tenue de continuer à jouer ce rôle de l'irréductible pudique irascible, que la nuit du 14 mars a institué, et que j'ai mis au monde malgré moi. Obligée de jouer ce rôle, du seul fait de la morne passivité de mon ami. Ce rôle qu'on m'a soufflé à l'oreille, qu'on a choisi à ma place, dont je répudie le mode d'emploi parce qu'il n'est pas fait pour moi, et que je suis obligée de jouer

jusqu'au bout. Il associe ma tristesse à une pudibonderie. Bien sûr il va me le reprocher, sans soupçonner qu'il en est la cause directe. Il va déplorer, il va tempêter, il va subodorer davantage mes manquements que les siens. Il va me sommer de vivre toutes les dimensions de mon être, en empruntant la voie royale vers l'accomplissement de toute ma féminité. Et que je suis la seule en cause et que moi seule, immobilise l'avenir tout entier. Il y a bien des vérités qui me sont interdites de lui dire depuis longtemps déjà : Comme mon manque d'estime pour lui et à un niveau de moindre importance, son hygiène corporelle approximative, de même que pour un urbaniste, des vêtements sans grande recherche. Les choses étant comme elles sont, je lui répète qu'il m'est impossible de m'engager aussi profondément dans une relation intime avec lui. Giboulée dans ses yeux, imbroglio habituel des sentiments. Retour nébuleux chez moi, paroles étriquées. Reproches, Méfiances. Désespoirs. Je le rappelle à minuit, par mauvaise conscience, parce que j'en peux plus de ses allusions à ma dépendance familiale malsaine selon lui, et ses sarcasmes sur les enseignants qui sèment l'inhibition dans le cœur des enfants. Ça m'empêche de dormir.

Tout refaire à neuf

Racoon fait une investigation du côté des firmes d'urbanisme du Québec tout entier. Sa recherche d'une ville à habiter se fait tous azimuts. Trois-Rivières, c'est ma ville à moi. Il n'est pas dans mes plans d'y habiter avec lui. Pourquoi faudrait-il qu'il se sente obligé de venir dans ma ville. Il m'apporte des fleurs, pour se faire pardonner son algarade d'hier. Il m'a apporté des narcisses, que je répudie, car je sens qu'il haït les fleurs et qu'il le fait pour se conformer à un usage. Ce n'est pas sa nature voilà tout. Il n'y peut rien. Cette haine des fleurs transpire de son être tout entier. Nous allons chez lui. Il me montre des livres qui ne m'intéressent pas. Nous sommes comme toujours apatrides de nos jeux

d'enfants, sans espoirs de rémission. Il ne reste que le convenu, le banal et l'utilitaire. Ma robe est ouverte sur ses yeux, mais sans faire outrage au canevas de nos deux personnages respectifs. Une question me brûle les lèvres que j'ai la forfanterie d'avancer. Je lui demande s'il est bien vrai qu'il n'est pas assujetti aux charmes de ma poitrine ? Que même à ses yeux, je n'ai pas des seins symphonies ? Il garde un silence, sans se compromettre, qui humilie la jeune femme qu'il dit tant aimer. Il ressent alors tout le désert de sa fantaisie, toute la non sagacité de son discours, et se met à pleurer, croyant me prouver son grand attachement, mais je ne suis pas impressionnée par ces sentiments aussi ouverts, démontrant si peu d'orgueil. Je lui dis qu'il est autant que moi un grand sensible et qu'il vit, encore plus que moi, dans ses émotions. Tellement qu'aucune conversation rationnelle n'est possible. Il aurait pu au moins me rassurer avec une taquinerie. Il ne pouvait pas savoir si j'avais des seins symphonie. Il aurait pu également entonner un hymne à mes mamelons mélodie ou aux aréoles farandoles. Je lui demande, s'il croit que je suis vierge. Je ne lui ai rien appris en lui disant que je ne l'étais pas, feignant des sentiments de culpabilité, et me disant non immaculée. Puis je lui fais le reproche de ne pas m'admirer, pour la même raison. Mon but est de désamorcer sa supposée passion amoureuse. Il aurait été de mise qu'il tempère ma sévérité à propos de ma dite virginité en allée. La sienne s'est évanouie depuis longtemps. Il ne tente pas d'atténuer mon regret. Il ne proteste pas avec véhémence quand je lui fais part de ma tristesse en marge de cette grande soit disant disparue. Si ma tristesse n'était pas la plus ressentie, et n'a pas réussi à le convaincre de l'une ou l'autre des options, il a quand même trouvé le moyen de me laisser seule avec mon sentiment, laissant s'évanouir la plus belle amorce d'ineffable depuis longtemps. Il lui aurait été facile d'enchaîner, les bras dans les bras, sur une belle consolation. Il ne l'a pas fait, restant athermique et préférant le silence, à la fête fertile d'une conversation chaleureuse autour d'un sujet intime, promesse de

toutes les humanités, et tremplin inespéré vers l'été des tendres connivences. Mais encore aujourd'hui, jamais je suis allée dans ses bras, jamais je me suis abandonné sur sa poitrine. Jamais il n'a eu l'audace de me prendre de gré ou de force. Cependant, comme pour tenter de se rattraper, et de se distancer d'un péril immense, par la fuite en avant, il me dit qu'il croit au mariage. L'argument périclita, parce que ce n'était pas le sujet. Puis il s'avisa de me reconduire, chez moi, voyant là la seule option, et croyant à tort qu'elle avait été voulue par moi seule. Entourés d'une forêt de faux-fuyant, renonçant à identifier la raison bouc émissaire d'une autre fin de journée malheureuse.

Aucune cardinalité

Mon ami m'a manifesté tout récemment, un intérêt pour ma famille. Je ne connais pas ses impératifs, sauf cette volonté assez naïve de vouloir déchiffrer l'énigme de ma personne, par le biais du labyrinthe que sont toutes les familles. Je le sens désespéré de circonvenir certaines appréhensions. Il n'entretient pas de liens tenus avec la sienne. Il constitue une ramure indépendante, me dit-il, loin des influences indésirables selon lui. Nous avons beaucoup d'appréhensions tous les deux devant cette visite de ma parenté à Québec. Rien à conserver de ces échanges impromptus, échevelés et sans avenir. Entre lui et moi, il y a plein d'arrimage en friche. Faudrait donner un électrochoc à notre enlisement, notre indétermination devant l'impasse. Je veux un camarade qui aborde la vie avec détachement, mais bien inséré dans sa société. En fait j'aime les talents artistiques, quand ils sont bien ancrés dans le terreau de la réalité. Il ne m'a pas donné la preuve qu'il est un bon citoyen, qu'il occupe un bon emploi, qu'il est soutenu par sa famille et qu'il peut me présenter à ses amis, et surtout qu'il veut de moi.

Désespoir

Journée de printemps, neige molle. J'ai choisi d'aller dans ma natale Mauricie, plutôt que d'accepter d'aller avec lui, dans le parc de la Restigouche. Cette neige mouillée me réjouit, et me rappelle la victoire du printemps et l'avènement de cette libération qu'apporte la fin du calendrier académique. Les examens surgissent en rafale, et viennent compliquer mon horaire et ma disponibilité. Ces vacances de Pâques me permettent de prendre un recul salutaire. Je suis entourée de mon frère, de mes deux jeunes sœurs et de mes parents, amis. J'arrive mal à l'imaginer faisant partie de notre tribu. D'ailleurs, il ne se voit pas non plus en Mauricie avec moi. Il veut plutôt m'extirper du guêpier de mon milieu natal et m'exiler à Gatineau, bien à l'écart de mon univers qu'il jalouse, parce qu'il n'en a jamais connu de pareil. Peut-être veut-il en même temps m'accaparer juste pour lui. Il me parle de l'université du Québec à Gatineau et de sa virtuelle faculté d'Éducation. Il connaît d'avance mon refus. S'il n'aime pas l'ordre des familles, ni les patelins de la parenté, moi, je n'aime ni les gens de théâtre, ni les gens déracinés, qui agissent inopinément sur des coups de tête. Ils ont un côté impérieux, vindicatif et prétentieux. Ça le fatigue que je lui parle de mon lieu de naissance, de ma grand-mère, des traditions, dans un langage spontané car pour lui, il n'est valable que le langage transposé, le langage émondé de ses trucs, de ses scories, de ses conventions et autres automatismes. Seuls les mots neufs hésitants à prendre leur forme définitive dans la phrase, trouvent grâce à ses yeux. De plus il adore le langage revendicateur. Il est prêt à monter aux barricades pour des motifs qui m'apparaissent secondaires. Il est en lutte, je suis conciliatrice, il est vindicatif, je suis apaisante. Il n'aime pas toujours ma voix douce, et ma complaisance pour les valeurs traditionnelles. Tout cela n'est que complaisance d'après lui. Je le sens frustré d'avoir dû vivre ce qu'il a vécu et de ne pas avoir pu vivre ce qu'il aurait voulu vivre. Il déplore n'avoir pas été un rebelle d'une bonne lignée, de ne pas pouvoir jouer de la

guitare comme Justin Hayward. Son personnage reste à être raffermi, son langage reste à être forgé. Il lui faut croire en lui et en la vie. Vivre ses rêves, avec grandeur d'âme, en intégrant les images de son enfance. Il faut qu'il prenne davantage prise sur son avenir. Cet avenir s'il y croit, réserve toujours de grandes surprises et ne sera pas celui qu'il a imaginé. Il vit une anxiété permanente et une tension continuelle sur son visage. Il passe les vacances de Pâques à son appartement à mettre de l'ordre dans ses notes et dans ses idées. Je l'appelle en soirée. Il a bien apprécié « Quelle heureuse souvenance à déverser dans mon inconscient » me dit-il. Je lui confie que je me sentais délaissée depuis un certain temps. Il me demande : « Délaissée par qui ? » Il sait bien qu'il n'a pas l'exclusivité de mon cœur, s'il l'a déjà eu. Je suis malgré tout, malgré toutes nos divergences, malgré ses rudesses répétées, je suis quand même quelque peu attachée à lui. Sa lutte constante contre ses moulins à vent, la constante interrogation de ses facultés, la remise en question permanente de toute la pensée réflexe, tout cela est agaçant souvent, toujours pathétique mais parfois émouvant. À chaque fois, au retour de mes voyages en Mauricie, il veut me décontaminer dit-il, de ma gangue familiale. Moi je veux plutôt rester à la portée des coutumes de ma famille et de l'influence cardinale de ma grand-mère et des miens. Je le sais que mes points de vue sont fortement imprégnés de l'influence réconfortante de toute la société québécoise. J'ai des ancêtres qui se sont établis au cœur même de la Mauricie et de ses Forges, qui m'inspirent beaucoup, et qui me donnent une grande stabilité émotive et un grand détachement dans l'adversité. Il n'a rien de tout cela et il en souffre. Mes valeurs qui l'empêchent de m'aimer, comment pourrait-il les apprécier ces valeurs, peu importe la latitude ou longitude de sa ville de résidence. Il est excessif et le plus marginal des êtres, mais un terne marginal. Il pense que je m'accommode à reculons, de la vie imposée par mes parents, que je supporte un mode d'emploi de la vie, pas fait pour moi. Lui, il est mystifié par toutes les

Marilem de la terre, toutes à son goût, trop conformistes et puritaines. Il s'attend à plus, d'une capitale fût-elle aussi peu prestigieuse que la ville de Québec.

Insuffisances et enlisements

D'après lui, rien ne m'émeut autant chez un homme, lorsqu'il a belle apparence, un emploi stable, quand il est silencieux et souriant, bon travailleur, efficace et ordonné, amoureux du folklore, spécieux dans ses principes de vie, captieux dans ses habitudes. Il m'insulte de ses impertinences, mais surtout il me fait la preuve qu'il n'a rien saisi de ce que je suis. Je ne comprends toujours pas ses tentatives pour écrire, je n'ai pas aimé, quand il m'a dit tenir son journal. Ça m'étonne qu'il s'entête à chanter. Je ne l'aime pas non plus lorsqu'il s'attendrit à contretemps, il est déjà vulnérable. En un mot, avec moi, il serait contraint de rester dans un schéma de vie traditionnelle, et d'y être bien et efficace. Je ne lui accorde aucune complaisance pour ses émotions, mais il persiste à croire que cela ne le discrédite pas complètement à mes yeux. Ses atouts les plus manifestes, l'âge aidant, il a plus de vingt ans, je les ai vus tous en bloc, comme insuffisances. Il me parle de besoin. Les mouvements de sa pensée sont trop volontaires. Il n'y a pas assez d'automatismes dans ses réflexes, c'est ça la force d'âme, et surtout, pas assez d'affection pour ce que je suis, je n'y peux rien, trop de velléités sexuelles aussi. J'ai peur de lui, je n'aime pas son feu. Et je ne m'intéresse pas à ce qu'il vit. Je ne sais pas qui il est, qui il a été. Je ne sais rien de l'urbanisme non plus. Donc je ne le laisserai plus m'embrasser que sur la joue. Il ne me touchera plus. Je suis fatiguée. Il me considère déjà comme sa sœur. J'essaie comme bien des filles de lui faire croire que l'amour peut naître de l'amitié. Qu'un ami peut être un mari. Lui, il s'en remet tout entier à l'amour, l'amitié n'ayant jamais été son lot. Il voudrait préserver le potentiel de notre relation, la mener à bon port. Connaissant mon appétit

pour la modération, je sais qu'il ne me pourra jamais vraiment m'appuyer. Il sait trop que je ne déroge jamais aux usages. Nos différends multiples, ont altéré depuis longtemps mon enthousiasme et sa passion première. Nos différences d'identité, deviennent insidieusement des travers insurmontables. Il veut être compréhensif, porté vers moi, amoureux et détendu. Mais il n'a aucun ascendant sur moi. Ce serait dommage que ça finisse ainsi, mais d'un autre côté, c'est dans l'ordre des circonstances, c'est dans la suite des choses. Je n'ai plus le goût de parler au téléphone avec lui. J'hésite toujours à acquiescer à ses propositions de sortie. On se côtoie mais on ne partage rien. Je réfléchis à ce que j'ai été pour lui. Nous n'avons jamais ri ensemble ou pour le même motif. Je n'ai jamais mis ma main dans la sienne, nous ne nous sommes jamais caressés spontanément. Il me voudrait défendre des positions plus à gauche, plus ouverte sur la vie dit-il. Je lui renvoie le reproche de ne pas être assez ouvert à la nouveauté, et être prêt à accueillir dans son cœur, les points de vue des autres. Je lui ai dit que mon ami de Montréal, m'offre une maison pour l'été. J'ai de très bons amis, en plus de mes camarades de faculté à Québec, et surtout cet amoureux psychologue montréalais. Mais le psycho pathétique Roucoul. Le néanmoins. Voilà son nom. Néanmoins toute sa déconfiture. Comment pouvait-il autant déméríter à mes yeux. Il a fait exprès c'est certain, pour dilapider si allègrement toute sa crédibilité et ce potentiel d'amitié, et de laisser sans vergogne s'étioler toute la fortune qu'il a eue, pendant un mois entier, de n'être pas repoussé ni rejeter complètement. Des forces considérables sous-jacentes. Un mauvais sort. Une mauvaise conscience. L'esprit du malin ou simplement un ancrage dans une opiniâtreté mal choisie. Il ne démord pas. Il s'éconduit lui-même avec grande constance. Il sait depuis longtemps comme moi, que la spontanéité de nos réactions, est le seul indice véritable de nos états d'esprit. Quand je le vois se braquer dans ses positions par entêtement. Je remarque souvent toute l'âpreté

de son discours sur la société québécoise. Il essaie de faire vainement la démonstration de l'insuffisance de certains comportements collectifs ou la suffisance de certains individus. Il veut me rallier à ses points de vue, mais jamais candidement. J'avais rêvé d'un amoureux qui ne doute pas de sa force et de son amour pour moi. Cela se trouve chez les individus qui ont intégré dans leur conscience, plein d'expériences cardinales, qui affinent leurs facultés, leur jugement et leur sérénité, ce qui les exempte des peurs qui résultent de confusions, qui résultent d'un manque de discernement. Voilà ce qui a précipité chez moi, cette chute draconienne d'estime. Surtout lors de cette nuit des mille périls, son apathie était sa seule défense, pour garder contenance. Il ne s'en est pas ouvert, surtout pas à lui-même, préférant se gausser de ma pudeur de sentiment qu'il associe à une pruderie, à un puritanisme, me mettant seule en cause. J'aurais aimé qu'il me prenne sous son aile, et me prouve que j'avais toutes les raisons pour accepter ses avances, et toute ma certitude qu'il pouvait me conduire à l'heureux dénouement. J'étais disponible, je l'avais choisi en quelque sorte, j'étais avec lui depuis trois semaines, nous avions vécu de bons moments ensemble, je m'étais préparée. Je voulais qu'enfin, je sache ses véritables sentiments. J'ai trouvé dans sa chambre, pendant qu'il était à la salle de bain, un mémo qu'il avait rédigé en vitesse : « Il y a plus de trois semaines déjà je rencontrais Marilem. Maintenant je m'ajuste. Elle me dit que je ne suis plus qu'un camarade. Je garde ça à l'idée, je la considère comme ma sœur, je ne fais pas de projet indu. J'y vais moins rapidement avec elle, moins impérialiste, moins conquérant, moins colonisateur, je ne pille pas les richesses. La poésie que j'ai en moi n'attend que l'occasion, pour se montrer au grand jour. Je ne fais plus aucune référence au passé, même si je ne me sens pas tout à fait moi-même dans les rôles que je tente d'incarner. Il serait bon d'écrire ma nostalgie et mon appréhension devant la vie. Vivre avec mon émotivité et toute ma sensibilité, va me rendre plus proche de moi-même, et me

montrer jusqu'où je peux aller dans cette direction. » Je vois ici la démonstration de sa mauvaise conscience. Il est si facile de le persuader qu'il est en faute. Il croit avoir été macho et que ça m'a déplu, alors que c'est tout le contraire. De deux choses l'une, devant notre désistement mutuel, ou bien, il encaisse le coup comme un champion, ou bien, c'est la preuve qu'il n'a jamais eu vraiment le goût de moi.

Notre rêve n'a pu être épargné

Nous allons assister à la création du théâtre Parminou. La Grande Langue c'est le titre du spectacle, qui veut illustrer la problématique de la langue au Québec. La formule de ce spectacle revendicateur hérisse mon ami. Mais surtout sa facture populiste et racoleuse. Pour lui, c'est l'exemple même, d'un spectacle des plus conventionnels, qui soufflent dans le sens du vent, et qui hurlent avec les loups. Roucoul entretient des rapports douloureux avec la langue du Québec, et trouve insupportable de se faire souffler à l'oreille dans une représentation théâtre, une quelconque direction à suivre. La comédienne s'exprime dans un niveau de langage débile, sans aucune transposition pour la scène. Ce qui met mon ami dans tous ses états. « Pour qui nous prend-on ? » se demande-t-il. La voie à suivre, d'après lui, c'est adopter une langue, dégagée de toute sa spontanéité populiste, purifiée de ses stéréotypes et de ses conventions. La langue à privilégier selon lui, est une langue personnelle, la langue des pensées les plus intimes, une langue individuelle assez peu déchiffrable par le commun des mortels. Je lui dis qu'il faut préserver tous les automatismes de l'oralité pour favoriser l'expression, et la compréhension entre les êtres. Pour lui cet automatisme facile ne mène guère à l'expression, mais plutôt reconduit et avalise toutes les torpeurs, et immobilise la fantaisie et pétrifie la pensée. Pour lui le spectacle que nous avons vu ne faisait que soulever la poussière, sans apporter une

once de solution ou de clairvoyance pour l'avenir du français au Québec. La position de mon ami me paraît irrecevable, et sa rare acrimonie semble s'adresser à moi personnellement. Il me rend responsable de quelque chose, je mesure l'ampleur de son irritation parce que je suis ce soir la cible directe de sa vindicte, moi une simple citoyenne, au centre de cette algarade. J'essuie seule tout le mordant d'une frustration, qui résulte d'un interdit séculaire. Notre conversation s'envenime pour de bon quand il me reproche d'empêcher l'avènement de toutes les nuances de son expression et de décourager la taquinerie et la fantaisie. Il poursuit son esclandre sans retenue, il monte à l'assaut. De quoi ? Contre qui ? Je ne manquerai pas de le savoir bientôt. C'est moi qui d'après lui, empêche tout. J'empêche l'hameçonnage de l'évènement, j'empêche sa poursuite à bon port, j'empêche son heureux dénouement. Je ne lui cache pas ma consternation et mon dépit. Il m'a démoli complètement. Une telle hargne ne peut être l'aboutissement que d'une grande douleur et ne peut s'inscrire que dans un profond désabusement. Tu n'as aucune chance, mon cher. Je le regrette mais je ne peux pas t'aimer. Du plus pur azur de ma pensée la plus personnelle. Tu es si loin du modèle de mon papa ou de mes amis. Aucun croisement possible de nos deux visions, aucun arrimage ne peut être envisagé. Deux versions différentes de la réalité dans les brumes d'Avalon. Je suis si étrangère à ta vision de la femme de tes rêves. Je laisse tomber cette conversation et lui lance à la figure : « Ce que nous avons vécu ensemble n'a donc pas plus de valeur à tes yeux, s'il ne reste rien, c'est qu'il n'y a rien eu, s'il n'y a rien eu, c'est que l'un de nous deux, mentait, et si c'est le cas, l'avenir que tu me proposes depuis quelques jours, quand je te regarde, de plus en plus, je pense que non… je ne serai pas tienne. »

Toute sa vie remise en question

Tempête tardive au printemps. Neige lourde sur le territoire. Rétrogradation des élans. Remise en perspective. Conscientisation des actions récentes. Je l'appelle vers l'heure du souper. Il est en verve, il fait son humour, il est fort chaleureux. Je lui rappelle que je ne suis plus que sa camarade dorénavant. Il manifeste encore un profond dégoût de ma vision des choses adoptée déjà depuis un bon moment, car il la sait réductrice à souhait, humiliante et irréversible. Puis, il s'en met beaucoup sur les épaules. Il me dit qu'il a été trop vite, qu'il a été trop entreprenant. Qu'il n'a pas su me retenir. Il a tout faux dans son analyse. Ce n'est pas qu'il a été trop ou pas assez ceci ou cela. C'est que je ne l'admire pas, voilà tout. Il déplore toute sa déconfiture, lui seul est en cause me dit-il, mais je connais bien le fond de sa pensée. Il n'en pense rien : Il m'a imaginé dans le rôle de l'instigatrice, de la meneuse à terme, de la rassembleuse autour d'un projet commun, il a compté me faire devenir l'éminence grise de notre relation, parce que lui, ou il s'en désintéresse, ou il ne peut pas vraiment s'en investir pour de multiples raisons. Nous voyons tous les deux assez clairement qu'aucun de nous n'est prêt à jouer le rôle que l'autre nous a dévolu. Il accuse un profond vacuum au niveau des relations sociales et de l'insertion dans une société civile. Loin de vouloir amenuiser ce déficit, il s'en gargarise et en fait sa spécialité, s'isolant ainsi de plus en plus des courants de pensée de la majorité. Toute sa conception des choses est braquée contre. Antagonisme à grande échelle. Pour lui, tout est à reconsidérer fondamentalement. Il veut retourner aux sources, vivre lentement, bien manger pour remettre son estomac en place et surtout se soigner émotionnellement. Il croit s'être fait abrutir par plein de choses, l'autorité que chacun tente d'inoculer dans l'évènement, l'aliénation des cœurs et des esprits, qui résulte de la contamination médiatique et publicitaire. Il veut reprendre la route de la spontanéité de l'enfance. Il se sentirait alors plus en prise avec la vie concrète, avec sa vivacité d'esprit,

avec la poésie de la vie. Des valeurs si proches des miennes, mais rendues si lointaines, par leurs seules formulations opposées, par nos natures irrémédiablement arc-boutées et franchement irréconciliables.

Blessure fatale du côté du cœur

On se rencontre à 21 heures, on va chez lui et on retourne chez moi ensuite. Lecture et audition de disques. Complicité inexistante. Démesure de nos malentendus. Certains jours, j'aimerais nourrir un optimisme invincible, me faisant croire que rien n'est inéluctable, et que tous ces antagonismes peuvent être éludés. Peine perdue. Nous sommes tous les deux mystifiés, donc entravés dans notre pensée, notre action, notre créativité et dans notre capacité de rester en contact avec nos rituels ludiques. Le Québec de 1975 me convient parfaitement, ses écrivains, ses chanteurs, ses étudiants. Ce même Québec maintient mon camarade en errance. Je ne peux pas l'estimer ce camarade, quand il me dit n'avoir aucun atome crochu ni avec la langue québécoise, ni avec la sensibilité, ni avec l'âme québécoise. En tout cas, il lui faudrait compenser tout cela par une galaxie intime, flamboyante, crée de toutes pièces, qui ferait de lui un être plus attachant. Il me dit habiter les fontaines intimes de son magasin intérieur. Il n'a pas besoin d'être interpellé par le social et le culturel québécois, mais il faut que dans son esprit, il les remplace par d'autres contrées habitables, qui lui vaudraient mon admiration. La création est impossible, dans l'asepsie d'un laboratoire, dans un vacuum social. Je suis assise à réfléchir à tout cela, et notre conversation rend mon interlocuteur presque familier et sympathique. Je n'ai pas eu ce sentiment depuis un fort bon bout de temps. En s'assoyant à mes côtés, il cherche une formule magique qui remettrait en partie sur rails, notre connivence disparue et notre camaraderie étiolée. Je suis une idéaliste forcenée et rien ne résiste à mon optimisme et à ma joie

de vivre, pour peu qu'un rayon de soleil, habitué des jours sombres, s'égare dans l'interstice entre deux nimbus, pour soudain surgir en fulgurance. Je lui fais part presque amicalement que nous deux, ces derniers temps, on ne s'est pas fait de quartier et qu'on est bien sévère l'un pour l'autre. Peut-être par mauvaise conscience ou par l'oubli d'un instant que je ne causais qu'avec un camarade et non pas avec mon amoureux, mais désespérés tous les deux, de vivre dans le cadenas de l'indétermination, sans rampe de lancement, ni vers le jeu, ni vers la fantaisie, ni même vers une réalité quotidienne habitable, il me jette crûment, sans me regarder, cette phrase anodine, mais lourde de sens pour nous deux : « Si tu continues à être si charmante, je vais être obligé de te taper ». Sans le regarder moi non plus, je n'ai pu répondre que par une voyelle non voisée de dépit, et par une feinte indifférence. Ma réponse, sans être une adhésion à son soudain panache, manifeste quand même, un regret certes devant cette forteresse d'impossible entre nous, mais aussi une gémellité de point de vue. Un appel d'oxygène vite, parce que nous savons bien tous les deux, que si les dés sont jetés irrémédiablement, une réelle embellie a pu être envisagée pour nous deux ensemble dans le grand livre des partitions. Voilà notre désespoir sans retour. Notre manque d'expression a engendré bien des frustrations et celles-ci engendrant à son tour, une animosité bloquant toutes les issues de la transcendance. Mon ami, qui n'a rien d'un étalon, ni d'un ludique, a été convié vers ces deux rôles, lors de la nuit du 14 mars. Ma réponse est aussi honteuse et pudibonde que sa phrase, et le dirige dans une direction opposée. Nous n'avons pas oublié nos rôles respectifs a encavé dans notre peau, des rôles d'eunuque et de sainte-Nitouche pas fait pour nous, mais nous sommes obligés d'être conséquent avec nous-mêmes et de jouer ces rôles jusqu'à la baissée de rideau. Le ludisme est la base des relations humaines, la base de la conversation. Nous qui n'avions aucune conversation, aucune complicité, nous n'avions plus accès depuis longtemps à ce ludisme. Le ludisme pour lui-même,

issue de secours et salut de notre turpitude. Mon Jupiter en maison I, me convie à cette propension de servir des grandes causes humanitaires. Mais mon camarade s'est délesté à mes yeux, et depuis longtemps, d'une valeur, pouvant lui mériter pareille embellie. J'ai au plus profond de moi dans mon historique d'expériences, des belles fractures préhensiles, qui me permettent de cogiter en tandem, dans l'intimité même de la sensation d'un camarade. C'est l'empathie. Ce néanmoins Roucoul a pu en bénéficier davantage, que l'avait prévu les astres. Le ludisme de mon camarade arrive bien tard. À l'heure qu'il est, nous portons du côté du cœur, tous les deux, une blessure trop profonde, et elle nous sera fatale, à n'en pas douter une seconde. Nous sommes tous les deux perdants, lui surtout qui a tant spéculé sur des préceptes gauchis.

Ma viscérale réaction

Randonnée dominicale, à la cabane à sucre du club L'Aval, à Château Richer. Photos du patrimoine architectural de la Côte de Beaupré. Une seule photo de moi, prise devant le Saint-Laurent parfaitement admirable, qui coule imperceptiblement des deux côtés de l'Île d'Orléans. Je n'ai pas de maquillage sur ma paupière. Le regard d'une touchante perplexité, parce que les sautes d'humeur continuelles de mon camarade, me donnent mauvaise conscience. C'est de l'abus de pouvoir, du chantage par les émotions. À quoi bon prendre des photos de moi. Mes yeux se protègent de la vive clarté du midi, clarté sans soleil, mais clarté vive du printemps, accentuée encore par la blancheur du décor tout entier. Ma photo confirme une belle latéralisation à gauche de ma bouche, et me fait apparaître en pleurs et complètement désemparée. Elle sera la dernière photo qu'il aura de moi pour l'éternité. C'est notre dernière sortie champêtre, et nous ressentons bien en chacun de nous, l'exode du dernier fleuron de notre espoir. J'ai une belle écharpe massive et foncée qui

m'entoure les épaules, une extrémité sur ma poitrine et l'autre dans mon dos. Pas assez extravagante en tout cas pour qu'il en fasse mention. Je le trouve bête ce dimanche matin. Il ne se sent pas apprécié par moi et cela le rend amer et cynique en toutes occasions, il n'en manque pas une. S'il n'est pas silencieux et boudeur, il converse avec dépit. Il revendique ce qu'il n'a pas mérité. Dans son opinion, la société lui doit le succès et le bonheur. D'après lui, c'est moi que le cosmos a prévu pour sa destinée. Ma réticence l'insulte, parce qu'il a tout misé sur moi et sa mise est finale. Cette réticence m'accompagne depuis le tout début, et n'a pas cessé de le heurter, d'autant plus qu'il accorde toute la signification du monde, à mon jugement sur sa valeur en tant qu'individu. Aussi défavorable puisse-t-il être, lui dis-je, cette mienne appréciation, c'est quand même le point de vue que d'une seule personne. Mais il sait pertinemment, que l'opinion que j'ai de lui, si elle peut n'être pas tout à fait représentative des jeunes femmes du Québec, elle compte plus que tout dans son inconscient de masculin. Je suis donc le juge sans appel de sa mauvaise conduite, bien avant d'être sa confidente bienveillante, bien avant d'être sa tutrice de ses embardées émotives. Puis, nous traversons à l'Île, jusqu'à l'auberge de Saint-Laurent. Nous avons une mésentente à propos du tracé de l'autoroute de contour de la ville de Québec, qui dans son dernier tronçon, descend perpendiculairement la côte de Beaupré, dans le dessein manifeste un jour, de se diriger par un large pont d'autoroute traversant le fleuve, directement sur les terres sacrées de l'île d'Orléans. J'en conçois une profonde aversion pour pareille tumescence de la voirie sur l'ineffable et le sacré. Il m'aiguillonne de sa mauvaise foi, en se voulant favorable à pareille hérésie, et fait tout pour ajouter le pont de l'Île, à notre liste de différends. Je joue du piano à l'auberge de l'île d'Orléans une bonne partie de l'après-midi. Il est mystifié de plus en plus, à mesure qu'il découvre mes talents de pianiste et de chanteuse. Celui qui se laisse mystifier par les talents de son ami, devient rapidement son

esclave et son étranger naturel, dès lors qu'il croyait s'y attacher. Moi je suis dans le cheminement inverse. Il me dit que j'ai été adorable au piano et si hautaine avec mon dérisoire petit chien qui s'employait dans l'assujettissement à faire mes éloges. Je laisse négligemment se décanter ses remarques acerbes, avec une malice appuyée et un fatalisme certain. Je le vois s'éloigner de moi au rythme de ses compliments. Tout s'est décomposé de notre ciel prometteur. Tout ce qu'il a représenté dans mon esprit, tout ce qu'il a un temps apporté dans mon imagination, mon idéalisme, mon jeune optimisme, la nouveauté de la relation, l'aura des images d'un couple uni, le prestige que j'accorde spontanément à l'homme, tout cela a disparu comme au printemps, la neige pure sous les pommiers de l'île d'Orléans. On revient chez lui vers 19 h 00. En soirée, il s'emploie à me persuader d'aller au concert d'un chansonnier, à La Boîte à chansons de Limoilou. Un artiste immense me dit-il sans broncher. Moi je n'aime pas du tout ce chanteur et son langage toute en rudesse, et comme c'est notre habitude, nous avons des arguments, qui nous mènent droit à la prise de bec. Je ne désespère même plus que mon ami prenne en main véritablement notre agenda et revigore notre amitié dans un nouvel augure. La tiédeur de notre engagement l'un à l'autre, l'insignifiance de nos conversations, nous immobilisent loin des amorces d'une régénération, que nous souhaitons même plus. Nous sommes tous les deux immensément tristes, car malgré la déflexion de notre pensée vers n'importe laquelle azimut, nous mesurons bien le profond déficit d'affection entre nous deux, et notre complète désillusion. Car nous étions ici même, le 23 février, au spectacle de Claude Léveillée, nous nous connaissions depuis trois jours. Six semaines donc pour une pareille déchéance. Le troubadour de ce soir m'apparaît rachitique, les yeux encavés comme Roucoul, nerveux et étriqué. Et ses chansons, de la même véhémence inutile et gratuite que mon ami. Insupportable. Je suis rattrapée par les images d'Épinal

de ma conscience et de mon adolescence, et la valeur symbolique que je leur accorde. Mon rejet est viscéral, et je ne vais quand même m'en excuser.

Une bien longue convalescence

Nous arrivons encore à aimer des bribes de nos conversations téléphoniques. S'il n'est pas un grand conteur, il peut faire rejaillir à l'improviste, une situation teintée d'humour. Dans le mince filet de la conversation, il nous arrive l'un et l'autre par moments, de complètement oublier, lui surtout, que je ne suis plus, sa camarade, je lui ai assez répété. Nous sommes maintenant des adversaires, et que notre bon voisinage est en sursis. Mais il nous arrive de rire de bon cœur, et cette courte joie comme l'électricité d'un éclair, nous fait mal, nous atteint dans notre ontologie même. Parce qu'il est indéniable que nos pires chicanes sans être belles, sont des chicanes douces et presque fraternelles. Dans notre for intérieur, ressentant le choc électrique en plein cœur, de notre sinistre condition, nous déplorons amèrement en être rendus là. Rien ne peut inverser la pente implacable de ma profonde déception et du fiel de son amertume. Nous avions constaté l'inéluctable depuis fort longtemps, sans l'avoir avalisé. Nous sommes tous les deux fatalistes. Il est même dans cette matière, admirable de fermeté. Nous n'avons jamais abordé le sujet, mais je sais d'avance que la brisure sera nette. Je lui demande s'il veut me raccompagner en Mauricie à la toute fin de l'année scolaire. Il refuse par cynisme et vengeance, et j'en suis blessée. Je lui offrais l'occasion de connaître ma famille et l'endroit où je suis née. Mais tout cela ne compte plus dans son esprit. Il est déjà préoccupé par l'après Marilem, il se sait atteint plein cœur comme tant des soldats de Montcalm, aucune illusion, aucun espoir, une question d'heures, et je ne doute pas qu'il préfère une courte agonie, plutôt que cette longue convalescence qu'il appréhende, quand il sera loin de moi pour toujours.

Héroïsme

Absence totale de Lune cette nuit. Comme la nuit d'un agonisant. Brisure définitive de notre amitié, quand Roucoul m'apprend qu'il monte à Gatineau poursuivre sa carrière d'urbaniste. Il sait que pour moi, Québec c'est chose ancienne, et que je m'en vais en Mauricie pour l'été, et à l'Université du Québec à Trois-Rivières en septembre. Il est désespéré, mais je ne le console pas, ce n'est pas dans ma nature. J'agis avec circonspection et discernement mais toujours, ma fantaisie est en berne et je le laisse pleurer son humiliation. Elle est bien inscrite dans son cœur. Qui sait si je ne puise pas dans sa complète déchéance, une sorte de revanche inavouable, sur la tyrannie sexuelle de papa. Sans être aucunement comparable et dans un tout autre registre, j'ai ressenti parfois chez mon ami, cette hostile âpreté si étrangère au désir féminin, tout au long de nos rapprochements, qu'ils voulaient soumettre à sa loi masculine. Il n'est pas facile de sonder son propre cœur. En tout cas, je me rends compte que je n'ai jamais eu pour lui de réelle empathie. Pour sa part, il s'est toujours majestueusement désintéressé de nos deux intimités. Il n'a pas choisi la bonne profession selon ses dires, en plus de n'avoir pas choisi les bonnes prémisses pour se forger une individualité, ce qui se fait à l'adolescence surtout, mais il me dit ne pas en avoir eu, ce qui est manifeste. Il y a une absence mutuelle de reconnaissance de l'autre, en plus de manquer de transparence dans notre expressivité naine et étiolée. Cette singularité qui n'est pas reconnue, elle n'engendre que ressentiment et dépit. Il a été si souvent acide et impertinent avec sa Marilem de rêve, que je me suis senti bien avisé de me refermer sans faille, et même autorisée à exercer certaines rigueurs en représailles de son inclination à gronder, et de son chantage émotif. Je suis bien aise de dire que je n'ai pas de sympathie pour la témérité. Elle n'est pas courage lucide d'un être fort et confiant en lui-même, elle n'est qu'agitation dans la torpeur d'un être indéterminé. Sans le savoir peut-être, mon désir de sanctionner

un tel sentiment de témérité, est manifeste. C'est la semonce de la jeune femme, quand un homme que je mésestime, s'investit dans mes parages, d'un rôle ne correspondant qu'à sa fatuité. Lui en plus, n'a aucune confiance en ses moyens, ça transpire de sa conversation, et de toute sa personne, ce qui à mes yeux n'est pas un motif pour le mettre à l'abri de mes représailles. En plus de sa fatalité dans l'échec, c'est toujours la faute des autres. J'ai bien saisi ce trait de caractère depuis le début. Dans toutes les facettes de notre connivence, mais de plus en plus lancinante et irrémédiable. Quand un penchant est bien installé, il est bien difficile de l'infléchir. De plus je le soupçonne de se complaire dans l'échec et même d'y prendre un indéfinissable plaisir. Nous sommes à la croisée des chemins, rien n'est réconciliable. Nos points de vue n'ont jamais coïncidé, nos plans à court et moyen terme sont antagonistes. Pourtant, il m'invite à Montréal, pour le concert Nelligan de Monique Leyrac, ce qui me paraît, dans les circonstances, assez incongru, et s'il me fait l'invitation, certain à l'avance de mon refus, il rend cette invitation dissonante que pour en prendre acte, que pour donner raison à son désespoir. Mais cela vient consacrer cette brisure définitive qu'il appelle et qu'il suscite. De tout temps, il n'a rien fait pour surseoir à certaines rudesses de langage, à certains points de vue qu'il savait offensants. Aujourd'hui, il bombe la poitrine, pour tenter sans espoir, de rectifier une tendance, qui s'affirme depuis le tout début de notre amitié. Il navigue pathétiquement dans un vent de face. Les actions qu'il a initiées auxquelles nous avons participé tous les deux, l'ont laissé à l'écart, seul contre tout. Son courage n'égale que son désespoir. Il se montre quand même admirable, de lutter ainsi devant moi, sachant très bien que ni l'un ni l'autre n'y croit. Ses larmes ne sont pas humiliantes prétend-il, il l'a bien mesuré, il le ressent pour la première fois devant moi, il a ce sentiment dans le désespoir, de garder la mainmise complète sur le déplorable dénouement de toute notre histoire, assez respectable au fond, mais rocambolesque à bien des égards.

Il savoure même la violence de la situation, sans tenter d'amenuiser sa douleur, et de détecter dans notre dernière rencontre, des considérations apaisantes, des motifs de consolation ou un espoir d'embellie. Nous sommes dans mon logis de la côte Myrand, près de ma chambre des douces félicitées tant désirées mais qui lui ont été interdites. Du salon, il peut regarder la porte de cette chambre entrouverte, mais il ne le fait pas, il ne le peut pas. Il sait bien qu'avant lui, quelques jeunes hommes plus vigoureux, plus méritants l'ont franchi. Il a été cynique à ce sujet dans le passé, mais il ne l'est pas ce soir, par faiblesse ou par peur que je lui assène un coup fatidique. Il compte trop sur ma bienveillance, Ce soir, il ne peut se passer de ma pitié. Je n'ai ni l'une ni l'autre. Il me viendrait en tête plutôt, quelques remontrances exemplaires. Par exemple lui montrer les belles photos de mes ex, présents amoureux ou futurs amoureux qui m'embrassent. Mieux encore, en appeler un au téléphone, qui arriverait sur l'heure et qui me ferait la bise devant lui, dans le festin de toutes les abondances. L'humiliation suprême. La scène n'est pas dénuée d'héroïsme. Il ne pourrait plus penser tenir bien en main, la grande passion qu'il a toujours si bien édulcorée de sa confusion souvent vilipendée, pour tant d'obscures raisons. Mais ce soir de déchirement, dans le regard de la fille qu'il croit adorer, il aurait surtout besoin d'estime, du moins d'une minime consolation. Avant de retourner dans son repaire Giffard, à la manière du discours torrentiel du personnage dans En attendant Godot, il me tient ce langage. Ce soir, dit-il, il va dormir. Demain, il part faire l'exploration des sources d'estimes. Il ira jusqu'où il faut aller, pour les atteindre et les accueillir. Sa fierté d'homme ne peut s'en passer. Il en est privé, à chaque fois qu'on le fuit, quand on le voit, quand on l'entend. Ce soir, ajoute-t-il, la saveur de sa vie, est à la merci de ses chers compatriotes du Québec. Ils savent toute la complicité qui l'unit à eux. Il veut rire et laisser advenir dans l'improvisation, le langage conçu expressément pour ces camarades du Québec. Ce langage ne ressemble au leur, d'aucune

façon. Ce langage de fille dit-il, qu'il a adopté dans sa complexion d'émigrant, il l'a confectionné de toutes pièces à partir de sa fantaisie. Ce langage ne doit que très peu au langage des ancêtres, très peu de choses au ronron des médias et des formulations tyranniques qu'on nous susurre, qu'on nous impose. Son langage, comme tous ses attributs comme sa respiration, son érotisme, et lui donnent une joie abyssale, Un simple mot sur sa lèvre l'enivre, le mouvement de lèvres vers la joie, la fierté, l'insolence le réconforte, tandis que la conception, la maîtrise d'une formule langagière, le console de tous les maux de l'univers. Il a besoin de s'aguerrir, donc besoin d'occasions d'être utile à la société. Il veut devenir dans un proche avenir, un meilleur homme et il s'entête à se donner les outils adéquats pour se laisser surgir dans un firmament nouveau, dans une ampleur, dans la recherche du sourire ami. Rien ne lui empêche d'après lui, cette complicité, cette tendresse avec l'autre. Chercher l'amitié n'est pas geste répréhensible, n'est pas sollicitation, n'est pas signe de faiblesse, n'est pas aveu d'indigence, n'est pas maladie honteuse. Puis, il conclut sa diatribe, m'intimant de répondre à son algarade avec un regard défiant ma mésestime cardinale. J'acquiesce à la pertinence de ses propos, sans y adhérer complètement. Je l'invite à me téléphoner le lendemain. Il ne dédaigne pas garder entrouverte cette porte ultime et dérisoire. Ses yeux me regardent sans me voir, pour ne pas creuser davantage l'abîme entre nous, et parce qu'il le sait bien lui aussi, qu'un chapitre se ferme en quelque sorte, à notre niveau de déchéance, selon les particularismes de notre tandem, que le hasard seul, a pu réunir et mal agencer tout en haut de l'escalier, sur le modèle funeste des amants de Brel.

Il est stigmatisé pour toujours

On se revoit pour la dernière fois. Ultimes souvenirs à verser dans notre mémoire respective. Je lui ai proposé cette rencontre

qu'il ne conscientisera pas énormément, parce qu'il est trop présentement en prise avec des émotions intimes qu'il ne sait le moindrement déchiffrer, et violentes sans qu'il en soit prévenu. Ses sens ne perçoivent qu'à demi. Cette rencontre n'était pas prévue, car nous avons fait nos adieux, jeudi dernier, mais je tiens à l'inviter à nouveau, non pas par culpabilité mais par magnanimité et mansuétude. Pour lui, c'est une grande joie de me voir et il ne s'en prive pas. Il me raconte son escapade dans la métropole. Par pure civilité, je lui exprime mon regret de n'avoir pas accepté son invitation, qu'il repousse avec raison. Il sait très bien que je n'ai pas été tenté par cette invitation à Montréal, dans l'état de notre relation. Il enchaîne fièrement sur le poste d'associé d'une firme d'urbanistes de Gatineau qu'il a décroché. Puis il s'enlise dans le reportage de son voyage de retour, cette nuit passée dans l'auto, et ce blême soleil d'avril qui tarde à se lever. Selon lui, les tourments les plus épouvantables de sa vie. Il me raconte sans me regarder, je l'écoute sans le voir. Je sympathise du mieux que je peux. J'ai vingt ans. Je suis mature et je peux concevoir je crois, la détresse des masculins, bien émondés sur mes récifs. Je suis pris de court par le naufrage de son espoir. Qu'est-ce que je peux lui dire ? Rien ne peut le consoler. Il tient dans ses mains propres la clef de son salut. Je lui apparais bien douce dans toute son amertume. Il a pleuré jeudi passé quand on s'est quitté parce qu'il ne comprenait pas pourquoi après l'avoir peut-être apprécié au début, j'ai nourri ce sentiment de moins en moins. Il est un jeune homme malgré tout, comme un jars au col brisé, qui jamais n'a supporté la domestication. Il me signale qu'il a le droit de m'aimer à mon encontre. Je lui dis qu'il ne sait pas qui je suis. Je ne suis pas sûr qu'il aime cette jeune femme devant lui, bien inscrite dans la marche de sa société. Cette jeune femme qu'il perçoit bien attachée aux traditions familiales et forcément qui s'accommode plutôt bien des us et coutumes des gens qui l'entourent. Il est tout à l'opposé et jamais il ne pourrait y trouver son compte. Il

ne peut pas m'aimer, s'il n'aime pas mes réflexes dans mon milieu. Parce que je suis exactement un enfant de ce milieu. Il a toujours eu cette âpre volonté de me métamorphoser, changer mon langage, ma façon de penser. En fait nous n'avons jamais beaucoup abordé ces grandes questions. Il dit m'aimer mais il déplore considérablement tout ce que je suis. J'aurais rêvé que pour lui, je sois sa « Surtout que, » mais je n'ai été que sa « Oui mais. » Je sais qu'il n'aime pas sa profession, il n'aime pas non plus la mienne. Ma légèreté et mon aisance de vivre, lui apparaissent suspectes, pour la seule raison qu'il en est exclu, de la même façon qu'il se disqualifie souvent lui-même pour participer à ma fête fertile, ce qui inclut tout l'ineffable de ma taquinerie et fantaisie. L'énigme de sa prétendue attirance physique pour moi restant tout entière. Cela transpire de sa conversation, de toute sa personne, et il me gratifie de toute son amertume. J'ai bien fait de me désengager pour notre bien mutuel. Je suis transfigurée par cette évidence qu'il serait inopportun de lui faire part : Dans un couple, l'engagement de l'un et l'autre, doit se faire au gré des circonstances, mais dans une même connivence et surtout dans un même pas, autrement il y a déséquilibre émotionnel, et l'un semble prendre les choses à la légère et l'autre y voyant désintérêt ou manque de passion amoureuse, mettant en péril les nobles sentiments de l'un, qui n'étant pas partagés, s'étiolent dans les yeux de l'autre. Il dit qu'il est attaché à moi. Pourtant ce noble sentiment me paraît ici dérisoire, sinistre même, car ce sentiment n'étant pas partagé, il s'y rajoute de la naïveté, de la témérité, du crétinisme même. J'ai une grande sympathie pour lui, parce qu'il vit sûrement la pire désillusion de sa vie, tellement que je crains par moments qu'il songe à commettre l'irréparable. Il me dit qu'il ressent comme un dragon à l'intérieur, et je tente dans la mesure de mes moyens de contenir son tumulte. Je le crois en mesure de contenir la tempête de sa frustration parce qu'il n'est pas d'une nature violente. Je le crois capable de résorber les volcans de ses pulsions masculines.

En ce moment, il n'a qu'un regret, un regret vif, farouche, il pense plus que tout, à notre nuit sans effusion, cette nuit de culpabilité pour moi, cette nuit d'humiliation et de honte pour lui. Dans sa tête, je dois seule, en porter l'odieux. Il me déteste c'est certain, et pour la première fois entre nous, je surmonte une grande frayeur. Des êtres jusque-là sans écarts de conduite, peuvent commettre des gestes innommables. Au fond de lui, le bien nommé dragon, libre de ses amarres, pour une haine inavouable. Nous nous regardons encore, une grande tension nous unit, à ne pas douter, devant moi, une grande violence rugit, et cet ami d'hier en est possédé, nous si étrangers, sommes si près l'un de l'autre à cet instant même, nos deux respirations angoissées, lui, maudissant le sort, moi bénissant une accalmie qui se fit jour dans sa voix, les mots, n'importe lesquels, restant le seul antidote. Je mets alors de nouveau mon doigt sur sa bouche, priant le ciel de juguler un malheur d'une dimension que je n'avais jamais envisagé, escomptant l'amorce d'une accalmie pour contribuer à laisser s'éloigner un destin qui ne fut jamais au rendez-vous, jusqu'à ce jour. Puis le battant sonore de sa langue fêlée balbutia Jacques Prévert : « Le jour où quelqu'un vous aime, il fait très beau. » De toutes ses forces alors, comme en rémission d'une crise d'épilepsie, il cessa de repousser la fatalité, se résigna à son malheur, et le laissa entrer dans son sein même, accueillant du même coup, pour la vie entière, ses stigmates.

Je suis rassurée, il n'a pas fait le saut de Leucade

Je l'appelle à son étude d'urbanistes à Gatineau, pour m'enquérir de sa santé. La secrétaire téléphoniste à qui je parle m'assure qu'il va bien. Je suis rassurée. Je m'identifie, mais je ne laisse pas de message. Il ne me rappelle pas. Je sais exactement dans quel calvaire, il vit, et la complexité des sentiments dans lesquels il est plongé. Mais je ne peux rien pour lui. Je suis de la lignée de ces blondes, qui lui a fait le coup depuis l'adolescence,

me disait-il, lorsqu'il dansait avec elles, sur cette chanson fétiche *Ninety-six tears*, du groupe Question Mark and the Mysterians, qui était souvent choisie pour la danse. Cette chanson raconte tous les périls rencontrés par un couple amoureux, leur mésentente, leur éloignement et leur revanche, les yeux dans la constellation de leurs yeux, leurs gorges prononçant les vocables : « Too many teardrops for one heart to be crying. »

Je reçois une première lettre de Roucoul

« Bonjour chère Marilem. Moi, je vis la tragédie, mais toi, quelque chose comme un contretemps. Nous avons été pris dans cet engrenage implacable. Tout jouait contre moi. Je n'ai pas su, je n'ai pas pu. Rien n'était inévitable pourtant. Si tu en avais décidé autrement. Généreuse mais aucunement impliqué émotionnellement. Qu'est-ce qui t'empêche donc, d'être taquine, bien ancrée dans ta fantaisie. Pourquoi cette distance toujours entre nous. Tu m'as souvent fait l'exégèse du mot distance et de cet écart qui nous séparait. As-tu le moindrement porté attention à notre façon de composer avec nos différences, qui n'étaient pas si gigantesques, elles pouvaient même être source constante d'inspiration. Pourquoi cette froideur et cette mésestime ? Voilà pourquoi tout le dépit que je ressens aujourd'hui au terme de ce qui est, de mon point de vue, une belle odyssée, mais devenue si infiniment dérisoire. Une amitié comme la nôtre n'avait pourtant rien de dérisoire. Nous avons été deux camarades hors de l'ordinaire, qui se programment une tragédie, à partir du tissu, que la nature et le hasard divin, leur ont si généreusement octroyé. Masochisme ou puritanisme ou conventionnalisme. Nous n'avons pas vu venir, moi surtout, toi, tu as bien saisi tout l'inéluctable de ma débâcle, et très tôt, tu t'en es protégé. Bravo. Le gars que tu as connu, n'est pas celui que je suis ou que je serai, mais cela ne t'intéresse pas chère Marilem de mes émotions. C'est ton droit, c'est ton choix. Le dépit m'habite complètement parce

qu'il n'y avait aucune raison de se haïr autant. Ma rancœur est infinie. Si je te revois un jour, j'en éprouverai le plus grand des accomplissements, je ne te parle même pas de l'ampleur du plaisir ou de l'émotion de te tenir cette fois-là dans mes bras, ce que nous n'avons jamais fait. Marilem de mes nuits sans lune, m'as-tu donc aimé un tout petit peu. Avant de tourner définitivement la page, faudrait peut-être que je garde en tête que j'ai pu te plaire un peu parfois, quand le cœur accroché aux étoiles scintillantes des froides nuits d'hiver de Québec, nous nous tenions par la main, devant ton domicile de la côte Myrand. Et le jour précédent, quand tes yeux d'un vert si angélique, m'ont appuyé dans la témérité de vouloir te kidnapper et de t'extirper de la zone d'influence de ton camarade de Faculté, et toute cette confiance si douce à mon cœur, que tu m'as accordé si spontanément, lors de circonstances les plus diverses. Mais ma fragilité dépassait de beaucoup la tienne. Tu n'as pas pu supporter mes remises en question plutoniennes. Ta réserve puritaine et ton approche collective de la vie, ne font pas de toi un être plus fort, équilibré et complet. Comme ma rudesse de sentiment et ma répudiation de toute forme de langage ou de comportement convenus, ne font pas de moi un proscrit. » Roucoul

Je lui réponds

Salut ! Comment vas-tu ? Bien j'espère. Ta lettre m'a serré le cœur tu sais et tu as bien réussi, pour la première fois de ma vie, je comprenais le sens de la colère ! Oui ta lettre m'a fait mal au cœur, comme si j'avais commis un crime, toi le juge et moi l'accusée. Laisse-moi te dire que ta vision des choses est bien négative et que tes jugements sont faux. Je t'écris en amie mais je réponds dans le même style que toi tu écris. Je voudrais par cette lettre faire la lumière sur ces problèmes qui dans le fond n'en sont pas. Les problèmes c'est toi qui les as créés de toute part. Tu dis que tu as de la rancœur contre moi mais ce n'est que toi qui es le

plus malheureux dans tout cela. D'abord quand tu parles des sentiments moi j'avoue que j'ai été honnête envers moi-même et envers toi. Et tu sembles avoir oublié une chose très importante… qu'il a toujours été question d'amitié entre nous. Mais toi tu as avorté cette amitié qui allait naître. C'est toi qui t'es inventé des sentiments envers moi, tu as voulu y croire et maintenant tu es désillusionné. Combien de fois j'ai essayé de te faire comprendre le sens de cette relation d'amitié mais tu ne l'as pas respectée. Et c'est ce respect de cette amitié que j'avais qui te rendait agressif et vulnérable, et même je le sens encore dans ta lettre. Tu m'as souvent semblé être très loin de la maturité et d'être resté un grand enfant qui se révolte quand il n'a pas ce qu'il veut ! Tu es une nature que je ne comprendrai sans doute jamais. Pour ce qui est de moi, je n'ai jamais dérogé à mes sentiments d'amitié pour toi. Tu as perçu bien mal les choses. N'oublie pas que maintes fois j'ai essayé de te faire comprendre ce qui se passait entre nous d'autant plus que rien n'était certain pour ta situation de travail, mais tu n'y as vu que du feu. Il est vrai que nous n'avons pas les mêmes valeurs à propos de l'amour, de l'amitié et surtout de la sexualité qui a été un épineux problème. Et cela a engendré une incommunicabilité totale. Je veux que tu comprennes qu'en respectant cette relation d'amitié et voulant être honnête envers toi, il n'était pas question pour moi de m'engager aussi profondément dans une intime relation physique avec toi. C'est comme ça que je conçois les choses… cette partie délicate de la relation d'amour ne se vit qu'au sein d'un couple déjà unit fortement par les liens du cœur en somme, de l'affectif et de l'intellect. Je vois déjà ta réaction disant cela, cela te choque peut-être, mais moi je tiens beaucoup à mes valeurs et surtout à celle-là. Je sais que pour toi, c'est l'inverse « Il est préférable de vivre une relation intime (que moi je qualifie de prématurée) pour mieux se connaître. » Tu as droit à tes valeurs toi aussi et sois certain que je les respecte. Mais aussi je voudrais que tu respectes mes valeurs si impertinentes qu'elles te paraissent. Et pour

donner du poids à tes valeurs, il n'était pas nécessaire de détruire les miennes en disant que j'étais un être incomplet et toutes ces choses qui n'étaient même pas fondées et qui sonnaient terriblement « faux ». C'est matière à réflexion n'est-ce pas ! C'est pourquoi je t'ai dit toutes ces choses afin que tu réfléchisses là-dessus. Ça ne pourra que te faire du bien. Ici, en Mauricie, j'ai du bon temps, je lis énormément et je fais de la suppléance en attendant une réponse du placement étudiant. S'il n'y a rien de ce côté-là, je travaillerai avec les enfants au Centre Loisirs et cela me tient à cœur. Et je suis heureuse de retrouver les miens, mon petit village, mes anciens professeurs du Cégep. Je me suis fait un très bon ami ici depuis mon arrivée, il a fini son baccalauréat en psychologie à l'Université de Montréal. On s'entend à merveille et je t'avoue qu'il m'aide énormément à prendre conscience de ce que je suis et je redécouvre le sens de l'être, de la communication, des relations interpersonnelles. D'ailleurs on prépare ensemble un recueil de poésie et cela est un vieux rêve pour lui comme pour moi. Je ne veux pas te faire de peine en disant que j'ai un ami et crois-moi c'est de l'amitié pure et simple sans complication et peut-être la plus belle que j'ai vécue et surtout que je vis en ce moment au plus fort de mon être. En tout cas si le cœur te dit encore de m'écrire, tu es le Bienvenue. Excuse-moi si j'ai pu te faire de la peine, mais tout cela doit être clair entre nous. Et maintenant sois heureux, mon grand !

Une deuxième lettre

« Chère Marilem. Tu comprends mon état d'âme, je suis désolé, je sais que tu as l'équilibre psychique pour garder la paix dans toute ton âme, malgré les « projectiles un peu aigres » de cette malheureuse lettre. J'étais bien content de recevoir de tes nouvelles. Certains passages m'ont un peu étonné, d'autres, m'ont porté à m'excuser. Tu sais, je ne t'attaquais aucunement, je ne cherchais qu'à te faire part de ma tristesse. J'ai été négatif bien

sûr. La rancœur étant le contrepoids de l'appréciation. Si j'avais à illustrer les sentiments que j'ai pour toi, il me suffirait de te remémorer ce que nous avons fait ensemble depuis notre rencontre à l'université Laval, jusqu'à ce moment, en passant par mes moments d'extase ou de colère plus justement d'émotivité. La frustration ressentie au plus profond de l'être humain, n'est pas immaturité, et s'en révolter n'est aucunement puéril. L'adulte a plus de besoins que l'enfant et s'il arrive qu'il ne puisse satisfaire tous ses besoins fondamentaux, une alternative s'offre à lui. Celui de la dépression ou celui de l'agressivité. L'adulte choisit généralement l'agressivité synonyme d'activité. Toute notre relation a été tapissée de ces deux états opposés. Chacun de nous avons vécu les deux à cause de besoins semblables. Rendez-vous à la source de l'accomplissement humain, par les chemins de la poésie, de la musique ou des arts visuels. Loin de détruire tes valeurs, j'aspirais aux mêmes, avec cette différence que tu me précédais de cent lieux, n'étant pas à la hauteur, je ne pouvais te satisfaire. Selon toi, il aurait été douteux que je puisse satisfaire toutes tes aspirations. L'urbanisme ne menant pas directement à l'accomplissement de soi, il reste un gagne-pain seul. Nourrir des ambitions de devenir artisan ou artiste n'est pas en soi naïf. J'y pense depuis toujours. Si je t'avais parlé de mes antécédents ou de mon passé, tu comprendrais plus. Lorsque tu mettais ton doigt sur ma bouche, je comprenais qu'il fallait me taire, alors qu'il me fallait dire mieux. C'est à ce niveau que l'amitié en a pris un dur coup. Tu sais, mon seul but dans cette lettre, en présumant de ton intérêt, était de te dire comment j'ai vécu cette période avec toi. Parce que je reconnais les vertus de la communication verbale ou écrite. Il était bon je pense de te dire ces choses. Puis en m'occupant beaucoup, et en te lisant quelques fois, l'harmonie se manifestera. » Roucoul

Poursuite de notre entretien dans l'empyrée

Je ne réponds pas à sa deuxième lettre, parce que cette lettre ne me propose rien de concret, et ne comporte aucune invitation liminale. Elle n'est qu'une suite de regrets et d'invectives. Même s'il dit espérer me lire souvent, je crois qu'il manifeste la volonté de rompre tous les ponts et il me dit que l'harmonie se manifestera davantage sans moi. Et je n'ai pas le goût de poursuivre un échange bien mal engagé, avec un urbaniste qui a pour l'heure un emploi stable, mais que je soupçonne de vouloir tout jeter par-dessus bord, malgré des dettes contractées de longue date. Il n'a pas le profil d'un homme bien établi dans un cheminement, suite à une réflexion cardinale et donc, capable de se projeter dans l'avenir. Il m'apparaît entravé et diminué. Le charme de notre première rencontre s'est émoussé depuis si longtemps, cher néanmoins Roucoul. Notre amitié tout au plus sympathique ne pouvait durer bien longtemps. Elle s'est asphyxiée par manque de collusion, et par un afflux de contrariétés. Nos points de vue ont été bien souvent antagonistes, de même que nos réflexes de pensée. À la base, une quotidienneté inexistante entre nous. Nos deux sphères d'activité étaient cloisonnées, lui urbaniste, moi professeur, lui en marge de sa société, en butte avec elle, lui reprochant bien des travers, moi bien insérée dans une communauté, bien en phase avec les choix de mes parents, leurs langues et leurs cultures. Ma présence est rassembleuse, la sienne fait fuir. Tous les deux, nous n'avons jamais travaillé en équipe, jamais vécu notre complémentarité dans l'action, en fait jamais nous avons forgé l'intention de réaliser ou d'accomplir quoique ce soit ensemble. Nous avons mangé au restaurant ensemble, mais jamais nous avons aimé la moindre complicité de nos papilles gustatives. Nous avons été des spectateurs l'un de l'autre. Quand je chantais, il m'écoutait, quand j'enregistrais mon texte, il m'écoutait. Nous n'avons jamais eu le bonheur de danser ensemble. Je ne me demande plus ce qui a tout fait dérailler. Tout absolument tout. Il aurait pu me

faire conduire son auto, jamais il me l'a proposé, y a-t-il seulement pensé ? Il m'apparaissait toujours en périphérie de la réalité. Notre récit n'aura pas de suite. Je présume malgré tout, qu'il va le conserver dans sa mémoire. Et cette image éblouissante de ma Marilem, que j'ai laissée dans ses yeux, sans personne maintenant pour la soutenir, qu'adviendra-t-elle s'il n'est pas là pour la nourrir ? Et comment fera-t-il pour vivre maintenant, sans l'espoir de me retrouver, fût-ce dans cent ans ? Je sais en tout cas, qu'il y a quelques semaines, il vivait encore dans notre nous. Ma réponse à sa lettre, ne pouvait qu'endolorir une vaste et non fractionnable expérience, mais une expérience si mal engagée, et lever la barre du succès de notre entreprise d'arrimage à des niveaux, qu'il a jugé inaccessibles. Roucoul, je ne te demande qu'une chose maintenant : de ne pas imiter à ton tour, mon peu d'empressement vers toi quand je te faisais reproche de ne pas avoir le « sens de l'être, » pierres d'assise de ma lettre, et mon peu d'enthousiasme à t'inviter à m'écrire. Le journal intime de nos deux mois du printemps que nous avons vécus ensemble, d'une manière si échevelée, mérite d'être revisité. Ce journal des évènements qui n'ont à rougir de rien, nous ressemble, nous sourit et nous invite. Et cet attendrissement de ta Marilem, et son tendre baiser, à défaut de t'en nourrir, je sais que tu ne peux pas vivre sans la lancinance de leur éloignement, toi qui viendras peut-être t'abreuver à ma fontaine mauricienne, quand je n'y suis pas, qui à chaque fois, y laisse un message à mon intention, qui nous fait pleurer tous les deux, sur les jours heureux du passé, et sur mon énigme enchanteresse non résolue. Parce que des jours heureux, nous en avons pourtant enfanté, malgré bien des vents contraires. Où que tu sois, qui que tu sois devenu, je garderai pour le proche futur ou pour celui qui risque de ne pas exister dans le lointain, les plus exquis de mes sourires de Marilem. Ce sourire bienveillant, je te l'assure, vaut autant que mon estime. Et ces deux mois que nous avons fait naître et ensemencé ensemble, valent tout autant que

la vigueur des autres que je vais écrire sans toi. Nous sommes encore et pour toujours, ensemble tous les deux, et j'ai la plus grande gratitude pour ton impulsion magnifique au fond des silences et turbulences, pour faire en sorte que nos deux destinées puissent se rencontrer, et comme je te l'ai assuré dans ma lettre, je te fais part encore, le cœur léger et reconnaissant, où que tu sois, quelle que soit la personne que tu deviendras, du regret le plus tendre pour tous les chagrins que ma trop Marilem a pu te causer. Mais je ne peux pas laisser convoler mon cœur dans une sincérité inexpugnable, et réitérer dans les mêmes termes, mon invitation de m'écrire. Dieu en décidera. Allez maintenant, c'est le moment. Sans que tu le saches beaucoup, mais moi je le sais plus que toi, ma main te touche cher Roucoul sans te retenir… même que je n'en suis pas certaine. Adieu

Conscience de Roucoul

Connaissance subjective de soi par les sensations ou par l'Intime

Grande Marilem, pardonnez cette intrusion dans le cours de votre vie, et cette impudence d'ainsi m'adresser à vous. Maintenant que vous connaissez l'identité de celui qui est à l'origine de la présente rodomontade, je peux consentir à un grand repentir, sachant qu'à l'instant même, vous pourriez être en train de prendre connaissance de ce qui affleure dans ma conscience, et donc obligée de penser à moi. Désolé de vous faire penser à cet être, que vous n'estimez pas. Je m'empresse donc instamment de vous demander, de relativiser l'insuffisance de mes enlisements passés, et la lancinance de cet homme mutilé, qui thésaurise turpitudes et écholalies. Cet homme-là, a joué le seul personnage à sa portée. Je souhaite que la présente entreprise, ne vous paraisse pas dévoyée, et ne vienne pas trop vous rappeler mes vilenies, et proroger une parcelle du désarroi que je vous ai infligé en 1975. Regretter ces algarades n'est que superfétation, de même qu'espérer qu'elles n'aient jamais, même pour un moment, altéré votre grâce naturelle. Vous qui êtes bien sereine et clairvoyante, vous pouvez facilement mettre en perspective, toute la subjectivité de mes bourrasques de cet hier si lointain et délitescent. J'invoque donc votre clémence aujourd'hui pour ma fadasserie qui un jour nous a atteints en plein cœur. Puis aux premières loges de cette dissonance, mon démérite, et à bon droit, votre manque d'estime pour ma personne et ses satellites. Voilà tout. La jeune femme était splendidement aux commandes des chevaux de sa destinée, bien

en prise sur ses facultés et comptant sur tous les atouts de sa force intérieure. Je déplorerai pour toute la vie, d'avoir été ce demi-homme, et de vous avoir fait vivre contretemps et désagréments. Vous, happée par la torpeur de mes doutes, l'apparition divine dans mon Québec, vous aviez cette constance dans la poursuite de votre destin et cette certitude d'avoir bien en main tous les outils pour y parvenir. Vous avez été dans mes parcimonies et excès, la foudre éblouissante et la catalyseure charmante, celle qui canalise et celle qui fait advenir. Je me souviens de tout, absolument tout, parce que ce fut à la fois naissance d'étoile et trou noir dans mon ontologie. Je me souviens de l'écrin des Marilem, leurs vidéographies et leurs symphonies. La sarabande de chacune d'elles se démultiplie à l'infini par toutes ses harmoniques, et se nuance, selon vos formules personnelles de stimulation du sens tonal, et se résout par vos facultés. Dans votre lettre, vous exprimez cette urgence de me voir réfléchir, et d'être heureux. C'est sur vos instances que j'ai en moi aujourd'hui, bien au chaud dans mon cœur grâce à vous, une douce repaisance. Bien des réconforts sont intimés par vos soins, et bien des innocuités du dire et du faire se révèlent, suite au cri du cœur de votre lettre qui me trace le chemin vers « le sens de l'être, de la communication, des relations interpersonnelles. » Voilà l'offrande qui vous revient, qui vous est immensément redevable, et qui se manifeste si tardivement. Je ne viens pas quémander aucun allégement de peine, ni solliciter, aucun amenuisement de responsabilité. Nous sommes deux en cause, mais je suis la seule cause de ce brandon de discorde, et j'en assume toutes les conséquences. Si j'ai tant la propension à mousser votre valeur, ce n'est surtout pas par naïve complaisance, ou par volonté de me soustraire à votre dépit. Ma déchéance n'a rien pu enfanter dans votre royaume. Vous n'êtes donc pas tenue de vous préparer à opposer à ma présente adresse, une fin de non-recevoir, parce que je vous le dis d'avance, rien ne pourrait vous séquestrer dans une civilité ou

une bienséance, si vous n'y tenez pas. La présente adresse n'est ni auto congratulations, ni demande de pardon. Parce que si j'appelle votre bienveillance et votre magnanimité, je ne m'attends à rien de plus. Nous sommes dans la réalité de l'histoire qui nous a concernés un jour tous les deux, non pas dans l'alchimie du récit. Néanmoins, vous êtes toute entière dans la mienne généalogie du cœur, et ma Marilem, la réelle et la mythique, est à mes côtés dans l'arbre de toutes mes tendresses, et vous l'êtes en toute permanence, vous y êtes l'épouse que le destin m'avait prévue. Ce n'est pas moi, mais les oracles qui parlent d'une même voix, qui l'ont décidé à notre place, et qui exultent toute notre fertilité. Et toute ma descendance se réclame de vous. Nous vous demandons tous d'accepter, la scansion de notre tendresse secrète, de notre occulte attachement, et tant encore pour la jeune femme si émouvante, qui a tendu l'oreille à ce bravache, et qui a été irréprochablement éblouissante. Vous êtes tellement Ève sur vos lèvres, tellement éblouissement vos yeux, tellement scintillement vos cils, tellement cheveux avalanches, tellement cerceau sur vos hanches, tellement votre petite robe genou qui ouvre, tellement chevilles grandes boucles qui bougent, tellement torrent vos lèvres quand vous racontez, tellement votre petite langue vos mots, tellement vos petites mains dans mon cou, tellement vos petites joues sur ma bouche, tellement j'écoute votre ventre quand vous riez, tellement j'entends votre cœur quand vous dansez, tellement fontaine votre bouche quand vous chantez. Vous êtes dans mes rêves, trop vos petites lèvres rosée du matin, trop seins symphonie, trop mamelons mélodie, trop aréole farandole, trop chevilles altitudes, trop ma bouche vos cuisses, trop vos ongles dans mon dos, trop vos petites mains qui font rempart sur votre féminité, parce que vous êtes trop douce nuit lionne, parce que vous êtes trop baiser commencement du monde, parce que vous êtes celle qui vint dans ma vie. Si cette fantaisie que j'appelle vous paraît insensée, et que cette familiarité vous semble malvenue dans les

circonstances, c'est que je veux dans la présente adresse, interpeller d'abord votre ludisme qui affleure déjà en 1975, et qui me propulse et me fait vous célébrer aujourd'hui. Je connais trop comme vous, la prodigieuse inanité du manque de fantaisie. Il serait tragique toutefois, que cette fantaisie avalise à nouveau une distance entre nous, à laquelle vous faisiez allusion souvent fort à propos dans vos conversations de jadis. Si je vous apparais ridicule ou excessif dans l'alignement de ces mots aujourd'hui, c'est que je n'exerce pas une grande souveraineté dans les pâturages de mon magasin intérieur, irrigués par votre affluent. Vous y déployez encore sur bien des plans toutes vos prérogatives. Pourquoi ? Vous ne vous doutez pas de la raison, je suis persuadé. Moi, contrairement à vous, il m'était interdit de vous oublier. Pourquoi ? Pour une question d'équilibre. Comment aurai-je pu m'approcher de la résolution de vos syllogismes, si j'avais oublié leurs prémisses. Parce que vous êtes complexe, vous avez engendré ces redoutables syllogismes, dont les prémisses et rien d'autre peuvent fournir une piste de solution de l'énigme enchanteresse que vous avez mise en orbite. Mon seul souci pendant nos deux mois de confusion ensemble, c'était de voir clair dans ces délectables syllogismes. Toutes ces décennies n'ont pas été de trop pour décanter leur douce et bouleversante opacité, dans les tempêtes des lumignons. Seriez-vous indifférente si je vous disais que vous avez été présente près de moi, à tous les instants de mes journées, et que si je suis un meilleur citoyen, cela me vient en grande partie de ce que vous m'avez révélé auprès de vous ? Et si je deviens ce que je suis aujourd'hui, je le dois à ce que vous avez et continuez de semer en moi depuis le printemps de notre rendez-vous. Car c'est notre printemps et c'est notre rendez-vous à nous deux. J'appelle sur ma joue, la fraîche risée de votre rire, parce que j'ose dans cette adresse, utiliser le nous, ce même nous qui a disparu des radars de notre communication depuis si longtemps. J'entends votre aimable étonnement. Le nous, quoi que vous en pensez, est bien

vivant, il scintille, tout au long de ces années, et je le glorifie de toutes mes forces. Ce nous m'appartient, et il vous appartient également, si par hasard, vous en voulez. Ce mot hasard, est décidément de trop ici, parce que je ne vis rien au gré des hasards, mais suivant une ontologie propre. Ce nous a connu des jours d'une belle intensité, et il a mérité sa légitimité de haute lutte. Il recèle encore aujourd'hui, dans son affable sismographie et dans sa préhensile tendresse, un attachement des plus émouvants, malgré la désertion des jours et des statistiques. Mais l'honneur parle, le vôtre, le mien, c'est suffisant, ce sont-là nos oracles, que nous sommes autorisés de chérir tous les deux. Les faits ne sont pas notre conscience, et celle-ci n'est pas la transcendance, qui elle, peut s'élever au-dessus de la voix des amertumes et des indifférences. Je ne sais pas s'il est envisageable de concevoir, que vous consentirez ici encore pour un instant, à votre générosité et à votre noblesse. La lecture intégrale de votre souvenir ancien, s'il en reste, risquerait fort de m'aliéner la moindre connivence, et mes propos vous apparaîtront vite rédhibitoires.

Pourquoi une telle attente

Une question d'honneur, comme ce le fut pour notre brisure nette de jadis. Votre mésestime abyssale, ne pouvait s'expliquer par une humeur passagère, ni se combler par la magie d'un changement soudain d'opinion. Cette mésestime hélas, ne peut se diluer, mais peut-être que ses vives arêtes se sont-elles émoussées quelque peu, grâce à la clémence du temps, qui rend ses ancrages moins acérés, et qui en atténue la virulence. Mais cela n'a pas empêché le mordicant de votre absence de m'accompagner tout au long de ces années. Toujours bien ancré dans mon flanc, me traçant le chemin d'une rédemption, et m'aiguillant vers une voulue métamorphose. Je n'ai jamais cheminé je crois, consciemment ou pas, ou par opportunisme, selon votre cahier des charges. Dans ces domaines, je n'arbore

aucune servilité. Pardonnez cette expression qui ne veut qu'illustrer mon entière souveraineté sur les conditions de santé de mon âme. Jamais ma démarche ne s'est apparentée à celle de l'homme rose qui coiffe volontiers le bonnet d'âne, soumis dans la domesticité conjugale, ou l'homme accablé de dominance. Je n'ose pas vous demander de vous rappeler mon aversion sidérale pour ce type de comportement, pâle imitation d'une mode, qui magnifie le bégaiement du geste et la reconduction de l'usage ou des formules langagières. Voilà ce qui peut jeter une lumière, sur le sens de mes ancrages viscéraux du passé, l'ouverture vers l'inconnu, l'accueil éperdu et sans limite de ma singularité unitaire, et la mise en route résolument de mon intime conception de l'humanité.

Vos présents

Malgré un long périple, il allait de soi que je n'égare rien de tout ce que vous m'avez offert généreusement : Entre autres, vos trois beaux disques que par dépit, je n'ai jamais pu ouvrir, comment aurais-je pu ouvrir vos disques, sans la fine présence de votre ange gardien, son aura me caressant la joue, seul dans la prison de votre rejet. Puis votre bouquin sur les langues des premières nations, que vous me donnez, avec beaucoup d'à-propos, compte tenu de mon langage approximatif et outrancier, encore ici, une action porteuse d'avenir, que vous menez à dessein. Puis le grain impudique de votre voix enregistrée sur cassette Philips, qu'il m'est envisageable d'écouter que dans le cadre d'un rituel bien particulier parce qu'il me faut voyez-vous, pour consentir à me laisser atteindre à nouveau par l'impératif de votre voix, une bravoure certaine, parce que je n'avais aucune idée comment j'allais réagir sous votre hypnose. Pourquoi ? Vous le savez bien trop ma chérie, n'entendez pas ce dernier mot je vous en prie. Parce que votre voix, elle est trop Marilem dans mon émotion. Parce que vous êtes trop votre petite langue, vos

mots. Parce que vous êtres trop torrent vos lèvres. Parce que votre voix m'a un jour nourri à la source vive, parce que votre voix m'a un jour atteint en plein cœur. Vous pensez qu'il va de soi, de réécouter votre voix ? Ce phénomène de votre voix dans le zénith de mon oreille, se confond à la voix utérine et s'apparente dans sa cardinalité au cri du samouraï, qui rejoint la racine même de la psyché humaine. Si le cri peut tuer dans l'instant silencieux de toutes les vulnérabilités, une fine confidence peut faire ressusciter. Les nuances, les sous-entendus et tout l'érotisme de votre voix sur cette cassette Philips, rien de mieux pour moi que de les goûter, m'imaginant en funambule bien droit, au-dessus du gouffre, sur votre instance pour mon bien, sous votre regard que le Créateur ne formula que pour sanctionner mes fléchissements à vous servir, votre physionomie si touchante, avec cette érubescence exquise de mes joues pour l'éternité entière, pour toute la métamorphose de ma psyché, mes yeux dans la constellation de vos yeux, en connivence de toutes les fantaisies, mémorisant votre lettre, et devant moi, j'ai honte de vous le dire, quatre photos que j'ai tirée de ma caméra des larcins, et que je ne vous ai pas donnée jamais, où vous apparaissez en gros plan du visage. Ce sont mes prises les plus vertueuses. C'est mon butin le plus précieux, ces quatre photos de vous, sont mes otages. Et de toutes mes mesquineries, ce geste d'avoir séquestré votre beau visage, est le moins coupable. Parce que ces photos, il m'a semblé dans ma famine, qu'elles m'assuraient une survie pour la traversée des longs mois d'hiver, et mettaient un baume partiel sur ma désespérance, et m'inspiraient le rare courage, que vous seule pouviez me dispenser. Il me reste en plus quelque chose à détester, et ce sont vos photos que je vous avais escroquées. Je m'empresse de vous faire part que je ne crois pas vous avoir détesté tant que ça. Je ne vous ai même pas détesté un peu, parce que je reconnais à l'autre, son entière liberté. Si je ne vous ai pas détesté, c'est simple, c'est parce que vous êtes Marilem. Et rapidement, je me suis surpris à

adorer vos photos. Je n'étais donc pas si méprisable. Je me suis étonné d'être capable de vous aimer. Je n'étais donc pas à ce point misérable. Je pouvais me persuader, de posséder une certaine valeur relative, du seul fait que votre répudiation était respectueuse, et que je pouvais envisager de me relever de la vivisection, que j'avais vécu en votre présence, d'autant plus qu'elle ne remettait aucunement en cause, par le fait de votre sincérité, votre honnêteté, et votre transparence, trop de ma dignité. Et j'étais ce que j'étais. Ces quatre photos, gros plan de votre visage, me suffoquent d'émotion comme votre voix, quand je les admire dans le secret douloureux et absolu de mon intimité, dans ces nuits d'abondance où Vénus récompense les amoureux les plus méritants, en leur permettant de dévorer tendrement toute la nuit, vos lèvres trop Ève sur vos lèvres, votre sein symphonie, votre mamelon mélodie, et l'aréole farandole, mon pur désir de vous voir dénudée, et d'accomplir le précepte amoureux, venant du fond des âges et enfoui dans l'instinct de chacun(e), vous m'apparaissez alors, majestueuse sur ces quatre photos, qui incluent dans mon œil toute la musicalité de votre voix, sur l'impulsion de Dionysos, dans le philtre le plus pur de ma pensée.

Votre punition

Je reprends alors, en psalmodiant, pour bien l'inscrire dans ma chair, et mon désespoir, la formulation tirée de votre lettre, jadis si redoutée, mais fétiche aujourd'hui : « … il n'est pas question pour moi de m'engager aussi profondément dans une intime relation physique avec toi… » C'est la punition qui me sied le mieux, une punition qui me régénère, celle que je reçois de votre main même, qu'elle renouvelle au besoin, autant qu'il m'est nécessaire, plus efficace encore si l'on multiplie à l'infini la posologie, selon le juste dosage de votre taquine fantaisie, comme la lance répétée du toréador sur le flanc du taureau. J'adore cette

punition sublime, que vous avez imaginée un soir de bombance, juste pour moi, que vous avez taillée sur mesure pour signaler mes manquements répétés que vous avez imaginée pour satisfaire l'Everest de votre ambition à me corriger, une punition à la mesure de mon orgueil et de mon entêtement à vous désirer, à la hauteur de ma prétention téméraire et chimérique de vous posséder sans partage. Et cette prétention de me croire à votre niveau, cette naïveté dérisoire de penser pouvoir combler un jour, une infime partie de vos aspirations, et d'imaginer un seul instant, que vous pourriez me porter le moindre intérêt, ma déesse devra la sanctionner cette témérité mienne, cette préhensile excroissance du sentiment confus selon vous, cette vivacité excessive du désir si répréhensible, et elle le fera dans le vif de mon cœur même, une bonne fois pour toutes. Artémis la justicière, décimera ma dernière folle illusion qui me faisait envisager la moindre possibilité, que votre cœur admirable ait pu un instant, être à la portée de mes lèvres la nuit du 14 mars, elle le fera en extirpant de ma mémoire, mon souvenir le plus cher, la nuit où les rêves se repaissent, quand je me laisse croire pareille possibilité, hypnotisé par l'assurance de vos prises de position, possédé par la certitude de vos points de vue, à l'affût des variations dans les cycles de toutes vos féminités, et surtout follement sur la trace de la moindre de vos humeurs, correspondant en tout point à ma masculinité, à l'affût de l'ouverture de chacune des saisons de vos lèvres, à l'affût du ramage de la douce symphonie de votre cœur, s'offrant divinement à la portée de mes lèvres exsangues, me laissant entrevoir, moi, que je pourrais être, l'heureux élu de votre fête fertile, et que vous pourriez me porter la moindre attention. J'adore la maîtresse du château et tout son domaine, j'adore l'ampleur et le registre de votre vie future. Ainsi donc, vous sanctionnez ma dernière folle illusion une fois pour toutes, en m'affirmant que jamais, au grand jamais votre cœur ait pu être le moindrement à la portée de mes lèvres. « On s'entend à merveille

mon amoureux et moi, et je t'avoue qu'il m'aide énormément à prendre conscience de ce que je suis et je redécouvre le sens de l'être, de la communication, des relations interpersonnelles (…) Excuse-moi si j'ai pu te faire de la peine, mais tout cela doit être clair entre nous. » Dites-moi, est-ce que vous auriez encore toute la grandeur d'âme, d'admettre candidement que sans avoir rien prémédité, vous m'avez traité comme si j'avais été un être dangereux et indigne, qui s'embusque dans des complots répréhensibles, qui harcèle, selon le mot cher à certaines femmes, vous avez été Artémis, la déesse de la chasse et sans le vouloir, entourée des nymphes de l'orthodoxie, vous m'avez abattu. Sans véhémence, ni triomphe bien sûr, vous êtes trop grande pour vous prêter à pareille outrance, mais vous, il vous seyait non pas tant de m'abattre moi, parce que vous avez du cœur pour mille, et vous êtes vertueuse, mais d'extirper l'ortie de mon cœur en friche, et de stopper ma dégénérescence dans la non-orthodoxie et dans tous mes casus belli. Dites-moi, est-ce que c'est concevable que jamais auprès de vous, je n'ai eu le « sens de l'être, de la communication et des relations interpersonnelles ? » Est-ce que toujours auprès de vous, je n'ai pu démontrer que l'immaturité « d'un grand enfant qui se révolte quand il n'a pas ce qu'il veut ! » Est-ce que jamais auprès de vous, je n'ai eu « les mêmes valeurs à propos de l'amour, de l'amitié et surtout de la sexualité qui a été un épineux problème. » Est-ce que jamais auprès de vous, je me suis comporté comme un être qui avait des valeurs méprisables et complètement à l'opposé des vôtres ? Le complet ascendant que vous exerciez sur toutes les dimensions de notre amitié, suffisait amplement à me vite persuader de la sagesse de votre point de vue, et décuplait son érotisme. L'âme humaine est fort complexe, et les mots sont toujours insuffisants ou fallacieux, quand il s'agit de circonscrire par exemple, l'entité fascinante de la suprématie féminine. Je ne vous apprendrai pas qu'il peut être agréable de l'aborder, sans croire un instant que cela puisse expliquer quoi que ce soit, parce que vous comme

moi, notre vie ne se passe pas à expliquer, mais à exprimer et à vivre nos fontaines intimes, en nuançant plein de vérités qu'on croyait définitives et à tempérer le feu qui nous consume. Nous avons pourtant navigué à vue, sans trop d'encombres, dans toutes ces complexités, sans moyen d'établir les assises, et les principes de notre harmonie. Cette harmonie n'était pas un mirage, elle était préhensile grâce à vous, et je crois avec mes atouts dérisoires, l'avoir plus souvent appelée que repoussée, je vous fais sourire, et vous fais pitié de me répéter de la sorte. Parce qu'il me fallait vous en parler, voyez-vous, parce que vous êtes ma grande, et que j'ai ce privilège, de retrouver les termes de toute ma vulnérabilité délicieuse en votre présence, et comme en 1975, d'en être complètement bouleversé dans mon âme, si vous croyez encore que je n'ai pas de cœur. Votre bienveillance vertueuse ne pouvait rien pour mes décalques désincarnés de l'instant. L'histoire nous montre tous les deux, bien émouvants, dans le péril qui nous rapproche, désespérés de n'avoir pas atteint la perfection d'une entière concorde, parce que vous aussi, vous avez espéré en pleine conscience ou non, malgré votre amant passé, présent ou futur, vous avez espéré, un très court instant, mais vous avez espéré être avec moi. Un instant d'étourderie peut-être. Mais un instant, c'est une éternité pour moi. J'ai pu être ainsi, pendant une seconde dans votre projet. Cette seconde inouïe, j'ai voulu la prolonger dans la promiscuité de mon tourment, à me demander inlassablement, si jamais vos lèvres, toutes vos lèvres, ont été pour une fraction de seconde à ma portée. Voilà votre énigme enchanteresse et votre énigme entière. Ou était-ce que ma folle illusion, que vous avez tôt fait avec vos nymphes d'abattre, dans la forêt de Giffard. Parce que Artémis m'a abattu. Au cœur de ma déchéance, une peur intime de moi-même, une peur insoupçonnée, l'ogre devant tant d'abondance, j'ai eu bien peur de moi, je vous assure. Et j'ai eu bien peur pour vous également, mais j'étais sans grande violence, je l'ai espéré, et mes algarades étaient aussi vertueuses que pouvait l'être leur

auteur, et en plus je vous admirais sans borne, parce que vous avez eu bien du talent, pour oser me rejeter, moi le fade camarade de toutes les vanités. Des grands hommes déplorent dans leur biographie, n'avoir pas connu un grand amour. Vous avez ici, le loisir de manifester votre ironie pour ces sentiments de tendresse, que selon vous, sont dérisoires par leur registre, et que d'après vous, j'ai inventé. Mais dites-moi, connaissez-vous un sentiment qui est le fruit de la seule vertu. La vertu désincarnée, suffit rarement, pour instruire un sentiment, elle s'accommode volontiers de biens d'autres qualités ou vanités. Moi, le citoyen le plus singulier du Québec, je suis le plus veinard des hommes, d'avoir rencontré la femme, phare de ma vie, compte tenu de mon ascendant Virgo et de ma prédisposition pour la chasteté des jésuites. Je vous le dis en regardant votre physionomie et votre âme, sur vos photos, vous êtes avec moi pour toujours même si vous vous en défendez. Vous êtes la référence de Baudelaire, « qui a pour fasciner ses dociles amants, de purs miroirs qui font toutes choses plus belles. Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles. »

Votre regard

Vous pouvez trouver puériles ces références, mais vous ne pouvez empêcher, que « les fleuves profonds et les sombres rivières » de vos yeux magnifiques, quand je suis allé vous chercher pour la première fois à votre logis de la côte Myrand, ont imprégné pour toujours ce vers de Yourcenar dans leur sillage éternel. Parce que je me souviens avoir dormi dans l'auto avant d'être allé si allégrement vers votre existence. Mon horloge personnelle me faisant mieux dormir en fin d'après midi que la nuit. Cette pleine nécessité de goûter à la douceur des ciels nuageux qui annoncent un printemps hâtif. Vous avez donc surgi de la brume dormante de la mer du Nord d'Ibsen, pour m'instruire sur cette sédentarité qui m'est contraire. Votre

présence, l'harmonie même, vous étiez là tout près, juste à côté du Québec tout entier avec moi, toute rayonnante dans votre Marilem. Il y a une limite à l'envergure du bonheur. Comme la capacité pulmonaire ou l'empennage de l'étreinte. Et votre regard, je me le rappelle aisément. Parce qu'il embrassait alors d'un trait, bien au-delà de nos frontières, et ne s'embarrassait pas de mes prégnantes limites. Je me souviens de mon désespoir de m'être su en sursis. Je savais bien que ce regard ne tenait qu'à un fil. Et je pouvais qu'à peine m'en délecter, comme l'arc-en-ciel si éphémère, ou la manne soudaine de gros flocons de neige en début de tempête, qui descendent lentement, attendu par la perdrix qui s'en fait un manteau isolant, mais qui toujours dans sa douceur moelleuse, prédit promptement une âpre et sèche giboulée. Votre regard, il m'aurait fallu le déplorer pour sa félicité même. Mais il m'était prévu par les dieux. Il est toute ma conscience depuis plus de trois décennies. Votre regard qui embrase et m'éblouit, quoiqu'il soit obligé d'être sans grande connivence, et sans grande empathie pour cet être diminué que je suis, m'a atteint pourtant, au plus profond d'une possible résurgence. Regardant vos belles photos, j'ai le souvenir étincelant de votre regard Nouvelle France, comme une brûlure intime sur mon visage, dont je me repais. Un jour, à Trois-Rivières, vous sachant dans l'antichambre de mon âme éteinte, je me suis endormi sous une lampe solaire pour venir à bout de mon humiliation, la sanction pour une acné sévère et l'amorce d'une Icare rédemption sous votre regard. Comme ces pèlerins chassés du paradis, tourmentés par le seul souvenir de leurs béatitudes enfuies. Comment aurais-je pu vous rejoindre, dans le clair étendard de vos préceptes et dans votre imaginaire. Le regard d'une jeune femme à la physionomie de modèle comme vous, qui n'a connu que la santé, projette forcément, une bonne mesure de suffisance. Qu'est ce que pouvait bien me réserver votre regard, en amont de votre mésestime ou de votre désillusion. Il m'est si galvanisant de vous imaginer, sans cette

indifférence et cette mésestime. Une Marilem non entravée par ma resquille, et dans la meilleure des alternatives, par les non-sentiments que je vous inspire, ou ceux-là si inébranlables par leur amertume, que je ne manque pas de mettre en route. Comment ne pas vous imaginer dans tout votre glamour, décantée de votre indifférence pour moi. Vous auriez été alors trop resplendissante, comme vous l'aviez été dans la lumière des hautes montagnes abritant tous les loups-garous du Musée du Québec, le dimanche 23 février. Je suis pas mal au fait je crois, de ma méthode d'alors pour juguler en moi, l'effet de ce resplendissement, et pour me défendre de mes faiblesses. Je haussais le ton pour vilipender, ou bien je suscitais chez l'autre cette mauvaise conscience, soit en me plaignant ou en lui transférant toute responsabilité. Il me sert à rien de regretter ou de m'excuser encore, disons simplement qu'un homme fort et assez libre peut proposer même a contrario, toute sa singulière individualité et toute sa fantaisie, n'est pas tenté par ces méthodes aliénantes. Vous me disiez dans votre lettre : « Tu es une nature que je ne comprendrai sans doute jamais. » Je veux vous dire que vous aviez eu l'audace et la mansuétude de me comprendre pas mal, compte tenu de l'impossibilité de chacun, de prétendre bien se connaître, et en corollaire, de bien connaître l'autre. Et vous, vous aviez aussi une pleine mesure de fascinantes complexités. Et cela vous honore et vous remplit d'aise. Parce que vous aimez affranchir les fauves de votre intuition et intelligence, dans le continent de votre labyrinthe. C'est ce qui vous fait, l'entière, la complète entre toutes. Et dans ces moments d'agitation, heurtées par les imprécations que la société ne manque pas de créer, dans la confusion des essentiels, s'en remettant à la simple méthode de simplification des litiges, méthode qui fait partie des sources d'estimes de notre magasin intérieur, avec nos fontaines intimes, que nous partageons, auxquelles personne d'autre ne peut accéder, qui recèlent notre langage propre, connu que de nous deux, tous ces ingrédients réunis, pour qu'à cette seconde même,

l'éblouissement de notre complexité, converge hors des fracas et des outrances, par votre ample et sereine latitude de pensée, préservant dans votre regard, la résolution de l'ineffable, comme l'accord de votre petite main, joué sur l'instrument de votre harmonie.

Votre petite main

Et votre petite main qui ne m'a jamais touché, ni pour caresser ni pour gifler, sous aucun prétexte ou par accident, en aucune circonstance si je me souviens bien. Sauf peut-être pour m'intimer, en un geste sur ma bouche, d'amenuiser la non-orthodoxie de ma différence langagière. Ma toute chérie de toutes mes inaptitudes. J'avais le cœur gros de mon humiliation, et le vôtre de votre désillusion, et vous étiez bien certaine de vous, et de votre aînesse. Toute la nomenclature de mes embardées vocales, et de mes bravades, me fait rire aujourd'hui, et à plus forte raison, doit bien vous ennuyer. Pourtant j'aime m'y référer et m'y épancher. Votre petite main sur ma bouche, je trouve ça assez érotique. Parce que vous vous occupiez de moi, dans l'intimité de cet instant-là. Vous étiez impliquée personnellement, dans la résistance. La résistance à l'envahisseur. L'envahisseur étant cette caducité selon vous, ou cette cacophonie du non usuel, qui se profilait dans mon langage. Comme ma tendre cousine, unilingue anglophone, le premier amour de mon enfance, qui ne trouve rien de mieux que de concevoir cette réaction viscérale, pour me remettre sur la route des clairs objectifs, qui un jour, pour l'audace d'un langage non conforme, à la norme états-unienne de son oreille, me pourchasse allègrement, pour me gratifier de deux bonnes gifles à ses forces, devant sa maman qui veut tempérer. Vous en faites presque autant en bonifiant votre correction de votre regard d'enchanteresse. Votre regard est bienveillant, mais sans vaine complaisance. Votre petite main que mon œil constamment

poursuit, sous la haute surveillance de mon radar, réveille tous les capteurs de sensations de ma peau, elle m'ouvre à l'infini des sensations du monde, et me guide à l'ampholyte de la vie. L'avenir se joue à chaque instant, parce que vous me savez bien compromis dans mes infléchissements, et avec mes lubies de toutes sortes. Et ma lourde légèreté. Aujourd'hui, je goûte pleinement le souvenir de votre résistance tout entière à ma personne, je me vautre dans votre rejet de ma trame langagière, imprécise, inadéquate, truffée de formulations impropres et non orthodoxes, je savoure encore pleinement vos petites mains qui s'interposent quand je formule le début d'un élan, pour vous toucher les cheveux ou l'épaule. Je ne rejette pas l'idée de vous voir imiter la réaction automatique de ma cousine que j'adorais comme vous. Cette réaction si fine et impétueuse de la psyché féminine, est l'entreprise qui recèle la plus grande volupté de l'univers. Vos petites mains, c'est dans mon cou qu'elles sont. Vos petites joues, c'est sur ma bouche qu'elles vont. Mais cela n'empêche rien. Vous pouvez au moment que vous choisirez, me faire goûter à chacune de vos petites mains. Je me rappelle vos petites mains, pas tant des paumes, mais le dessus de chacune d'elles, que j'ai eu le bonheur d'observer, mais de ne jamais embrasser. Voyez-vous, je suis obsolète, on s'entend là-dessus. Ces petites paumes, restent un secret entre nous, j'ai le droit de dire cette exquise expression du secret entre nous, parce que nous avons mis en réserve, toute une nuée de ces connivences entre nous, que vous avez sûrement oubliée d'autant mieux, que vous vous en défendiez jadis. Ces secrets entre nous, sont fossilisés dans le magasin intérieur des fontaines intimes que nous partageons, mais ils sont bien vivants, et n'attendent que l'initiative de l'un de nous deux pour rejaillir. Par ailleurs, votre petite main, est bien en évidence sur deux de vos photos, sur la première, elle se déploie sur votre écharpe, devant votre sein symphonie, votre mamelon mélodie et l'aréole farandole, les gardant tous au chaud, et sur la deuxième photo, elle se déploie

aussi, mais sur votre front gauche, vous la montrer alors dans sa composante féerique, et par sa svelte envergure, dans sa vocation musicale, et je le sais même si j'en sais rien, dans son arrimance vers la cajolerie de tous les enfants de vos nuits. Ces petites mains me submergent, et elles ont leurs vies propres, elles sont faites pour attirer le regard, soit sur vos agapes sexuelles, ou soit sur votre front gauche, autre point de prédominance en vous, i.e. les valeurs du cœur et de la fantaisie. Votre petite main qui relève la mèche de vos cheveux avalanches sur votre front, attire le regard dans cette région en même temps qu'elle en marque l'importance à vos yeux. Ces petites mains souveraines donc, me sont prédestinées. Elles n'attendent que l'occasion d'un manquement, l'occurrence d'une inconduite. Vos petites mains, s'installent à demeure sur ma joue, sur ma bouche violemment, je me surprends à adorer ce mot. Par vives impulsions, mes yeux dans la constellation de vos yeux. Votre regard pour toujours dans ma vanité. Vos petites mains continuant cette vive impétuosité sur mes joues, menant à l'une des sources de la fantaisie, cette charmante chaconne percussive. Vous êtes ma cousine pour toujours. Je ne sais plus si la douleur existe, tant sont délectables ces vives impulsions. Mes joues irriguées pour un siècle dans cet archétype du geste féminin, dans l'Armorique de votre regard, et votre voix comme le pinson vespéral, entendu dans la brise de la jeune après-midi je crois, vous ne me l'avez jamais confirmé, au moment précis je crois de votre naissance.

Votre voix

Vous êtes beaucoup la Marilem en écriture, en danse ou l'animation radiophonique. Bien sûr vous incarnez également dans votre classe, l'Aphrodite de toutes les Cythère. Je vous imagine devant le tableau, vous êtes une amoureuse, votre regard découverte de l'Amérique, votre petite langue vos mots, et votre petite main instruisant votre gestuelle, vous êtes trop cheveux

avalanches, vous êtes trop cerceau sur les hanches, vous êtes trop votre petite robe genou qui ouvre, et vous êtes trop cheville grandes boucles qui bougent. Je le sais aussi que vous êtes pianiste, guitariste et chanteuse, je me rappelle de toutes les chanteuses dans votre voix. Vous pensez que je ne peux pas m'en souvenir ? Je m'en souviens avec exactitude de votre voix. Je m'en souviens très exactement de ma toute chérie. Je me souviens de son timbre, de sa couleur, autant de son velours que de son cristallin, de ses inflexions, de l'érotisme de sa ferme franchise, autant que de son tendre réconfort. Votre voix pour la radio ne produisait aucun son non voisé, que des formants purs. Elle avait la force de la délicatesse, et elle faisait route dans mon oreille latéralisée à gauche comme la vôtre, et s'y inscrivait comme une hirondelle dans son nid. Parce que votre type de voix senestre n'a d'égal que dans mon oreille senestre. Vous me dites que c'est facile de s'en rappeler, car j'ai son enregistrement. Non, votre voix sur cassette ne vient que confirmer, ce que je savais déjà depuis la seconde de notre rencontre, quand vous vous êtes présentée à moi. Votre voix est gravée dans le granit de ma mémoire, bien avant l'enregistrement dans mon lit, votre voix est le levain de votre prénom qui a pris place dans l'aurore boréale que nous avons fait vivre dans un moment des intensités. Vous avez la même respiration que moi, votre souffle est le mien, votre rythme intrinsèque est le mien, de même que l'oscillation électromagnétique de votre chair. Comme d'ailleurs en tant que musicienne, le pouvoir de réfraction de vos cellules. Voilà le but de notre pudeur, qui nous a gardés en périphérie l'un de l'autre. Et cet absolu que vous avez dans votre nom, est en route hertzienne, sans entrave, onde et particule à la fois, dans mon entendement. Qui me dira que le ciel ne peut advenir sur terre. J'entends votre voix, dont le Créateur a modelé exprès chacune des arcanes de chaque harmonique, multiples entiers de la fréquence de base, dont les vibrations se répercutent à l'infini dans mon inconscient. Le message de votre voix, prenant le

rythme, la teneur et le relais des vives impulsions sur ma bouche. Vos gifles se rapportent au thème de l'être étiolé fasciné par l'étoile. Mais jamais l'initiation de votre main, ne pourra être gravée au granit de ma conscience, si elle n'est pas accompagnée d'une bien douce semonce sur mes joues nées pour être empourprées devant votre taquinerie. Cette semonce, se superpose parfaitement à l'oracle, vous me la direz parce que vous êtes trop torrent vos lèvres, parce que vous le savez bien que votre petite langue vos mots, c'est avec ma bouche que je l'entends, ça vous le savez depuis notre soirée Macbeth à Loretteville, et vos mots, c'est la repaisance de toutes mes lunaisons. Et aujourd'hui, votre bouche commencement du monde, mes yeux dans la constellation de vos yeux, parce que vous êtes Ève sur vos lèvres, vous consentirez à l'érubescence de vos joues par la vanité, en simultanéité avec les miennes, parce que vous aimez laisser surgir en vous, pour vivre plus intensément, un délestage de vos remparts émotifs, et comme Rimbaud, un dérèglement de tous les sens. La vie en est témoin. La si jeune Marilem reprenant vie immense dans ma conscience. Et rapidement elle consent à la pleine mesure de son potentiel de jubilation et d'euphorie. Elle mord dans la vie de toute son emprise sur la seconde présente. Elle envisage tous les azimuts d'un seul coup d'œil, elle souscrit sans hésitation, sans inhibition aucune à la meilleure option de ses mille possibles. C'est je suis certain, ce que vous êtes devenue, sans moi. Si je pouvais affirmer au moins, que tout cela vous l'êtes devenu malgré moi, même pas. Et si je pleure sur les images inertes que j'ai inscrites dans votre souvenir pendant ces deux mois, je sais moi que tout ce que vous déposez dans le mien, est de la plus vive eau du printemps, et que votre place, n'a toujours été que dans mes bras. Et ce qui a empêché pareil destin, chère Marilem prévue de tout temps pour rencontrer les fines arabesques de notre projet collectif, je le mets uniquement au compte de mon non-conformisme mal assumé. Un non-conformisme potentiellement déluré et

euphorique, mais vécu comme atonal. Voilà ma chérie de toutes nos cardinales simplicités, l'école buissonnière que nous n'avons pas reconnue, ni adoptée. Et votre lèvre que je n'ai pourchassée qu'en combat singulier de mon désir.

Votre petite lèvre

Vous vous présentez : « Moi, c'est Marilem… ». Vous êtes adorable comme cette fille assise sur les remparts des villes fortifiées comme Québec. J'ai emmagasiné pour toujours le souvenir impérissable de la danse de vos lèvres, quand vous avez prononcé votre prénom. Vous ne pouvez pas le savoir, vous. Moi je le sais. J'ai pour toujours, bien au chaud dans l'exclusivité de mon cœur, la chorégraphie de vos lèvres, à ce moment de l'Amérique qui ne sait pas qu'elle est découverte. Dans toute votre pureté d'intention, selon votre ontologie, selon la pure inclination d'une jeune femme, comme devant son papa adoré. Parce que vous êtes vos lèvres trop rosées du matin, et que vos lèvres, il faut les croquer. Vous ne pouvez pas savoir comment on se sent devant vos abondances. Moi je l'ai ressenti davantage parce que toutes ces abondances, je les ai perçues par l'urgence des sens, mais aussi par l'âpreté des ascétiques. J'ai vu également, le fin mouvement de vos lèvres, quand vous avez prononcé un jour devant moi, votre prénom. Même votre camarade de faculté, ne l'a pas entre aperçu. Rien ni personne, ne pourra transgresser le caractère sacré de notre rencontre. Même si vous l'avez mis en doute par la suite, entre autres le dimanche 23 février, avant le concert de Claude Léveillée. Si vous l'avez questionné, c'était pour mieux en vérifier et aguerrir son Gibraltar. Votre doute était parade magnifique, parce qu'au fond, vous n'en doutiez aucunement. Vous pouviez douter de ma stature, mais pas du caractère sacré de l'évènement de notre rencontre. Ce caractère sacré de notre rencontre, vous en étiez, comme moi, bien pénétrée et vous étiez bien convertie. C'est ce qui décuplé votre

désarroi, votre désillusion et votre regret admirable, devant toute la spoliation à laquelle je me suis prêté et rendu coupable. Voilà ma douce chérie. J'ai le droit de vous appeler ainsi. Pourquoi j'ai le droit ? Parce que je l'ai perçu ainsi, et si ça peut ajouter une valeur et du sens, parce que j'ai eu mal, comme dans une certaine mesure, ce mal que vous circonscrivez bellement dans votre enregistrement sur cassette Philips. Et si ça ne me donne aucun droit d'avoir eu mal, ça ajoute pourtant, une pleine mesure de pertinence. Je sais que la pertinence ne suffit pas, mais qu'elle gravite aux portes de l'essentiel. Votre nom sur vos lèvres, personne autre que moi, ne pourra se l'approprier ou s'en réclamer. Moi seul, en ai été témoin, moi seul, l'ai entendu, moi seul, ai pu s'en délecter sous le ciel. Ce fut la seule fois je crois, que vous avez prononcé devant moi votre nom. Peut-être, ce qui était aussi merveilleux, une fois au téléphone, mais jamais plus de vive voix devant moi, ma chérie. Personne ne pourra infirmer ici, qu'après une telle alacrité si promptement évanouie, que j'aie été hormis les forces obscures, le seul responsable de mes malheurs. Et je sais aussi que personne ne pourra plus dans l'avenir de toutes les universités Laval, dans la conscience d'aucun sujet fort ou étriqué, symbolique ou réel, dans un tel caravansérail, se prénommer comme vous.

Votre petit genou

À l'orée de votre petite robe, on peut souvent trouver votre petit genou, parce que la Marilem est trop sa petite robe genou qui ouvre, pas beaucoup, mais juste trop. À chaque pas, l'ourlet de votre petite robe remonte doucement, sur l'avant de votre genou, découvrant son insolence pure, et son tragique déluré, surtout dans sa position pleine lune, ou observé par l'arrière, dans toute l'extravagance des dunes de sa face cachée. Votre petit genou n'est jamais aussi déluré, que lorsque vous l'exposez debout, faisant onduler l'intérieur de votre petite cuisse votive. Il

bénéficie alors de tout le levain de sa vanité. Je n'ai pas osé beaucoup regarder vos petits genoux, parce qu'ils représentaient ma servilité et votre domination. À telle enseigne, que j'ai tout fait, pour m'éviter la fessée. Ici je m'arrête, parce que vous serez bien d'accord, que cela ne me regarde pas, et que mes phrases doivent s'agglomérer en marge du paradis que le Créateur, avait prévu pour nous. Je me suis tant contingenté et censuré, pour ne pas encourir la punition célestielle. Mais rien ne m'a empêché de vous observer à votre insu. Entre autres moments exquis, quand nous étions dans l'auto, et que vos deux petits genoux s'adressaient à moi. Ils se cambraient alors tous les deux, en se tournant vers moi avec déférence certes, mais surtout pour bien manifester leur existence et leur affranchissement. Toujours en tandem, sauf lors de l'embarquement pour Loretteville, dans toute la confiance que vous m'accordiez si généreusement, faisant de cette prosaïque destination, une pudique mais généreuse expérience de l'embarquement pour la vie, l'équivalent de Cythère, cette île d'Aphrodite, pays idyllique de l'amour et du plaisir. Cet embarquement de la côte Myrand a été majestueux, comme toutes les premières traversées de l'océan. Ce premier embarquement de votre Marilem est l'étalon-or de tous les avenirs. Dans mon esprit, c'est le premier-né de nos enfants futurs, parce que c'est la première de nos sorties ensemble. Je me souviens de tout votre empressement à vous faire connaître, votre transparence de sentiments, votre souci de prévenir les contretemps, votre coquetterie sur vos petites joues, parce que ce sont elles qu'on croque les premières. Votre enthousiasme de retourner vers vos Laurentides adorées, et votre sourire avant poste de votre esprit. Rien ne peut briser votre élan, rien ne peut contredire votre réussite. La vie est devant, et toute l'impétuosité du Québec rejaillit en vous. Si vous êtes qu'une parcelle de l'univers, votre parcelle recèle tous les univers. Vos parents et tous vos ancêtres sont vos anges gardiens. Ils vous conseillent et stimulent, vous les prolongez et transcendez. Il y a tant

d'impétuosité chez l'aînée de vingt ans que vous êtes. Il y a tant de discernement. Il y a tant de confiance et de certitude. Vous êtes le tout, je ne suis que ce qui reste de ce tout. Vous êtes donc, la tant Marilem, dans toute sa non préhensile fantaisie, mais dans sa pleine fontaine intime, qui cache dans ses rivières souterraines, la clé du langage de ses petits genoux ineffables, qu'elle ne révélera qu'à son amoureux passé, présent ou futur, qu'elle choisira dans l'église de son oui je le veux.

Votre fantaisie est vérité pure

Je me souviens de toute la fantaisie que j'ai vécue auprès de vous, par la générosité divine et la vôtre. Mon immanence a été happée alors par votre transcendance, et que j'aurais aimé la vivre comme vous, les sens grands ouverts, prêt tout autant à risquer la volupté comme à défier héroïquement l'affliction, sur le matin d'une mise au monde. La conversation n'est rien si elle n'est pas taquinerie et fantaisie. J'adore ce mot conversation, parce que c'est vous qui l'incarnez le mieux, et que votre nom en est le synonyme le plus éclatant. Je sais que vous êtes un être d'exception, et que votre action, n'est régie que par l'intrinsèque de votre nature propre, et non pas par la tyrannique convention de la loi des autres. La rostre convention étant selon Gide, la grande pourvoyeuse des mensonges, la fantaisie étant la vérité pure. En ce qui nous concerne, le raisonnable est impuissant tout à fait à nous dicter une ligne de conduite, qui saurait reconnaître la moindre parcelle de toute l'originalité et de toute la valeur de ce que nous avons vécu ensemble. Parce que nous avons croisé dans les sillons d'un pur irrationnel, ma toute chérie. Je place l'originalité et la fantaisie au-dessus de tout, incluant toutes les Marilem que vous êtes sûrement devenue et que je ne connais pas. Mais l'anecdotique de l'agenda, n'est souvent que l'accessoire. Et malgré la turpitude de ma perception d'alors, mon souvenir a pu laisser s'amonceler dans une juste perspective,

beaucoup de votre essentiel. Et votre essentiel je le chéris alors, peut-être autant que vous : « Cette partie délicate de la relation d'amour ne se vit qu'au sein d'un couple déjà unit fortement par les liens du cœur en somme, de l'affectif et de l'intellect. » D'abord, je n'ai pas besoin d'être le thuriféraire de votre style alerte, enveloppant les sens multiples dans une claire flamboyance, ensuite de vous dire que j'adhère alors, tout à fait à votre principe de vie. Elle doit vous paraître bien dérisoire aujourd'hui, ma volonté titanesque de faire tout se métamorphoser magiquement dans votre souvenir, et mon empressement naïf de croire, que vous pourriez revisiter les terres minées de cette période, en ne vous rappelant que ce qui est le moins dévastateur pour moi. Je veux vous faire part de ce que j'ai vécu auprès de vous, que ni moi surtout, ni vous non plus peut-être, n'avons perçu complètement en 1975. En plus de vouloir partager un moment d'éternité si indicible avec vous, même si j'appréhende grandement votre indifférence, compréhensible mais injustifiée et cruelle. Ne soyez pas cruelle à jamais. Vous êtes l'enchanteresse. C'est ma seule défense légitime contre les empennages du souvenir, contre les forces de l'oubli : Le souvenir et l'oubli sont tous les deux ici, mes ennemis. Je le dirai encore mille fois « Marilem, mon enchanteresse » pour soulager ce couteau bien implanté dans ma gorge, le dire à haute voix, est mon seul antidote contre votre déficit d'estime à mon égard. N'ayez pas ici encore, le réflexe de calquer parfois votre action sur l'archétype de la relation femme homme, et de parfois mépriser celui qui vous admire. N'ayez pas non plus l'inclination de suivre l'orthodoxie sociale qui stigmatise la singularité de mes relatifs atouts. N'ayez pas non plus le réflexe, je vous le dis encore, de suivre les chemins de la raison, les êtres forts les désertent. La raison seule, suffit pour enclencher une monstruosité, mais ne suffit pas pour être vertueux. La raison saine, inclus une bonne part de déraison. Je ne veux pas vous persuader de quoi que ce soit, je ne suis ni un représentant de

commerce, ni le plaideur d'une cause. Si vous me percevez encore de la même façon, j'en serais désespéré certes, parce que cela ajouterait, à la vôtre répudiation spontanée et viscérale, une dimension davantage préméditée et bien réfléchie. Et vous pourriez me tuer deux fois. Mais je mettrais votre indifférence au compte d'un désabusement certain à mon égard, dont je suis le seul responsable, mais aussi au compte d'une sorte de conformisme acharné calqué sur les réflexes de la majorité. Voilà pourquoi je veux m'adresser surtout à la part fantaisiste de l'écrivaine que vous êtes. Vous ne pouvez pas être indifférente à la symbolique de ce que nous avons vécu à vingt ans, bien plus importante que le simple historique anecdotique, je parle ici des non préhensiles forces cardinales sous-jacentes, des victoires contre les vents de face, des joies entières, entières malgré tout, et de la tendre mythologie qui nous a accompagnée chaque jour pendant deux mois, et qui ont tenu la dragée haute. Ce sont des sources bien réelles d'estime. Vous avez tout le loisir de rire de moi. Mais aussitôt qu'il y a mythification, le caractère mythologique est présent. Et je ne vous apprendrai pas que vous avez nourri le mythe. Vous me répondrez que vous l'avez été que dans la tête d'un adolescent perturbé. Non je ne crois pas, et si vous m'affirmez cette conviction, vous ne faites que décupler ma tendresse que j'ai pour votre grande certitude dans le discernement. Vous le savez mieux que moi que ces réalités existent, parce que je vous sais bien au fait des plans gigognes de l'existence, que l'art de l'écriture fait resurgir, de l'inéluctabilité du rêve et de toutes les dimensions de l'être qui se profilent dans l'Énéide par exemple, ou dans votre œuvre qui prenait force déjà. J'adore écrire votre nom unique des Marilem. Ce nom qui m'a appartenu pour un si court instant dans l'enfance de notre tendre relation, parce qu'elle a été tendre notre relation, et que cette expression n'est pas abusive, même si votre beau nom vous le réserviez que pour votre amant passé, présent ou futur, de même

que sa trame de rêve, sa gigantesque symbolique et sa réalité tyrannique.

L'absolu considérable

Maintenant, voici ce qu'il me tarde de faire part à ma toute chérie. Les mois de notre printemps ont induit dans la réalité, un événement considérable. Vous pensez que j'exagère grandement ? Disons à tout le moins que si ce n'est pas l'évènement qui est considérable c'est vous-même, vous avez été considérable dans votre magnanimité et bienveillance. Vous voulez tempérer modestement en me disant que vous ne l'avez été que dans mon délire ? Disons à tout le moins, que la sensibilité des protagonistes a été considérable. Ainsi, même dans cette dernière option, vous êtes considérable, je suis considérable, vous l'icône, moi le ti-coune. Il serait déplorable ici que vous m'opposiez votre froideur ou votre indifférence, qui ne seraient rien de moins elles aussi, que considérables. Ici je ne vous permets pas d'en douter. L'icône que vous êtes, réunit le signifiant et le signifié dans une relation naturelle. Pourquoi serait-il de mise de mythifier votre icône ? D'abord parce que c'était ma tendance naturelle, ensuite parce que chez vous, prédominaient les fines assises de l'idéal, l'idéal de votre élocution, l'idéal de vos mots et écriture, l'idéal de votre calligraphie, l'idéal de votre pur regard sur la nature et sur la vie, l'idéal de vos cheveux avalanches parfaitement peignés que j'aurais consenti à embroussailler pour un instant, l'idéal de votre parfaite hygiène corporelle, l'idéal de la propreté parfaite de vos vêtements, l'idéal de vos parents, l'idéal de votre pensée laser, l'idéal de votre rêve si pur de fonder une famille modèle et d'avoir les plus beaux enfants de l'univers, et bien sûr l'idéal de vos amoureux, passés, présents et futurs, dont vous m'avez entretenu, plus que vous vous rendiez compte. Je me suis senti par faiblesse, très tôt exclus. Je connais bien votre opinion. Si

votre opinion me terrorisait alors, aujourd'hui, je peux relativiser davantage, ce qui ne fait en rien s'émousser tout le laborieux d'hier et d'aujourd'hui, ce qui ne me rend d'aucune façon plus glorieux, mais, dans la mesure où vous ne m'envoyez pas au diable, je peux chérir de toutes mes forces cette cavalcade, mais toujours avec cette fronde acérée et bien réelle au centre de ma conscience. Il était fort commode de me déverser tout entier dans ce point de vue de l'adorateur subjugué par votre icône. Comment aurais-je pu goûter vos petites lèvres quand elles sont trop émouvantes, et me profiler dans mon rêve de vous quand vous êtes absente. Comment aurais-je pu vous toucher la main, quand vous brûlez de mille univers, et vous prendre dans mes bras. Comment aurais-je pu laisser émerger mes caresses sur votre sein symphonie, sur votre mamelon mélodie et l'aréole, quand vous êtes le modèle sur les tableaux des galeries et musées. Comment aurais-je pu m'abreuver à votre fontaine et prononcer un mot de votre livre des merveilles, quand depuis la nuit des temps, vous êtes la source vive des formules lumineuses. Comment aurais-je pu conquérir toutes vos abondances, et de votre champ fleuri, faire bombance. Comment aurais-je pu, seul contre mille vertus, souscrire à tant de convoitises, sans folle outrecuidance. La plupart des filles haïssent avoir une stature, je ne crois pas que vous êtes de celles-là. Et la plupart des filles méprisent les gars qui se laissent mystifier par leur icône à elles, je ne crois pas que vous êtes de celles-là non plus. Je suis persuadé que vous aimez chez vous, le sentiment d'être cette grande que vous êtes. Parce que vous avez conscience de votre valeur et il vous plaît de vous distinguer de la moyenne statistique. Vous n'êtes pas non plus, celle qui répond en écho ou qui agrée dans le chœur des moutons. Vous êtes audacieuse, intrépide, et si désirable. Mon enthousiasme de me souvenir de vous, autant que votre dédain de vous souvenir de moi, se transcendent dans votre sourire indulgent, pour les deux enfants que nous étions, dans l'antichambre de cette nuit 14 mars.

La nuit du 14 mars

J'écris ceci devant vos quatre photos, gros plan de votre visage, devant moi. Il me plaît tant encore aujourd'hui, de revivre l'interdit entier, de vous imaginer dans mes bras. Étant donné que je me suis permis de vous garder par paresse et hébétude, dos à moi, dans le lit humiliant votre splendeur. Aujourd'hui, il ne serait que juste retour des choses, que vous m'ordonniez de me détourner de vous, me privant encore de votre splendeur, en exil de votre galaxie. Ma vie a été éblouie par le phare Marilem, mais à jamais stigmatisée, nuit cardinale, nuit de toutes les complexités, de toutes les richesses, même si elle a été sinistre, pour vous. Vous n'avez surtout pas besoin que je vous en parle. Je vous entends me dire : Pitié. Surtout pas ça. Il me faudrait ici, me taire tout de suite pour l'éternité. Mais l'éternité ne suffit pas pour saisir la nature de ma déroute. Voulez-vous me dire, on l'a fait exprès ? Quel augure donc a aligné contre nous, sur le champ de bataille de notre lit, tous ces éléments gigantesques et malveillants au même moment, nuit froide et venteuse, dans une maison à la charpente fourbue, assiégée par les bourrasques faisant siffler les fenêtres, sans lune aucune, le Saint-Laurent tout entier dans son mouvement titanesque vers l'aval, abandonnant la fosse de Québec, et provoquant ainsi cette marée basse aux prises avec tous les interdits de Saturne, en plus de l'anesthésie et la torpeur inoculées par Neptune. Tous ces éléments hostiles contre moi contre vous, des présages du malin, cette seule nuit où nous avons été fatidiquement rapprochés par l'audace de toutes de vos féminités, votre cœur admirable, et puis qui sait, je ne l'ai jamais su, le sais-tu, toi, ma chérie si douce… ? J'aime vous tutoyer, comme j'avais le droit de le faire alors, qu'il m'est doux de vous tutoyer encore. Le sais-tu, toi ? Si ton cœur admirable… Et puis, la clé de ton énigme enchanteresse, qui m'a tant tourmenté, si tu me la révélais aujourd'hui, ma tendre, si tu me la révélais… J'attends ma douce chérie… j'attends après vous… J'attends votre réponse, parce que vous êtes la tendresse de ma

vie. Votre point de vue, ma chère. Je l'attends maintenant… à l'instant où vous lirez la présente adresse, pour que vous me la révéliez, votre énigme enchanteresse, pour me le faire croire un court instant, que votre cœur admirable a pu être un instant, fût-il instant d'égarement, fût-il instant de tendresse biunivoque, fût-il une attention bijective dans l'orbite de votre amoureux passé, présent ou futur, qui sait si votre cœur admirable a pu être un instant, cette nuit-là, cette nuit de toutes les sujétions, cette nuit de toutes les splendeurs et turbidités réunies, votre cœur… a-t-il été, fusse qu'un instant… à portée de mes lèvres ? La félicité de toutes vos lèvres, cette félicité hellénique comme Pénélope, connue d'Ulysse seul, et que votre place, votre place ne peut se concevoir ailleurs que dans mes bras vos yeux. La seule place prévue dans la revanche de l'histoire, en contravention de toutes les conventions, au-delà des virulences de la mémoire, à l'encontre du mirage de vos certitudes d'hier et de ce jour, mais la seule place qui résout les matins de chacun de vos royaumes, qui induit la résolution harmonique en fin de mélodie, et qui met au monde l'inéluctable fleuve de toutes nos intimités, depuis le midi de votre premier regard, quand je me suis tourné vers le vôtre, happé tout entier par les songes de mes nuits pleines lunes, vous êtes ici ma toute chérie, tout près de moi, vous êtes la jeune femme la plus émouvante de toutes mes figures mythiques, pour nous accueillir tous les deux, et vous ne m'avez pas écarté. Marilem, comme la Marie du Saint-Laurent à l'Île aux Coudres, mère de toutes les fécondités, infléchissant le millénaire parcours des oies blanches, le regard altérant la cosmogonie, rédemptrice des songes de l'enfance, pourvoyeuse de la Suite du Monde de Pierre Perrault, pour la première fois de votre baiser, devant votre regard nouvelle France, Ève elle-même, à l'instant où j'écris cette adresse, à l'instant même où vous la lirez, si vous la lisez, et pour toujours, ma Marilem tout entière, la mythique prolixe, l'onirique proliférant, vos bras éternités accueillis enfin, dans mes bras réels du Québec.

Vous êtes la gardienne du « nous »

Je savais qu'il serait difficile de pouvoir vous acheminer un envoi. Mais ce fut un réel bonheur de croire en la possibilité de retrouver, dans ma mine obscure, le plus prodigieux des filons vers la pierre précieuse. Si vous permettez, je veux m'adresser ici à l'épouse, la mère, l'écrivaine, la musicienne, que sais-je encore, la chanteuse, la professeure et l'artiste, faisant partie des forces vives de la société, que j'ai eu le bonheur de rechercher depuis quelque temps. J'appréhende votre réaction spontanée. Vous me croirez immature, demeuré, ou au mieux jovialiste. Ma langue est ce qu'elle est. Vous allez, je le sais, vous baser sur mon type d'écriture, sur mon choix de mots, sur mon rythme d'élocution, sur ma non-orthodoxie de pensée, pour circonscrire l'identité de la personne que je suis devenue, si je suis devenu quelque chose. Vous m'attendez, à bon droit méfiante, au détour du moindre résidu de notre impasse, au moindre débris subsistant de cette dérisoire implosion, échaudée pour toujours d'un pareil naufrage, sans illusions sur ma résurgence, et sans indulgence, pour pareille déconfiture. Si je suis devenu un adulte, ce fut à mon corps défendant. Responsable oui, altruiste peut-être, discernant, probable. Mais adulte jamais. Et tout au long de ma présente adresse, je ne préfère pas, composer beaucoup avec l'adulte, je voudrais m'adresser à celle qui a une infinie nostalgie de la fraîcheur de l'enfance, et qui croit encore qu'il est possible de vivre en adulte, puisqu'il va de soi et que l'on nous le demande, mais avec une âme d'enfant, et d'être en contact permanent avec les plus beaux fleurons de ses facultés juvéniles. Bien sûr, vous appuyiez mon point de vue, sans l'endosser pour mon cas d'espèce. Cela ne m'empêche pas de poursuivre comme un enfant, ma course vers la conscience. Vous m'avez confirmé avec raison, dans la seule lettre que vous ne m'avez jamais fait parvenir, que j'étais un enfant, et je le suis resté en bonne partie. Je vous horripile encore davantage en vous disant ceci, et j'en suis bien désolé : On ne tergiverse pas avec son identité. Ceux qui

tergiversent le moins avec leur identité, sont ceux qui évoluent le plus. Mon identité est malléable et en constante translation dans mon devenir ontologique. Mais rien ne peut me faire devenir ce que je récuse. Je veux ici vous rassurer, si vous n'êtes pas déjà en train de vous moquer de moi, je ne suis pas excessif du tout. Je voudrais être seulement un peu attendrissant à vos yeux, vous voyez comme je suis jobard, vous en avez vu des pires et j'en suis honteux. Vous allez me dire que je n'ai aucune idée des dimensions de la personne à qui je m'adresse, aucune idée de sa stature, aucune idée du gigantisme des subtilités qui vous habitent. Malgré tout, je crois modestement que je peux me tenir honorablement quelque peu au diapason peut-être, de quelques-unes de vos dimensions et subtilités. Quand vous prendrez connaissance de la présente adresse, le Roucoul de notre « nous », vous demande de le faire avec votre bienveillance et magnanimité naturelles, les mêmes qui vous ont retenu dans mon sillage plus longtemps que l'avaient prévu les astres. Cette exhortation incongrue que je vous fais, est à la limite offensante pour vous, mais elle n'a rien de trop fantaisiste, même si je m'en réclame parce que je connais trop, les ravages de la mauvaise conscience. Et la plus belle des fantaisies est dans le concert des oracles qui se sont manifestés magnifiquement, et elles sont maintenant pour l'éternité, associées aux aurores boréales de Québec. Si dans la présente adresse à Madame Bouvette, j'ai inclus des mots que vous trouvez infantiles, et des formules qui vous tarabustent par leur naïveté, c'est qu'ils me semblent appropriés, et qu'ils témoignent selon moi d'une plus grande justesse, étant donné la nature initiatique, de ce que j'ai vécu dans votre tendre sillage. Je vous le dis parce que vous êtes ma Marilem et que vous l'êtes trop. Et j'adore ce trop. Cela ne m'empêche pas d'appréhender grandement votre réaction. Est-ce que vous allez m'en vouloir de m'être adressé à vous, comme je le sens aujourd'hui, dans le même sentiment de naguère, dans son insuffisance certes, mais aussi dans sa cardinalité. Je suis fait pour m'adresser à vous dans

les fumerolles de votre regard, pour que mes joues s'empourprent encore, parce que j'ai en tête de vous donner un gros bec sur votre petite main. Être assis dos à vous au cinéma du 20 février, c'est la même chose que vous dos à moi, dans le lit du 14 mars, quand je n'ai pas su, dans un lieu ou dans l'autre, m'adresser à vous dans « notre » cardinalité. C'est dans les termes de ma fantaisie, que j'aurais aimé le faire. C'est avec toute ma singularité que j'aurais aimé vous prendre dans mes bras. Une singularité enivrante ou repoussante. Une singularité qui affranchit ou qui rend servile. Une singularité qui enorgueillit ou qui humilie. Une singularité qu'on accentue ou qu'on amenuise. Une singularité qu'on appelle, ou que l'on repousse. Une singularité que l'on chérie dans l'intimité d'un même réconfort, que l'on se réserve bien au chaud pour les nuits froides et venteuses, à marée basse, sans lune aucune, harcelés par Saturne et Neptune. Et dans ce sentiment de demain, ce sentiment quel qu'il soit, ce sentiment immortel, parce que vous me l'avez inspiré, et que j'en ai été investi comme vous par le Créateur. Et si j'avais osé ce langage, ce langage partie prenante de ma fête fertile, est-ce que vous l'auriez ravalé ce langage au compte d'une immaturité, et m'auriez-vous enjoint à m'en tenir à un langage ennuyeusement corporatif. Si je m'étais adressé à vous au centre de ma kermesse de mots, dans toute la fantaisie de mon langage, est-ce que vous m'auriez répudié avec la même vigueur ? Est-ce que cette question se pose ? Je n'en sais rien. Est-ce que j'en aurais bénéficié dans votre cœur ? Ou est-ce que j'aurais démérité ? En tout cas, cette question amicale et taquine, je veux l'accompagner de toute ma tendre aménité. Il y a tant que je n'ai pas compris ma chérie, permettez ce titre que j'aime réserver pour vous. Je me suis donné beaucoup de temps pour comprendre, en vain. Le canevas de notre printemps reste une énigme entière. Elle fait de nous deux encore, la source alchimique de toute ma vie, d'où surgit un tendre espoir devant la Marilem enfant, que ma présente adresse, puisse être le

moindrement dans votre cœur, révélatrice de la tendre singularité de mon attachement pour vous. Mon espoir est inentamé et sans borne, comme celui d'un enfant. Si votre enchanteresse le veut, je vous fais part ici, de toute mon estime, même si vous n'y tenez pas. Votre indifférence me serait… Ne soyez pas cruelle à jamais. Et si c'était votre choix, ma révérence serait pareille au mouvement de danse en honneur dans les ballets de cour, dans le grand respect et la retenue de l'émotion certes, mais dans un désespoir certain. Si vous consentez dans une minute d'éternité, à prendre connaissance de ma missive sans la chahuter, sans y voir véhémence ou démence, ma vie sera en jeu, parce que je serai encore devant la belle examinatrice, qui sonde toutes les franges de mon cœur, avec un questionnaire qui correspond en tout point au profil de ma singularité non-conformiste. Comme en art dramatique, la méthode des joues empourprées me faisant accéder à une grande proximité de sensations, celle-là même que vous m'avez enseignée, dans toute sa flexibilité, ouverte à l'imprévu, dans toutes les ferveurs de l'être. Mais devant vous, l'une de ces ferveurs se déleste de la lourde gangue de mes regrets, c'est celle d'une impensable réhabilitation dans votre esprit peut-être, qui sait, un peu aussi dans vos souvenirs. Pour ce qui est de votre cœur, c'est une île du Pacifique inaccessible, je le sais bien.

Votre lettre que la rivière des Outaouais me dévoile

À la fin de votre lettre, vous m'écriviez avec une pointe de chaleur et d'ironie : « Et maintenant sois heureux mon grand ! » Je savais bien que je ne serais pas heureux avant une bien longue convalescence, ni grand, mais j'acceptais de croire par contre, grande consolation s'il en fut par l'adjectif possessif de votre formule, qu'une parcelle de notre « nous » pourrait dans votre esprit, être conservée, et que vous pourriez en être l'auteur, et la gardienne des sceaux, et que par votre magnanimité, je pourrais

rester comme un fossile, mais inentamé et intact, dans le voisinage de votre magnitude, par votre manifeste, par votre charte des droits, enregistrée à mon intention sur cassette Philips, qui me mettrait sur la voie d'une certaine métamorphose, grâce votre voix chaleureuse qui l'habite encore tout entière, votre voix de velours et cristalline en même temps, mais aussi votre regard régénérateur, votre constance à poursuivre vos objectifs, à défendre vos valeurs, votre intrépidité comme celle des voyageurs, vous me disiez adorer les expéditions, et tout le potentiel de votre déluré si charmant, ce déluré dans votre regard et sur votre lèvre, pour lesquels Faust vend son âme. Votre présence comme surnaturelle mais bien réelle, surgit éperdument et conquiers maintenant toute la pièce où je suis, et nous y sommes ensemble, et je ne vous partage avec personne. Je suis depuis toujours dans notre « nous » que vous utilisez trois fois dans votre lettre, si amèrement fétiche et allègre, parce que ce « nous » se nourrit encore de l'air que la tempête a purifié et qui annonce l'arc-en-ciel. J'étais sorti de table au milieu du souper, dans l'immense salle à manger de cette commune sur la rivière des Outaouais, aussitôt qu'on avait distribué à chacun le courrier du jour, recherchant la tranquillité et la discrétion, pour lire mon enchanteresse sur la grève en feu, ouvrant la perspective sur la marina du lac Duchêne et sur le couchant de l'Ontario tout entière. Je me rappelle de la Pavane de Fauré qui nous provenait très fort de la chambre d'une résidente. Cette même Pavane que l'on entend quand Jane Eyre, lit la lettre de son amoureux qui lui ouvre son cœur. Je m'étais alors souvenu avec grande exactitude, de la conclusion d'un autre film qui m'avait atteint plein cœur dans mon enfance, sur le thème de l'inéluctabilité d'un destin, qui montrait un orphelin dans le plan figé du générique de la fin, seul et fugitif, vaincu et humilié, devançant de peu les geôliers de son orphelinat, son regard désespéré face à la mer traîtresse, contré dans son élargissement et captif pour toujours. J'ai pu dans la tranquillité de 18 heures, avant l'agitation de l'après-souper, lire

votre lettre, parce que dans ma tête, vous étiez encore mienne, même si vous ne m'aviez jamais appartenu. J'avais reconduit dans ces mêmes paramètres, votre façon de faire lorsque je vous avais imaginé vous éloignant de la cohue, pour lire vous aussi, la phrase que je vous avais donnée à lire sur vos cils qui scintillent, le premier jour de notre rencontre, dans l'excessif de l'âme, les sens grands ouverts, au centre des ramifications du désir, l'être à foison aux ramures de l'idéal essentiel, en ange gardien que vous étiez pour moi, parce que vous m'aviez animé et protégé, lorsque vous étiez une si parfaite inconnue. Moi aussi comme vous, je m'étais éloigné de l'agitation, pour pouvoir lire, tous les sens ouverts et en prise avec mes facultés incertaines, et tous les spectres trompeurs de mon intuition. C'est poussif je le sais, mais cette image fictive de vous, le cœur aux anges, ouvrant ce message obscur que je vous avais confié, a plein droit à la vie. Et je m'en repais en votre absence. Vous n'êtes pas celle qui va s'objecter à des plaisirs de cet ordre, parce que l'écrivaine que vous êtes est en récolte constante de ces ineffables. Mais laissez-moi pour un seul instant, m'épancher ici, dans ma fantaisie passagère, menant à ce plaisir immense de vous imaginer, vous objectant justement, à ce plaisir de cet ordre. Y a-t-il sur toute la terre un être assez gobe-mouches comme moi, pour croire pareille sornette, celle de vous voir chérir mon message du 20 février, dans la ferveur de votre intimité. Vous faites bien de m'interdire de mettre ces baumes de fortune, sur votre entaille cardinale. Votre refus d'alléger mon tourment, de quelque nature qu'il soit, sera d'ores et déjà, félicité. Et je vous l'ai déjà manifesté ici encore, rien à voir avec aucune concupiscence à la sauce psychologique. Nous en sommes bien au-delà. Je sais que vous ne me reconnaissez pas cette intuition, parce que je n'ai mis en vitrine que la torpeur de mon urbaniste débile. Je me délecte de votre interdiction d'apposer moi-même un baume sur ma blessure. J'en conclus que je vous ai aimé cruelle. J'en prends conscience à cet instant même de ma réflexion. Vous ne pouvez

pas, j'en suis persuadé, me haïr davantage à cause de cette constatation. J'insiste derechef auprès de l'adepte forcenée des viles psychologies que vous étiez je crois, et avec les modes si courantes qui tapissent ladite vie amoureuse contemporaine. Je récuse impérieusement les lois de l'attraction des amoureux telle que prescrite par la convention. Je me souviens de mon courage. Oui il m'en a fallu, mais un courage qui me venait de vous. J'ai aimé ce courage trempé à votre nom. Le soleil était bien haut encore, mais il ne m'était d'aucun secours. Cette même lettre, que je tiens aujourd'hui, dans ma main gauche pendant que j'en fais une lecture ambidextre, je la regarde intimement, elle est bien préservée, parce que votre papier était de qualité, et l'encre bleue également, et vos phrases ductiles coulent encore comme eau vive. Mais vous pensez que je peux la regarder ? Vous pensez que je suis capable ? La perception lucide a ses limites. Cette lettre, c'est la même, elle est ici sous ma prunelle, sous ma gouverne des émotions, mais je ne peux pas bien la toucher, ni la lire en pleine conscience, mais elle est pourtant dans ma main et devant mes yeux. Je vous étonne n'est-ce pas, d'avoir tout conservé de vous, toute la vidéographie de l'âme et du cœur que nous avons mis devant le fait accompli, et tous vos présents. Parce que bien sûr, vos présents, ce sont une assez grande gratification, et ils sont faits sur mesure pour mon épanchement millénaire dans le nid de mon souvenir. Une fille m'avait dit, le plus naturellement du monde, mais sans le croire vraiment, cette énormité au long cours, à laquelle son conformisme l'obligeait à adhérer : « Je ne savais pas que les gars pouvaient être sensibles. » Dans votre lettre, vous ne m'avez pas surpris, vous avez été logique, constante dans votre philosophie, et conséquente avec vous-même, mais je n'ai rien compris et je ne comprends pas plus aujourd'hui. La collectivité du Québec, et au premier chef, vos parents, étaient tout entiers inclus dans votre écriture, dans votre point de vue, dans votre opinion et dans votre sentiment quel qu'il fût. Ils y étaient bien avant vous, à l'origine de votre lettre et

ils vous la dictaient, malgré votre complète emprise sur votre devenir identitaire, et sa juste formulation. Je sais que je suis injuste et je vous demande de me pardonner. Et ici, je ne fais ni de près ni de loin, référence à ma fixation taciturne sur votre Aphrodite de l'île de Lesbos, malgré mes prétentions et ma vulgarité qui me faisait la placer à l'avant-plan. Je reste obstinément Virgo ascendant Chaste, peu importe mes ternes atermoiements et mon égarement d'alors. Malgré votre souveraineté de cœur et de pensée, malgré votre grande maturité à vingt ans, la collectivité vous a instruite vers le rejet de ma première singularité, qui était celle de mon langage étriqué. Pourtant vous êtes une artiste, je n'ai pas compris, je ne comprends pas plus aujourd'hui. Ce que j'ai compris toutefois, c'est que cette fronde acérée, élirait domicile en moi pour toujours, mais qu'elle avait touchée pour mon bien selon vous, la fraîche caverne d'un volcan endormi sur ma taquinerie et ma fantaisie. Je me suis mis à chérir cette fronde acérée sur ma taquinerie et ma fantaisie, et la main de celle qui la conduisait, et qui avait eu le droit de ne pas estimer ni l'une ni l'autre. Et de plus en plus, je me suis mis à élire domicile dans les formants même de votre voix, dans le plus intime de vos harmoniques, mais aussi dans la mienne voix. Je me suis mis à élire domicile dans la calligraphie de votre lettre, mais aussi dans la mienne calligraphie. Je me suis mis à élire domicile dans votre pensée et dans les principes qu'elle sous-tend. Mais aussi dans la mienne réflexion. Je me suis mis à élire domicile enfin, dans chacune de vos 4 photos, gros plan du visage, qui me font pleurer encore aujourd'hui, parce que vous êtes trop belle, cette femme fée mais bien réelle dans mon souvenir, si appropriée pour chaque incidence de ma singularité, correspondant à mon rythme de naissance, est depuis les origines de l'univers, prévue pour ma singularité. Je suis investi moi aussi du même désir de vivre, que les soldats malheureux de Montcalm, venus de Giffard et de la côte de Beaupré en renfort, parce que c'était leur quartier général,

montant à pied jusqu'à la haute ville pour respirer pleins poumons une dernière fois, le vent acéré des plaines d'Abraham du Québec des siècles futurs, une toute dernière fois, s'épanchant dans la rumeur de 16 heures, quand se manifestent à leur vue, toutes les Plaines déployées dans leur nudité, et la rafale si fraîche du dix-huitième siècle, et le souvenir de leur dernière rencontre amoureuse dans une maison ancestrale de Beauport, à quelques distances de la rue Rancourt peut-être, cette dernière rencontre amoureuse infiniment précieuse, compte tenu de leur sinistre destinée, et compte tenu de mon inertie et ineptie et tant et tant, qui m'ont valu une telle disgrâce dans votre souvenir, et une telle déchéance dans le fortissimo de vos jours, sans aucun espoir, d'être remodelé un moment, dans votre esprit et dans votre tendresse.

Cette tendresse, il faut l'adopter pour l'éternité

Aujourd'hui, j'ai une grande considération pour votre immense tendresse de jadis, en réserve pour votre amant passé, présent ou futur. Cette inexorable fatalité m'était alors insupportable. J'avais imaginé bien des subterfuges pour instruire une possibilité autre, fût-elle infime et improbable dans la placidité des certitudes. Comme la magie, l'alchimie ou l'hypnose. Mais au printemps, la débâcle ne surprend guère la rivière. L'enthousiasme de la présente adresse, n'a pas pour but de vous persuader de quoi que ce soit, elle n'a pas pour but non plus, de vous prouver mon attachement, cet enthousiasme ne manifeste donc que lui-même et vous le rejetterez si vous voulez. Je suis fermement persuadé de ma valeur relative, et la non-reconnaissance de cette mienne valeur, je la mets au compte entièrement de la turquerie des autres. Vous connaissez en plus, mon aversion infinie, pour toutes les conventions du dire, du faire et de l'être, ce qui inclut les us obligés, les coutumes forcenées, les complicités dans la faiblesse, les complaisances

intéressées et toutes les formes d'opportunisme. Je vous ai demandé de ne pas être cruelle à jamais, mais de me faire croire que votre cœur admirable a été, ne fût-ce qu'un seul instant, à la portée de mes lèvres, en me donnant la clef de votre énigme enchanteresse, qui vous aurait fait me répudier dans tous les cas d'espèces de mes identités, de mes actions ou comportements, de mes formulations du dire, et de me permettre après ce long séjour à Alcatraz, un début de réhabilitation, à mes propres yeux. Je n'insiste pas plus. J'aime bon nombre de mes réponses, elles me suffisent largement mais pas toujours. C'est ce qui m'amène à m'adresser à vous aujourd'hui. Si à ce stade de mon adresse, vous êtes habitée par une grande perplexité, si vous demeurez bien installée dans la conviction de naguère, si vous vous demandez : Mais pourquoi un tel délire ? À quoi bon cet embrouillamini ? Quel est le sens de tout cela ? Je ne m'emploierai pas à vous persuader de rien, à vous faire la preuve de quoi que ce soit, à mousser ceci, à minimiser cela. Toutefois, gardant en compte tout le désarroi que je vous ai infligé, gardant en compte, tout ce déficit d'estime que j'ai tant creusé, gardant en compte tous ces contretemps dans votre agenda d'alors, gardant en compte toutes ces algarades que j'ai si maladroitement menées, permettez-moi chère madame, de vous demander de vous souvenir, juste pour un instant, lequel pouvait être votre sentiment, aux premières heures de notre tendresse, je revendique et reconduis à nouveau l'existence de ce « nous ». Si une sorte de tendresse a vécu, si vous avez aimé la vivre au moins une seconde, personne ne peut vous l'enlever, pas même tous les démons de la terre, encore moins mes impairs et impertinences. Et ce sentiment des premières heures de notre sorte de tendresse, personne ne peut le reconnaître à votre place, vous seule pouvez le reconnaître ma grande chérie. Cette tendresse si courte fut-elle, c'est le sentiment inaltérable de toutes vos spontanéités, c'est le sentiment d'airain à la mesure de vos fines et délectables subjectivités, et c'est le sentiment souche que vous avez enfanté.

Nous sommes les seuls, vous et moi et personne d'autre, à pouvoir reconnaître et adopter pour l'éternité, cette sorte de sentiment qui fut le nôtre, fut-ce qu'un seul instant. Cette sorte de sentiment en dépasse bien d'autres. Notre sorte de sentiment, n'a rien à envier en tout cas à la canaille heureuse, qui se devise des « je t'aime » dans le miroir terni d'un voyage au pays de la convention. Notre sentiment a dû avoir la force des titans, parce qu'il a essaimé ensuite, malgré tant et tant. Cette sorte de tendresse est présente tout au long de mes turpitudes, de mes mesquineries, elle peut même de préférence, affleurer à mon insu et au vôtre. Cette tendresse peut affleurer même, dans toute votre désillusion et dépit. Cette même tendresse, je la chéri dans chacune de vos visites taquines par téléphone à minuit juste, et le souvenir de nos conversations quelles qu'elles fussent, font les beaux jours de chacun de mes printemps depuis. Et celui en provenance de la Mauricie, l'était-il vraiment, le samedi soir de Pâques, qui m'a rendu à la vie, parce que je vous avais cru déjà perdue à jamais. Cette conversation me réconcilia un temps, avec bien des présages. Ça non plus, vous ne l'avez jamais su. Mais qu'importe à quiconque de tout savoir lorsque ces secrets ont la saveur des regrets.

Ce message sans message, sans l'ombre de votre voix

Et même ce message si amer, acheminé à Gatineau, pour vous assurer que je n'avais pas fait le saut de Leucade. Vous vouliez à bon droit vous rassurer, et ce geste vous honore, mais sans avoir ressenti le moindre élan pour une simple communication factuelle. Votre appel téléphonique à mon bureau d'urbanistes, me prouva hors de tout doute, que vous étiez grande humaniste, et moi un être méprisable. Votre message magnanime et bienveillant était pour cause, silencieux, mais il était à moi adressé, votre message sachant me retrouver au fond de la turgescence de ma défaite cuisante, ce message symbole de votre

absence définitive, m'a pourtant réconforté. Vous étiez venu me visiter dans la servilité malodorante des lépreux du Moyen Âge. Vous ne pouviez plus supporter le moindre rapprochement, même le rapprochement virtuel à 400 km de distance. Cet appel téléphonique entendu par la seule réceptionniste, sans message aucun pour moi, sans l'ombre de votre voix, tous vos mots effacés, m'a mis au parfum de mon avanie. Je méritais donc tout cela ? J'étais donc à ce point, une loque ? Je me le suis demandé. C'était donc vrai, puisque je l'ai cru bien longtemps. Je me souviens de bon nombre d'examens de conscience dont je m'affligeais dans la lucidité des petits matins, ou bien de ces séances de dissection de l'âme et du corps pour sonner l'alerte à la bête, et ces segments de conduite automobile la nuit, me regardant les yeux dans le rétroviseur, pour interroger mon degré d'abêtissement. Les yeux du loup de la légende, les yeux du diable, rien n'était comparable aux miens, pour leur degré de dégénérescence. Selon vous, mes yeux n'étaient pas estimables d'aucune façon, et je vous ai cru comme le poisson croit l'appât. Je ne savais plus beaucoup à quelle étape j'étais dans la chaîne d'évolution de l'homo sapiens. Le résidu humain que j'habitais jusqu'à nouvel ordre, c'était le même résidu qui, deux mois auparavant, ne pouvait écouter votre voix et vos mots sans pleurer, qui ne pouvait vous regarder sans être au paradis. Vous avez pensé à tort que j'étais dépressif. Toute personne qui vit ce type de désillusions, ne pense pas le moindrement à la mort, elle veut vivre, elle le veut absolument, envers et contre tout. Il est si doux de donner la preuve aux autres qu'on peut se passer d'eux pour toujours. Moi je me suis mis à travailler comme un fou, et parfois à vouloir comme un fou prouver à l'autre demi de l'humanité, que je n'étais pas complètement dépourvu de cette humanité. L'énergie est décuplée par cette aptitude prodigieuse au bonheur qui n'est pas employée, qui n'est pas reconnue, qui ne peut être satisfaite que par la jouissance dévorante, seule conclusion, et comme on le dit en musique, seule résolution de

l'incalculable surabondance de sensibilité dont on est pourvu. Cet état n'est aucunement dépérissement, cet état c'est l'ébullition de tous les acides sulfuriques de l'âme, c'est la délitescence des inhibitions du cœur et de l'esprit. Vous avez tant fait advenir. C'est la cigarette que vous tendez à votre condamné. Voilà pourquoi, chère amie, je me fous ici dans le prochain paragraphe, de ce que vous pensez de moi. Je me fous de ce que vous pensez de ma complainte. Je me fous de ce que vous pensez de ma singularité de pensée que le créateur m'a échue. Je me fous de ce que vous pensez de ma chasteté d'alors ou d'aujourd'hui. Je me fous de ce que vous pensez de ma soumission en votre présence. Je me fous de ce que vous pensez de mon inclination pour ceci ou pour cela. Je me fous de ce que vous pensez de mon élocution. Je me fous de ce que vous pensez de l'urbaniste que j'étais. Je me fous de ce que vous pensez de mes ancêtres et de ma famille. Je me fous de ce que vous avez pensé de toutes mes insuffisances et de mon reliquaire de réflexes hésitants. Je me fous de ce que vous pensez de ma naïveté de croire qu'avec pareil arsenal de crudités paillardes, ou d'expressions infantiles, régurgitées par un adolescent qui a perdu toute crédibilité, sinon son honneur, et qui vous tient ce discours à la limite du bon goût, croyant comme il n'est pas permis, à l'encontre du simple bon sens de forger le début, de l'esquisse, de l'ombre, d'un espoir de soutenir quelque peu votre attention sans vous ennuyer majeurement. Si dans ce paragraphe, j'ose vous dire que je me fous de ce que vous pensez de moi, je vous en donne ici la raison : Le paradis, je l'ai entr'aperçu, c'est le fauve des cardinales pensées, et votre charme d'équinoxe, dont vous n'étiez pas tout à fait consciente, et qui le décuplait, cette Marilem que vous avez mise au monde et incarnée pour un court moment juste pour moi, n'est-ce pas que beaucoup de votre magnificence, vous l'avez mis au monde, juste pour moi. Je suis prétentieux n'est-ce pas ? Je le crois intimement, et c'est pourquoi j'ai en moi, au tréfonds de moi, à cette seconde même, un doux réconfort, mais pour toujours une douleur

métaphysique. Votre magnificence, pour une seconde, juste pour moi, dont l'ampleur et la flamboyance m'ont été plus préhensiles que vous l'avez prétendu. Si ma naïveté vous est ici insupportable, je vous prie de la laisser vivre quand même un court instant dans mon cœur, parce qu'il me semble que je le mérite, car j'ai vécu tout cela et j'étais assez jeune moi aussi, pour ainsi alléger pour la même période cette fronde que ma destinée, par l'effet de votre catalyseur, a implanté dans ma gorge. Les ténèbres, je connais aussi, je ne remercie pas le ciel, d'y avoir une fois sombré, mais puisque c'était ma partition prévue, je suis reconnaissant au divin d'y avoir accédé et d'en être sorti indemne, parce que je vous tenais presque dans mes bras. J'ai connu le malheur d'être chassé du paradis. Et j'ai été le plus misérable de tous. Jamais personne ne pourra envisager ce que j'y ai vécu. Urgence de m'engourdir, de vaguer dans le travail, de sombrer dans l'oubli du temps, de rester gisant dans la course, d'annihiler mon trésor de sensibilité, de mépriser l'ambition, de ne plus croire en l'amour. Cette immense et vaine liberté, dans ce Québec rempli jusqu'à plus soif, de rectitude Beau Dommage, obligé d'être débile pour alléger un peu sa solitude. Mais liberté du cœur de quand même m'aimer un peu, qui m'empêchait de m'auto mutiler. Nous avons dû être bien rapprochés, pour pouvoir s'opposer autant. Et si nous nous sommes opposés autant, c'est simple, nous le devons à notre grande parenté. D'accord, vous pouvez me taquiner encore. Entre nous deux, de parenté, nulle trace. Mais ma chérie, toute l'harmonie de votre ascendance, vous donne les coudées franches sur vos photos, pour la résurgence de tous vos plans de vie, et la reconduction de toutes les dimensions de votre naissance. Vous le faites comme il doit être fait i.e. avec tout le registre de votre confiance, et toute la latitude que vous donne votre ancrage dans votre québécitude et votre trésor culturel. Préalable sine qua non à la communication. La communication factuelle, au sens où on l'entend dans la société ne mérite pas tant d'égards. Il y a tant de soi-disant grands

communicateurs, qui sont les plus béotiens dans la spontanéité et l'improvisation, et surtout dans l'intimité, où ils le sont tous, ce que tout le monde admire, même leur conjointe qui s'en contente ou s'en opacifie l'âme. Seule la connivence dans toutes les expressions de l'être intime, peut exhaler les plus belles promesses. Seule la parole la plus personnelle, donc la parole dévergondée des conventions, peut aspirer et remplir les promesses de l'étreinte amoureuse. La vôtre était de cette trempe et elle était cardinale jusqu'à moi. C'est la vérité entière, que j'ai apprise de votre bouche. Autrement, chacun reste amèrement en deçà de tout.

L'examen d'admission à votre Athénée

Si vous avez vécu plus d'une tendresse, vous le méritiez chère amie, et j'ai le droit d'en être encore jaloux. Je sais bien que vous connaissez comme moi, ce qui a empêché le complet affranchissement de la nôtre, de son élargissement et de son accomplissement : ce n'est pas tant ma défluviation du « sens de l'être, de la communication, des relations interpersonnelles » selon ce que vous me disiez dans votre lettre. Mais bien, parce que j'avais échoué tout à fait, l'examen d'admission de votre Athénée. Je n'avais rien des grandes qualités de votre papa, avec qui vous aviez été, et étiez toujours immensément en amour, et qui vous fait accepter avec empressement tout ce qu'il vous demande. Je ne pouvais donc pas bénéficier d'une courte estime, encore moins d'un impensable début d'admiration. Voilà tout. Je me regarde moi-même à l'instant même, dans notre journal d'hier, moi cet oiseau moche, qu'adorait tant Riopelle. Il disait souvent, qu'il aimait par-dessus tout, les oiseaux moches. Et en contraste, je me souviens avec une nette précision, dans ces conversations que j'avais avec Joanne, ou celles que j'ai eu avec d'autres dans les années ultérieures, quand il était question de ma Marilem, avec quelle sylphide, je dessinais votre portrait.

Personne ne vous apprendra que vous êtes intelligente, que vous êtes belle, que vous êtes fine. Mais moi, l'assiégé de toutes les singularités, en présence de votre splendeur, j'ai cette fine témérité, qu'il me revenait de vous le dire enfin, avec ma sorte de tendresse, particulière tendresse, mais tendresse admirable du seul fait que c'est vous qui l'avez mise en route, et menez à terme, et tendresse que vous m'avez instillée dans les veines, même si elle n'est pas de la lignée de celle que vous avez pour vos élèves, n'osant évidemment pas déborder, du côté de vos enfants, de vos parents ou de vos amoureux. Malgré tant et tant, il me revenait de le dire à mon Artémis, « fille de Zeus, sœur jumelle d'Apollon, déesse de la Lune et de la chasse, vierge et cruelle qui, escortée de nymphes, hante les bois encore de la nuit inentamée du 14 mars, à la poursuite des fauves, qui fait sacrifier Iphigénie, mais exauce Aréthuse, qu'elle transforme en fontaine. » Et si dans une prochaine vie, le veinard devant tant d'abondances, rencontrant encore la déesse de la Lune et de la chasse, si je passais haut la main, grâce à votre bienveillance, votre examen d'admission, et que vous me disiez encore votre prénom sur les lèvres de votre absolu, me serait-il interdit de penser prêt d'un gouffre immense, que votre cœur ait pu un instant être à la portée de mes lèvres ? Ici, j'implore le Très Haut. Pourquoi faudrait-il que plus jamais, je ne l'entende votre nom si doux, votre nom qui appartient au livre des plus beaux contes, que vous m'avez fait connaître, là où je pourrai toujours vous retrouver.

Vous connaissez le sous-texte de mes deux lettres

Je sais bien, que ma présente adresse ne pourra pas se hisser à votre hauteur, mais je souhaite néanmoins, qu'elle puisse un peu, dissoudre une part de votre indifférence, et s'approcher un tant soit peu de votre dignité. Qui peut dire alors, si elle pourra le moindrement, intéresser votre souvenir. Chère Marilem, à supposer tant et tant… ne verrez-vous dans mes propos

d'aujourd'hui, comme dans mes lettres, que turbide méconnaissance, qu'irréductible crédulité, que cupidité coléreuse, ou bien pire encore ? Vous le saviez-vous, oui, vous le saviez outrageusement, qu'il y avait autre chose dans ces deux lettres que je vous ai fait parvenir, en deçà de ma turpitude, et au-delà de mon amertume. Quelque chose que seul un ange comme vous, peut déceler et percevoir. Vous le saviez, mais vous l'avez gardé sous silence et sûrement promptement oublié, parce que ça faisait votre affaire de tout oublier, parce que je vous avais tracé moi-même ce chemin rédhibitoire, que vous avez rapidement emprunté, capitalisant comme moi sur ce même argument de mon ineptie, que je vous avais fourni moi-même, si heureuse de souscrire comme moi, à mon manque d'estime personnelle, si empressée de corroborer mon auto dévaluation, et de dériver sans vergogne comme moi, avec moi dans le à quoi bon, dans le cynisme et dans le dédain de tout ce qui est en marge, ou en périphérie de la convention. Je ne vous en veux pas, vous étiez très mature mais n'aviez que vingt ans, et vous ne me connaissiez pas une miette, tout en croyant bien me connaître, et parce que toute votre famille et toute la société québécoise, s'exprimaient à travers votre pensée, et que le cœur de ma Marilem gravitait déjà dans la galaxie de votre amoureux passé, présent ou futur, et que vous étiez d'ores et déjà captive de votre bonne fortune. C'était votre prérogative et votre droit le plus absolu. C'est très beau, et je ne vous jalouse pas trop. Vous deviez être rayonnante comme la reine de toutes les Mauricies. Je vous ai imaginé souvent avec l'un d'eux. Je n'avais aucun moyen de les imaginer chacun, surtout aucune inclination, sauf peut-être par le témoignage succinct de Joanne, qui vous a rencontré avec votre époux, je crois à Québec. Cette douleur de vous savoir euphorique avec lui. Et celle de vous voir dans toute votre fantaisie gestuelle et langagière avec lui, qui avait lui, me disiez-vous « le sens de l'être. » qui n'est souvent que le sens de la convention de l'être. Malgré votre immense sens artistique, qui

inclut forcément une noble marginalité, vous aimiez à bon droit, les dimensions les plus rassurantes du dire faire être. Cette douleur, je l'ai adopté comme on adopte un enfant. Immensément et éperdument. Je vous ai vu, les bras grands ouverts, comme vous le faites devant votre papa ou parfois je présume légitimement, devant vos camarades de facultés. Et il a mis ses mains sur vos hanches, faisant fi de la mise en garde de Brassens. Et vous avez consenti vos petites lèvres rosée du matin. À quel moment ? Certainement au moment de la Marilem trop douce nuit lionne. Probablement cette même nuit où vous avez été trop cheveux avalanches, la nuit où vous avez été trop cerceau sur vos hanches, la nuit où vous avez été trop petite robe genou qui ouvre, la nuit que vous avez été trop chevilles grandes boucles qui bougent, et trop vos petites cuisses altitude. Ce sont toujours ces nuits-là, où il faut vous croquer tout entière, parce que tous vos ancêtres parlent en vous, et happé par votre regard et votre voix, il faut bien circonvenir les dérélictions et se liguer aux oracles. Quand vous nous apparaissez comme la fée de toutes vos Marilem, et que l'on est obligé de vous prendre dans la ferveur d'une infinie tendresse, et de s'assouvir dans une terrestre réalité, comme le fait l'ange Marion dans Les Ailes du Désir.

Il faut d'après vous, que j'en revienne

Vous pensez que je fais preuve de complaisance malsaine, et qu'il faut que j'en revienne un jour. Moi je crois que c'est ma seule nourriture de penser à vous, et je ne pense pas pouvoir en revenir jamais. Expliquez-moi comment je pourrais en revenir. Je pose amicalement cette belle question à ma maîtresse, parce que dans ma réflexion si longue, vous êtes ma tendre maîtresse, j'aime même vous le répéter hardiment, devant vous, moi, ici, maintenant, et le dire au monde entier. Vous pensez qu'il existe sur l'échelle Richter, un type de secousse qui ferait remballer d'un bloc, dans l'empennage du temps, l'embellie de notre court

printemps passée ensemble, dans tous mes capteurs sensoriels et dans mon imagination et dans mon espoir. Je sais que vous ne me prenez pas pour un être insensible. Mais peut-être me placez-vous au centre de la fade statistique ? M'attribuez-vous des traits de caractère du collectif masculin ? M'enrôlez-vous par commodité, dans une grille d'analyse pas faite pour moi ? Me confondez-vous avec un référent qui m'est étranger ? Peut-être ne jurez-vous que par la vraisemblance. Peut-être imitez-vous pour un instant, tant de gens qui n'ont de rationnel que leurs conventions ? Ou comme seule liberté, celle de ne pas mériter ce qui leur arrive ? Peut-être pensez-vous encore que je me résignerais à des règles du jeu pas faites pour moi et que j'en serais au sens premier du terme, confondu ? Vous pensez que j'étais aveugle devant la sirène et sourd à son chant ? Vous pensez que mon souvenir s'est estompé, ou magnifié dans l'imaginaire ? Vous pensez que ça s'oublie une Marilem ? Toutes mes cellules sont sous l'empire de votre attraction universelle, cette douleur c'est une douleur Marilem, et elle me vaut votre promiscuité, et cela c'est déjà tant et tellement. Votre doigt restrictif sur ma lèvre, m'enjoignant de me taire, c'est quand même une partie de votre petite main trop Marilem que j'ai goûté dans ce moment frontière, et cette petite main, c'est quand même l'avant-poste de votre sein, ou le velouté de vos lèvres. J'ai ainsi par votre geste spontané, votre inattention d'une seconde, j'ai pu presque goûter à vos lèvres. Je l'ai fait comme un fou, à votre insu. Ça vous ne le saviez pas. Si je m'ingère indûment ici dans votre intimité, c'est parce que je crois que vous m'en donneriez vous-même le privilège, ce privilège d'indult, en dérogation du droit commun. Car je vous sais de cette stature et que moi, toute ma vie est une dérogation au réflexe de la convention et l'on me consent d'emblée cette dérogation ou ce privilège. Et nous savons bien tous les deux, que les deux enfants que nous sommes toujours, les deux enfants de notre même tandem toujours, malgré votre entière mésestime pour ma personne, vous consentirez dans ma

pensée et dans mon imaginaire, à placer encore votre doigt sur ma lèvre, vous ne seriez plus Artémis, déesse de la lune et de la chasse, qui supprime et transforme en fontaine, mais la préhensile Aphrodite. Si vous m'avez asséné cette dalle, c'est qu'à vos yeux, je la méritais. Et tout ce que je mérite à vos yeux, je saurai encore l'adopter et l'apprécier, comme j'avais adopté, comme allant de soi votre manque d'estime, qui m'était insupportable depuis le début, comme j'ai plus tard, adopter d'emblée les conclusions de votre lettre, comme le crépuscule adopte l'obscurité.

J'ai souscrit sans nuances, à l'édit de ma Marilem,

Je vous ai donné raison, bien avant la fin de la lecture de votre lettre. Je me souviens avec limpidité. Moi le banni du social québécois, qui avait été honteusement prétentieux devant vous. J'ai souscrit entièrement, bêtement et sans nuances, à l'édit de Marilem, qui ne pouvait qu'être lucide et vous l'étiez pour deux. Mais d'une partielle lucidité. Je l'ai fait mienne servilement, cette partielle clairvoyance, j'ai même favorisé l'acheminement de votre vindicte sur ma gorge et j'ai appuyé comme vous, en concert avec vous, sur la tyrannie de votre petite main. Si à vos yeux, je mérite encore une longue sentence, je m'engage à méditer encore sur vos conclusions tous les jours de ma vie, mais cette fois-ci je serai totalement désespéré, je m'engage aussi à ouvrir enfin, vos trois beaux microsillons, et à les écouter une toute première fois. Mais rien ne peut surpasser en efficacité, l'entière expérience de toutes les cardinalités réunies, quand fou d'un singulier désir fauve, comme celui de mes vingt ans, un soir de pleine lune, réunissant dans l'être terrestre que je suis, une partie peut-être des vertus de mon aïeule, qui en 1636, arrivait au Québec, avec sa fille de sept ans. Je me vautre dans l'écoute de votre voix sur cassette Philips, bien adossé dans mon lit des enivrements dissous, et vous êtes à mes côtés, l'absente si réelle,

l'absente de toutes les évidences, vous êtes mon absente sur mesure, et vous m'intimez de mémoriser des paragraphes entiers de votre livre sur les origines du langage des cultures amérindiennes, que vous connaissez par cœur. Et à chacune de mes tentatives pour m'exprimer, comme l'oie blanche domestiquée, à jamais incapable de s'envoler, et qui désespère à la vue d'un voilier complet de ses congénères qui survole son enclos, haut dans le ciel, en route vers toutes les libertés de leur ontologie, vous m'introduisez votre prescription dans la gorge, comme l'artiste avaleur de glaive peut le faire. Voilà pourquoi il me fallait vous rencontrer, pour que vous me mettiez en route vers cette ascèse. Dites-lui à celui-là, et à quelques autres, j'en sais rien, qui ont été si amoureux de vous, ça je le sais, qu'ils ont été des sacrés veinards, et qu'ils sont tant redevables à ma dérive polaire, et qu'ils me doivent tout. Et vous, vous étiez trop pour moi. Et moi j'étais simultanément, pas assez et beaucoup trop. C'est curieux comme j'ai été à la fois trop et pas assez, pour les mêmes prérogatives. Tout est éminemment en ballottage, soit par manque d'occasions, ou par un déficit d'hérédité. Mais en ce qui nous concerne, nous avions été bénis des dieux par le soit disant hasard, qui n'est que la nécessité des causes, qui nous a fait nous rencontrer le 20 février 1975 à midi, au moment précis où Mercure a cessé sa rétrogradation. Et nous n'avions aucun déficit d'hérédité, parce que nous partagions sans le savoir, le même ancêtre de la fantaisie, et disons le franchement, si la couleur de nos yeux diffère, cela ne nous empêche pas d'avoir une même communauté de vue. Je reconduis ici la même assertion passionnée, plusieurs fois formulée dans ma présente adresse : Rien ne peut altérer l'éclat des aurores boréales, même lorsque vous reconduisant à votre domicile, je retournais ensuite vers le Giffard de mon désespoir, seul avec mes incompressibles insuffisances, aux portes d'un royaume par quelque détour je pourrais trouver, et que j'avais cette confuse intuition dans mon anticyclone, que ce mien royaume pouvait être accessible pour

quelque guerrier yaki de Carlos Castaneda. Il m'importait assez peu d'avoir au cœur de ma désespérance, cette intuition de l'avenir qui m'a été enseignée par le conformisme des jeunes femmes comme vous, qui à coup sûr me mettait en route vers la fatalité d'une désillusion. Et cela n'a rien à voir avec le pessimisme qui se dévore lui-même, rien à voir non plus avec la vague connaissance des préceptes de vie. Car autant je n'ai jamais obtenu cette complicité dans l'amitié, que donne l'alignement des points de vue de routine, autant je n'ai jamais favorisé non plus, le registre des traits d'esprit, qui rallie d'emblée l'assentiment de tous les adeptes du conventionnel. Votre lettre ne m'a pas empêché de continuer à toujours chérir davantage mon enchanteresse. J'avais quand même le droit de réagir par la grimace, à votre tout à fait injuste mésestime, parce que vous avez été si effroyablement désirable pour ma vanité, si tendre pour mon rêve perdu d'avance. Quant à perdre, aussi bien perdre beaucoup. Et je vous ai perdu je crois, la tête haute.

Le tableau de nous deux, c'est l'enseigne du bonheur

Étant donné que je vous écris du bout des lèvres, et du bout de mes sentiments, parce que l'exercice me demande trop, et que je n'arrive à le faire qu'en m'anesthésiant l'âme à demi, parce que les franges si nombreuses de notre récit, me remuent à en perdre quelques réalités, une journée en marge des journées du calendrier, en marge de vos certitudes, en marge de ma délétère argumentation, vous pourriez me faire part de ce que vous avez écrit, et de votre vie d'espionne au cœur de la société secrète des fictions les plus tendres. Pourquoi ? Parce que la vie est courte, et que l'extravagance est légitime toujours, et le rocambolesque si vous ne dénigrez pas trop ce mot, peut être sagesse et que, intelligente comme vous l'êtes, vous ne consentirez jamais à l'infamie, de suivre les chemins désertiques de la non-fantaisie. Et ce qui n'est pas négligeable, vous ne pouvez me haïr, tant que

ça. Mais à quoi bon tout faire pour me donner raison. Je ne puis pas vous être à ce point indifférent. Cette fantaisie mienne, abusive et insupportable peut-être à vos yeux, n'est qu'un pâle reflet de la vôtre. Cette fantaisie vôtre, est la voie royale vers la vérité. Votre nom je l'ai entendu avec la bouche, votre nom que vous le vouliez ou pas, a pris racine là où vous seule dans mon cœur, aurez toujours un sauf-conduit. Et même si ce sauf-conduit n'a pas pu se concevoir par vous dans le passé, il vous était de tout temps réservé. Je le sais ce que vous allez me dire, si vous me le dites. Que le parchemin des rêves est bien étriqué, et qu'il a subi les plus graves avaries… Que le fil de notre connivence est brisé pour toujours… Que la vie ne permet pas de reconstruire les ponts… Que la congestion de mes objectifs a été emportée par la débâcle de notre printemps… Que nos chemins ont pris des directions trop divergentes… Bon. Je n'ai rien à vous répondre. Rien de rien. Je ne cherche même pas à trouver quelque chose. L'unique raison, la sincère et transparente raison n'est encore ici, que le manque d'estime pour ma personne. Mon âme si attachée à ce passé que nous partageons, je m'acharne à retracer ce chariot du temps prévu pour nous deux. Bien sûr, je ne pourrai jamais le moindrement imaginer, la galerie des tableaux de vos magnifiques amours. Mais le dérisoire tableau de nous deux, scintille tout autant. Ce dérisoire tableau de nous deux, il est accroché pour toujours, à la penne grinçante d'un antique moulin à vent, sur un coteau pluvieux sans grande végétation, c'est l'enseigne du bonheur, pour toute une colonie d'hirondelles, toujours les mêmes à chaque année. Ce tableau de nous deux réunis, fixe la norme de leurs plans de vol et la poésie de leur approche amoureuse. Ce n'est quand même pas banal, pour deux êtres qui se sont opposés comme des coqs, sans se douter tous deux, que l'écoute de leur voix intérieure, procédait du même photoplasme de leurs cellules respectives. Ma grande chérie de toutes les tendresses, si un jour, choisi par le concert des Dieux, j'ai le signe microscopique, comme de la vie sur Mars,

que vous avez pu, une seconde, penser à moi, sans expectorer de dégoût ou d'indifférence, je serai dès lors autorisé par la loi de l'évolution, à franchir la frontière de « l'oiseau moche, » vers le phénix de l'émotion, qu'encore personne au monde n'a soupçonné. Et il sera une fois, un second big-bang, qui fait dévaler un second commencement des temps, dans un univers familier qu'on nommera le printemps de notre rencontre. Et au cinéma du midi, l'écrin de votre regard sera générateur de tous les affranchissements, l'essaim de votre petite main instruisant les aurores boréales de Québec. L'elfe de votre petite lèvre, révélant au monde entier, son énigme enchanteresse. Car si vous êtes au fait, d'avoir accaparé mon âme, depuis le premier jour de notre rencontre, par le désir autant que par le regret, vous ne pouvez pas vous douter de l'avoir séquestré jusqu'à aujourd'hui, par l'admiration et la mythification, et que vous l'enchanterez, jusqu'à mes derniers jours. Et parce qu'une femme au cœur noble comme le vôtre, fait rejaillir par son regard et ses lèvres, notre fontaine qu'un jour, sans rien préméditer, elle a dû faire s'alanguir, mais qui est encore inscrite pour nous deux dans le grand livre de notre récit, par les rémiges de votre parole que vous m'avez un jour transmis, telle une promesse de bonheur. Je sais que vous tiendrez parole à nouveau, parce que cette parole est un joyau, et qu'un ange pourra vous remettre votre dû enfin, la félicité qui vous a fait naître en moi, et l'amour que vous m'avez révélé.

Artéfacts naturels et réconfortants

Je voudrais m'adresser à cette Marilem que vous êtes encore, parce que vous l'avez été. Car si par malheur, il ne subsistait plus rien de notre odyssée, il faudrait conclure qu'elle n'a pas eu lieu, et que nous ne l'avons pas vécue. Si je m'adresse à vous aujourd'hui, Dieu m'est témoin que ce n'est pas tant pour embrasser vos petites mains c'est dans mon cou qu'elles sont, ce

n'est pas tant pour m'abreuver à vos lèvres vos mots, parce que votre place est pour toujours, dans mes bras vos yeux, mais bien pour revoir l'astre éblouissant du regard de mon Évangéline. La ville de Gatineau, qui fut le terme de mon exil, est dans l'azimut exact de la déportation vers la Louisiane. Et s'il arrivait par comble de mal fortune qu'il ne reste aucun artéfact naturel et réconfortant, ce sera parce qu'ils auront été égarés ou occultés volontairement dans le souvenir ou ailleurs, parce qu'ils ont superbement existé et vécu bellement, malgré tant et tant. Toute prétention du contraire avaliserait la prémisse erronée, que l'un de nous deux mentait. Ma chérie dites-moi, est-ce que vous croyez encore comme naguère, que je mentais, est-ce que vous croyez encore, que j'ai supposé confusément, toute cette démesure, que j'ai « inventé » selon vos dires, toute cette embellie dans mon cœur, que vous avez représentée. Vous ne pouvez pas nier jamais, que vous m'avez fait connaître la poésie et l'amour. Cette embellie étant comme l'apparition de la Vierge, qu'importe en définitive l'état psychotique du pèlerin observateur, son degré de conscience ou la toute subjectivité de sa perception. Il reste que je l'ai reçu et perçu telle. Vous ne pensez pas qu'à bon droit, nous pouvons chérir cette image d'Épinal des deux enfants, vous l'ange, et moi, rien du tout, sans jouets, sans même pour ma part, la liberté de m'en inventer, et désespérés tous deux de ne pas avoir rencontré à Québec, le sourire de nos papas et mamans. C'est ce qui me frappe sur l'une de vos 4 photos. Comment ai-je pu être si ascétique et tyrannique et tout le reste. Et vous l'active, de tout votre potentiel, vous êtes attentiste comme une hirondelle toujours sur vos gardes.

Je vous ai aimé. C'est simple, hardi et surtout troublant

Rien à ajouter au premier chapitre de ma vie, parce que j'en ai plusieurs, et que j'aime d'amour plusieurs êtres, à moins que vous me permettiez ceci : Si ma vie se terminait dans les prochains

jours ou semaines, j'aimerais que vous soyez un peu contente du rôle théologal, que vous avez tenu dans ma partition, parce que vous êtes ma tendre moitié. Vous serez obligée d'apprendre à votre fine tendresse, que si je ne vous ai jamais beaucoup aimé d'après vous, et si maladroitement, et toujours avec la vindicte de la mauvaise conscience, c'est parce que je vous ai aimé. C'est simple, c'est hardi et c'est surtout troublant, comme le sont depuis toujours les préceptes que nous habitons tous les deux. Ces préceptes nôtres, ne peuvent se nommer le moindrement, ils ne peuvent être circonscrits dans aucune formule, ils ne sont que précellence. Ils sont notre absolu. Ces préceptes nôtres, affleurent tel un geyser du Yellowknife, dans le langage que nous partageons et que nous tenons sous clef, dans le magasin de nos fontaines intimes. Ils ne s'accommodent que de la perfection du cycle des marées, que de la majesté du château de Frontenac se levant dans les bras de la lune, que de ses hourds que les rafales consentent d'épargner depuis des siècles, que de ce chariot du temps que nous étions prévus pour emprunter ensemble, que de notre chasse-galerie intime, réservé depuis le début des temps pour nous deux et notre descendance. Contrairement à ce que vous me disiez dans votre lettre, « que vous ne me comprendrez sans doute jamais, » je sais maintenant et pour toujours, que vous me comprenez, et comme un tyran, je m'empresse de rectifier une erreur de l'Histoire, en enlevant promptement et résolument de votre phrase, les mots « sans doute, et jamais. » Comme les Allemands l'ont fait à Versailles pour corriger à jamais dans les livres d'histoire, leur humiliante reddition de 1918. Et cela me réconforte pour l'éternité. De mon côté, il me faut savoir qu'une fois, dans une furtive seconde, malgré mon entière responsabilité dans le funeste écimage de ma représentation de vous dans les jours passés, la fine fleur de Québec, auquel je me suis prêté confusément, vous avez pu penser à moi avec cordialité. Et qui sait, si vous me le dites, je pourrai croire, que jadis sur la caresse d'un instant, votre cœur a pu être à la portée de mes lèvres.

Le 3162 Rancourt

Impossible de conclure sur cette énigme irrésolue. J'ajouterai donc, que je suis retourné dans la soirée au 3162 Rancourt, à Giffard. Ce couple si attentionné et permissif, m'a ouvert leur cœur et leur logement, eux qui nous avaient connus tous les deux, parce que lui, fréquentait alors déjà, celle qui habitait avec ses parents au rez-de-chaussée, et qui se souvenait tout autant que lui, de la « grande brune énigmatique, aux longs cheveux. » que vous êtes. Ils m'ont fait visiter leur logement, qui restera pour toujours le vôtre et le mien, me montrant fièrement le bel escalier maintenant qui trône en son centre, pour l'accès direct sous les combles, me taquinant aussi sur mon naguère choix de couleurs vives sur les murs, « impossible à recouvrir, » et qu'ils n'ont pas encore fini d'éclaircir. « Tu vois, m'ont-ils dit, la preuve que tu as habité ici. » Puis ils ont entrouvert la porte de notre chambre, qui est maintenant la chambre des enfants, le ciel m'en a fait franchir le seuil parce que c'est notre chambre encore, même après toutes les distractions des décades, le lit des enfants est placé dans le même axe, la tête du côté de la côte Myrand, je me suis souvenu de vous, assise au fond près de l'oreiller, enregistrant sa belle voix sur cassette Philips, et d'un même souffle, mais avec une bravoure certaine parce qu'elle était avec moi, je me suis souvenu de notre nuit chaste. Si le bon goût me l'avait permis, je me serais étendu dans ce lit d'enfants, de la même façon que je l'avais fait alors, du côté sénestre, et vous du côté le plus inaccessible de votre univers et volupté. Puis, j'ai regardé par la fenêtre, vers Loretteville, où je n'ai vu que les spectres de mes remords et de mon ambition, et surtout vers la côte Myrand, là où j'ai saisi dans mon dos, la sidérale stature de votre absence, le soir à minuit quand vous ne m'appeliez pas. Puis l'autre fenêtre m'a emmené vers le château de Frontenac, et dans la pénombre de notre chambre, notre même lune s'est levée encore, juste derrière ce château, le prenant dans ses bras, il devait être 21 heures, c'était une lune triste elle aussi, c'était la nôtre ma chérie, qui nous avait

faits tels que nous avons été l'un pour l'autre, je ressentis alors malgré toute la torpeur que l'on instille à nos sens devant une émotion démesurée, toute l'intimité singulière que mes sens réactivaient, puis un coup d'émotion qu'un masculin n'admettra guère, parce que sur le mur, j'ai aperçu le dessin d'un bel ange qui vous ressemble, sur lequel un couple d'enfants amoureux l'un de l'autre avait écrit : « Les anges gardiens protègent tous les enfants. » Mes hôtes furent bientôt alertés, et se sont moqués de moi, comme tous ces couples revenus de tout, parce qu'ils tiennent à prouver qu'ils sont des adultes, et que c'est une raison suffisante pour être fiers. Puis mon hôtesse s'est empressée d'aller décrocher cet immense dessin de l'ange et demanda à sa fille Pénélope qui a maintenant vingt ans, de l'autographier pour vous le donner. Voyez-vous, je ne suis quand même pas le seul sur cette terre, à vouloir me rappeler de vous. Et cette Pénélope me demanda dans une légèreté inconvenante, une légèreté sacrilège : « Comment qu'elle s'appelait votre amie ? ». J'ai tressailli à la vue de cette si belle jeune fille, qui vous ressemblait, qui vit et passe la nuit maintenant dans notre chambre, qui l'a décoré de la même façon que vous l'auriez fait à son âge, et qui me regardait de ses grands yeux verts comme les vôtres, ses longs cheveux châtains avalanche, comme les vôtres, lascive et sûre d'elle-même comme vous, trop féminine comme vous, comme sa tante, qu'un amant éconduit comme moi, a assassiné. Ce qui n'ajoute rien à notre tragédie mais en expose en flamboyance, l'immense innocence de ces beaux jours que vous avez enfantés. Cette Pénélope qui vous réincarne dans toutes les dentelles de votre être, elle est debout devant moi, souriante, les bras grands ouverts, à côté de ses papa et maman, comme vous l'avez fait une fois devant Joanne et moi-même, notre tandem dans votre esprit peut-être, associée à votre propre maman et papa. La petite robe de cette Pénélope, montant la garde sur ses petits genoux, ses hauts talons pudiquement réunis, mais ses orteils espacés, savent qu'à tout moment, me narguant de la sorte, ils peuvent être l'objet

d'un culte. Cette jeune fille qui joue à son insu votre rôle à la perfection, attend ma réponse comme ses deux parents, tous curieux et enjoués, sa petite main longue et fine comme la vôtre, déjà prête à écrire votre nom au bas du dessin des deux enfants, et son regard limpide de sultane comme vous, en plein sur le désert de mon âme. Ni elle, ni ses parents n'ont saisi le pourquoi de ce délai à leur raconter l'épicentre de mes Charlevoix. J'étais aphone. Je me suis rappelé ce mot de Joanne qui associait constamment ce mot à mon silence placide. Pour la première fois, cette maison entourée d'ormes énormes et très droits, au creux de l'Amérique du mois de mars, tendit l'oreille à mon flot d'émotions en courroux. J'étais ce noir d'Amérique, qui vient à Ed Sullivan Show, réciter un premier poème qui tient dans le seul mot « Black » et qui parvient à l'énoncer ce poème au mot unique, devant la toute caméra des blancs d'Amérique, qu'à bout de souffle. Votre nom de Marilem qui me suffoque, que je n'ai pas réussi à verbaliser, ni même à me l'évoquer, m'habite comme il habite cette maison Giffard. Cette même maison qui a connu toutes les constellations et qui sait comme moi que le 14 mars, comme à chaque mois, au moment des syzygies, il n'y a pas la moindre trace de la lune, non pas obscurcie par les nuages, mais par la terre elle-même, qui s'interpose entre notre soleil sous la ligne d'horizon et notre lune rendue par elle, invisible. Cette maison m'a reconnue et elle sait m'attendre, elle me soufflera au besoin, votre nom à l'oreille, parce qu'elle a conservé précieusement votre souvenir dans ses greniers. Les combles de cette maison ne comportent qu'une seule lucarne tournée vers le fleuve Saint-Laurent. Cette lucarne unique, comme l'une des meurtrières des remparts de la citadelle, permet l'observation pendant le carnaval, de la traversée en canot vers Lévis, mais surtout au jour de l'An, permet de scruter le déploiement et le grand envol de la Chasse Galerie. Ces hommes des chantiers de coupes forestières, affamés d'affection, qui bénéficient d'un sauf-conduit en canot, en route vers leur dulcinée. Mes hôtes si

accueillants de la rue Rancourt ce soir sont bien près de me prendre pour l'un de ces hommes de chantier venu de nulle part, les visiter en canot. Ils me trouvent assez béotien de ne même pas savoir articuler et respirer le nom de la mienne dulcinée, et d'en concevoir le malaise térébrant d'un adolescent, qui devant leur jeune fille dont je ne connais rien, mais aussi distante que vous l'avez été avec moi, reconduit au même endroit, la même mésalliance, et qui sait que quoi qu'il envisage, malgré toute sa volonté de s'en garder, sa main réussira bien encore, à échapper les rennes du chariot du temps.

Cette amitié qui allait naître

Enfin ma chère amie, j'utilise ce mot, parce qu'il ne pourra jamais plus être abusif, entre nous deux, vous aviez tant insisté pour me faire comprendre qu'entre la Marilem de mon cœur et moi, il n'y avait jamais été question que de cette chose nommée « amitié qui allait naître. » L'amitié, n'est pas l'univers tout entier. Mais si vous avez cru que cette « amitié qui allait naître, » me disiez-vous, est la seule qui mérite cette réalité de nos vingt ans, elle n'a d'autre choix d'avoir continué à vivre pendant toutes ces décennies. Vous aviez évoqué une grande vérité, dans la candeur de votre érotisme, mais vérité parcellaire, du fait que vous êtes trop charmante, et seul un timoré comme moi pouvait réussir dans la nuit entière du 14 mars, à ne pas lui faire de bébé. « L'amitié qui allait naître » entre nous deux ma chérie, n'explique pas tout, en fait cette belle amitié que vous avez nommé, cette belle amitié qui vous a servi à tenter de tout expliquer, de tout circonscrire, de tout justifier, pour me faire tout comprendre, en fait n'explique rien de rien. Vous avez été si charmante, dans votre esquisse de vouloir tout expliquer avec notre « amitié qui allait naître. » J'ai le droit de vous trouver charmante ? Et ici, c'est peut-être le seul moment que j'ai dans cette adresse, grâce à vous, de vous taquiner davantage, et par la grâce de Dieu, de vous

prendre dans mes bras, et d'approcher mes lèvres des vôtres. Un phénomène nouveau se révèle, dans toute ma naïveté de chercher à m'approcher de vous : Pendant que ma douleur vient plus près, mais selon Baudelaire, se tient plus tranquille, une brume douce comme le printemps, s'amoncelle grâce à vous et m'enveloppe, comme il en surgit à l'improviste souvent, dans les vallées de Charlevoix, ou à proximité des chutes Montmorency et à l'île d'Orléans. Ce phénomène atmosphérique passager, nous l'avons déjà vécu ensemble sur le traversier vers Québec, à l'aube de votre mésestime, mais aujourd'hui vous êtes l'héroïne descendant des mers du nord, qui me fait imaginer comme un fou que vous pouvez penser à moi, cette folie de vouloir me sentir à nouveau baigné dans cette brume fertile, quelle crédulité me direz-vous, si jamais vous me le dites, oui mais quel bonheur. Les gens raisonnables ne savent pas à quel degré d'intensité nous amène le sentiment de l'existence, quand on imagine les entraves évanouies, quand on est mené par le seul élan du cœur, l'imagination qui s'emballe, vivant avec fureur, ce qui ne se vit qu'avec fureur, apportant mille imprudences dans le corps et dans l'esprit, parce qu'il n'existe plus au monde qu'un seul être. Et en dépit de tout le dérisoire de ma conduite, et de ma honte, quand j'écris « bébé » en périphérie de votre nom de jeune femme dans toute sa fertilité, ou que je prononce de tels mots qui vous ressemblent, que vous avez mis au monde, et à jamais fétiches dans mon souvenir, ma soif de toutes les Vaucluse de vos lèvres dévale en torrent, en même temps que le goût de prononcer certains mots en votre présence, mes joues empourprées pour un siècle, parce que j'adore être diaphane devant vous, quand j'ose m'adresser à vous, et le faire longuement est préférable et me comble de joie, et toute cette fantaisie enfin préhensile, qui sait maintenant nous réunir. Pourquoi ? Parce que cette écriture vers vous aujourd'hui, sans même savoir si vous existez, mais dont l'identité que je tente de circonscrire, ne saurait être bien éloignée de votre immense potentiel, que j'ai perçu jadis. S'il arrivait pour

mon malheur, que vous refusiez tout net de m'entendre, gardant le silence ou évoquant quelques vagues prétextes, bien enrobées dans des formules précises d'amabilités ou autres, la présente adresse, je l'acheminerais dans notre palimpseste éternel, qui saurait recevoir à votre place, le trop-plein de mon raisonnable, mais surtout de mon estime, même si les deux peuvent vous apparaître souvent, comme les produits d'un être ayant perdu la raison. Mais je crois comme un idiot consommé, que vous pouvez être indulgente pour un atonal de la bonne conduite. La politesse des usages, inclus toute une nomenclature de saine dissipation. Vos yeux doivent être bien fascinants quand, dans votre classe, il peut vous arriver dans la force et l'affection de votre profession, de gronder un enlisement ou un excès. Au gré de mes élucubrations, je me trouve simultanément ou concurremment prétentieux, superfétatoire et vindicatif. Les jours m'apportent leur lot d'enthousiasmes et de contretemps, qui déteignent forcément, sur ce que j'essaie de vous faire part, et sur les moyens que je prends, donc sur mes audaces, que je crois légitimes dans n'importe quelles circonstances de la vie d'un tit-coq, témérairement bien en ferveur devant vous, qu'il croit connaître un peu, et sur la réserve que je m'octroie, par réflexe de survie, pour ne pas trop déméríter. Je ne crois pas m'avoir valu tant de votre indifférence, mais si cela est votre inclination, vous trouverez autant de raisons de me rejeter, que la présente adresse ne contient de maladresses et d'offenses au bon goût. Vous vous rappellerez, si vous voulez vous en rappeler, autant de contrariétés et d'amertumes, que cette adresse ne contient de termes incongrus ou impropres. Vous trouverez autant d'avaries dans mes points de vue, que vous en aviez détectés jadis. Mais je crois plutôt que vous serez encore la merveilleuse initiatrice des grands mouvements de l'âme, et qu'une fois de plus, les oracles parleront, et vous feront dire à votre mari, comme la Dame de la Mer d'Ibsen : « Maintenant, cette nuit, celui que j'ai abandonné arrivera, celui à qui j'aurais dû rester aussi inviolablement fidèle

qu'il l'a été envers moi. Il va venir et m'offrira, pour la seule, pour la dernière fois, de recommencer ma vie, cette vie qui m'effraie et m'attire en même temps, et à laquelle je ne veux pas renoncer. Je voudrais te dire, mon cher époux, devant lui, que tu as le pouvoir de me retenir ici, mais mon âme, mes pensées, mes désirs, tu ne les enchaîneras jamais. Ils continueront à alimenter ce mystérieux pour lequel je suis faite. » Ce mystérieux, dont parle Ibsen, est au cœur de votre œuvre, et au centre de notre équipée, et votre énigme enchanteresse en fait partie. Une vie entière n'est pas trop pour essayer de s'en approcher. Cette part de mystérieux me sourit malgré vous.

Le bonheur à consommer modérément

Encore un mot, ma chérie si entièrement Marilem dans mes bras. En supposant hardiment, que le Québec de notre constellation fasse une fois, lever le soleil sur quelques mots de vous, quelques mots témoins de votre splendeur, je serai, vous vous en doutez bien, le plus heureux des hommes. Vous savez bien également, que si j'ai des nouvelles de vous, il se peut que j'en meure. J'ai le droit. Mourir n'est rien, si je meurs sous votre sourire. Et surtout mourir est désirable et souhaitable, et j'y aspire de toutes mes forces, si de votre regard trop douce nuit lionne, vous me l'ordonnez de votre petite lèvre, rosée du matin. Et vous le savez chère amie, que je suis fait pour vous obéir, dans la chasteté absolue de toutes vos voluptés. Rien de mieux je crois, pour les emballements voluptueux de la marée de Québec, que l'infinitésimal confinement intime et permanent, que vous avez prévu juste pour la mienne passion. Vous seule, savez ce qu'il me faut. Même si j'étais la Dalilah du XVe siècle qui vous implore de répondre à ma tendresse, et de verser l'ivresse, il ne serait que trop voluptueux de me faire conduire rudement par vous, si c'est ce que ma tendresse mérite. Cette ivresse qui me consume, vous ne pouvez pas ne pas l'estimer, parce qu'elle dépasse mes forces

et mon libre arbitre. Vous connaissez les dimensions et les frontières, pas moi. J'aime assez les coups au cœur, les coups du sort. J'aime le matin des jours fatidiques, devant mon inéluctable déchéance, quand j'ai eu le courage de vous rencontrer pour la dernière fois, avant la grande traversée de mon exil loin de vous. J'aime surtout la destinée infléchie par votre seule force ou par votre pensée. Et ma Marilem de toutes les pensées cardinales est une expérience intérieure à peine envisageable et supportable lucidement. Encore aujourd'hui, quand je pense à vous, j'ai le réflexe de survie, de me voiler les yeux devant l'astre, de toujours me garder dans une sorte de vestibule tampon, pour faire en sorte d'amenuiser le laser de votre image, en même temps que mon éblouissement, parce que nul ne peut tout ressentir d'un coup, les plus grandes joies, comme les plus amères déconvenues ou comme les duels au pistolet, que l'on perd, à l'aube de notre vie. Ne vous inquiétez pas de l'assaut de votre grâce, des avals de votre érotisme, ma transfiguration sera à votre mesure, j'aurai ainsi pour toujours, grâce à votre regard et à votre voix, accédé à nouveau à nos aurores boréales de jadis. Je sais d'avance, que vous n'allez pas me dire, qu'il est des illusions, des rêves qu'il faut savoir abandonner, que vous ne pouvez apprécier ni mes goûts, ni ma vision des choses, ni mes référents, seules bases de la chériesse, qu'entre nous, l'empathie et la synergie ne peuvent s'établir, parce qu'il nous manque la parenté dans la douce chaconne des sensations. Vous me direz plutôt, parce que je le sais, et vous aussi, que votre place pour toujours, est dans mes bras vos yeux. Et que vous y êtes, celle que nous avons aimé ensemble, que nous aimons bien au-delà des intrépidités admirables de 1975, mais intrépidités alors frêles et mal formulées, bien au-delà de notre « amitié qui allait naître, » et que cette amitié qui était née déjà depuis longtemps, à mon premier regard sur votre premier regard, à la seconde inouïe de votre lèvre, quand vous m'avez dit votre nom « Moi, c'est Marilem… » cette passion Marilem, est notre joyau méconnu, bien conservé

dans le magasin intérieur de nos fontaines intimes, que nous chérirons toujours. Pourquoi ? Parce que vous resplendissez, comme sur la Grande Allée à Québec, ces ormes majestueux, qui ont connu tous les hivers depuis trois siècles qui, enfants, ont vu défiler les troupes de Montcalm, devant l'église Saint-Dominique, qui donne sur les plaines d'Abraham, où Gabrielle Roy allait se recueillir, et que vous avez imitée peut-être, dans les années après votre mariage, vous inspirant d'elle, pour construire votre œuvre détresse et enchantement, parce que les détresses, sont équitablement distribuées dans l'âme de chacun et les enchantements dans leur cœur. Cette même église a très bien pu vous accueillir également, pour la fête de l'union sacrée entre votre époux, et tout l'insaisissable de votre personne, quand débordant de tous les espoirs, et de tous les engagements, comme votre personne unique, que le Créateur m'avait pourtant pour moi seul prévu, comme la plus belle des sirènes, qui se repose au soleil, sur la plage d'un delta du fleuve Amazone, avant de poursuivre vers ses atellanes du nord, sa conquête de toute l'Amérique. Il y aura bien au-delà de votre magnanimité, un motif incontournable, de consentir au non-sens me direz-vous, de me donner de vos nouvelles, et ce motif, il est relié à votre noblesse, parce que voyez-vous, votre réponse est le seul antidote à cette douleur qui était à ma mesure, donc que j'ai pu avoir la force d'assumer. Votre réponse seule pourra le moindrement lui donner sens. Si je peux me permettre cette familiarité, en vous tutoyant pour un moment, parce que vous tutoyer, cela fait se canaliser dans une seconde suprême, tout notre récit, et me prend au cœur comme le chant de la grive solitaire dans votre voix, clair, posé et mélancolique, et l'éclair de vos yeux. Et cette familiarité nous convient entièrement : Pourquoi je ne t'ai pas dit jamais, te tenant dans mes bras, dans la rencontre de nos phrases, chacune d'elles, répondant aux signaux de nos phares respectifs, ton cœur et tes lèvres, une fraction de seconde à ma portée… pourquoi je ne t'ai pas dit jamais, combien tes yeux éblouissement,

transcendent les hautes cimes ? Tes cils qui scintillent, ce sont les embellies d'été. Et quand vous me taquiniez, pourquoi je n'ai pas eu cette audace et cette fine prétention, de vous prendre dans mes bras tes yeux, moi qui ai été pour un moment, votre ravisseur légitime. Et vous qui avez été, qui êtes, et qui sera pour toujours, ma légitime. D'ailleurs, dans tout ce que nous avons vécu ensemble, ou pas vécu ensemble, des pourquoi d'une tendre opacité, et d'une rare virulence affleurent de partout. Des forces occultes, autant que des vains réflexes de routines se sont ligués contre nous, et nous ont empêchés de monter ensemble dans l'Arche. Je croyais à tort, que vous n'aimiez pas les espièglerie, excès d'émotions et euphories, et je n'avais pas conscientisé non plus, que nous n'avions jamais ri aux larmes, comme les fous que nous avons été depuis toujours, comme les amoureux fous que nous étions supposés être. Ce mot n'a pas à s'excuser de prendre toute son ampliation, il a tant été occulté par notre réserve. Votre nature véritable, ne m'a donc jamais été révélée. Toutes les jeunes femmes comme vous, retenues un temps dans la triste étroitesse de leur inquiétude de fonder une famille, resurgissent un jour pleinement, dans toute la floraison de leur destinée d'épouse et de mère, se métamorphosant au point d'en devenir méconnaissable pour elles-mêmes. Tous ces atermoiements, j'en suis seul la cause. Notre printemps, mis en courroux par le trident de Neptune, que j'ai moi-même laissé advenir tel, que j'ai moi-même avalisé, que j'ai moi-même laissé nous pourfendre, vous l'avez habité dignement et généreusement, vous ne pouviez pas à vous seule, empêcher la tragédie, par le seul fait de votre Marilem, par contre, si votre souvenir, ne peut le moindrement vous y inciter, et même si vous n'y êtes pas tenue d'aucune façon, votre noblesse elle, pourrait aujourd'hui l'affranchir.

Notre loi de cohérence

Si pour des raisons différentes, nous avons eu le réflexe parfois, de vouloir promptement abandonner la source, qui nous a fait tel que nous étions, et tout ce que nous y avons vécu, il n'est pas plus inconvenant aujourd'hui, de remonter vers cette même source, et de s'abandonner dans le plus bel assouvissement qui soit, qui est au cœur de notre hardi printemps, malgré sa délitescence, et de se repaître dans toute la nomenclature des jours, et de leur filiation, devenus préhensiles, et de leur fine interprétation. Si la noblesse convoie de grands éclairages, c'est la loi de la cohérence qui nous gratifie le plus de ses fulgurances. La cohérence est un delta aux mille confluents. C'est la résolution harmonique d'une phrase autant que d'une symphonie entière. C'est la réponse succincte qui affranchit la globalité. Voici la seule réponse qui peut s'inscrire dans notre cohérence. Plus que tout autre citoyen, l'artiste répond par son intime perception, aux franges de tous les univers. Nous sommes conviés tous les deux à répondre nous aussi, à la fragmentation du nôtre, autant qu'à sa globale signification. Notre réponse à notre retard d'une nuit, à notre retard de plusieurs décades, elle est méridienne et mercuriale à la fois. C'est notre consanguinité. Nous sommes sœur et frère. Nous avons été chacun en représentation devant un trop proche parent, donc entravés dans nos franches coudées vers l'inédit. C'est ce qui nous a gardés en périphérie l'un de l'autre. Notre ressemblance gigogne. Comme dans l'art de la photo, le négatif l'un de l'autre. Mais surtout, notre parfaite opposition des prérogatives et des points de vue, qui nous a alertés, qui nous a confondus, mais qui nous rendait éligible à la rencontre ultime. Notre pudeur et réserve fermant la marche du défilé de nos tendres sororités entravées. Nous avons tous les deux le côté gauche qui prédomine et qui célèbre la mainmise de nos émotions et de notre subjectivité. Nous avons une semblable réfraction cellulaire dans la confection des sons de notre langage. Et dans la caresse, nous avons la même oscillation

électromagnétique de notre chair. À telle enseigne, nous nous sommes ontologiquement entendus dans notre mésentente, nous nous sommes réjouis bellement dans la tristesse, et nous nous sommes sentis majestueusement libres dans nos entraves, et le mouvement après le mouvement de votre petite main sur ma joue, se répand bien au-delà de ma pupille, dans sa signification première. Vos trop cheveux avalanches, dansant sur ma chorégraphie intérieure au rythme effréné de vos seins symphonie, vos mamelons mélodie et l'aréole, parce qu'ils vous font tous trop Ève sur vos lèvres. Puis vos petits genoux interrogeant l'étendard de mon projet, lors de notre embarquement pour Cythère. Et surtout nous avons le même érotisme des jours et le même instinct des nuits. Comment je le sais ? Parce que je suis celui que vous m'avez un jour enseigné. L'inconscience n'est souvent qu'un analgésique de l'âme, devant l'éblouissement, qui en atténue l'insupportable, mais qui ne manque pas de laisser bien s'inscrire quand même, dans notre livre de bord spirituel ou astral, toutes les immanences, mais en filtrant les émotions démesurées, et en conservant dans le vestibule de notre âme, tout ce qui a pu déborder du moi, ici maintenant. Nos aurores boréales qui ont éclairé notre printemps, ont l'envergure de nos deux consciences réunies, ce qui est déjà colossal, puis viens s'ajouter notre transcendance, qui nous transmute tout entier, dans la vérité immuable indépendante des faits, et dans la vérité extérieure aux consciences.

La femme des transcendances

Si moi je ne vis que pour vos syllogismes, si je m'abreuve comme un fou à votre tendre cyclone, vous au contraire, le simple journal des événements de notre printemps, n'a rien à vous offrir. Je désespère de ce mien personnage efflanqué à tout point de vue, qui a dilapidé ses plus beaux fleurons dans la mer

de votre fertilité. La rémanence de cet épisode qui forcément me met au premier plan, s'il en reste une parcelle, si vous consentez une seconde à y risquer un coup d'œil, pour en remmailler le moindre fourbi, ne peut que vous consterner. Les prises de conscience toutefois, sont toujours magnifiques, et s'adressent en priorité à ma turpitude, dussent-elles me valoir les plus lancinants opprobres. Mais seule votre magnificence, peut s'intéresser à la transcendance de notre printemps si par accident, ses outrances ne vous donnent pas la nausée. Cette transcendance nous met donc sur la trace de notre vérité immuable, non assujettie aux faits ou à notre conscience, et suppose l'intervention d'un principe extérieur et supérieur, et des concepts au-delà de notre expérience. Elle est obligée de vous intéresser, car elle est la seule réalité irréductible. Voici donc ce qui me tarde dans ma présente adresse, de vous faire part si vous le voulez bien ma chérie. Est-ce que vous sauriez porter une attention particulière à ce que nous avons vécu dans notre si court printemps, sans vous laisser distraire par les faits, l'expérience ou la conscience qui ne pourront toujours, qu'être tronqués de leur essentielle nature. Même s'il est incontestable que vous avez vécu cette période avec toute votre non équivoque lucidité, et votre réalisme des périls, serait-il envisageable de concevoir nos deux personnages d'alors comme deux pantins, témoins instrumentaires, soumis à des forces qui les dépassent, constamment sur la défensive parce qu'asservis à l'édit parental ou sociétal. Et pour ma part, j'ajoute à cette liste des dérives, une pleine mesure de sujétion à la femme fée, sous le joug de vos appâts, mystifié par votre art et par toute votre symbolique féminine, qui me subjugue et m'anéantit dans la torpeur et dans la mauvaise conscience. Mais tout cela ne peut être analysé en deçà du langage. De l'intime fantaisie. De l'intime des sens féminins. Est-ce que l'on peut demander à une jeune femme de vingt ans d'être en route vers toutes ces transcendances ? Je crois que c'est possible, à la condition qu'elle porte votre nom. Un masculin potentiel qui peut avoir

sensiblement des dimensions de la même amplitude que les vôtres, est obligé de vous croquer tout entière, il n'y voit guère d'alternatives. Surtout quand vous maîtrisez dans votre regard et sur vos lèvres, dans la fine chorégraphie de vos nuits et de ses canevas de base. Une émotion venant du fond des âges, m'envahit au souvenir de tout cet inaccompli, dans le récit que nous avons parcouru ensemble, et surtout quand j'y réentends les rémiges de votre voix. Car vous aussi, vous teniez à ce langage au-delà des automatismes. Ce langage en prise constante avec les fontaines intimes des joues empourprées. Vous le trouviez vous-même assouvissant ce langage, que vous mettiez sur les ondes radio, et que parfois vous risquiez dans mon oreille de masculin, entre autres sur votre enregistrement audio à mon intention, ou quand vous m'improvisiez ou lisiez votre œuvre. Ce langage au-delà des faits, au-delà de l'acculturation, au-delà de la conscience, j'y ai été initié par vous. Et vous le saviez bien que seul ce langage peut séduire mon goût pour l'expression purgée de toutes compromissions avec les usages et les conventions. Ensuite votre féminité la nuit du 14 mars. Rien ni personne ne peut altérer votre entière souveraineté sur vos nuits. Vous êtes la plus charmante et la plus émouvante des jeunes femmes, et vous êtes toute inclue dans la magnanimité. Mais saviez-vous que toute ma personne était alors subjuguée par les dimensions mythiques et symboliques, saviez-vous également que le béotien qui vous accompagnait, avait l'inclination pour transcender bon nombre de vos registres, au-delà de la réalité et de la conscience. Plus d'un couple ne préfère s'attarder qu'aux basses altitudes du cœur et de l'esprit, et ne s'en tient qu'à la trivialité de la dualité des genres. Cette nuit-là, il ne me servait à rien d'envisager d'ajouter quoi que ce soit au ballet de la femme-fée. Puis son intime fantaisie. Nous avons tous les deux, ma tendre chérie, tout un ciel étoilé d'inavouables fantaisies souvent proche parentes, qui nous empêchent de nous abandonner à la légère, dans une intimité d'apparat ou une intimité de cinéma. Encore ici, nous sommes

bien au-delà. Notre intimité peut être complexe, mais elle est surtout particulière. Et comme notre langage et notre vision de la féminité, notre intimité qui est fantaisie pure, accorde les faits avec notre conscience. C'est notre art personnel, c'est notre fontaine intime, c'est la nôtre transcendance unifiée. Seuls les êtres triviaux peuvent se contenter de signes, seuls les êtres d'une univoque simplicité peuvent se comprendre à demi-mot, seuls les êtres unidimensionnels peuvent se passer de conversation. Nous, ma chérie, nous sommes tout autres, et là-dessus au moins, nous nous rejoignons. Notre souhaitable simplicité, celle que nous cultivons, elle affleure toujours mieux, dans la luxuriance et dans l'extravagance. Nous ne sommes pas dans la compréhension à demi-mot, mais dans l'expansivité du sens par la multiplicité des points de vue et éclairages. Nous n'avons pas le sentiment de saisir les fondements de l'univers, mais nous avons la soif inextinguible de nous en approcher. Je stoppe pour de bon ici, l'utilisation du « nous ». Je l'ai tant déjà osé. Dans la mesure où je ne vous connais si peu, et dans la mesure où je ne le mérite pas tant que cela. Même si ce fut une grande rédemption de m'y inclure pendant cette adresse, et grâce à vous, de soigner pour la première fois, beaucoup de latence. Si d'après vous, je poursuis comme jadis, un cheminement hirsute, narcissique, au-delà du raisonnable, et du dérisoire premier degré, je vous prie de temporiser mes rodomontades et les mettre au compte d'un vital besoin d'exprimer à cette chérie qui débordait tant mes rêves d'hier, à cette amoureuse que je conçois dans ma vie d'aujourd'hui, une part de ma nature. Je veux témoigner le moins naïvement possible, de ce que vous m'avez permis de vivre quand vous m'avez enduré auprès de vous, et reconnaître en vous, celle qui fit déclencher chez moi, le souffle de vie de la genèse des jours qui nous ont vus naître. J'ai tenté d'entreprendre ma démarche, bien conseillé par la vertu de mes ancêtres. Mais mon auto humiliation de jadis, jusqu'à en perdre l'honneur et toute crédibilité, m'a poussé trop souvent vers la vanité, et la prétention

de vous croire réceptive à une quelconque remémoration de ma pâle bravade. Je consens derechef de commettre une autre vanité aujourd'hui, non pas par manque de vertu, autant que pour revendiquer, après avoir tout perdu, même la face, une certaine reconnaissance de ma souveraineté sur des terres d'un ancien royaume. Vous seule pouvez me reconnaître le droit d'être fier, vous seule pouvez réhabiliter mon amour-propre, vous seule pouvez permettre à nouveau l'épanchement dans le souvenir, vous seule pouvez réamorcer mon rêve, vous seule pouvez soigner l'amertume, vous seule pouvez me soustraire quelque peu, à cette fronde dans le flanc de ma masculinité, à ce glaive de l'élocution dans ma gorge, vous seule pouvez adoucir les sentences de l'édit Marilem de votre lettre, qui me nie la moindre qualité. Si je suis arrivé avec le temps, à me faire croire à une certaine mainmise sur mes dérives, la rigueur de votre édit garde sur moi, toutes ses prérogatives, par l'ascendance de vos atours et de chacune de vos facultés. Et il en sera ainsi tant que je n'aurai pas embrassé votre petite main, à l'affût de nos joues empourprées en simultanéité, le signe que nous habitons la même fontaine intime de notre érotisme, parce que je sais qu'une fois dans mes bras, vous serez derechef, trop scintillement vos cils, et trop éblouissement vos yeux, non pas par le fait de mon mérite, non pas par l'apport de la conscience, mais par le canal de votre transcendance. Vous n'avez aucune raison de m'estimer davantage, vous n'êtes pas tenu par la magnanimité, d'habiter une conscience autre. Mais je m'adresse à celle qui est happée par la transcendance, telle que je vous imagine dans votre famille et dans votre société, peu importent vos prérogatives dues à vos fonctions et à votre statut. Je sais que vos dons et vos facultés, ne sont le privilège que des êtres d'une certaine espèce. Je m'adresse donc prétentieusement à celle-là. Vous n'êtes pas de celles qui n'ont en bouche que le mot « pourquoi, » sans avoir aucune stature, pour envisager le début du commencement de la réponse qui les informerait de la teneur de mon geste.

M'adressant à une personne de la fine fleur de l'intelligence, je n'aurai donc pas à vous donner des motifs débiles pour justifier cette instance, autre que le désespoir généré par l'incompréhension, source de tous les malheurs des Petra Von Kant dans leur famille, autre que l'honneur qui transcende toutes les humiliations de Rodrigue, autre que le réensemencement de la fierté, de l'amour-propre de Mademoiselle Julie de Strindberg. Cette instance, c'est ma vie, qui a su quand même se passer de vous, parce que tout ce que vous conceviez pour moi dans l'édit de votre lettre, qui me chassait de votre pays et de bien d'autres dimensions, ne pouvait être que magnifique. Rien ne vous empêche de jeter encore sur cette époque, les mêmes compositions de couleur, qui vous semblent indissociables des faits et de la conscience d'alors. Mais la transcendance de l'agenda n'est pas négociable, pas plus que le si doux réconfort de m'adresser à vous. Nous l'avons finement perçu souvent, que toujours nous sommes au-delà, et que les seuls préceptes qui nous concernent, sont ceux que nous avons conçus tous les deux, exprès pour le magasin intérieur de nos fontaines intimes, que nous partageons. Il faut savoir reconnaître et se protéger des virus que sont certaines formules et certaines images. Comme ces interrogations du type : Sommes-nous faits l'un pour l'autre ? Y a-t-il auprès de nous, autre chose que mésentente ? Mais après une si longue période ? Ces questions et considérations ne sont que fadaises, et tous les deux, nous leur gloussons au nez. Nous ne sommes pas de quiz, mais de fontaines intimes et de sources d'estimes. Nous ne sommes pas de psychologie d'apparat, mais de vifs sentiments gravides. Et c'est ce que nous savons l'un de l'autre, et cela dépasse tant la tendresse des pâquerettes. Il est si reposant de savoir que je n'ai pas à étaler vainement toutes ces choses, je n'ai rien à expliquer de cette perspective qui nous est secrète, parce que vous êtes cette femme de nos dimensions gigognes les plus chères. Dans l'alternative où vous seriez, je ne l'envisage même pas, la répondante caméléon de l'univers fourbe

et premier degré, de l'automate convention, je n'aurais aucune inclination pour des balbutiements, qui essaieraient de persuader une déesse de la Lune qui s'ignore, et qui répugnerait même de l'entrevoir, que la luciole annonce l'aurore.

Et si peut-être jamais

Vous êtes bien charmante d'avoir pris connaissance jusqu'ici, de mon rêve éveillé, qui a risqué tous les quiproquos de l'univers, et qui a pu vous déplaire considérablement, par son ton, son rythme, son choix de mots ou sous-entendus malencontreux. Pas plus qu'hier, il n'y a acrimonie ou véhémence, même si alors, je n'ai pu vous persuader qu'il n'y avait que mon seul désespoir. Sachant que vous lisez dans l'espace entre les mots, je ne serai donc forcément qu'un casse-cou sans filet devant vos yeux, en même temps que le pitoyable de ces jours du passé. Mais rappelons-nous que le pitoyable n'est toujours que l'avant-poste d'un certain réconfort. Aphrodite et Artémis ne peuvent plus continuer par légèreté ou indolence à s'acharner et à mésestimer notre printemps. Je n'ai pas voulu surseoir à ce que vous pouvez interpréter comme des intempérances d'humeur, j'aime l'art dramatique, et ma sincérité est à ce prix, et je sais en plus que votre majesté préfère de beaucoup la transparence et la bonhomie, à la confuse et lancinante argumentation. Ici tous les regrets d'avoir été trop, ou les souhaits d'avoir été suffisamment, ne sont que superfétation. La vie est courte et le bonheur n'est préhensile qu'avec une pleine mesure de douce fermeté, calquée sur votre modèle. Comment une personne comme moi devant vous hier comme aujourd'hui, pourrait consentir à la moindre malversation ou malveillance. Si je vous ai impatienté ou chagriné, je l'ai fait dans l'emportement de mon attachement sans bornes pour vous, ou avec la désinvolture de celui qui a manqué dans le passé, à son devoir de taquinerie et de fantaisie. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre la collégialité, et la spontanéité

de la conversation. Si j'ai pu vous apparaître comme un butor, j'en serais bien attristé d'ajouter encore à mon discrédit. Vous ne le savez que trop que la constance de mon cœur, quelle qu'elle soit à vos yeux, prévaut toujours sur l'aléatoire du sens propre ou figuré des mots. Je crois malgré tout, n'avoir pas consenti à trop de familiarités, et préservé la déférence qui vous revient, et toutes les immenses prérogatives qui sont les vôtres. Je n'ai pas voulu me priver, même si c'était au-dessus de mes forces souvent, de goûter la fontaine intime de notre magasin intérieur, la première, la plus belle de toute, celle de m'intimer de goûter à chaque mot, à chaque respiration, à chaque conscientisation, la réalité éblouissante de chaque présent, cette réalité magnifique, ce privilège immense que je m'octroie, dans le cas bien sûr que vous lisiez cette adresse, de me laisser agréer moi-même à ma sidérale pulsion de m'adresser à vous. Pourquoi cette sidérale pulsion, vous me demandez ? Votre question m'étonne grandement, parce que vous le savez bien mieux que moi, et nous donnerons en polyphonie la même réponse. C'est parce qu'un jour du calendrier, je me suis adressé à vous, et vous m'avez fait connaître le pur bonheur. Puis j'en fus chassé. Simplicité de l'univers, et simple grandeur des éléments. Voilà le motif infini de mes joues empourprées pour un siècle devant vous, qui n'est que pur délice. Pur délice certes, mais délice insupportable. Tout au long de mon adresse, j'ai eu le réflexe de m'extirper de scène, en retrait de la sidérale appréciation ou fustigation de votre grâce, et de vos fines arabesques de pensée, et de me laisser engourdir loin de votre cosmogonie, toujours cet automatisme de me prémunir contre l'éblouissement. Ne pensez pas que je veuille imager mon propos. Si j'étais Caïn dans son tombeau, vous seriez l'œil de Dieu. Toujours dans mon écriture, je me suis remis de force, plein vent de face, avec mon rudiment dérisoire, devant le sextant de votre polarité. Mais personne, pas même les oracles, ne conteste une seconde cette nécessité de l'histoire, de devoir enfin m'adresser à vous, et de me remettre en mémoire mes mots

insuffisants. J'adore être en instabilité devant vous, pour accueillir au creux de ma conscience ahurie, ce que je pourrais imaginer des douces confidences de votre splendeur, et une bonne mesure des semonces que vous inspire naturellement, la déliquescence de votre souvenir. Quand je réfléchis à vous, le délice voisine la douleur. Ce délice est délictueux, mais la douleur est délivrance. Je fais corps en constance, avec ces quatre mots. Ce délice, il est mien. Ce délice au plus intime de mon être, moi seul en connaît la recette. Il ne vous regarde pas, si vous en avez cure, si vous le pourfendez et le méprisez. C'est votre droit. Et en plus, il sait se régénérer spontanément après le feu de forêt, il sait composer avec l'usure du projet, de l'Homme sans Qualités de Musil. Mais mon délice gravite dans bien des stratosphères, et vous savez le diriger pour toujours de mon côté, parce qu'il est prévu comme l'hirondelle dans son nid, pour venir dans mes bras vos yeux. Parce que c'est là qu'elle est, votre place, si je peux me permettre ce rythme de phrases. Mon délice, c'est quand vous vous adressez à moi en toute confiance, à voix basse dans mon oreille, pour me faire part d'un doux chagrin, comme vous le faisiez peut-être dans l'enfance, avec vos amies ou votre maman. Mon délice, c'est quand vous vous abandonnez dans l'euphorie d'un projet, et que vous m'en faites part, avec votre petite langue vos mots et votre torrent vos lèvres. Mon délice, c'est quand vous vous tournez vers moi tout entière, implorant l'impossible, d'être à votre hauteur, dans toutes les constellations de votre œuvre littéraire ou autre, et dans tous les espoirs de vos rêves. Mon délice c'est quand dans une situation pleine d'imbroglios, vous tournez vers moi votre œil plein d'un déluré complice, ensemençant cette seconde d'une intemporelle connivence. Mon délice c'est quand vous vous repaissez dans la certitude d'être la plus belle et la plus charmante, au milieu des loups masculins du Musée du Québec, et que vous taquinez ma témérité dans la lumière vive, celle-là même qui un jour a enveloppé Montcalm. Mon délice, c'est quand vous vous délectez au piano de l'auberge

de l'île d'Orléans, réalisant à nouveau que vous savez être la seule attraction irrésistible pour l'auditoire, et que vos petites mains de pianiste peuvent la même journée, conduire votre sein symphonie, votre mamelon mélodie et l'aréole farandole, sur la joue de votre bébé, et susciter sur le front de votre amoureux passé, présent ou futur, venant des frontières ultimes de l'univers, le primaire désir, le désir fauve, le désir à l'imprimatur de votre nom, de votre petite lèvre et de votre regard Nouvelle France. Le Créateur qui vous a conçu telle, n'a pas d'alibi, et ses motifs obscurs lui sont chers, et le regardent seul. Vous lui devez à lui, toute votre personne. Moi je vous dois à vous, toute la mienne. Et si vous trouviez normal qu'auprès de vous, qu'avec pareille partition, je me contente de la demi-esquisse de ma stature véritable, votre Créateur, lui, qui a été étonné de ma palinodie, celle qui me faisait me rétracter dans le doute et l'inaccompli, celle qui me faisait me contenir dans l'étroite pudeur de mes relatives extravagances, par la parcimonie de toutes mes mémoires, et par mon ambition cahotant sur de graves mécréances, s'est empressé de placer sur ma route une Marilem comme vous, qui ensuite, par sa seule absence, sera la veilleuse fidèle, dans ma fenêtre.

L'amertume de votre silence dans ma boîte postale

Je me souviens avoir construit avec du bois de pin tendre, la grande boîte postale du 3162 Rancourt, le cœur aux anges, au lendemain de notre première rencontre. Ce réceptacle de la vie civile, étant naguère au centre de l'activité de chacun(e), je m'imaginais au retour d'une journée d'agitation, y découvrir comme dans un terreau trop meuble, le végétal de votre fine fleur. Cette boîte postale, singulière par son matériau et par sa confection, qui aurait germé et fleuri peut-être au printemps si elle avait été placée à même le sol humide, je l'avais solidement accroché, comme le fait à Noël, un enfant qui accroche son bas, non pas sur la cheminée des abondances, mais sur le flanc le plus

cordial de notre maison, sur le côté sud, celui du château de Frontenac, bien au chaud dans les bras de la lune de jour comme de la lune de nuit, en espérant qu'un enchantement du même type, y déposerait votre lettre, fût-elle adressée par erreur, et destinée plutôt à votre amoureux passé, présent ou futur. D'autres jours, j'espérais l'ange gardien que vous êtes, qui descendrait du ciel, pour venir bien au chaud dans mes bras à moi, et remplir cette seule boîte postale dans tout l'univers, prévue pour votre tendresse pour moi. Couple d'amoureux qui nous ont connus jadis, m'ont ouvert les bras en me parlant de vous, comme allant de soi, et surtout en s'étonnant de votre absence auprès de moi. Ils se sont empressés de me demander des nouvelles de la grande aux longs cheveux châtains scintillants. C'est de vous dont ils étaient le plus curieux. Il m'a semblé qu'ils vous chérissaient plus qu'ils ne me connaissaient moi, à telle enseigne, qu'il me vient en tête parfois, dans des moments d'une euphorique rêverie, délicieuse et douloureuse, que vous auriez pu comme moi, avoir la même fantaisie, sinon le même besoin impérieux, d'aller revisiter avant moi et à mon insu, cette même maison Giffard. Puis, j'ai tenu à remercier mes hôtes, de leur si confiante complicité, pour me faire revivre dans leur maison, tout notre printemps, en leur acheminant la semaine suivante, une lettre que j'ai signée de votre nom. Cette entière folie, je sais que vous me la pardonnerez, car de toutes mes dérives, elle est la moins espiègle, parce que je l'ai fait pour qu'enfin une fois, un envoi signé de votre nom, puisse êtreacheminée dans ma boîte postale, pour que cet envoi puisse une fois enfin, la cajoler et soigner un peu sa déréliction. Cette boîte de réception que vous n'avez jamais remarquée, qui a été témoin de notre nuit, et qui nous a attendus en vain tous les deux sur trois décades, témoigne de votre départ définitif, car j'avais gravé le jour même de votre abandon, dans sa chair de pin tendre : *Forever Autumn*, du titre de la chanson de Justin Hayward, que vous n'aimiez pas, parce que moi je l'aimais. Ma drupe boîte postale aux premières loges de

notre printemps, a reconnu sans peine votre envoi dans la placidité ensoleillée d'un matin que j'ai ourdi pour elle, parce que, lorsque je l'avais fait naître de mes mains, votre mantra dans mes cellules, mes doigts portaient déjà en permanence votre imprimatur, et les félibres de mon attachement pour vous, avaient la même chorégraphie que votre sein symphonie, votre mamelon mélodie et l'aréole, qui nous ont accueillis ensemble tous les deux, dans notre tant corporelle palingénésie. Vous étiez à Trois-Rivières, il n'est pas interdit de penser que vous m'ayez remarqué dans mon auto au détour d'une rue, ou marchant sur l'esplanade du fleuve Saint-Laurent, ou à un récital de Clémence Desrochers, et que vous avez préféré ne pas vous manifester. C'est votre entière liberté sous les astres, mais aussi une tragique concomitance. En automne 1975, j'ai fait l'étude du marché du Festival western de Saint-Tite, et j'ai dansé comme un fou, avec une émule de vous, mais d'une fadeur abyssale. Et j'ai passé tout l'hiver suivant, dans vos parages géographiques, là où pour sabrer dans les échecs de mon visage éconduit, je me suis endormi sous une lampe solaire. Puis un soir d'été, sur une terrasse montréalaise, le hasard pour me consoler, me fit rencontrer Joanne, qui me parla un peu de vous, parce qu'elle vous avait rencontré à Québec, je crois. Cette Joanne de toutes les humanités et vertus comme vous, consentit dans une mesure si parcimonieuse, à entrouvrir les rideaux sur votre sentiment. Étant bien au fait de ma tragédie, qu'elle avait vécue autant que moi, autant que vous, et comme vous, avec empathie et mansuétude, elle vit bien dans mes yeux en larmes, l'urgence du torrent de vos lèvres, et fit de son mieux comme le messager Mercure, pour au moins déposer sur ma joue, la douce rosée de vos matins. Allez-vous protester, si je vous dis que cette nuit-là, dans ma maison à lucarnes construites pour vous, dans la campagne de Saint-François de Laval, sur les rives de la rivière des Mille-Îles, cette maison dont tous les murs intérieurs en bois anciens par leurs reflets et coloris d'il y a deux siècles, me

rappelaient le grain de votre petite main et probablement le déluré de votre mamelon mélodie, que je n'ai jamais mis dans ma bouche, quand sur votre photo, vous écartez de votre front, une mèche de vos cheveux avalanches, du même élan que vous repoussez mes lèvres à l'opposé de votre sein symphonie, et de l'aréole farandole, ou que vous vitupérez ma bouche de l'index d'une censure, ma Johanne magnifique, qui était beaucoup votre jumelle en Verseau, qui savait comme vous, être une grande littéraire, qui avait caboche et cabrure comme vous, m'a pourtant détesté un peu moins que vous l'aviez fait. Et le Créateur nous a permis un pieux réconfort au royaume des splendeurs, mais dans une vivipare tristesse, qu'alimentait le reflet de la lune sur le métal de cette boîte postale rurale, qui jamais dans aucune des âpres intimités des matins calmes, n'a pu déliter l'amertume de votre silence.

Post-Scriptum

Sans illusion aucune. Il est écrit que je n'ai pas résolu votre énigme enchanteresse, la sphinx Marilem, pourra donc m'annihiler. Je ne peux rien envisager avec certitude, mais pour chacune de nos actions passées, les vôtres comme les miennes vaudevillesques, les causes prolifèrent. Me serait-il permis de croire que pour une femme, la volupté la plus forte, est de haïr l'homme qui vous a donné son cœur. Je n'en sais rien, d'abord vous m'avez haï si peu, parce que votre grandeur d'âme vous accompagne sur des versants bien plus acclimatés à votre valeur, et surtout parce que la vertu vous affriole. Ici maintenant, plus que jamais, j'éprouve une tendresse pour vous qui m'est aussi chère que l'air qui nourrit mes poumons, et je vous prie d'être bienveillante, si d'après vous, je transgresse le bon sens. Je vous l'ai dit en amont, que s'il m'arrivait de vous tarabuster par ma perception, il vous suffisait de penser, pour vous extirper de tout cet ennuyeux, que je suis bien inoffensif ou insignifiant. Cela ne

pourra en rien ternir la prédelle de notre récit, l'amour que vous avez mis au monde, nos fontaines intimes, nos sources d'estimes si elles existent à mon égard, et au-delà du ciel et de la terre, mais si près de vos yeux et de votre lèvre, bien d'autres trésors, tous préhensiles et délurés, et à notre mesure, parce que nous deux aussi, nous sommes au-delà, pouvant subsumer toute notre sarabande dans un même honneur, dans une même transcendance, et toute cette nuit de périls, flamboyante à mes yeux et si irréversiblement sinistre aux vôtres, sous une précellence à votre image, dessinée exprès pour l'entière singularité de nos cœurs, prévue de tout temps pour notre plus euphorique kermesse, quand vous avez été en constance dans votre regard, et pour toujours sur votre lèvre, ma toute et ma seule Marilem. Car le printemps de notre rencontre prend racine là d'où on ne revient pas, et déborde tant, toutes nos immanences, qu'il ne peut pas se passer de l'un de nous deux. Pour parcourir les monts et vallées de l'échelle d'évolution, le Créateur a prévu pour la majorité des vivants, une même feuille de route, mais pour les êtres singuliers, il les a mis sur le chemin du mythe et des divinités, qui n'ont que la parole pour cause. La vôtre dans mon oreille.

Conscience de Marilem

Connaissance subjective de soi par les sensations ou par l'Intime

Bonjour cher Roucoul devant mes yeux. Ici ta Marilem, bien réelle, rescapée du naufrage de Québec au millénaire dernier, qui accourt vers ta vaillante euphorie. J'accueille ces phrases aujourd'hui, simplement, comme bien peu de femmes pourraient le faire en pareilles circonstances. Mais c'est moi que tu choisis encore, il vaut de le souligner. Je ne saurais dire si j'ai été une veilleuse fidèle dans la nuit tourmentée. Tu dis que je suis Artémis et Aphrodite à la fois. Comment ne pas être happée par ton interprétation ? Je suis celle que tu encenses et offenses, celle que tu décris et que tu décries. Tant d'inexprimé et d'inaccompli dans l'abysse de notre séparation. Mais ce qui m'a le plus bouleversé, c'est ce gouffre d'amertume au centre de toi-même, comme ce volcan ancien, prêt à ressurgir, pour ne pas avoir su emprunter le chariot du temps qui selon toi, nous était prévu. Si ce chariot dont tu parles, était pour nous deux, j'en étais la seule garante. J'étais étonnée, qu'avec la partition dont tu disposais, tu te contentes d'une demi-esquisse de ta stature véritable. Mais je n'étais pas ni tes parents, ni ton professeur. Une détresse immense t'habite encore dans toute sa virulence, qui n'a pas été soignée ou que tu as alimentée. Chacun aspire à une pleine reconnaissance de son statut, mais cette reconnaissance ne peut pas toujours être unanime. Ta conscience appelle au secours. Je vais te taquiner cher ami, mais je n'offre pas de consultation en psychanalyse. Je suis contente que tu puisses souscrire de cette façon aussi émouvante à notre périple douceâtre. Mais cet

événement ne doit pas trôner au centre de ta vie, je ne crois pas qu'il le mérite. Je suis désolée de ne pas pouvoir beaucoup appuyer ton enthousiasme, même si je le trouve assez touchant. Quant au titre bienveillant que tu me demandes d'ajouter à ton nom, ce serait bien téméraire de ma part. Comment pourrais-je dresser le bulletin de ta valeur. Ton mérite est à l'échelle de ta perception intime de cette époque, et de la considération que tu portes aux gens qui t'entourent aujourd'hui. Peu importe la reconnaissance de la spécificité de ta personne. Tu me sembles bien friand de ces émotions dont je suis la source, et que tu alimentes au gré de ton imagination et du mordançage de ton souvenir. Tu m'idéalises beaucoup, en plus de m'assigner un rôle que je n'ai pas à assumer. Si je suis en cause, je ne suis responsable de rien. Tu étais si fragile et non vacciné, voilà tout. Toute ta vulnérabilité a été mise en perspective par le fait de ta Marilem, et par sa fiévreuse féminité. Je corrobore ton dire : Je n'ai été qu'un catalyseur dans ta marmite. J'aime te semoncer ainsi. Tu le sais bien que j'ai une inclination pour ce type de personnes comme toi, bien en marmite. À l'opposé, on retrouve l'individu à la marmite ordonnée et soi-disant équilibrée, mais lessivée de la moindre substance. Tu m'apparaissais dépourvu d'argumentations réfléchies, et tiraillé dans ta bonne conscience. Ce qui t'empêchait de prendre la moindre initiative avec une latitude de pensée et une confiance plus débonnaire. Tu vivais sur le fil d'une pleine anxiété, incapable de défendre un point de vue, de prendre parti et de persuader l'autre de son bien-fondé. Nous nous sommes bien souvent rapprochés du précipice par manque de discernement, et par une disharmonie du cœur. Mais aujourd'hui, je suis estomaquée par la singularité de ta démarche, pour te mettre sur ma piste. Une grande part de fiction y est attachée. Quel bon vent ? Quelle influence cosmique ? Le surnaturel des spectres de Macbeth, nous n'en sommes pas très loin. Tu as ici comme lui, beaucoup de remords, comme si tu avais commis un délit. Le seul délit que je vois, en est un

d'inexactitude. Ta perception inexacte t'aiguillait dans des initiatives inexactes. Je suis très heureuse d'entendre de ta bouche, malgré cette amertume persistante au-delà des siècles, que tu n'as plus comme autrefois, le cœur lourd de secrets vécus comme inavouables, comme la honte de ne jamais être à la hauteur, comme ton inclination pour la soumission à ta Marilem, qui te faisait parfois réagir comme un forcené de l'humeur. Tu n'as plus non plus cette anxiété maladive dans tes relations humaines, qui te venait de la certitude de n'être pas apprécié. Serait-ce que tu as la force maintenant, de savoir reconnaître en toi, toutes ces qualités méconnues qui forgent ton identité. Cela me comble de joie. La planète se porte mieux lorsque le Roucoul se repaît, plutôt que de déplorer, plutôt que de dévoyer dans son embryon même, le moindre réflexe d'amorcer une taquinerie ou une fantaisie. Plus que tout, c'est cette nouvelle qui m'importe, et qui me transporte. Cette nouvelle était attendue depuis si longtemps. Dans mon for intérieur, je l'ai supposée faute de mieux, j'avais confiance en tes capacités de te régénérer. Mais cette présente adresse, quel heureux avènement dans notre éclipse. Qu'est-ce qui t'a empêché de te manifester avant, et qu'est-ce qui te pousse à le faire maintenant ? Un manque de confiance en tes ressources et qualités personnelles, un entêtement dans la rancune, ou bien une inaptitude à surmonter ton humiliation et ta blessure d'amour-propre. Tu t'es senti à ce point déconsidéré et avili, pour faire de notre brisure nette, une question d'honneur ? Tu me dis avoir tant retardé à donner signe de vie pour une même question d'honneur. Cela me paraît si excessif. Je n'ose pas envisager la gravité de l'atteinte à ton honneur ou à ton amour-propre, si tu as eu besoin d'une telle période pour ton rétablissement. Les traumatisés sont redoutables dans leur hyper conscience, parce qu'ils connaissent bien les dimensions de leurs forces. Tu t'es résolu, défiant la raison parce que c'est insensé, à mettre en route ta machine à remonter dans le temps. Ce pulsar, depuis si longtemps silencieux

aux confins de l'univers, donne aujourd'hui signe de vie. Cela me rassure et m'éblouit complètement. Et remet en question les fondements même du possible et les limites du vraisemblable. Dis-moi comment ne pas être interdite, quand tu défies ainsi les lois de l'entendement. Je veux être accueillante et ne pas te chagriner. Je ne veux pas non plus, être péremptoire comme tu l'es, même si tu affirmes circonscrire ton discours dans les limites de la fantaisie de l'enfance, fuyant la rationalité poussive, comme si d'ores et déjà tu la disqualifiais, pour examiner et exprimer d'autres réalités. Nous sommes logés à l'enseigne des mêmes préjudices anciens, qui ont été encourus par des êtres plus que respectables, devant des forces qui les dépassaient.

Le réveil tardif de ton hibernation

Qu'est-ce que dissimule le réveil tardif de ton hibernation ? Peux-tu oublier m'avoir descendu en flammes, combattu, exécré. J'exagère à peine, cher Roucoul. Disons plutôt, que tu as honni généreusement l'honneur, que tu m'avais un temps consenti. Je me souviens très bien que, si tu aimais la chanteuse, tu n'aimais pas ses chansons. Tu n'aimais pas non plus me voir adhérer complètement à la culture québécoise. D'après toi, j'empruntais une route collective déplorable, en plus d'être déloyale d'après toi à tes choix de vie des plus marginaux, parce que tu étais le laisser pour compte de cette société québécoise. Je te demandais si je pouvais faire autrement. Tu me répondais que cette québécitude n'avait pas une amplitude culturelle suffisante pour inclure une plus grande diversité de points de vue, une plus grande singularité de pensée et une plus grande permissivité dans l'audace et la fantaisie. Je ne pouvais pas beaucoup appuyer ces préceptes hirsutes, situés complètement en dehors de notre réalité d'alors. Ensuite, j'étais heurtée de plein fouet par l'âpreté de tes prises de position et ton cynisme à l'endroit de mes valeurs. C'était perdu d'avance. Ce cynisme qui empêche tout, était dirigé contre ma

croyance dans la collaboration entre les individus et dans une communication bienveillante. Toi, tu étais loin d'être un rassembleur. Tu étais plutôt un individualiste forcené semant la discorde. Moi j'avais une inclination naturelle pour la bonne humeur que donne la confiance en l'autre, et l'action de groupe. Cette vision ne pouvait que te heurter parce que tu savais qu'avec de pareilles règles du jeu, tu ne pouvais d'aucune façon te mettre en évidence. Rien ne pouvait te faire changer d'avis. Le groupe était forcément à tes yeux, un troupeau servile dans toutes ses composantes péjoratives et négatives. Il représentait à tes yeux, le lâche mimétisme, les réflexes conditionnés par la convention et la peur, la pusillanimité devant l'inédit, la susceptibilité devant l'audace, la suspicion devant le non conventionnel, la parcimonie dans l'affection, la prétention d'avoir raison par le seul fait du nombre, l'arrogance de l'habitude, l'aliénation aveugle des coutumes familiales et des comportements adoptés depuis toujours, sans jamais de remise en perspective rafraîchissante. Je ne pouvais pas beaucoup envisager de réconcilier autant d'irréconciliable, cher ami. Tu aurais tant aimé me savoir marginale. Tu aurais tant applaudi à mes harangues gratuites contre ceci ou cela. Cela représente pour toi, la vie rêvée, la liberté. Moi j'avais choisi la saine affirmation plutôt que la revendication intempestive ou la taciturne rébellion. Ma cellule familiale avait permis une enfance et adolescence dorées, dans une ville paisible, dynamique et chaleureuse. Quoi demander de plus ? Ton état d'esprit m'a obsédé pour un bon bout de temps, et j'ai essayé de me délivrer de cette culpabilité dont tu avais investi ma conscience. Tu me rendais responsable de notre mésentente. Tu me rendais coupable d'être fier d'être une Québécoise, de parler comme une Québécoise, d'avoir les réflexes d'une Québécoise. Je t'en ai voulu de cette espèce d'acharnement à répudier mon essence, à assiéger mes points de vue et à éconduire ma certitude. Ce fut le motif pour ne pas répondre à ta deuxième lettre. Nous pouvions être assez forts

tous les deux, mais nous étions parfois fragiles dans les mêmes contrées intérieures. Il m'est arrivé de penser à toi avec attendrissement tout au long de ces années, mais jamais avec dégoût ou indifférence, où es-tu allé chercher de pareils sédiments de l'humeur, auxquels tu fais référence ? Mais je n'ai jamais envisagé, tout au long de ces années, de pouvoir communiquer à nouveau. Je me voulais ferme dans ma décision parce que je ne croyais pas en notre « nous ». Et toi ? Je suppose que la vie, t'a comblé de tous ses fruits. Comment s'appelle ton épouse et combien d'enfants t'entourent ? Est-ce que la vie a su bien répondre à tes attentes ? Je crois comprendre que tu n'as pas passé ta vie en urbanisme. C'est moi qui t'en ai éloigné ? Un urbaniste, ça travaille en ville, merci beaucoup, ce n'est pas pour moi, t'avais-je dit ostensiblement. Je suis une Mauricienne des chutes à gravir, et des rapides à descendre en canot, au-delà de la grande forêt de conifères, jusqu'aux lacs brumeux, menaçants et impitoyables qui alimentent la baie de James. Je veux trouver les équivalences québécoises des traces de la Petite poule d'eau de Gabrielle Roy, je veux enseigner aux enfants de ces régions fertiles, et je veux écrire à partir de cette influence. Et je me lèverai très tôt, déjà bien documentée, le canot sur le toit du camion et nous partirons mon époux et moi avec nos enfants lorsqu'ils viendront. Voilà ce que je t'avais dit et ce qui m'intéressait et m'enflammait, et toi, et toi… Tu m'avais fait part de ton choix pour les arts. Ce qui m'avait bien étonné, contrarié même. Mais aujourd'hui, je suis persuadée que tu as pu réussir dans plusieurs de ces domaines, excepté peut-être comme cuisinier, là où tu n'excellais pas particulièrement, hormis le pudding au riz trop cuit, trop crémeux et trop sucré ! Et quelques dîners de rogatons. Le temps impassible brouille les traces, mais tu ne m'as donc pas tout à fait oublié. Est-ce dire qu'on se rappelle davantage d'une morsure que d'une caresse ? Nous les tant fustigés d'hier, empressons-nous ici, de nous embrasser comme nous le méritons.

Les sentiments que tu m'as conservés

Je suis profondément reconnaissante des sentiments que tu m'as conservés. Je m'en réjouis et j'en remercie le ciel. Moi, il me faut faire un effort de mémoire, pour garder une prise sur la réalité, dans l'instant présent, mais par la mire du passé. Je suis bien aise de savoir que nous partageons à nouveau la même constellation. Si je puis être vivante encore dans ton esprit, c'est la preuve de la vigueur de ce que nous avons mis en orbite, n'est-ce pas ? Vigueur de cette fécondité en friche. Comme la fertilité en hibernation, des fermes abandonnées qui surgissent bruyamment dans des primesautiers printemps. Est-ce une vue de l'esprit ? Nous aurons certainement l'occasion d'y revenir. Je ne sais pas de quoi tu te souviens avec précision. Je souhaite que tu aies de très bons souvenirs malgré tout. Pour ma part, j'ai aussi de bons souvenirs malgré tout. Il est bien révolu le temps des émotions intempestives, le braquage dans un point de vue unique, et la recherche des responsabilités, pire encore, la compilation des torts subis. Il n'y a plus de raison pour partir en guerre. Je n'arrive même plus à me souvenir ici avec une certaine clarté, ce que j'avais vécu avec toi. Pour me souvenir davantage, je ne veux pas me rappeler forcément, ni de l'agenda, ni de l'anecdotique. C'est un ersatz magnifique que de savoir se déplacer dans sa mémoire. J'aurais plutôt tendance à me diriger vers une certaine mémoire affective, affectueuse ou non, proche de la fiction, me laissant baigner en confiance, dans une époque insouciante collectivement, mettant en scène dans la bruine, les revendications des gavés que nous étions, en plus des textes des Séguin qui m'accompagnaient, mes propres textes qui t'enchantaient, et les personnages sans méchanceté que nous étions, assez perturbés par de vaines contrariétés, et montant à l'assaut maladroitement d'un bien improbable bonheur. Et bien sûr, notre cauchemar à ses heures, pouvant receler réconforts et consolations. Toujours source d'inspiration pour la repaisance, selon ton mot orphelin de dictionnaire, ou pour l'effervescence

de l'imaginaire. Ce que j'ai vécu en prédominance je crois, une désillusion certaine, et un immense regret mis au compte de l'âpreté et de l'impatience de deux acteurs, le regard tourné vers l'absolu, laissant peu de place à la temporisation des amertumes et à la relativisation des tristesses. Mes certitudes, s'accommodaient mal du brouillon, et des tentatives maladroites. Les présumées victoires résultent que du hasard souvent, et nos supposées défaites ignorent tout des conditions qui les ont entourés, de même que de leurs protagonistes. Nous n'avions pas une prise complète sur notre liberté. Cette seule liberté d'esprit qui permet d'infléchir une dérive, et de soigner dans l'humour, une nocivité. Et le ciel est témoin de toutes ces virulences irréductibles, qui ont accompagné la sérénité de notre quotidien. Rien dans l'assouvissement, tout dans l'étriqué et le contrarié, qui pavent sûrement la voix au dépit sinon au désespoir. Seule la métamorphose complète de notre spontanéité aurait pu nous valoir un certain réconfort. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, je t'avais regardé t'éloigner, je savais que c'était une autre de tes réactions intempestives et que tu en prenais au cœur, pour une si courte invective, pour une revanche confuse sur l'inoffensif, toute la mordacité. Tu te sentais si déconsidéré et avili, me dis-tu aujourd'hui, que tu as fait de cette brisure nette, une question d'honneur. Je ne t'ai jamais répudié. Il n'était pas approprié que tu sois aussi excessif et que tu me tournes le dos sur un coup de tête. C'est toi qui as encaissé le coup, parce que c'est toi qui avais le plus besoin de cette relation. Moi je t'ai fait part dans ma lettre, que tu étais le bienvenu si tu voulais m'écrire. Dans ton esprit, cette invitation n'était que magnanimité et politesse, sans qu'elle ne vienne du cœur, et tu avais probablement raison. Je ne veux pas faire de cette lettre, une référence obligée, mais j'étais moi aussi, submergée par le dépit, qui me rendait non pas acerbe comme toi, mais assez inaccessible dans ma certitude. Si je ne t'ai pas répondu, c'est que je n'étais pas au fait de tes préférences. J'étais bien consciente de

mon ascendant entier sur toi, mais jamais je n'aurais abusé d'un pouvoir, fût-il aussi peu omnipotent. Surtout pas le pouvoir funeste de te tourner le dos et de tout briser, comme tu as fait. Car c'est toi qui as tout fait déraper par ta véhémence. Tu me consentais un pouvoir que je n'avais pas, celui de revivifier le réflexe de chaque présent, rendu exsangue par ton acrimonie. Tu aimais tant cajoler mon image. Cet excessif aura accompagné ta perception sensorielle tout le printemps. Jusqu'au moment de notre dernier regard l'un vers l'autre, j'ai été dans ton esprit, l'inaccessible ressourcement, imaginée en grande partie par un être friand des grands mouvements de l'âme, fussent-ils les plus douloureux. Comment aurais-je pu amenuiser cette frondaison, étant donné ton inclination à tant la glorifier. Je ne pouvais pas non plus prendre le relais, de ton emprise mitigée sur notre amitié, une science dans laquelle tu n'excellais pas, qui te mystifiais par sa complexité, et qui ne semblait guère t'intéresser. Toutes les initiatives m'étaient d'office dévolu et cela devient vite lassant. On ne commande pas au cœur. Notre expédition au centre même de notre tendresse, fut sabotée par quelques vilenies et ingratitudes inopinées ou préméditées. Ton empathie n'était pas toujours manifeste. Nos vertus furent bien souvent gardées sous le boisseau et leurs manifestations, éconduites. Ta méfiance, tes doléances et griefs ont nourri l'aliénation de notre fantaisie. Le statut que tu me conférais, te confinait dans une complète servilité. Quand on place quelqu'un sur un piédestal, on se fait d'abord remercier pour notre compliment, et puis ensuite, on est remercié de nos services. Mais cette vénération était accompagnée du mépris de celui qui, reconnaissant le statut supérieur de l'autre, déplore n'être l'objet d'aucune reconnaissance. Parce que ton gouffre de confiance était au diapason d'un mont de vanités. Il ne fallait pas compter que sur moi, pour la valorisation et la reconnaissance de tes singularités. Tu avais quelques années de plus que moi. Il te revenait d'acquérir cette confiance par tes propres forces, par tes propres

moyens et de te la faire confirmer par la société. Ma seule reconnaissance ne pouvait peser très lourd, dans le doute sidéral qui t'habitait. Il était rendu hasardeux de poursuivre notre échange, à moins de mettre résolument sur la voie d'une âpre métamorphose, chacun de nos personnages réels. Voilà mon souvenir, retrouvé bien loin au fond de mon magasin intérieur. J'y retrouverais bien autre chose par la réflexion, l'écriture ou l'exploration de cette vie antédiluvienne. Mon existence bien remplie sur trois décades, masque les traces anciennes, et me fait douter des avoirs déjà empruntés dans des oripeaux à peine imaginables aujourd'hui.

Lequel de nous deux a été le plus éprouvé ?

Cette amitié ne pouvait pas voir le jour, sous de tels auspices. Je me souviens de ta déception profonde. Je t'adresse ici tous mes regrets. Je salue le courage qui t'a permis de surmonter cette grande douleur. Je n'étais pas consciente entièrement de mes atours féminins. Et comme toujours en pareille circonstance, l'amoureux éconduit n'a droit à aucune sympathie, parce que la personne adulée jalouse l'autre pour l'ardeur absolue de son sentiment, qui est espérée et désirée par tous, fût-elle des plus douloureuse, et lui en veut de n'avoir pas su la faire naître ailleurs qu'en lui-même. J'avais un court moment compté sur toi pour faire naître en moi un tel sentiment absolu, qui se serait surimposé ou juxtaposé à ceux qui m'habitaient déjà. Ainsi donc, je t'en ai voulu pour bien des raisons, je t'ai jalousé d'avoir eu ce bonheur immense seul de ton côté, étant entendu qu'une peine d'amour peut savoir s'inscrire parfois dans le bonheur. Mais plus que tout, tu avais manqué à ton devoir, de ne pas l'avoir fait naître chez moi en même temps. Tu apparaissais dès lors égoïste. Tu apparaissais prétentieux même, d'avoir laissé surgir un tel sentiment pour une personne comme moi. Et je te reprochais dans la même phrase, de ne pas l'avoir fait naître ailleurs qu'en

toi-même pour le partager. Tu avais cette immense douleur, mais quand même un bonheur immense dans ton malheur. Moi je n'avais ni bonheur, ni malheur, ni douleur. Si j'en suis sorti à peu près indemne, je me demande parfois qui de nous deux, a été le plus éprouvé ? Je m'étais un temps, tournée vers toi pour une amorce de fulgurance, puis je me suis contentée d'espérer ne pas encourir une complète annihilation.

Nos personnages

Nos personnages de jadis nous apparaissent comme des pantins, sans grandes nuances, parce que toutes leurs franges s'édulcorent dans un lavis nouveau, un palimpseste cent fois réécrit et réévalué dans notre mémoire au fil des ans, où toute une vigoureuse végétation fait loi à chaque printemps, et réaffirme ses prérogatives sur la précédente. J'aimerais pouvoir me délecter davantage de ma remontée des rapides vers ce que tu appelles nos aurores boréales. J'ai été très tôt saisi comme toi, de l'enlisement de notre méduse. Nous en avons conçu tous les deux une mutinerie, la tienne prenant la forme d'une constante désapprobation de tout, alimentant notre mauvaise conscience. Ta constante amertume te venait du vif sentiment d'être obligé de jouer un rôle pas fait pour toi, dans un langage abscons, et du sentiment aigu d'y perdre ton âme. Et l'absolu de ton idéalisme qui te rendait bien acerbe, et qui me désespérait, c'est quand même une preuve de ta valeur. Ton incapacité à bien saisir une situation et à t'investir dans un discours galvanisant ou à tout le moins éclairant, te poussait vers l'écriture. Bon je te taquine un peu pour ta maîtrise souhaitée, mais je ne me moque pas de la noblesse de tes tentatives assez émouvantes, pour circonscrire dans un geyser de mots, un piètre imbroglio exsudé de toute fraîcheur et panache, que tu jetais dans ma boîte postale. Je ne pouvais m'extasier beaucoup de tes images et du rythme de tes phrases, et je ne t'en demandais pas tant. Tu étais à mes yeux un

urbaniste pour le meilleur et pour le pire. Mais tu étais si peu fier de toi, parce que tu avais une conscience aiguë de tes limites, et d'un choix de carrière que tu remettais en question à tout moment, à chaque détour d'une crise existentielle. Je m'arrête ici dans ma narration de cette époque et de nos deux personnages respectifs. Car nous étions à coup sûr des personnages, avec une sensibilité et parfois avec un langage d'emprunt. Tu étais bien en deçà de ton authenticité quand tu jouais ton propre personnage étriqué par les influences que tu n'arrivais pas à complètement décanter, autant que par le regret de ne pouvoir inscrire de nouveaux automatismes dans ta spontanéité remise en question à chaque détour de phrase.

J'ai été ton absolue

As-tu envisagé un seul instant que je sois restée la même ? Ça m'étonnerait beaucoup. Ce n'est pas ce que tu souhaites en tout cas, car tu ne m'as pas aimé telle que j'étais. Tu me préfères donc autre que celle que tu as connue. « I look the same, but I have changed », comme le dit la chanson de McCartney. Mes cheveux avalanches selon ton dire, sont plus courts. J'ignore si tu les appellerais encore des cheveux avalanches. J'ai conservé mon petit collier que tu n'as jamais embrassé. Voilà tout ce qui me reste de cette période. Je n'ai pas conservé mes notes de cours, ni mes journaux intimes, ni mes agendas. Je n'ai plus jamais porté ces vêtements de notre printemps, ni ma belle écharpe longue et massive qui, dis-tu, apparaît sur les photos que tu as de moi et surtout pas, mes brodequins de tes tendres souvenirs. Je le sais que tu m'aurais préféré portant des escarpins, mais tu n'as pas pensé une seconde m'en procurer. Les centres commerciaux Sainte-Foy et Laurier progressaient sur des orbites tout près. Je n'ai jamais eu de photos de toi, donc je n'ai pas à alimenter la courte honte de ne pas les avoir conservées. Tu vas ici certainement mettre tout cela au compte de ma mésestime pour

toi, mais tu auras raison qu'en partie. Notre réserve d'alors, et notre désespoir de toujours vivre mésententes et parcimonies, ne favorisaient pas beaucoup l'euphorie démesurée de l'enfant, qui aime poser et se faire prendre en photo. Quand on s'est rencontrés au cinéma, j'étais déjà ton absolue, quand tu te délectais dans l'écoute des manifestations de mon pays intérieur, en route vers Macbeth, ou vers le paquebot de la haute ville de Québec. Quand on s'abandonnait au restaurant, aux plaisirs d'une conversation étriquée, chacun de nous souhaitait de toutes nos forces de ne pas trop déméríter. Quand tu m'as gardé en retrait de ta famille. Quand on a traversé le fleuve à Lévis en restant sur nos discrètes positions, j'étais encore et toujours ton absolue. Quand j'ai été mon petit pubis à la proue selon ton expression, au musée de Québec dans toute la lumière accumulée depuis Montcalm. Quand tu as joué Fredange, dans un langage et personnage chancelant. Quand je t'appelais à minuit, et que j'étais douce nuit lionne. Quand dans le livre d'histoires de ton enfance, je suis apparue tel un ange dans ton lit. Quand on est allé voir le théâtre Parminou dans des arguties désespérantes, et que je t'ai appris qu'entre nous c'était terminé. Quand j'ai fait mon concert au piano de cette auberge de l'île d'Orléans, j'étais ta pianiste absolue. Et quand nos regards se sont éloignés l'un de l'autre, dans mon désarroi et dans ton pur désespoir, j'ai été une dernière fois ton absolue. L'avenir de l'enfant se détermine en très bas âge, il en est ainsi de l'adulte qui conserve pour toujours lui aussi, l'essentiel de ce qui le caractérisait dans le passé. J'ai conservé beaucoup de ce qui me caractérisait alors, comme ma modestie naturelle et une certaine réserve dans la taquinerie, une déférence que j'ai toujours cultivée devant les masculins comme toi, qui illustre comme sur le tableau de ma classe, les grands préceptes que j'ai mis au centre de ma vie. Je suis persuadée que tu te souviens de mon essentiel. Cet essentiel te faisait pleurer, parce que tu l'idéalisais et le transposais sur le plan mythique. Cet essentiel de moi, est bien présent encore dans toutes les

manifestations de mes journées, d'où il affleure encore avec autant de vivacité dans la tendresse, dans l'expression des talents de chacun, dans le partage de la joie et des peines et dans la grande connivence entre les êtres humains. Sauf que tu n'es plus là, pour t'en repaître ou pour t'en défendre, pour l'exalter ou pour le houspiller.

Le langage qui s'inscrit en moi

Je me suis demandé si la lecture de mon œuvre était à ce point bouleversante pour faire pleurer un homme. Ce que tu as pu être excessif devant mon expressivité, mais moi j'aimais assez toute l'émotion que tu ressentais à la simple écoute de ma voix. Mais ta passivité me déplaisait. Tu ne pouvais pas répondre à mes signaux, qui atteignaient le chiffre même de ton rythme universel. Tu loupais beaucoup de mes messages subtils ou évidents. Tu étais alors dans le noir, comme un être animal figé par ma source lumineuse, tu étais dans un état de béatitudes, donc hébété dans la contemplation. Jusqu'au moment de la prise de conscience de ton aliénation de ne pas pouvoir jamais te repaître sans mauvaise conscience, dans une conversation qui te ressemble. Il ne faut pas oublier l'objectif principal de la vie de chacun : Trouver le vocabulaire et le souffle singulier, qui nous permet d'allonger la sauce d'un dire populiste, et de bénéficier de la spontanéité que donnent les formules des ancêtres. La magnificence de ma parole, ne pouvant être que passagère, parce qu'elle devient vite humiliante pour celui qui l'écoute, s'il ne peut pas la prendre au vol et prendre plaisir à la relancer. Quant à ta propre expressivité, elle était entravée par cette auto interdiction de glousser la moindre parcelle de ta singularité, présumant à tort qu'elle serait mal reçue. Cela te poussait en réaction, à vilipender mon essentiel, notamment la socialité entre les Québécois, la douceur du propos en toute connivence, sans heurter les opinions ou les habitudes. Tu voulais tout rejeter. Rien des usages adoptés et

reconnus, ne trouvait grâce à tes yeux. Une société qui ne permet pas l'expression des singularités est une société provinciale, me disais-tu avec rage au cœur, car vraiment tu te sentais complètement entravé par ce Québec d'alors. Ce mouvement nationaliste vers l'uniformisation du langage et de la pensée, te heurtait dans ton essence même. Je me rappelle du langage que tu avais, qui te donnait aucun plaisir, parce que ce n'était pas un langage librement consenti, c'était un langage de secours, un langage emprunté donc, que tu utilisais faute d'un langage personnel, que tu n'avais pas la force d'imposer craignant trop de déplaire en te singularisant. Un langage servile, qui par définition n'apporte aucune sustentation. Comme ce langage que tu as choisi pour jouer l'œuvre d'Yves Thériault. Complètement ahurissant de t'entendre. Comment faisais-tu pour défendre pareille entreprise dans le langage rudoyé. Je suis certaine que je pourrais reconnaître aujourd'hui, bien des caractéristiques de ton ramage. Ton langage filtre encore tant de démissions dans l'intonation, mais aussi montre en vitrine toute ta singularité de pensée et toute l'exiguïté de tes plans d'essai. Ce n'est pas tant un déficit de naturel, mais une absence de mots et de formulations qui font consensus dans la société, ce qui révèle à coup sûr, ta marginalisation certaine d'avec les gens de ton entourage. Voilà comment tu te sentais auprès de moi, dans toutes les manifestations de ta personne, y compris dans ton expression intime. Toute cette bataille perdue d'avance, qui n'apporte qu'amertume et désengagement des causes les plus valables. Car cette énergie perdue ne servant qu'à te marginaliser à tout prix, et à te disqualifier pour jouer les rôles que la société attend de toi. Tu me répondras que ces rôles ne te conviennent guère, et de toute façon ne permettent pas l'éclosion de la singularité de ta pensée et de ton langage. Le langage, à tes yeux, est l'instrument non pas de l'utilitaire, mais de la noble expression de l'Intime des sens. À quoi ça sert de dire les choses nommément, quand le langage a tous les atouts pour dire ces choses dans des amplitudes

plus exotiques. Tu me confies que le langage populaire québécois, sans transposition aucune, donc infecté de tous les automatismes, lieux communs et stéréotypes, te laisse interdit, et que ton langage singulier et distinct, en contraste, permet l'expression en long et en large, de toutes les composantes de ton ontologie. J'avais la maligne inclination de faire table rase de ta prétention du langage neuf, je n'avais que faire de ton engagement sur des voies parallèles ou alternatives, loin des réflexes normatifs évitant comme la peste l'acculturation québécoise. Cette démarche selon moi, dénuée de pertinence et de fondement, cache un lancinant problème de conscience et ne manque pas d'induire la vive culpabilité qui accompagne toujours le sentiment de traîtrise. On se sent traître à nos proches et à la société. Cette acculturation, tu la rejettes en même temps que tes origines familiales, ton déficit culturel et que ta condition sociale. Tu aurais dû plutôt t'inscrire dans une sérénité à parler tout bonnement, te laissant influencer de bon cœur par la société qui t'entoure, accueillant ses mélioratifs et adoptant ses traits d'esprit.

Me ralliant parfois à notre excessif

Pourtant mon jugement sans appel s'est quand même pas mal nuancé, je suis davantage disposé à considérer un autre point de vue. Tu ne seras pas surpris si je m'adresse à toi, dans tout le dépaysement du mien langage neuf, parce que tu peux présumer aisément mon cheminement en écriture. J'ai le sentiment comme toi, d'un engagement vers ce langage personnel, parce que j'ai fait toute ma vie, le cheminement vers la parole intimiste et vers l'écriture de toutes mes singularités. Je déverse dans mon magasin intérieur, les sensations insoupçonnées que transportent mes actions quotidiennes, ces sensations qui forgent l'identité de la même jeune femme que je suis, ces sensations que me dictent les mots et les formules inédites, et qui sculptent le profil de mon tempérament. Je suis ce que sont mes sensations. J'ai fait la

conquête de nouveaux champs d'expérimentation, parce que j'ai consenti à ouvrir toutes grandes, les vannes de mes sens, sans craindre leur tyrannie ou leur euphorie. Il y a tant de moi que j'aurais pu t'enseigner et il y a beaucoup de toi, qui m'aurait bien servi. Nous étions parfois si pareils, et souvent si différents. En tout cas, nous sommes d'après toi, tous les deux latéralisés à gauche, ainsi nous sommes dans le même vase communicant de la sensibilité artistique, et notre voix est en terrain connu dans l'oreille de l'autre. Tu m'avais dit que je possédais ton âme. Pourtant quelque chose nous divisait : ma foi inébranlable en la collectivité, et en ses valeurs régulatrices. Qu'est-il devenu ce cher Roucoul ? Cet être étourdit par ses émotions, capable de supporter des grandes épreuves. Moi, je suis celle qui a pu préserver je pense, une bonne partie de ce « nous » que nous avons mis au monde. Ce « nous » a été éclipsé mais n'a jamais été moribond. Je conserve dans ma mémoire toutes mes expériences, incluant le noir agenda de nous deux. Le végétal noir, est toujours très rare et magnifique. Ce que nous avons vécu n'est pas magnifique, mais cela ne doit pas nous empêcher de nous reconnaître mutuellement plein de grandes qualités. Je te reconnais une belle humanité masquée par tant de scories, qui sont autant d'inhibitions et d'appréhensions. Tu ne seras pas contrarié si pour narguer toutes les réserves du passé, je m'approche de toi, pour que tu me prennes dans tes bras enfin, et pour s'abandonner dans notre excessif. Parce qu'il faut bien se le dire, si nous sommes excessifs, nous le sommes par choix délibéré, tout le contraire de la pusillanimité. Viens mon cher, viens immédiatement. On a trop attendu. Il est doux de savoir qu'un ami ancien, nous reconnaît un certain mérite. Et je suis persuadée toutefois, te connaissant pas mal, que tu as toujours bien ancré dans ton âme, cette immense désolation de n'avoir pas partagé ta vie avec moi. Et si je te dis que je crois avoir pu mettre en force la plupart de mes valeurs et devenir en grande partie ce que j'avais rêvé, tu es ravi pour moi mais tu en éprouves encore

une immense résipiscence. Rien ne s'est émoussé de ton désir, rien ne s'est atténué de ton regret. Je trouve ça assez beau, sois en assuré. Tu m'avais dit que de ton enfance, tu te rappelais surtout des batailles attendries avec ta cousine, et que tu en avais conservé un souvenir d'une première importance et d'une mythique euphorie. Il m'est réconfortant de me référer à cette importance et à cette euphorie. Nous aurions dû prendre davantage conscience de notre cousinage parfait à plusieurs niveaux, et cela nous aurait affranchis de beaucoup de servilités. Ce cousinage nous était inconnu, parce que nous l'avons si peu exploré. En tout cas nous ne l'avons pas appelé. D'abord ce cousinage dans le langage des origines. Le goût que nous avions tous les deux pour l'évasion loin de la brusquerie des cimes venteuses, vers le microclimat des vallées de nos tendresses. Mon tendre Roucoul, prévu de tout temps pour venir me prendre dans tes bras, viens, cours vers moi, prends ta Marilem, celle que tu as désirée plus que tout, prends-la sans tarder, ne la laisse plus s'échapper, pour qu'elle soit pour toujours à tes côtés dans le plus pur bonheur parce que nous deux, on peut bien se donner un peu d'affection, nous qui nous sommes opposés souvent sans motifs valables, les deux êtres de sexe opposé que le Créateur aurait pu faire monter ensemble dans l'Arche. Tu m'as raconté ta communion solennelle au début de l'adolescence, avec la jeune fille qui habitait en face de ta résidence. Cette fête à l'église, cette sorte d'initiation devant les convives de toutes les écoles de la collectivité, et vous deux, choisis pour l'occasion pour incarner devant tous et devant Dieu, le couple idéal. Cette jeune fille à qui tu n'as jamais plus adressé la parole par la suite, pour raison de pruderie et d'asocialité. Viens aujourd'hui, réunissons toutes nos armées contre cette même pruderie et asocialité, fais en sorte que je remplace dans ton esprit, cette jeune voisine de ton adolescence, trop rapprochée géographiquement et trop semblable, embrassons-nous plus fort que les amants de Vérone, Toi aussi tu es tant mon chéri. C'est une tragédie d'avoir passé à

côté de toute notre tendresse. Tu ne m'as pas donné d'affection, je ne t'en ai pas donné non plus, mais nous étions les deux êtres qui en avaient le plus besoin, et qui étaient faits l'un pour l'autre. Et qui le méritaient. À vingt ans, on n'a pas conscience toujours de pouvoir saisir le bonheur si près tout à côté. Si je te comprends bien, il n'y a que moi qui peux attenter à tes amorces et déclives. Alors approche-toi de moi, dans cette douce pensée. Nous vivrons ainsi pour toujours à la fontaine des fées. Je suis la fée que tu as rencontrée au pays d'Armorique, bien avant le départ de Christophe Colomb pour le Nouveau Monde. Tu es donc toujours le même et moi je suis toujours à tes yeux la seule personne sur la planète, capable de te valoir la félicité. Eh bien approche-toi de ces lèvres qui te faisaient pleurer quand je te lisais mon œuvre, ou quand je te parlais amicalement, et tu vivras encore la même repaisance selon ton expression. Tu te croyais digne d'amour. Tu ne pouvais pas supporter mon indifférence. Et cela nourrissait ton dépit qui n'est qu'un chagrin mêlé de colère, une déception personnelle, une blessure d'amour-propre. Ta réaction à ma tiédeur de sentiment n'a pas été démesurée, elle a été une tendresse empêchée, et le non-lieu de ton attachement à moi et l'expression d'un déficit d'ivresse. Nous avons bien manœuvré dans nos disettes d'affection. Viens mon chéri d'une autre époque, retournons ensemble au cœur même de notre périple, bien en phase avec ces actions dignes de respect, et son maelström d'émotions légitimes. Je te regarde pleins yeux avec amicalité, sans me laisser distraire par l'agitation des souvenirs ou par l'aiguillon de la convention. Ainsi, toute notre singularité est au service de la fantaisie, toute mon agilité d'esprit, au service de l'improvisation dans le jeu. Aujourd'hui, mettons un terme à l'amertume de ce bien à tort nommé échec 1975. Je te convie au banquet des amants déchus. Qu'ils le veuillent ou pas, ils le sont tous à un moment ou l'autre. Mais nous deux, nous avons réussi bien davantage que cette marée haute retenue à Québec plus longtemps selon toi que l'Atlantique le permet, davantage que le

château de Frontenac tout léger s'élevant en mouvement conjoint dans les bras de la pleine lune de mars. Bien davantage que ce même château qui échappe toujours bellement aux rafales suscitées par le siècle de Wolfe constamment reconduites sur ses hourds. Rien ne nous empêche de tout revivre à l'endroit. Il est possible de remonter le temps quand on n'a pas adhéré, à cet immobilisme perpétuel de la pensée.

Tu vois, tu me connais assez peu

Je poursuis la présente adresse à ton attention, pour cerner toute la démesure de l'échange que nous poursuivons. Pareille démesure ne peut être soutenue que par des protagonistes excessifs et passionnés. Tu le sais bien que je mords dans la vie, non pas à la manière des moutons de la harangue conventionnelle, non pas à la manière des vulgaires des us et coutumes, mais selon les cardinales énergies des vertueux de l'inhabituel. Il ne t'est plus permis de douter davantage que la singularité de pensée que le Créateur t'a échu, puisse rallier l'assentiment du plus grand nombre. Il ne t'est plus permis non plus de croire que je puisse rester insensible à ce que tu me révèles de notre périple dans le sillage de l'un et de l'autre, qui peut dissoudre beaucoup de mes certitudes du passé. Tu sembles devenu une personne immunisée contre l'indifférence des autres. Puis la non-reconnaissance de ta valeur, tu la mets avec une saine malice, aux comptes de leur turpitude. Personne ne peut accélérer cette reconnaissance ou l'obtenir de force. Ça appelle chez chacun de nous, une bonne dose de modestie, et en même temps beaucoup de confiance en soi. Mais il serait malséant, dans cette situation presque virtuelle, de s'abandonner trop dans un tel discours ou dans la rédaction de cette trame qui tient beaucoup plus de la fiction que de notre réalité. Juste un exemple : tu aimes mon personnage, qui est tout au plus à l'heure qu'il est, un personnage du passé, parce que ce personnage fait partie de notre

mémoire à nous deux. Pareillement, tu apprécies cette Marilem qui se confie à toi dans la présente adresse, qui est à bien des égards elle aussi un personnage fictif, parce qu'elle fait partie non pas de ta réalité, mais de ton imaginaire. Tu ne peux la saisir complètement, tu n'as même pas de photos récentes de moi et surtout que ce que tu interprètes, tout cela passe par le filtre de ton désir, de ta douleur passée et de ton imaginaire. Mon personnage de jadis, dépend de ta capacité de te souvenir. Celui d'aujourd'hui, dépend de ta capacité de rêver. Tu as toute latitude pour te souvenir du passé mais aucune, pour essayer de cerner mon identité d'aujourd'hui. Cette identité ne t'est préhensile d'aucune façon. Comment pourrais-tu avoir la moindre chance dans tout l'univers, de te mettre sur une piste fusant de notre astéroïde à la vitesse de la lumière, sans avoir le moindre indice permettant de miser sur une orientation plausible, parmi tant de possibles directions centrifuges. Ma Marilem d'hier est infiniment plus facile à cerner. C'est notre big-bang à nous deux, nous en sommes issus et il nous est familier. Quant à la Marilem d'aujourd'hui, tu ne peux que présumer son étrange, son exotique, son inconnu. J'ai assez de facilité à extrapoler ta présente identité. Je te disais que je pourrais reconnaître dans ta voix bon nombre de caractéristiques qui m'avaient étonné jadis, même si tu sembles bien plus en maîtrise, mais en même temps cette voix tienne, s'inscrit dans une continuité suave et étonnante. Si je te revoyais, je ne serais pas très surprise. Je te fais probablement de la peine en te disant cela mon cher. Toi qui as tant déploré n'être ce que tu étais, qui a toujours rêvé de te métamorphoser complètement. Je veux te consoler en te disant chaleureusement que tu n'as pas besoin de changer tant que ça. Je peux t'apprécier tel que tu étais, et je suis persuadée que tu es devenu depuis, encore plus, un être de grande valeur. À tes yeux, je suis toujours celle qui te submerge de bonheur. Je crois que tu chéris encore beaucoup ces images que tu as un jour forgées. Ce n'est pas mal en soi. Nous avons aimé vivre un temps, tous les

deux dans cet absolu. Nous avons ici, je veux le célébrer, une communauté de point de vue. Nous étions hardis, audacieux et confiant en l'avenir. Nous étions fort méritants à nos propres yeux, et la vie nous devait beaucoup, notre mise était géante, notre perte le fut aussi. Tu sembles oublier que moi aussi j'ai été peinée, et non pas que désemparée ou désolée. Je me rapporte à l'image de moi que nous partageons. Tu vois notre connivence. Nous devrions en faire la composition à l'échelle. Tu te rappelles combien je mesure ? Je sais que tu ne t'en souviens pas avec précision. Est-ce que nous avons la même taille tous les deux, ou si je t'arrive au front, aux yeux, à la bouche ? J'attends ta réponse… Tu ne peux pas le savoir, tu ne m'as jamais embrassé, tu ne m'as jamais pris dans tes bras. Tu te souviens de la couleur exacte de mes yeux ? Du grain de ma peau ? De mon groupe sanguin ? Tu te souviens du nom de mes parents ? De mes grands-parents ? De mon frère ? De mes sœurs ? Tu te rappelles davantage mes singularités physiques et mes dimensions de l'âme je sais, mais là encore tu dois supposer beaucoup, tu imagines, tu sondes, tu essaies de circonscrire, tu présumes, en faisant beaucoup d'hypothèses. Tu vois, tu me connais assez peu. Ton souvenir a dû filtrer et décanter beaucoup d'essentiels couplés à d'insupportables inconforts. Cette Marilem, elle te paraît proche parce que tu t'en tiens à beaucoup de superficielles approximations, que tu élèves au rang de certitudes. Je te l'offre si tu es prêt à partir à son exploration, sachant bien que ton regard aussi ambitieux que tu voudras, ne pourra embrasser qu'une infime partie de tout son royaume. Elle est pour toi dans l'excessif aujourd'hui, tout autant qu'hier elle ne l'a jamais été.

Recomposer toute notre fantaisie

Voilà toute l'ampleur du personnage que tu as côtoyé au printemps de ta vie. Je sais que tu consentirais à mettre ta vie en jeu, pour te valoir un seul baiser de ma tendresse. Tu me l'as

caché, mais je te connais assez pour savoir que toute ta vie pendant plus de trois décades, a été encline à s'apparenter à un tourment, et que tu n'as pas fait grand-chose pour le repousser. Parce que s'il fut interminable ou insupportable, c'était encore un tourment Marilem, et cette signature était douce pour toi, et réconfortante parce qu'elle te permettait de prolonger la promiscuité virtuelle avec moi, cette proximité tant espérée que tu n'as jamais connue, ni dans ton souffle, ni même dans ta confiance. Je ne t'ai ainsi jamais beaucoup quitté. Surtout dans l'ancrage de ma voix sur cassette Philips, mes disques que tu n'as jamais ouverts. Je saisis bien mon chéri, toute ton impossibilité d'écouter en pensant à moi, cette musique en mon absence, puis mon livre sur l'oralité des peuples amérindiens, qui montait en exergue, toute ton ignorance. Viens, nous nous rencontrerons encore au cinéma de la cité universitaire, et nous jouerons aux deux inconnus que tout concoure à séparer, qui feront le geste ineffable de venir l'un vers l'autre, et qui vaincront les forces titanesques qui tendent à les garder étrangers. Je répondrai à ton vif espoir de me rencontrer. Nous nous regarderons, nos cœurs remplis d'émotions, assoiffés des tendres paroles, faisant fi des conventions et de l'inertie des usages. Nous sommes deux êtres sans lien réel avec cette coutume d'avoir une pudeur devant une personne inconnue. Tu vas me regarder les yeux pleins d'espoirs, mais sans inhibition aucune. S'il n'en tenait qu'à toi, tu me prendrais de force, me faisant asseoir sur tes genoux, et tu m'embrasserais bien avant le commencement du film, et tu me remettrais ta missive en toute confiance, et cette manière de faire pourra m'atteindre au centre de toutes mes sensibilités, et je serais comblée par cette phrase : « mon ange, qui de son aile sur mon épaule, m'anime et me protège. » Et je te regarderais sans écarter la possibilité que tu puisses être mon ami et que l'on puisse s'aimer. Pourquoi cet énergumène qui est venu s'asseoir juste devant moi, ne pourrait-il pas être celui qui m'accompagne au cinéma la prochaine fois. Nous ne sommes jamais allés au cinéma

ensemble excepté au pavillon de Koninck. Cet inconnu à la barbe profuse, aux cheveux hirsutes, au langage improbable, le casse-cou du cinéma midi, celui qui désespère de rencontrer celle qui l'enchantera, celle qui vibrera au diapason des singularités de pensée que le créateur lui a échu, et celle qui ne sera pas rebutée par la remise en question de pans entiers des usages du Québec. Je sais que tu as été atteint plein cœur, par la féminine flamboyance de ma personne, te réfugiant dans une ivresse incommensurable, seul antidote pouvant diluer pareille célébration des vertus et des sens, et pouvant alléger ton éblouissement. Pareil bonheur étant insoutenable, sans l'enduire de quelques sombres intrusions du malin. Je place tous mes espoirs en toi, parce que tu es ému aux larmes d'envisager d'être à mes côtés, et je sens que rien ne pourra nous empêcher de nous aimer. Je veux que tu t'approches de moi, je veux que tu sois heureux d'entendre mon cœur quand tu appuieras ton oreille sur ma poitrine. Rien n'arrête maintenant le libre parcours de mon émotion. Je ne cherche plus à la retenir, ni mon émotion ni ma fantaisie. Viens me révéler tout ce que tu as vécu alors, ton émotion la plus vive, comme ton étourdissement au centre des caravansérails exotiques. Nous ne pouvons nous faire de mal parce que nous faisons corps avec l'éclosion intime de notre nouvelle réalité. Le geste initié par l'un, correspond en tout point, au geste espéré par l'autre, chaque regard est pure connivence, chaque parole sur la lèvre de l'un, est baiser sur celle de l'autre. Le réflexe de l'un est pérennité sur l'instantanéité de l'autre. Nous avons vécu l'apogée du sentiment amoureux dans l'île d'Aphrodite, cette île qui recèle les accidents de terrain, d'avant la dernière glaciation et la végétation primitive abritant les premiers fauves et leurs premières amours. Il t'aurait fallu à ce moment précis une bonne dose de clairvoyance et de fermeté, pour faire tienne cette image du fauve masculin, qui gravite d'année en année autour du même fauve féminin en imposant l'érotisme de sa loi. Mais tu as sombré dans le mimétisme et

l'adulation émolliente, qui ne peuvent que générer qu'asservissement et humiliation.

La nuit du 14 mars

C'est ainsi que la marche implacable de l'univers, m'emmène dans le lit de mon néanmoins Roucoul. Avec toute ma sidérale sensibilité artistique, bien dissimulée dans une réserve de bon aloi, que tu as interprété comme indifférence à ton égard. Trêve d'explications, trêve à la désillusion, trêve à la déchéance. Je ne veux pas me perdre en conjectures, emmagasiner diatribes par-dessus commisérations. Je fais maison nette de ces calembredaines du passé, qui ne sont pas dignes de ce que nous avons vécu et de ce que nous sommes devenus. Faisons le changement de garde, et donnons enfin préséance dans notre magasin intérieur, à toutes nos fontaines intimes et à nos sources d'estime. Viens donc aujourd'hui, n'attends pas, viens tout de suite au plus divin de mon intimité, viens t'apaiser dans la concorde ultime de notre pensée. Viens sans appréhension, viens goûter avec moi, au plus profond accomplissement. Prends-moi dans toute ta force juvénile, faisons ensemble ce renversement de marée à Québec, au moment précis, où l'océan Atlantique forge l'idée après un cycle de trente heures, de se retirer vers l'île d'Orléans. La force aimantée de nos deux connivences suffit pour la retenir en amont, en constante marée haute de 5 mètres, toute la nuit. Tu auras ainsi toute l'emprise sur le temps de mes saisons, je serai peut-être encore dos à toi, mais aujourd'hui pour me repaître et pour laisser s'accomplir l'oracle de notre enchantement. Parce que je suis trop ta Marilem devant tes yeux, cela est voulu par les mêmes forces cosmiques qui font en soirée selon ta formule, se lever dans un mouvement conjoint, la silhouette du château de Frontenac dans les bras même de la lune. Nous sommes les seuls à Giffard, à participer dans les deux fenêtres de notre chambre, à un pareil phénomène astral. Parce

que nous sommes les seuls à être à l'affût de cette lune gigantesque qui gigue une jeune soirée. Dans toute la ville de Québec, nous sommes peut-être ce soir le seul couple amoureux, à avoir cette sensibilité pour goûter cette rencontre du troisième type. Nous savions déjà depuis le début de notre « nous », que notre rencontre tenait d'un phénomène astral singulier. Et le château de Frontenac et la lune, l'illustre à merveille. Les larges fenêtres hautes perchées du repaire Giffard, nous permettent cette curiosité sur l'extérieur. Nous tenant dans nos bras devant l'une de ces fenêtres, nous anticipons le cœur aux anges, tout le titanesque de cette levée du château, et nous préparons notre vœu. Notre vœu sera de la même pertinence et du même absolu que ces nuits de Québec à marée haute. Nous sommes tous les deux nourris par ce limon des fosses océanes qui n'est que purification et ensemencement, qui est mémoire comme l'île d'Orléans qu'il a formé au début des siècles. Ce limon nous ressemble, parce qu'il nous a mis au monde au commencement de l'évolution de l'espèce, il se rappelle notre état d'âme, lors de notre première rencontre et lors de notre première traversée du fleuve ensemble. Viens t'abreuver sans plus tarder à ce limon de mes lèvres, viens me goûter tout entière, viens, serre-moi fort dans tes bras, et sois celui que tu aimes devenir dans toutes tes prérogatives, regarde-moi en toute confiance, tu peux tout me donner maintenant, tu peux me rejoindre, tu peux partager mes points de vue et me comprendre. Voilà comment je suis, voilà ma vraie nature. Je suis une naturelle au lit, je suis ta conjointe. Tu as tant espéré que je te dise, que ma Marilem de ton cœur, soit ta conjointe pour toujours. Viens, je vais te donner toute ma tendresse, mon grand séducteur des filles à l'émotion immense mais contenue. J'ai été la jeune femme qui a voulu se faire déflorer dans ton lit et tu ne m'as pas cru. Tu y as vu contradiction avec ma grande réserve et avec mes filandres qui me retenaient à la fraîche virginité. D'un même souffle, je te demandais une chose et son contraire. Voilà ton manque de

lucidité, voilà mon ivresse et mon audace. Voilà ton immaturité, voilà ma vision de nous deux. Voilà pourquoi je peux te dire aujourd'hui, que tu n'avais rien compris cher de cher. Je te surprends n'est-ce pas ? Tu n'as pas vu mon regard ? Tu n'as pas senti mon déluré, mon lymphatique, la sirène d'Homère est passée inaperçue. Tu es resté campé dans des positions qui te venaient de tes préjugés à l'endroit de la gent féminine. Sans parler de ta méconnaissance de cette personne qui t'accompagnait. Il y aurait beaucoup à raconter ici. Je réserve pour plus tard, le deuxième chapitre. Tu me parles souvent de mon énigme enchanteresse. N'oublie pas que chacun de nous, doit savoir préserver sa part de mystérieux, et que si nous pouvons nous cantonner dans toute notre sincérité et transparence, il est préférable de souscrire qu'aux demi-teintes inépuisables de nos personnages. Il est hasardeux de se décrire dans le rôle de deux enfants qui veulent faire ce qu'a prévu la nature, en espérant être à la hauteur. Tu as été bien souvent absent devant mes esquisses de forfanteries. J'ai été blessée profondément par ton manque d'à-propos et d'empathie. Tu me demandes si mon cœur a pu être un instant à proximité de tes lèvres. Qu'est-ce qui t'en fais douter cher ami. Il ne t'est pas permis d'en douter. Si tu en doutes, c'est par masochisme. Tu continues à entretenir une grande blessure, cher Thomas. Est-ce que j'ai été si réservée que ça ? Est-ce que j'ai filtré à ce point mes sentiments et émotions ? Est-ce que jamais, je n'ai été tendre avec toi ? Est-ce que mes actions d'alors, n'en sont pas la preuve ? Ça aussi, c'est de ta part un manque de clairvoyance, si tu doutes encore. La nuit du 14 mars, tu n'avais aucune raison de douter de moi. S'il n'y avait pas ostentation, il y avait évidence. Il faut te consoler maintenant, il est encore temps de narguer cette parcimonie ancienne, et contrevenir aux interdits. En marge de mon amertume, il y a mes tendres cajoleries, je me surprends à t'apprécier comme j'aurais pu le faire davantage jadis. Reviens dans mon projet, prends d'assaut mon onirisme, reprenons nos

droits, notre fantaisie, cette période c'est notre enfance. Prenons la route buissonnière de notre imagination, dans toute notre ivresse du possible. Nous avons fait ce que nous avons pu. Maintenant il nous reste à infléchir notre destinée à la recherche du temps perdu, follement épris l'un de l'autre, avec toutes les libertés. Même différentes et distinctes, nos deux singularités, continuent pourtant à s'arrimer au faîte de notre passion de vivre dans la fantaisie nouvelle qui affleure en chacun de nous à chaque seconde.

Mon baiser n'est pas pour toi

Dans mes antécédents familiaux, on compte bon nombre de militaires, ce qui a pu contribuer à façonner un profil plutôt volontariste à mes relations humaines, et une grande fermeté de point de vue qui me convient très bien et que j'apprécie. Pour ta part, tu as vécu ton enfance dans un milieu autoritaire, mais tu l'as rejeté complètement, te laissant dans l'indétermination, sans guides, ni balises, sans confiance en tes moyens. Ta singularité ne pouvant s'appuyer sur l'aval d'aucune certitude. Et tu es le cadet de la famille. J'ai toujours senti ta fascination pour mon aînesse, pour mon autoritarisme. Même que ton érotisme peut en être fortement imprégné. Qu'est-ce que l'amour sinon que l'avènement de nos fantaisies les plus intimes dans notre féerie. Je suis cette fée qui te fascine complètement par mon ascendant sur tes facultés et ce désir inaliénable de te décharger de ton libre arbitre tout entier, et t'en remettre complètement aux prérogatives de ma vérité intrinsèque. Ce sentiment exaltant de la servilité amoureuse, est la plus grande liberté envisageable par l'être humain. Voilà ce que tu es, c'est ce qui te conduit. Et voilà l'explication de tout notre désespoir d'alors, de ne pas pouvoir jouer les rôles qui nous convenaient. S'il m'était inacceptable d'être sous ta gouverne, il m'était tout aussi insupportable de te voir inapte à exercer cette gouverne. J'avais bien inscrit dans mon

inconscient, le modèle de la gouverne de mon père, le seul modèle que je recherche et reconnais chez mes camarades, ou chez mon amoureux, mais en même temps, c'était devenu de plus en plus avec le temps, le modèle même à rejeter, la cible par excellence de ma résistance. L'adolescence s'oppose forcément aux règles établies. Nous avions ainsi, tous les deux, toi et moi, notre propre résistance, sans qu'elles puissent le moindrement du monde, coopter. Tu m'as reproché de me complaire dans le consensus social. Pourtant, j'éprouvais le vif désir de cesser de me faire influencer dans le sens des impératifs des autres, et d'affirmer ma propre vision. J'étais dans une douce rébellion contre mon papa. Mais je rejetais violemment ton cantonnement opiniâtre dans le refus global. Et toi, tu rejetais ces coutumes qui ne pouvaient disais-tu, accepter les conditions de santé de ton âme. Ta contestation m'est apparue gratuite et dénuée de sens. Le moindre sourire à l'autre, t'apparaissait complaisance et opportunisme. La moindre connivence, était synonyme de servilité. Et tout l'enseignement des écoles, t'apparaissait comme une immense entreprise d'embrigadement. Et tous ceux et celles qui se prêtaient à cette entreprise, étaient des traîtres à la fantaisie. Mon chéri, toi qui as une âme d'enfant comme moi, je veux renchérir sur ta ferme intention de protéger ta fantaisie contre toutes tentatives de vouloir l'édulcorer, ou l'anéantir. Maintenant et pour toujours, tu peux compter sur mon soutien indéfectible pour l'embrasement de cet ineffable entre nous deux. Regarde mes yeux, tu m'as dit avoir conservé mes photos, ce sont ces yeux que tu disais vouloir conquérir. Ces yeux qui regardaient le photographe, mais surtout l'ami qui m'avait tant déçu. Je suis certaine que ces photos ne te donnent pas une juste idée de mon âme, parce que j'étais malheureuse autant que toi. Je suppose que tu peux bien le cerner sur les photos. Ces yeux sont le théâtre d'une grande désespérance devant la violence faite aux enfants et celle dont tu m'as affligé. Ces yeux-là méritent eux aussi d'être réconfortés. Tu vas me prendre dans tes bras mon chéri, pour les

consoler ces yeux, qui pleuraient sur notre désaccord. Ces yeux, je veux te le dire, étaient souvent en complicité avec tes points de vue, sans que tu t'en aperçoives. J'étais consentante. Il me seyait d'être à tes côtés même aux jours de velléités. Si je n'ai pas été vilipendée autant que tu sembles le supposer, je n'ai pas été non plus tant idéalisée. Tu sembles vouloir démontrer que tu fustigeais sans cesse celle que tu adorais. Je n'étais pas plus fustigée, qu'adorée. Des régions entières de mon identité n'étaient pas reconnues et appréciées. Ce jeune homme que tu étais, avait vivement besoin de récapituler ses principes de vie. Il était impérieux de lui insuffler un juste repositionnement de ses cardinalités. Sa bonne humeur en aurait bénéficié, et toutes les franges de son humanité. Tu recherchais mon appui dans ta démarche pour formuler toute ta singularité. Je n'ai pas eu la moindre velléité de choisir cette avenue, je n'ai pas eu non plus le réflexe de m'employer à vouloir te changer, de vouloir te soustraire à ce que je n'aimais pas, de t'introduire aux valeurs féminines, à l'Intime des sens féminins, à la fête fertile, de favoriser le libre déploiement de toutes tes différences, et de te consentir un espace pour l'imprimatur de cette singularité tienne. Cela ne m'a pas effleuré l'esprit. Je m'attendais plutôt à ce que tu rentres dans le rang comme le fait le troupeau d'étudiants qui quête la bienveillance, qui craint la désapprobation ou le désaveu du professeur. Toute notre fantaisie mystifiée par notre non-dérogation académique. Tout le côté aventurier mystifié par notre ordonné. Bien sûr, tu n'avais pas cette confiance que ta singularité puisse être appréciée et reconnue. Craignant ne pas avoir ma bienveillance si tu la montrais trop cette singularité, tu as toujours cherché à l'édulcorer, pour préserver le peu de chance selon toi, que tu avais de bénéficier d'un appui en deçà de cette singularité. Toujours ce doute de n'être pas apprécié à ta juste valeur. C'est peut-être le moment, maintenant que nous sommes au cœur de notre clairvoyance, de te faire part de ce que je ressens, que mon baiser, il n'est pas pour toi. Il y a trop de

douleur dans notre tendresse. Ici empressons-nous, de rejeter toute notion de vil masochisme. Cette notion nous est étrangère, nous en sommes bien au-delà. Nous n'avons rien à faire de ces acculturations à la sauce contemporaine. Ta douleur est accoutumance. La félicité d'un tel baiser serait bien décevante. Et une reine garde entre elle et ses sujets une distance savoureuse. Ses désirs les plus extravagants sont tenus en compte, mais pas toujours exaucés. Ne suis-je pas ta souveraine. Je sais ta grandeur d'âme. Est-ce que je te blesserais trop encore, si je t'offrais de t'envoyer des photos de moi, des photos de mon mariage, des photos de mes deux enfants, et une photo de mon époux, qui est le plus heureux des hommes. Tu aimerais voir une photo de ma poitrine dénudée ? Tu n'as jamais vu ma belle poitrine mon chéri. Je le sais. Je sais que tu pleures en me lisant à cet instant même. Je t'envoie malgré ta douleur, la plus belle de mes photos où tu verras, selon ta formulation métaphysique, « mon sein symphonie, mon mamelon mélodie et l'aréole. » Mon sein sur la photo, est même érigé vers mon amoureux, selon ce que tu me disais dans une de tes amères taquineries de naguère. Tu pourras enfin approcher ton visage et faire à ton gré, cette communion cosmique avec nos aurores boréales. Mon sein symphonie, mon mamelon mélodie et l'aréole, c'était trop pour toi. C'était la marée haute de ton inhibition adolescente. Jamais tu n'as pu les dominer, parce qu'il était de mise dans ta psyché d'être dominé par eux, et que cette domination correspondait en tout point à ton désir le plus intime. Bien des conflits prenaient racine, dans ton retard à consentir la conquête du royaume des Marilem. Si un jour tu me l'exhortes toutes fois, je pourrai le plus discrètement, te faire parvenir ce petit collier, accompagné du fin tissu de mon intimité, cette intimité que tu aurais mérité il y a bien longtemps, et que la privation prolongée, t'a rendu éligible au pardon anticipé d'un péché futur. Je sais les risques que tu encours, je sais que tu vas en devenir fou, mais que ça t'est égal, faisant tienne cette vérité de Baudelaire, qu'une seconde de

félicité dans ce fin tissu, témoin de mon petit pubis à la proue, cela vaut bien la damnation pour l'éternité.

Ce que je suis devenue

Je ne suis pas devenue ce que tu as cru que j'étais. Pas plus que je ne suis devenue davantage ce que tu avais fait de moi. Parce que j'ai fait promptement table rase de ton remugle. À telle enseigne, que tu serais le plus étonné des êtres, si par exemple, je t'envoyais ma photo. Parce que la pensée sculpte les êtres, le jour autant que la nuit. Et la cellule familiale que j'ai forgée avec mon époux, vient nous forger à son tour. Mon époux est psychologue de profession, et il a eu fort à faire avec sa Marilem. Et je crois qu'il a assez bien réussi. Il m'a comme par magie, reprogrammé comme j'étais au premier jour de notre première sortie. Il a ainsi restauré et réamorcé ce que tu avais beaucoup aliéné. Toute ma spontanéité et ma confiance. Puis il m'a conduit directement, par le chemin le mieux balisé, aux jardins des belles contenances. Il doit bien me rester encore un peu de cette réserve qui un jour, a su rallier toute ton émotion. En tout cas, je veux la préserver juste pour mon Roucoul des avanies. Je suis beaucoup plus rieuse, ça c'est la faute des enfants… et de ton absence… Quoi dire de plus de mes traits de caractère que tu as affirmé bien connaître. Mes yeux découvertes de l'Amérique, disais-tu. Mes lèvres rosée du matin, mon regard douce nuit lionne, c'est pas mal comme formule. Il serait encore capable ce regard, de bien te saisir dans tous tes faux-fuyants, je veux taquiner ici, par la semonce que ta nature ne manque pas de convoyer. Puis sans oublier, selon ta formule captive de tes émotions, ma petite main dans ton cou, ma petite joue sur ta bouche, mes cheveux avalanches, mes hanches interdites de Brassens, et surtout mes seins symphonie que tu as erronément mésestimés, à partir de ta confuse appréciation. Une autre manifestation de ta parcimonie et de tes excès. Toute cette singularité qui nous caractérisait alors, a été

soit occultée ou rabrouée, par notre réserve le plus souvent, par une pudibonderie ou pire encore par une pusillanimité au cœur même de tes vingt ans. Par la suite, j'ai suivi bien à mon aise, le chemin dévolu aux couples par la coutume et les usages, mais gardant le cap constamment, avec la vigilance de mon époux, sur les vertes prairies de l'inédit, niant les valeurs qui font autorité que par leur routinière reconduction. Là-dessus je présume, nous ne sommes pas si éloignés. Tant que tu n'auras pas lu ma présente adresse, si elle te parvient, tu ne sais pas que j'existe sur cette planète, parce que tu ne l'as jamais vérifié. Je te réserve une Marilem qui se croit dégagée de toute amertume, car j'ai été blessée moi aussi, bien que pour des raisons différentes des tiennes. Je ne sais pas si je pourrais avoir encore le cœur amical en ta présence. Et toi aurais-tu le cœur léger devant moi ? Moi qui selon toi, suis obligée de t'estimer. Moi qui selon toi, étais obligée de te consentir un plein crédit de ma plus belle humanité, et toutes les vertus de mon intimité, sans la contrepartie de ton engagement. As-tu oublié que je t'ai à bon droit, refusé beaucoup de tout cela, excepté « l'amitié qui allait naître. » Je suis persuadée qu'en rétrospective, tu portes un tout autre regard sur mon refus viscéral d'accéder à tes pulsions à peine endiablées pour un jeune homme, et à vouloir m'engager dans une séquence d'évènement qui nous lançait dans l'aléatoire. Tu es capable aujourd'hui d'apprécier à son juste mérite, ce que je t'ai offert généreusement dans le présent prometteur de notre printemps, et qui aurait pu se traduire ensuite, si tu l'avais voulu, en de bien d'autres agapes. Le regard que tu portes, je crois, sur la sagesse que j'ai eue pour deux, est très semblable au mien. Mais mon déficit d'estime que tu présumes à ton endroit, reste bien lancinant et il envenime encore ton cœur, comme aux premières heures de notre rencontre. Tu vois l'incommensurable, auquel nous sommes confrontés. Vaut mieux renoncer à envisager de relier ces deux rives du Saint-Laurent auxquelles tu as fait allusion. Rien ne pourrait empêcher les calembredaines dissonantes, si nous allions

commettre un tel rapprochement entre nous. Je suis encore la personne que j'ai été. Et toi tu ne peux pas davantage supporter le moindrement, ce manque de considération que j'ai à ton égard, malgré la mise en exergue plus haut dans ta missive des mêmes fontaines intimes que nous chérissons. Ne sois pas désespéré, seule ta Marilem peut savoir ce qui est bon pour toi. Me fais-tu confiance ? Depuis le début de la présente adresse, nous nous nourrissons à la même fougasse, et nous marchons tous les deux, main dans la main dans une liquide poudrerie de face, comme seul le harbour atlantique de Québec, pouvait en approvisionner dans le vol des outardes des printemps tardifs. Je sais bien, mon cher ami, que j'ai toute ta confiance, pour la suite des choses, quelle qu'elles puissent être, et pour cela, je t'estime beaucoup. Je crois être devenue bien rapidement une tout autre femme, en limogeant sans peine ma réserve, et en m'implantant pour de bon dans ma non négociable fantaisie. Tu m'avais insulté et blessé profondément quand tu m'avais dit dans l'une de tes lettres, que j'étais un être incomplet. Je ne t'apprendrai pas que mes croisements amoureux jusque-là, avaient pu être dans une certaine mesure incomplets, et que, pour cette raison même, j'en concevais une grande fierté et repaisance selon ton expression, car jamais avant l'âge de ma majorité, je n'avais fait légèrement ou autrement, cet embarquement pour Cythère, en tout cas, j'en avais conservé dans mon ontologie, une aura de virginité. Et je savais bien que l'oiseau de la fécondité, saurait me trouver bien assez tôt, surtout que je connaissais déjà son nom. Ma première année à l'université s'est déroulée dans l'harmonie et dans la continuité avec mes années de collège. L'année suivante, j'ai préféré poursuivre ma formation à Trois-Rivières, pour vivre davantage ma convivialité avec les êtres et éléments. Parce que je me sens une Mauricienne intégrale. L'université Laval m'a pesé souvent, malgré ma parfaite collusion avec ses us et coutumes. Et mes amis très chers. Et voilà qu'en février, je te rencontrais toi, qui as eu en main pour un temps, une pleine mise mais qui

l'as dilapidé promptement. Comment as-tu pu tout compliquer à ce point ? Je suis indulgente dans mon appréciation. Tu étais un être profondément malheureux et à bon droit de l'être, parce que tu étais assez intelligent et conscient de toute l'imposture de ton choix de vie qui ne te convenait pas, et tu étais bien étriqué dans ta quête d'un personnage à la mesure de tes aspirations et de ta fantaisie. Ton cours universitaire en sciences n'a rien favorisé de ton humanité. Tu n'as pu que te fossiliser dans cet être exsangue, que tu avais tant bien que mal mis au monde. Sans famille, sans amis, sans patrie, sans langage. Je ne peux rien imaginer de tes rêves, de ta conscience, de ta vie intérieure. Mon père et mes oncles sont ingénieurs comme toi, sans pour autant accuser un tel déficit de cordialité, de bonhomie, d'humour ou de joie de vivre à tous les jours. Je m'attendais à bien d'autres choses d'un urbaniste qui avait une expérience de vie que je ne pouvais pas revendiquer. Si tu étais alambiqué et timoré, ton approche bon enfant, malgré tout, te valait un fort capital de sympathie et d'indulgence. Mais c'est bien limité comme potentiel humain, à la ligne de départ d'une rencontre avec une belle jeune fille de vingt ans, svelte de corps et d'esprit, bien en prise avec toutes les ressources de son cœur. J'ai bien senti encore dans ton adresse à ma Conscience, ton dépit de ne pouvoir composer comme tu le voudrais, avec toutes les composantes de tes facultés créatrices. Le même grain de sable dans notre porcelaine, même si tu es assez persuasif quand tu te mets en mode élégiaque, oubliant pour de longs moments, que tu t'adresses à celle que tu as recrutée à l'aveugle sur un coup de tête, et qui s'est bientôt dressée contre les dissonances de tes prises de position. L'humeur de nos jours, n'a jamais permis la pleine éclosion de notre espoir. Nous n'avons pas pu se délecter de toute la générosité du destin qui nous avait mis en présence l'un de l'autre. Chacun s'est employé à vouloir modifier le jeu de l'autre, pour qu'il lui convienne mieux. Est-ce qu'il serait judicieux de réunir à nouveau nos deux constellations dans le même chariot

du temps ? Sans la crainte bien prégnante d'alourdir notre jurisprudence déjà bien compromise. Nous aurions tant à justifier et si peu à célébrer, tant à reconsidérer et si peu à glorifier. Il y aurait revanche, revendication, regret, reproche et très peu de rapprochement et de glousse jubilation. Et cette même impossibilité de connivence, qui se renouvellerait, nous serait insupportable et mènerait à la déliquescence, sinon au désespoir. Seule l'écriture pourrait alors nous extirper d'un tel guêpier. Tu me trouveras bien offensante, de ne pas souscrire entièrement à notre réinitialisation. Il y a une raison plus fondamentale encore. C'est que jamais il me sera envisageable de croire que tu puisses représenter un interlocuteur légitime pour ma vision féminine d'une relation humaine. Cet intime des sens. Avec toi, je ne pourrai jamais prendre conscience de ce que je suis, et redécouvrir « le sens de l'être, de la communication, des relations interpersonnelles » comme je te disais dans ma lettre. Je te déchire le cœur, je le sais bien. Et je vais te dire pourquoi si ça t'intéresse. Tu es une nature que je peux comprendre davantage maintenant, mais qui ne me convient pas plus, et ça tient au don de la parole. Au théâtre, personne ne peut improviser avec toi, pour des raisons assez obscures mais aussi à cause d'un manque de générosité de ta part, et ta propension réflexe, à vouloir toujours avoir le dernier mot. J'ai remarqué que tu avais effectivement toujours le dernier mot, parce que personne n'enchaînait sur ta phrase. Un manque de connivence et d'empathie nous empêche d'être à ta suite. Une question de respiration, de rythme entre autres choses, et sûrement aussi une singularité de pensée, qui rebute dans une conversation, parce que l'harmonie d'une repartie s'obtient, par l'utilisation d'un même matériau langagier, une parenté dans le vécu, donc un background d'une certaine équivalence, et par des interlocuteurs capables de jouer avec des mêmes règles. Et en plus, toute ton intimité trahit le réflexe de vouloir rejeter l'autre, et son langage et toute sa façon de faire qui te rebute bien souvent. Tu voudrais

en plus l'obliger à t'apprécier et à accepter ta perspective. C'est ce que tu as fait dans tes deux lettres, tu infléchis ma décision selon tes points de vue, tu m'intimes d'accepter les termes de ta vision des choses selon tes conditions, et tu m'informes des conséquences dans le cas de mon refus et des quolibets dont tu vas affliger mes valeurs et mes principes de vie. Des amoureux ne se persuadent ni de leurs atouts, ni des avantages de leur complicité. Et surtout, il y a tant d'âpreté dans ta vision des choses, dans ta respiration, dans ta conversation. Chaque seconde en ta compagnie est le théâtre d'une bataille sans merci, nous obligeant à être aux aguets constamment et à se prémunir contre des indélicatesses involontaires d'un être, obligé par faiblesse de devoir compter sur notre clémence et notre indulgence. Et surtout, surtout ce rembrunissement à son apogée, à chaque détour de ta phrase, d'abord parce que tu présumes qu'elle ne sera ni accueillie, ni appréciée, ensuite parce que tu honnis de toutes tes forces la future répartie de ton interlocuteur, s'il lui arrive d'hésiter, d'être sur ses gardes ou de simplement risquer une phrase que tu juges d'avance irrecevable, inappropriée, ou simplement non conforme à ce que tu avais prévu. C'est le pressant appel à la réflexion, que je te lançais dans ma lettre, parce qu'à n'en pas douter ce trait de caractère est un boulet gigantesque pour toi, et il mérite d'être houspillé et combattu. Je m'arrête ici dans ma harangue, d'abord parce que je te blesse au-delà du supportable, et ensuite parce que je préfère comme toi, le dithyrambe de nos sources d'estime.

Cette Marilem, je veux te l'offrir en pensée

Mon écriture prend différentes formes et différents styles. Je te donnerai des titres si tu y tiens. Surtout celui qui pourrait t'intéresser le plus, celui que j'ai écrit dans la consternation et quand même dans l'euphorie de l'après printemps 1975 avec mon amoureux psychologue de l'université de Montréal, que tu

as certainement exécré, parce qu'il m'aimait et que j'ai aimé à la folie, même si j'ai préféré prendre pour époux, l'homme de ma vie que j'ai connu en amont du printemps de toi et moi. Je sais ce que tu ressens. C'est une immense blessure que je viens visiter à nouveau. Car j'étais euphorique de retrouver le confort de la familiarité, et la transcendance qu'apporte l'estime de l'autre dans mes relations interpersonnelles, en vivant « au plus fort de mon être. » Ces termes bien sûr, ne se voulaient pas une fronde attisée de raillerie et d'impertinence à ton égard, bien que dans ton esprit, tu l'aies reçue comme telle. Mais cela devait être « clair entre nous, » même si tu n'étais d'aucune sorte, celui qui m'avait fait perdre « le sens de l'être, de la communication, des relations interpersonnelles » et la conscience de ce que j'étais. Je sais que tu décroches bien rapidement quand tu t'aperçois qu'aucune connivence n'est possible. Tu as fait de cette brisure nette entre nous, une question d'honneur. Tu savais trop bien, qu'une fille à papa comme moi, n'aura toujours comme jardin d'acclimatation, que l'extension de la cuisine d'un chalet d'été ou que le prolongement de la cour arrière d'une maison unifamiliale de banlieue nord américaine. Avec des congénères aux traits d'esprit bien coutumiers qui me font vivre la convention « au plus fort de mon être, » pour la seule raison qu'ils reconduisent les réflexes conditionnés bien en phase avec la norme de l'habituel familial. Je sais qu'ici, je touche à ton inconfort intime. Ta douleur de n'avoir pas vécu dans un milieu familial surprotégé, entouré de bienveillance et de certitude, qui permet malgré le conformisme des usages, l'extension de la confiance que donne le mutuel échange de la compréhension et de la communication. Je veux te consoler mon cher Roucoul, le temps nuance beaucoup nos certitudes. Je sais que tu as la force pour surmonter cette grande blessure d'amour-propre, et que tu pourrais apprécier grandement ce recueil de poésie que j'ai écrit avec mon amoureux. Je crois que ce grand attachement que tu as pour moi, saurait s'épancher dans la lecture de ce livre et que tu pourrais

trouver même dans ses mots à lui et bien sûr dans mes images à moi, un doux réconfort, même s'il n'est pas question de toi autrement que par effet de miroir contrastant. Pour une plus grande perception de ton émotion, et sa terrible nostalgie, tu sais que ce soir encore je pourrais dédier à mon Roucoul ce paragraphe-ci : « Elle sera loin de toi, elle en regardera un autre, qui va lui plaire et ils te laisseront derrière. Lui que tu ne connaîtras jamais, partira avec celle que tu as perdue, il sera le remplaçant, le substitut qui sera dans sa tête à elle, meilleur ou moins bon que toi. Elle ne saura pas qu'elle te trompe, lui ne saura pas qu'il t'a volé. Car les sentiments que j'ai pour mon amoureux qui comme un malandrin a pris ta place dans mon cœur, qui se moque de toi parfois, jusqu'à en rire aux larmes, et que j'encourage des miennes larmes, quand il se méprend sur leurs sens. » Les sentiments de ta Marilem éprouvent pour un autre masculin, ils t'appartiennent aussi, ils vivront pour toujours au menu de l'Éros de tes journées et de tes nuits, et rien ne pourra nous empêcher de nous aimer enfin nous aussi, au-delà même de tes fontaines intimes et sources d'estimes. Si ta fine fleur de Québec s'est réalisée sans toi et à ton insu, cela n'infirme en rien ta grande valeur. Il n'était pas vain de faire revivre cette page de notre récit, pour purifier notre mémoire par le filtre de notre plus intime connivence. Parce nous ne méritons pas le jugement dit objectif des psys obtus, ni l'opinion dite éclairée d'un ortho sociologue, qui viendrait analyser nos mécomptes comme un géomètre, dans une grille profits pertes ou dans la balance des normalités. Ou bien les plus ridicules de tous, ces spécialistes de la domesticité conjugale, ou ce cuisinier de la recette imposture, qui s'auto-enfarge jusqu'au trognon dans des considérations pseudo-savantes premier degré, ajoutant un zeste moutonné à sa sauce médiatique. Nous sommes bien débarrassés et bien au-delà de ces normalités poussives, qui empêchent toute expédition au cœur de l'aventure, qui empêchent de trimarder à cœur perdu dans toutes les écoles buissonnières. Nous méritons bien

davantage la bienveillance des parents, pour des enfants qui ont commis des méfaits dans la maison de leurs cœurs exaspérés. Nos frasques des jours anciens pourront alors se transformer en coup d'éclat, en acte d'une pureté révolutionnaire ou tout au moins, en un acte d'une brave résistance, et nous apparaître aujourd'hui, comme le passage obligé dans l'initiation de la vie. Mais aujourd'hui mettons le cap sur l'oxygène, cher troubadour de la délinquance. Qui n'a pas été délinquant à vingt ans, s'est menotté pour la vie dans le même radotage du dire et du geste que ses oncles et tantes. Mettons le cap sur notre fierté, n'ayant plus besoin de compter sur l'oubli qu'apporte le sommeil de chaque nuit, pour délayer nos regrets, nos incongrus qui ne le sont que dans l'œil timoré de quelques-unes, et nos fines singularités qui s'obligent à ne pas trop déborder dans le pusillanime des autres. Il est de mise au troisième millénaire, d'être dans toute notre vitalité intime, plutôt que de se cantonner dans le poussif acceptable. Voilà mon chéri de mes années d'apprentissage, je ne t'ai jamais déconsidéré, même quand tu me houspillais, et me chassais hors de ma bonne conscience. En attendant, écoute bien celle que tu n'as pas pu approcher. Écoute bien cette Marilem qui a mis un instant ses lèvres à ta portée. Le but ultime de nos existences, n'est pas de rencontrer un époux, une épouse. Mais de devenir libre et créateur à chaque seconde de notre vie. Nous le sommes devenus tous les deux, chacun de notre côté. Nous aurions tout raté si nous avions tenté de colliger nos deux destinées dans un projet unique. Si tu crois avoir mérité une femme comme moi, il y a certainement des raisons obscures que nous nous empressons de chérir plus que tout. Je veux t'offrir ce que ton absence a permis, je veux t'offrir toute la fécondité de ta disette. Je veux t'offrir enfin mon cher Roucoul, le fruit de ta si touchante fidélité pour moi. Je le sais bien que tu es obligé de me prendre dans tes bras, que tu ne peux pas faire autrement. Mais que tu en éprouves une savoureuse inhibition devant tout cet inaccompli. C'est le moment le plus cardinal qui

soit, la poésie de l'approche entre deux amoureux. Ce moment de toutes les taquineries, de toutes les fantaisies, et de tous les périls. Bien c'est simple, je m'approche de toi avec mon regard découverte de l'Amérique, mon regard commencement du monde du cinéma midi, et je suis trop dans tes bras mes yeux, parce que j'y ai ma place de tout temps, les oracles, les augures et les aruspices en sont tous témoins, pour te faire goûter à quelques-unes des plus subtils registres de mon exquise délicatesse. Tu ne sais pas comment je m'abandonne dans ton étreinte, tu n'as jamais su comment je te caresse, tu ne connais pas la tempête de mon affection, nous n'avons jamais dansé ensemble, tu ne m'as même jamais pris dans tes bras, voilà le non-sens absolu. Tu n'as même jamais touché ma petite main. Tu n'as jamais embrassé mon torrent mes lèvres ou ma petite langue mes mots, quand à l'orée de mon royaume, dans l'éclair soudain du big-bang de toutes les intensités, j'ai consenti sur la pupille d'un infini instant, et dans ton oreille utérine, je me suis présentée : « Moi, c'est Marilem… » Ce regret à l'échelle d'une calamité, ne pourra être infléchi que par Jupiter et Junon son épouse, qui possèdent un sanctuaire dans la citadelle de Québec. Comme elle, je suis investie de tous les caractères de la féminité, et tu vas m'adorer sous des formes multiples. Alors viens mon chéri, Cythère à nos portes comblera le retard de nos jours. Quand j'étais en enfance, je rêvais souvent à ma vie amoureuse future, et toujours j'avais le souci de m'assurer que cette vie amoureuse soit de la plus grande perfection, sur le plan de la prévenance des contretemps, de la pertinence de la mise en scène, de l'à-propos des protagonistes, et du bonheur sans faille du couple amoureux. Déjà à l'âge préscolaire, cette perfection m'était envisageable et me semblait atteignable. L'acte amoureux ne devait se réaliser qu'à cette condition. Et nous en étions bien loin, mais je te rappelle que notre étriqué n'était que la manifestation d'une exiguïté de l'être, et que notre mutinerie, se révéla sans traîtrise, et a pris plutôt les traits d'une candeur

révolutionnaire, et a vécu dans une grande fierté et un même héroïsme. De telle sorte que notre élusive rencontre, deviendra l'acte premier d'une grande amitié, un acte premier préservé des affres du temps certes, mais surtout purgé de la tyrannie des jugements de la jeunesse, et placé dans la juste perspective des enfants que nous sommes davantage maintenant. Ce sont nos personnages du futur, des personnages qui seront les plus surpris de s'aimer. Ta Marilem vient à peine d'avoir vingt ans, et elle les aura pour toujours. Elle va t'enseigner les fondements de notre connivence, pour qu'à chaque seconde, nous laissions surgir un dire, un faire, un état d'esprit nouveau, en toute confiance, en toute liberté dans notre jeu le plus réconfortant et le plus galvanisant. Cette connivence est une alliance, une même volonté de cheminer dans notre propre langage, dans les expressions qui font image et qui rendent justice à ce qu'on a de plus personnel. Je t'amène sur la route des tendresses féminines connues de Sappho et du peuple de l'île de Cythère, les tendresses de l'intimité du langage vocal et corporel. Les taquineries, les cajoleries, la fantaisie du cœur. Toutes ces stimulations apportées par l'harmonie entre les convives, le bon entendement des objectifs de la fête, le discernement des audaces, le bon goût dans la paillardise, les références subtiles et les sous entendus du verbe. Je me suis démarquée pas mal de ma réserve d'autrefois. Tu étais attaché à ma réserve, qui n'empêchait rien, et qui répondait qu'à une modestie du cœur. Je savais me draper quelquefois dans une pleine pudeur, dans un légitime quant-à-soi, gardant mes sentiments à l'intérieur de ma citadelle. Point besoin d'être exubérant, pour être euphorique. Cette alliance est la nôtre, rien ne pourra prévaloir contre elle. Cette alliance a été largement préméditée, mais elle est aussi le prolongement de tout un registre sacré, où sont compilées les spontanéités et les actions réflexes de l'enfance. Notre libre arbitre d'aujourd'hui est tenu de prendre en considération les deux personnages que nous avons été. Pour la suite du monde, mais aussi pour sa complétude. Nous

sommes donc quatre personnes, dans la présente narration et je n'en connais véritablement qu'une seule, pour autant que je puisse me connaître moi-même. Il m'est donc impossible d'être complaisante ou opportuniste. Je parle dans le noir, à deux interlocuteurs muets pour toujours, nous y sommes pétrifiés, il reste toi dans le présent comme moi, à supposer que tu prennes connaissance de la présente missive, et que tu voudras endosser mes variations sur notre « nous ». Je ne veux pas répondre à chacune de tes arguties, nous sommes habitués tous les deux, aux points de vue contrastants à l'échelle des deux rives du Saint-Laurent à Québec, mais ce traversier conciliateur qui réunit nos deux espérances, sur le faux flot du retour de la marée, nous en avons amalgamé tout le péril des délicatesses. Je préfère de beaucoup aux arguments ou aux palabres, les lieux intimes de la bonne entente, présents tout au long de notre récit que nous vivons. Voilà nos enfants, mon chéri. Ne trouves-tu pas qu'ils sont beaux et qu'ils nous ressemblent. Mais non, je ne voulais pas te faire pleurer encore sur notre chariot du temps, prévu pour nous deux ensemble. Nous sommes tous les deux vivants, c'est quand même pas mal. Et nous sommes indemnes en grande partie.

Ma Loba

Puis l'entrée en scène de ma Loba. Je m'emploie de toutes mes forces à exprimer cette intimité artistique, condition essentielle au puisage de mon langage. Notre langage personnel et intime est la seule entreprise qui permettra l'apparition de ton sylphe et de ma sylphide. Notre choix est fait depuis longtemps entre croiser au large des mots, et bivouaquer sur les récifs des sens univoques. Je veux que les mots que je choisis, te rejoignent toujours davantage, dans ta plus fine intimité, je veux qu'à leur écoute, tu imagines ma bouche narquoisement entrouverte, et mon torrent mes lèvres, et que tu sois partie prenante de mon entier

engagement dans le langage féminin et dans sa pure prononciation. Quand je vocalise, je t'invite à bien te concentrer, pour bien saisir ta condition terrienne, à l'écoute des subtilités de ma voix, et d'analyser le spectre de ses formants, qui permettent cette totale emprise sur ta psyché, et sur ta Vaucluse émotion. Nos entretiens téléphoniques de jadis, recélaient le même potentiel d'enchantement parce qu'ils étaient soustraits de certaines inhibitions rédhibitoires. Je ne me rappelle pas précisément de la teneur de ces conversations. Tu me dis qu'il m'est arrivé de t'appeler à minuit. Je ne suis pas une grande dormeuse et ta mauvaise humeur quand tu me reconduisais chez moi, me donnait mauvaise conscience et insomnie. La nuit est moment de convection de l'amitié, comme les masses d'air qui s'élèvent dans l'obscurité, préalablement échauffées au contact du sol diurne. J'avais espéré beaucoup plus de mon année universitaire à Québec. Quand on me reconnaît des victoires, j'ai le réflexe à chaque fois de répondre : « Mais cela est si peu, si vous saviez ce que je peux réussir. » Quand nous étions en tandem, nous étions sous le régime du fractionnement de nos potentiels. Nous étions en exil de nos fontaines intimes et de nos sources d'estime, donc sans identité, sans langage, sans refuge et sans approvisionnement. Et malgré tout, nous tenions ensemble conseil, dans une relative bonne entente, une relative fierté, après une soirée passée ensemble, nous étions encore bien longtemps au téléphone, loin des yeux mais près du cœur, jusqu'à une heure tardive. Mais de quoi pouvions-nous bien parler ? Les deux enfants, contre toute attente, trouvaient pourtant matière à connivence, au siège même de leur détresse. Je sais que tu t'intéresses beaucoup à la teneur de nos propos d'alors, parce que tu en as conçu une titanesque nostalgie. Rien de toute mon entreprise, ne t'a été accessible par ta contemplation ou par ta passivité, ce qui a alimenté ma mésestime pour toi, et ton dépit de ne voir aucun de tes atouts reconnus. La teneur de notre conversation n'a aucune importance à mes yeux. Il n'y a que le

ton qui importe. Et je te trouvais beaucoup plus amical au téléphone. Peut-être serait-il envisageable cher étranger de 1975, de retracer dans notre mémoire le fil de la conversation d'alors, avec cette fois-ci, notre langage qui se déploie dans tous nos équinoxes et dans les dialectes de nos enfances d'hier et d'aujourd'hui. Quel dialecte de l'enfance aimes-tu le plus accueillir ? Moi je suis toujours de la Mauricie, la reine. Je règne sur mon royaume, mais le regard tourné vers l'intérieur. Est-ce que ça te surprend ? Je suis comme toi, une accro de ma Marilem. J'y reviens à tous les jours, m'en étonne et m'en repais, à ta manière probablement. Mais toi en plus, tu te délectes dans la mythification. Ce n'est pas masochisme, mais nostalgie cardinale d'un impossible qui aurait pu être évité sans peine, et surtout sublimation de ton désir charnel. Thérèse d'Avila, « Que mon plaisir soit dans les larmes, et mon répit soit la frayeur… » Elle est pour toi, elle est pour nous, parce qu'elle allie une activité intense, à la vie spirituelle. Tu trouves dans ses poèmes, l'idéal médiéval, l'idéal renaissant, les réminiscences populaires et l'élan de foi le plus exalté par un parcours mystique vers le nada de l'intimité amoureuse avec Dieu. « Où êtes-vous caché. Ô mon bien-aimé et pourquoi m'avez-vous laissée gémissante ? Comme le cerf vous avez fui. Après m'avoir blessée… Si par bonheur vous le voyez. Celui que j'aime le plus. Dites-lui que je languis, que je souffre et que je meurs. » (Cantique des cantiques). Tu m'as dit que tu avais toutes les prédispositions pour être un jésuite, je le crois aussi. Tu en aurais été comblé. C'est ce vide spirituel qui nous a assailli de plein fouet, et nous a rendus bien vulnérables et malheureux. Puis il nous a perdus. Toi en tout cas, tu en as conçu un grand dérapage, si j'ai bien saisi ton argument principal. Mon enregistrement, assise dans ton lit, se voulait une trajectoire habitable, jetée sur le vide accablant de notre conscience. Mon intervention sur cassette audio, portait sur l'évanescence des valeurs humaines et la dérive du sens. Tu ne trouves pas qu'à 19 ans, je faisais un portrait assez juste de ce qui

motive l'humanité, et de ce qui menace la pérennité de cette motivation ? Je te trouve assez émouvant que tu aies conservé cet enregistrement, au-delà des âges et de ton amertume. Tu me dis que si ma voix n'est même pas enrhumée après toutes ces années, elle est encore mercuriale dans ta mémoire affective d'acteur. Je ne doute pas de ton émotion, à l'audition de cet artéfact. Mais tu ne connais même pas aujourd'hui, quels sont mes sentiments à ton endroit. Si tu réécoutes ma voix à nouveau, essaie de le faire dans la plus grande sérénité et réconfort possible. Sois heureux et fier de toi « mon grand », comme je te disais en d'autres temps. Rien ne doit entacher cette action cardinale d'écouter ma voix. Il n'y a aucune raison de relativiser la pureté de ce geste. Ce geste d'écouter ma voix après tant d'années, c'est assez enivrant quand j'y pense, sans même que tu saches si je ne suis pas décédée, comme la tante de Pénélope, assassinée par un couillon, une jeune femme, victime de sa grande beauté, même si les jeunes n'ont pas droit de mourir, tu ne sais pas si je vis ailleurs que dans un cimetière de la Mauricie. Cette écoute de ma voix est un geste sacré absolu. J'aime t'imaginer également, ton regard posé sur mes photos gros plan du visage. Tu es en prière, et en totale communion avec les forces cosmiques qui ont permis les aurores boréales de notre printemps. Une grande part de ferveur religieuse s'ajoute à la grande vivacité de ton souvenir. Au caractère sacré de ton geste et de ta fine perception, tu sais aujourd'hui que j'y ajoute toute la mienne affection. Cela ne m'est pas inhabituel. Je sais que tu vas douter de cette affection que je ne t'ai jamais manifestée. Cette affection que je gardais en réserve pour mon amant futur était parcimonieuse, parce que je n'en étais pas la dépositaire universelle. Cette même affection m'avait été filtrée grandement dans mes jeunes années par mes parents, et j'étais encore bien jeune pour le fin arrimage de chacune des dimensions de notre réserve, avec l'exégèse de chacune de nos fontaines intimes. Voilà la ligne de partage des eaux. D'un côté le versant de la parcimonie

et de l'autre celui de l'extravagante fertilité. Nous avons été alors, tous les deux, sur la crête d'un non-retour.

La tragédie

La tragédie qui s'insinue subrepticement, se réalise. La tragédie, je veux la nommer ici. Notre tragédie fut notre séparation sous de faux auspices. Ce fut ce retour de marée, que nous avons provoqué artificiellement. Ce fut notre douce mésentente, sans motif véritable. Ce fut notre ineptie à l'infléchir par notre incapacité cardinale d'y opposer notre humour et notre lucide liberté de penser autrement, et d'enclencher dans un dire faire être nouveau. Puis chacun des évènements de ces décennies que nous avons vécu seuls, sans le réconfort de l'autre, chacun de notre côté et surtout, chaque seconde de notre pensée et de notre nuit Lamartine dans l'absence de l'autre, nuit éternelle emportée sans retour, qui a été entachée de cette calamité. Nous avons à ce sujet une communauté de vues. Ce fut à notre échelle, une tragédie, comme il y en a eu plein dans l'histoire. L'inondation d'une fourmilière n'est pas moins tragique que le naufrage du Titanic. Le jour où nous nous sommes éloignés pour toujours, je n'ai pas mesuré l'ampleur de cette tragédie. Je me rappelle de ton débordement d'émotion, que j'ai associé à de la faiblesse, inavouable et inacceptable, et une immaturité de ta part. Moi j'en ai conçu qu'un maigre regret et même un fatalisme, devant un dénouement inévitable à mes yeux, que tu avais initié et formulé sans moi, et mené à terme. Voilà mon cher ami, où je me situais alors et j'en suis aujourd'hui bien désolée. Nous n'avions pas tous les deux, le même degré d'implication dans l'émotion et dans le futur contingent. Ton futur était habité par toute ta Marilem. Tu étais enceint de toute part par des images d'Épinal de celle que tu prends pour épouse, celle qui vient dans ton lit vingt-quatre heures par jour, parce que ce lit est consacré, et de ce fait il est habité en permanence par ma grâce, comme un

lieu de culte. Jamais notre arrimage ne fut aussi improbable. Je veux proclamer dans l'oreille des oracles, que tu es de facto dans mes bras, et que notre revanche sur la destinée d'aigrefin, s'accomplit au gré de notre capacité de préhension. Ces nouvelles données sont redoutables, parce qu'elles infléchissent l'ancien sillon du chariot du temps, dans un tout nouveau carrefour. Elles sont redoutables parce qu'elles sont prometteuses, parce qu'elles définissent un tout autre caravansérail, dans la lumière de nos fontaines intimes. Parce ces nouvelles prémisses de notre syllogisme inaliénable par son évidence, nous pousse l'un vers l'autre dans les soirs d'été de Berlioz, toi, éperdu à m'adorer. Toi qui as été happé par ma poésie, je ne pouvais pas savoir ta cruelle passion, si bien décrite dans l'Énéide, passion rare quoi qu'on en dise, si mal définie et si puissante sur certaines âmes. Berlioz dit bien la connaître cette même passion, qui lui avait été révélée par la musique, et il la revit encore à la lecture à haute voix de Didon de Virgile en latin, quand ses lèvres tremblent, et quand il est pris d'un frissonnement nerveux. Son père qui l'écoute, feint de ne pas s'en apercevoir, voyant comment son fils est confus et embarrassé d'une telle émotion. Autant que Virgile a su le faire avec Berlioz, j'ai le sentiment lors de notre première soirée à Loretteville, d'avoir su pour la première fois, trouver le chemin de ton cœur, par la lecture et l'impro de mon œuvre, et à enflammer ton imagination naissante, toi l'urbaniste en panne sèche et à l'écart de toi-même, mais happé de plein fouet par mon ineffable. De plus, c'était la première fois de ta vie, que tu aimais une fille poète. Je sais qu'elles ne sont pas nombreuses. Les belles filles le plus souvent, voient la poésie comme une rivale vaine et insignifiante, non pas comme une muse. Le passé a été très sévère avec nous et je ne te parle pas du futur, car il ne nous appartient guère, mais je peux t'assurer que la femme qu'il te faut, je peux très bien l'imaginer. Ce n'est pas moi, c'est le personnage qui t'écrit à l'instant même, c'est ta Marilem. Quant à moi, je descends en droite ligne d'une famille noble. Tu as eu cette

intuition de mes origines certainement, parce que tu m'as tant glorifié. Ma réalité québécoise est si fuyante, que je ne sais plus si je peux m'enorgueillir d'une telle ascendance, au même titre que de mon statut d'écrivaine. J'interrogerai Virginia Woolf, la conquérante de nouvelles splendeurs, sœur du Wolfe, conquérant lui, des plaines d'Abraham. Cette force, il me faudrait t'en investir, ce qui te permettrait un discernement de grande envergure, le seul discernement qui permet de se démarquer du commun des mortels, celui qui nous fait apprécier la vraie dimension des choses, en arrière de la première réalité, ce discernement qui nous prête bravoure et capacité de création. Parcours obligé de celui qui ne fera qu'un, avec les forces vives de la société, qui seules, permettent l'émergence des têtes dirigeantes. Toi, tu es trop réservé pour infléchir le cours de la vie collective et pour qu'elle te remarque. Tu n'as pas su établir un juste standard de ta valeur, et ensuite l'imposer à la table d'appréciation des élites. Ta carrure est quelconque, et ta parole est trop louvoyante. Tu as toujours le réflexe de céder le pas à meilleur commun dénominateur que toi. Tu sais depuis toujours, parce que tu le ressens au plus profond de toi, que ta singularité ne peut rallier le plus grand nombre, et cette singularité aux arêtes trop acérées, ne peut qu'être entrave cardinale, dans l'oreille de ceux qui bêlent en chœur, en s'accommodant parfaitement du lancinant ronron médiatique et de l'engourdissement dans l'agitation. Tu es donc bien avisé de ne pas te placer aux premières loges, et de ne pas t'investir d'une cause collective. Je n'ai aucune information factuelle sur ce que tu es devenu, mais cela importe peu. Cette information ne serait qu'anecdotique et ne viendrait que confirmer ce que j'extrapole de ton profil du passé, qui a pu tout au plus, se tempérer dans ses points de vue trop corrosifs. Je sais, tu as rêvé d'un autre discours, venant de ta Marilem, mais cela n'enlève rien à ta valeur, ni à ma tendresse.

La non-reconnaissance de ton attachement

Tu étais bien désespéré, quand je n'ai pas reconnu ton attachement que tu disais avoir pour moi. J'ai contesté cet attachement et je t'ai dit que tu l'avais inventé. Je ne pouvais concevoir ce rapprochement entre nous deux, sans cette familiarité de pensée, qui nous était inatteignable à mon point de vue pour mille raisons, et parce que dans un même geste, tu pouvais à la fois, me glorifier et me vilipender. Si je t'ai fait découvrir la poésie et l'amour, j'en suis ravie de t'entendre. Si c'est bien ce que tu as vécu, je suis comblée, je suis si contente pour toi. Tu m'accordes un rôle d'une grande importance, en m'attribuant un mérite que je n'aie peut-être pas. Si je t'ai fait découvrir l'amour, remercions-en le ciel. Cet amour, c'est la poésie, c'est l'ineffable, c'est la féminité. Mais ce n'est pas moi. C'est cela que tu as inventé, que tu as supposé. Je n'étais que le messager Mercure. Le Mercure du Primavera de Botticelli, entouré des nymphes des Beaux Arts. C'est ce même Mercure qui nous a fait nous rencontrer à midi au Théâtre de la Cité universitaire, à l'instant même où il cessait son mouvement rétrograde. Tu m'as tant espéré, que tu as cru ton désir véridique, comme les pèlerins, témoins de l'apparition de la Vierge. Ton désir s'est amoncelé dans ton être, parce que tu lui en as donné l'aval. Tu vas te moquer de moi à bon droit, parce que je suis en train de tenter de démontrer, que pour ne pas risquer de s'éloigner de la vérité de ses sentiments, il faut faire exprès pour ne rien favoriser par la préméditation. Que seule la spontanéité est garante de l'authenticité. Il faudrait donc désirer par-devers soi, malgré soi. Que le véritable amour, c'est quand il surgit à son corps défendant et à notre encontre. Des scientifiques avancent qu'il n'est que biochimie des liquides. Toi, tu dirais qu'il est ce que nous en faisons, comme la vie qui surgit quand nous l'imaginons. Je me rends compte avec toi, que ces grands sentiments ne peuvent advenir de leur propre gré, que nous devons les favoriser et que nous devons y ajouter une bonne part

d'intentionnel. Pourtant il nous apparaît assez clairement aujourd'hui, que chacune de nos divergences si virulentes fussent-elles, se sont transformées en motifs magnifiques de rapprochement. Ces divergences nous apparaissent faites sur mesure pour les deux êtres que nous sommes devenus, elles sont à l'échelle de notre présente fertilité et à l'image de notre kaléidoscope intérieur. Ces divergences que nous avons vécues à notre corps défendant, apparaissent comme des atouts. Elles sont devenues nos alliés. Nous les chérissons plus que tout. Elles nous émeuvent profondément et nous les accueillons dans notre sein comme la reine du logis, comme la souveraine qui va présider à notre enchantement. Nous sommes initiés maintenant. Et c'est par la voie de cette expérience d'hier ensemble. Sans l'avoir choisi sciemment, nous avons vécu cette épreuve pour devenir ce que nous sommes présentement. J'ai été la jeune femme qu'il te fallait pour ton éblouissement. J'ai été le pinson vespéral des plaines d'Abraham, le même que les soldats de Montcalm ont entendu la veille de leur sinistre bataille de 1760. J'ai été Artémis, déesse de la lune et de la chasse, entourée de ses nymphes, qui a abattu cette singularité chez toi que je n'appréciais pas. Le réel vacuum des forces cosmiques nous a incliné tous les deux vers un profond fatalisme, rejetant sur l'autre, l'initiative de faire vivre nos singularités, et toutes ces approximations qui dévoraient notre spontanéité, et qui assombrissaient notre rêve. Le tracé de ton avenir était une palinodie et tout ce que j'entendais de ta provenance était une chamade. Moi j'avais toujours rêvé de la clarté des objectifs. Et ce dépit gigantesque d'avoir été si profondément humiliée, ma coquetterie, ma vanité, mon projet inaltérable, mon objectif alimenté de longue date, ma splendeur féminine gardée jusque-là, en réserve pour une luxuriante floraison. C'était notre désert sans grande fantaisie. Mon cher ami de tant de désillusions, nous avons pourtant survécu à cette violence du sort. Tu me l'as dit dans l'adresse de ta conscience, rien ne sert d'être dépité, parce que nous n'avons

discrédité de rien. Y a-t-il quelque part dans l'univers, deux êtres plus aptes que nous, pour mériter la reconduction des lois qui de tout temps ont régi notre réalité d'hier, et d'être les probes acteurs de ce récit, bien ancrés tous les deux dans nos fontaines intimes. Y a-t-il quelque part dans l'univers, deux êtres plus que nous, élus par les dieux pour consacrer la préséance de l'esprit de renouveau sur le terne souvenir, et la prérogative de chacun de nous, de souscrire à la possible métamorphose. La famille altère notre expérience à sa guise, et nous soustrait à notre propre individualité. Il est bien invitant de s'abandonner à une douce marginalité anonyme. Gabrielle Roy qui s'entendait à merveille avec sa mère, a risqué lui faire un grand chagrin, en choisissant de vivre le titanesque de son œuvre et de procéder à cet arrachement à la tradition, à ce détachement de la famille, puis de recomposer le passé sur des bases qui lui convenaient. Le cœur bat plus largement dans l'œuvre que dans une conversation de cellulaire. Il faut donc se résoudre à quitter l'empyrée de l'enfance, pour des séjours plus tristes et solitaires, mais en même temps tellement plus assouvissant pour le cœur et l'âme.

La part de mystérieux

Tu ne peux rêver d'un amour plus complet que le nôtre, tu es plein de cette ontologie. Les montagnes laurentiennes en arrière de Loretteville, le fleuve Saint-Laurent à Québec, quand le court soleil de mars s'y mire, il faut que la luxuriance soit aussi dans l'émotion. Et j'en ai suscité un torrent dans ta conscience. Qu'il soit donc béni le Créateur, de ne pas m'avoir faite secrétaire de bureau, diététiste ou comptable. Le grotesque de l'insensibilité est bien sombre, en comparaison de ma forte vulnérabilité artistique. J'ai ainsi pu hisser la jeune femme de vingt ans, au plein potentiel de ses charmes et à son rang mythologique. Ma part de mystérieux, je la garde dans le magasin intérieur de nos fontaines intimes que nous deux seuls partageons, et à ce titre, tu en as

comme moi, la clé d'accès. La part de mystérieux de chaque être est inépuisable. Nous n'avons pas à craindre sa spoliation par une démystification, par une analyse ou par d'autres types de malheureuses explications et bavardage. Cette part de mystérieux est reliée à notre nuit du 14 mars, c'est mon érotisme personnel tout entier. Tu m'as dit une fois que l'érotisme personnel était une technique d'art dramatique. Parce que comme toi, j'aime assez décrire ce que je ressens, mais j'aime surtout, ressentir ce que je décris. À vingt ans, nous supposons l'embrouillamini, plus que cette précieuse part de mystérieux en nous. Si nous la préservons, c'est surtout le fait de notre réserve naturelle, qui est le rempart le mieux indiqué contre notre étourderie, et le meilleur antidote contre le risque de brader notre grâce. Nous étions tous les deux assez en deçà de notre euphorie, d'abord par manque de déluré en soi, et surtout par l'épreuve de l'incompréhension de nos singularités, et de notre projet de couple non esquissé. Ta Marilem, une fois de plus, récuse la loi des statistiques, la loi du nombre, de la coutume et des lieux communs. C'est la route que tu m'as proposée, parce qu'il faut bien, que tu m'aies enseigné quelques grandes choses, la route donc, vers le diamant de nos fontaines intimes et de notre part de mystérieux. Nous savons dorénavant circonvenir à toute cette réserve dans notre affection. Nous avons été bien éprouvés tous les deux, dans la froideur inhospitalière des joyaux naturels de Québec, qui a déteint sur notre cajolerie. Que représente, l'attention particulière pour son camarade, en comparaison d'une embellie d'un matin de juillet, sur le cap Diamant. Et notre indulgence pour un trait d'humeur, nous paraît bien anodine devant l'autorégulation d'une rafale indivise, toujours reconduite depuis Montcalm, mais épargnant en constance les hourds du château de Frontenac. Je me suis projetée assez sérieusement dans mon rôle d'institutrice, de l'animatrice, de l'instigatrice des vocations, de la stimulatrice des éveils, mais aussi de la modératrice. J'étais bien instruite de cette fonction de régulatrice des emportements de la prime jeunesse,

de la temporisation des humeurs, et de la sanction des excès. J'étais donc dans mon âme et conscience, une vraie maîtresse. Je me rends compte que je suis assez économe d'introspections. Je n'incline vers aucun exhibitionnisme, sauf celui attaché naturellement à mes fonctions de professeur, d'animatrice radio et de chanteuse musicienne. Ces travaux que j'avais réussis dans le cadre d'un cours de philosophie, m'avaient révélé une avenue qu'il me souriait d'adopter et d'embrasser de toutes mes forces dans l'avenir. Pour la première fois de ma jeune existence, je me reconnaissais une grande facilité pour prendre position et défendre un point de vue éditorial, une grande sensibilité pour les enjeux sociaux et culturels, une maîtrise certaine de la langue française, mais surtout un vif discernement dans l'adversité, qui ne peut être l'apanage que des forces dirigeantes de notre société. Je faisais référence à cet effort, dans ma lettre, quand je te disais que je lisais beaucoup, et qu'il me fallait à chaque jour faire ce grand effort de posséder un nouveau versant du savoir, autrement j'en éprouvais un remords et que rien ne pourrait refréner mon audace. Après ton départ, un grand enthousiasme me mit sur la route de l'engagement et de l'amour, et si vite nos enfants merveilleux avec mon époux, puis ma graduation à l'Université de Trois-Rivières, à la faculté des maîtresses, selon ton expression mordicante. Et mon ambition intacte, de faire partie bientôt des forces vives de la société, puis ces années épuisantes consacrées à l'enseignement, et cette course à relais incessante entre mon époux et nos enfants musiciens comme nous, n'ont pas infléchi ma détermination de tous les instants, de conquérir de nouveaux territoires dans ma conscience, ce que tous les deux cher ami, nous appelons des fontaines intimes. Tu vois bien que tout cela aurait été impensable en ta présence, on est bien d'accord. Je peux te le répéter aujourd'hui. Et je ne pense pas que tu en prennes ombrage. Je t'ai cru sans ressources parce que sans famille, sans ascendant aucun sur moi donc, parce que rien ne peut être accompli sans le concours d'une famille élargie

ou non, et parce que je n'avais aucun témoignage de ta valeur, en provenance des urbanistes de ton étude, ni des comédiens qui t'accompagnaient, et encore moins de requête en ta faveur venant de tes amis. À vingt ans, les points de vue tiers, les opinions que les autres se font de nous, ça compte beaucoup. On ne veut pas avoir raison contre tous. Tu avais, c'est certain, une grande valeur, mais en grande partie occultée par tant et tant. Quand tu t'interroges sur les dimensions de mon univers, je sais que c'est l'incandescence dans tes passions. Il faut que tu apprennes à mettre en perspective et à relativiser tes coups de cœur. Si tu oses m'imaginer, dans toutes ces situations diverses, il faut que tu sois aguerri aux contrecoups des enthousiasmes et aux déferlements de sensualités. Mon mystérieux, tu l'as largement pressenti et glorifié, et tu y tiens autant que moi. Tu te laisses bercer par ces figures monolithiques de la féminité, que j'aime moi aussi, et tu te persuades que ta Marilem des nuits pleine lune, s'éloigne à peine de ces figures transposées. Tu aimes superposer les négatifs de ces images. Nous sommes bien conscients que cela surpasse assez, les méthodes psycholo ou comptabilo de la domesticité, que nous avons prestement éludées de notre vie. Nous proclamons la libre superposition des concepts, les effets de miroirs disparates, la proche parenté des contrastes, et la tendresse élémentaire que convoie la singularité de pensée que le Créateur nous a échus, qui ajoute du sens à la vie en la redimensionnant. Je ne dissimule rien, sauf que je ne peux pas, d'un coup, tout exposer de mon univers. Ma part de mystérieux affleure tout au long du parcours qui me fait explorer mes univers. Mes petits genoux par exemple, quand nous étions tous les deux en route vers Loretteville, sont dirigés vers toi, ils s'adressent à toi, ils t'implorent d'être l'amant idéal, ma petite robe est trop genou qui ouvre, et elle est trop virulente dans tes yeux, parce que toute ma personne, recèle une trop grande part de mystérieux, qui affleure dans toutes les voluptés de tes inconsciences. À telle enseigne, que parfois tu es obligé de

t'inquiéter plutôt que de m'embrasser. Ma petite langue mes mots, représentent eux aussi, une grande part de mystérieux, et tu écoutes avec ta bouche, tout le torrent mes lèvres. La nuit du 14 mars, nourrit une occulte nomenclature de belles ivresses. C'est le mystère de nos consciences. Tu es harcelé constamment, je suis certaine, par cette méconnaissance de ce que je pense de toi. C'est une entrave qui t'empêche de vivre, cela t'empêche d'écrire. Et tu le pressentais bien, quand nous nous sommes séparés pour toujours. Ce mot m'effraie. Il n'y a rien de définitif dans ce que nous avons vécu contre vents et marées. Je suis ta grande chérie qui, moi non plus, n'ai pas su beaucoup quoi faire. Malgré toute ma désillusion et ma cardinale déception, je ne te déconsidère pas. Tu avais toi aussi bien des motifs pour agir ainsi avec autant de désinvolture avec une jeune femme qui ne te haïssait pas. Mon but était de préserver en moi et en toi cette part de mystérieux, et je n'ai pas trouvé les circonstances qu'il me fallait. Le risque était manifeste. Il manquait la tendresse qui aurait pu promptement nous secourir, mais cette tendresse ne réconforte qu'à demi. L'on perd beaucoup à se projeter sur la seule clarté du quotidien. La conversation appauvrit toujours, à moins de la tourner, par un langage transposé, vers le grenier de toutes les fantaisies. Cette part de mystérieux, s'évanouit rapidement chez ces couples qu'on dit lucides, qui sont tout au plus platement réalistes selon leur mot débile, qui sont triviaux et bavards, qui n'ont de raisonnable que leurs conventions, qui mutilent la trame de leurs plus belles années, dans une conversation à seule saveur d'utilité quotidienne. La pièce La Menteuse, de Bricaire et Lasaygues, repose sur cette assertion. La protagoniste principale, déploie tous ses trésors d'imagination pour garder à son zénith sa part de mystérieux, en ne cédant jamais aux sirènes de l'unitaire quotidienneté, mais en laissant s'amonceler dans le récit de ses aventures, bien des franges généreuses et fécondes qui sont à tort interprétées par son entourage circonspect, comme autant de mensonges. J'ai bien

apprécié la citation de Gide, selon laquelle la convention est la grande pourvoyeuse des mensonges, la fantaisie étant la vérité pure. La musique, d'après Loreena Mckennitt, illustre à merveille ce que veut exprimer une collectivité, ou ce qu'elle tient à dissimuler. Mais nous deux, nous n'avons pas assez imaginé et transposé notre condition, dans une tubulure plus extravagante du fait de notre singularité ontologique. Voilà le passé, voilà tes insuffisances, voila ma réserve avant poste de mon euphorie.

Marilem, la muse musicienne

Notre éloignement sur une aussi longue période, nous a emmenés sur une cime incertaine, nous ne faisons que présumer de la topographie de nos âmes et des conditions atmosphériques de nos cœurs. Pourtant je suis conforté complètement par ce qui peut advenir de nos deux marginalités, parce que connaissant leur matrice, leur écrin et leur densité, seule l'abondance du vivre peut en être le corollaire, seule l'extravagance des automatismes et la luxuriance des sensations pourront nous donner raison. Nos deux marginalités si encombrantes naguère, sujets de vindictes, sont devenues phares et havres de paix. Notre antagonisme d'hier, vécu par les yeux d'une frileuse orthodoxie sociale et culturelle, s'est dissous depuis longtemps dans notre précellence identitaire et dans une même confiance dans l'atelier de nos carrures et contenances. Toute la parcimonie ou la pusillanimité a été emportée par notre délurée, et une saine euphorie accompagne les djinns de notre conduite. Artémis entourée de ses nymphes, parcourt la nuit, armée d'un arc. Arc en grec signifie bios et donc homonyme de vie. Ces flèches ont la propriété de détruire mais aussi de donner la vie. Elle est la maîtresse des bêtes sauvages, donc des pulsions primaires, des Loba qui dénoue, et surtout elle fait accéder au langage. Si tu m'as associé à Artémis, c'est principalement pour ce langage qu'elle ourdit dans l'instinctif, favorisant l'ouverture de l'âme. La prise en charge de

la castration, va nous libérer de toute soumission, va nous affranchir de toute inhibition en nous faisant accéder véritablement au langage de l'inconscient, nous serons alors selon Lacan, sans dépendance à l'égard du sexisme, des mots et des lettres. Tout est soumis à la division, tout est assujetti à la coupure, tout est dominé par le manque. Le règne d'Artémis est universel. Si la psychanalyse instille une sagesse, c'est bien celle qui nous permet de jouir de ce que nous sommes, de ce que nous disons, niant tous les modes d'emploi que la convention aime tant nous mettre dans les mains. À mesure que j'écris ces mots, j'essaie d'imaginer dans quel empire tu as pu émigrer, toi qui te sentais bien étranger à ce Québec de l'agitation nationaliste. Tu es sûrement encore en marge de bien des courants de pensée à la mode du jour, et surtout de toutes ces associations d'individus, qui aiment tant se regrouper dans une neutre homogénéité, et spolier les franges des différences. Je ne conçois pas que tu ne puisses rallier aucun consensus, et ton style de vie doit présenter bien des incongruités aux yeux de l'orthodoxie. En tout cas, nos modes de vie respectifs nous ennoblissent. Nous n'avons pas besoin d'une descendance noble. Si nous avons une parenté du sang, elle est ici même, cher ami, dans une même dextérité à se vautrer dans nos émotions, et nous chérissons tous les deux, cette prise entière sur notre devenir artistique. Et ce mode de vie que nous avons plus ou moins consciemment adopté, fait partie des conditions de santé de notre âme, la musique étant l'une de ces conditions. Là où on est accueilli tous les deux enfin, dans un même cénacle, où l'esprit et le corps selon Brel, exultent. Je crois avoir magnifié assez ces sources et fontaines où nous foisonnons tous les deux, et qui réconfortent l'univers tout entier sur notre destinée. Aucune force extérieure ne peut rembrunir les oracles favorables. Aucune entrave quelle qu'elle fût, ne peut circonvenir notre mérite.

Ce bébé presque vivant déjà dans notre fécondité

La nuit opaque tombe sur Québec, pendant que s'épanche notre nouvelle destinée, dans ce même logis de nos détresses passées, quand la parcimonie de nos vingt ans, nous avait gardés en périphérie de notre jeunesse, et nous avait spoliés de nos enthousiasmes**.** Mais ce bébé que nous n'avons pas conçu, il est le nôtre, et nous le chérissons plus que tout. Il repose sur notre poitrine, si un espace entre nous, se fait jour. Ce bébé ranime intact notre espoir au lever du jour des tendres imaginations, qui nous feront choisir quelques futurs parmi tous les possibles. Ce bébé nous rend intrépide et invincible à nouveau, quand faisant fi du bon sens, tu me proposais d'aller nous implanter en Outaouais, reconnaissant d'avance l'incongruité d'un scénario qui ne répondait qu'à ta seule volonté d'officialiser l'anéantissement de notre amitié. Ce bébé me rappelle ton désir vorace. Toutes dépendances, affectives, sexuelles ou autres, nous rendent à coup sûr et malgré soi vulnérables. Je viens tout juste d'utiliser le mot « désir » pour la première fois dans cette adresse, un mot tabou entre nous deux, un mot qui a infecté notre amitié, un mot qui a tout fait dérailler. Tout ce prude embrouillamini, nous l'avons enfanté, et il continue à luire pourtant. Et le réflexe du constant reproche qui se lève, sur la moindre improvisation de la parole, notre bébé lui, nous enseigne à reprendre confiance en notre entière latitude langagière. Je t'appelais alors mon « camarade », tu étais à coup sûr mon camarade enlisé, mais nous avons enfanté pourtant, une incompressible nostalgie, pour notre si chaste bombance. Ce que nous avons vécu ensemble, a assez peu d'importance à ton point de vue. Tout ce qui compte de privilégier d'après toi, c'est tout ce que nous aurions pu laisser affluer en aval de la rêverie. Tout ce potentiel que nous n'avons pas parcouru, il est le nôtre. Toutes ces années ensemble, que nous n'avons pas vécues, elles sont les nôtres. Toutes les caresses, toutes les fessées, tous les mots doux, tous les baisers qui ne sont pas advenus, tous les voyages, toutes les fêtes que nous n'avons

pas préparées, ils sont les nôtres également. Et toutes les nuits qui n'ont pas réussi à nous réunir, elles sont les nôtres pour toujours, à partir de la Marilem sur mesure pour ta folie de m'aimer, comme si tu avais le choix, comme si pour toi, il y avait alternative de formuler en d'autres termes ta faim d'avant la Création. Notre printemps nous a porté sur un chemin cahoteux de montagnes, qui dégage parfois de larges perspectives sur un paysage splendide qui ne peut être décrit que par l'un de nous deux. C'est le modèle de notre rencontre au pavillon de Koninck à l'université Laval, en face du large panorama de l'avenir, nos premiers silences délicieux, et puis devant témoins, les mots fétiches de ma présentation : « Moi, c'est Marilem. » Tu m'as raconté un jour, comment tu as été émerveillé par le langage d'une nouvelle institutrice, les harmoniques de sa voix, son timbre, ses inflexions et toute la gamme de ses émotions tout au long de la riche mélodie de ses phrases, et sur le même modèle, notre rencontre à Québec, puis l'éclosion des phrases de mon écriture intime, ont éveillé en toi, les mêmes arabesques lumineuses dans ton souvenir et dans ton érotisme. J'étais la super maîtresse universitaire, qui allait un jour s'occuper des enfants avec mon sourire ravageur, et mon langage tendre et déluré, parce que sur la plage de ton érotisme, le langage d'une maîtresse est toujours d'un irrésistible déluré. Mon langage est dentelle. Il est ordonné dans son approximatif, ambitieux dans son interprétation, et toujours phosphorescent. L'oreille est prise d'assaut par la fille-phare, et prise en main par la guide. Comment pourrais-je te demander de ne pas m'aimer ? Comment pourrais-je t'interdire, de ne pas te mettre aux trousses de ces mots qui dansent sur mes lèvres, ces mots effluves des versants sud, accueillis par la campagne des pics bois, ces mots de la plus grande complicité, qui te sont intentionnellement adressés, même ces mots réprobateurs souvent pour un outrage au discernement ou pour une mal conduite, ces mots ourdis dans notre projet pour alimenter d'autres certitudes. Et à cet instant

même dans notre aujourd'hui, la pénombre de notre lit n'empêchant aucune Vaucluse, ta Marilem dans tes bras, comme la planète Terre dans la stratosphère, tu es intimé de me prendre dans toutes mes nouvelles dimensions, inconnues de toi, et de ta masculinité. Ces mots d'hier, que moi j'ai oublié depuis longtemps, ils ont de tout temps célébré notre conscience, et fourmillé dans nos instincts. Rien ne peut garantir la légèreté de notre rencontre. Mais nous sommes pour toujours, aguerris par la même épreuve du passé, nous la chérissons cette épreuve comme l'enfant que nous n'avons pas conçu ensemble. Cher Roucoul, c'est l'enfant de notre tendresse et elle existe, son nom est Marie-Hélène. Et quand tu me dévores comme un fou, les mots de ma petite lèvre, c'est notre enfant aussi, et nous pouvons bien l'entr'apercevoir, il a ton front proéminent, il a mes yeux, il a tes tempes anorexiques, il a mes traits de caractère trop Marilem, parce que c'est toi qui l'as voulu ainsi de le faire, c'est pour ça que je devrais te gronder avec la caresse de ma petite main sur ta joue, pour tempérer un peu ton élan précambrien. Je n'ai pas le choix beaucoup devant tes assauts répétés sur mon estacade. Nous savons les grandes manœuvres au lit, en présence de notre bébé, nous reconnaissons les pleurs de chacun d'entre nous et nous soignons promptement les estafilades du passé. Mon sein symphonie, mon mamelon mélodie et l'aréole, c'est pour notre bébé. S'il reste de ma sève, je verrai si tu le mérites, je verrai à te faire goûter à ta Marilem, mais seulement si tu as été un preux chevalier quand tu as voulu honorer mon petit pubis à la proue comme un dévergondé. Je prends les moyens pour te conduire sans encombre sur ma poitrine. Notre bébé le sait lui, comment me goûter, je veux te l'apprendre à toi aussi. As-tu une seule fois dans ta vie, caressé la certitude qu'un jour, tu serais allongé près de moi dans notre lit ? Tu as élevé cette idée au rang des rêves impossibles. Compte tenu du temps qui a passé, compte tenu de ma placide mésestime pour tes talents, notre individualité s'accommodant si facilement des contraventions

aux usages. Quant à ma mésestime pour toi, elle peut être subsumée avantageusement, grâce à notre sororité dans l'épreuve et à notre transcendance.

J'avais préparé mes charmes

Auprès de tous, l'enthousiasme est naïf toujours, mais la vie nous oblige à cet enthousiasme. Ce que nous cherchons, nous le trouvons d'abord dans notre cœur. Mais ce cœur que l'on croît toujours si prêt de nous-mêmes, c'est plutôt le labyrinthe des images, le frasil des usages anciens et tous les véloces fondements de ses croyances, tout cela basé souvent sur une sensibilité d'emprunt. Ne pouvant trouver d'infini dans chacune de nos actions, nous restons bien souvent orphelins du précepte de Goethe, et la vie est alors sans pitié. Mon cher Roucoul, nous n'avons rien profané de l'amour en se soustrayant à notre nuit, et nos augures sont de la plus grande indulgence pour la rivière de nos cœurs, recouverte toujours de la blanche splendeur figée d'un tardif printemps, sauf bien sûr, le rapide blanc de notre marginalité. Voilà ce que j'ai vécu auprès de toi, pendant les heures de cette nuit-là. J'avais préparé ma jeunesse pour toi, mes charmes et mes secrets. Et tout ce que je t'ai refusé, je continuais à te le réserver. Ça tu l'ignorais n'est-ce pas ? Il en valait mieux parce que tu en aurais pris double rebuffade. Nous méprisons tous les deux l'apathie du cœur, et cela suffit à nous rapprocher. Nous étions prévus pour pleurer tendrement ensemble, mais nous nous sommes contentés de la tristesse. Je ne faisais pas mystère de la singularité de mes valeurs. J'étais une précurseur dans bien des champs d'action et je t'ai apparu facilement exotique. La conscience universelle, qui peut me dire si quelqu'un l'avait autant que moi, parmi les étudiants ou professeurs, mon souci de l'environnement, de la faim dans le monde, le dédain pour la politique, mon parti pris sans retour pour la non-violence, ma foi inébranlable pour les valeurs familiales et enfin, ma

réticence rien à voir avec la pudibonderie, pour la paillardise tous azimuts, avant et après l'engagement des amoureux. Cette étrange concorde, malgré le désaccord profond, voilà la part d'éversion de notre printemps, que j'incarne. Je suis celle que j'aime devenir en constance, sur les lèvres taquines de mes amis, et dans la représentation de ce qu'ils se font de moi. À mon point de vue, il n'est aucunement déraisonnable d'être dans son entière singularité. Tu ne peux qu'obtempérer à la carte génétique de ces inclinations. Mes destins sont immuables parce que choisis par moi. Ils font advenir mon expérience. Ma rêverie est fébrile et pleine, et donne libre cours aux épanchements du corps et de l'esprit. Telle est ton interlocutrice. Si tu m'avais imaginé autre, tu aurais été bien mal conseillé. Cette singularité mienne, ne peut être mise en ballottage. C'est une singularité polaire dans le ciel de juillet. Elle est nocturne et fort lumineuse. C'est ta nostalgie de notre nuit ensemble, c'est toute ta Marilem. Bien des perceptions sont à corriger, bien des sensibilités sont à affiner. Si tu converses avec moi, tu ne pourras pas le faire impunément, tu seras forcément appelé à conjuguer les évidences autrement. Des mirages me précèdent, des embellies m'accompagnent, tu seras tenu d'en découdre avec eux, en combat singulier. Le non préhensile se mérite par l'audace et le déluré. L'ineffable est un don du ciel. Je t'exhorte à la plus grande attention à ce que je vais te faire part ici. Tu es un sacré veinard mon chéri, de pouvoir obtenir, qu'une personne prête une oreille attentive sur ta déchéance passée. Il faut vraiment que ce Neptune que tu as mentionné, soit aujourd'hui, dans ton camp. Voici ce qu'il me tarde de te dire. Cette jeune femme qui fait ton enchantement, ce bolide céleste qui fut un jour dans ton rendez-vous et qui t'a transfiguré à jamais sur ton lougre dérouté de ses meilleurs cabotages, cette muse qui t'a enseigné la poésie et l'amour, cette déesse de tes plus belles années, elle t'aurait été pour toujours inatteignable. Tu veux savoir pourquoi ? Je vais te surprendre. Cette Marilem qui t'habite encore complètement, elle vit encore

bellement et pleinement à mes côtés, bien implantée en Mauricie, engagée jusqu'au cou dans ce chariot du temps avec mon époux, mes propres enfants et tous ceux que j'adopte dans mes classes, et en mesure de témoigner et de répondre des trois dernières décennies que nous avons vécues tous ensemble dans l'immanence et la conscience. Il n'y a pas de place beaucoup pour ta dissonance même si je sais l'apprécier. Et si ce n'était que cela. Mais il y aurait un autre équinoxe à dépasser. Et cela est dû à ma nature, et au type de relation humaine que je privilégie. Et on entre ici, en plein cœur de ma singularité. Serais-tu capable toi, de te mettre sur le chemin de l'instant, dans cette seconde démultipliée, qui force chacune des autres secondes, à s'aguerrir dans les franges d'un nouvel espace, mettant dans notre magasin intérieur, toute l'euphorie qui s'y déverse. Es-tu prêt à accueillir l'ineffable que j'appelle tout autant que toi. À chaque instant donc, un dire, un faire, une atmosphère, un être nouveau. Tout cela, c'est bien au-delà de ta contemplation, c'est bien au-delà du chant de mes cheveux avalanches, du torrent mes lèvres et de ma douce nuit lionne. À chaque instant de notre rencontre, disponible à l'imprévu des humeurs ravissantes, à la façon des acteurs, mais tellement plus dans l'innommé, bien au-delà de l'art dramatique, diaphane et dans l'extrême sensibilité de nos natures respectives, en balance instable devant l'inédit et l'insoupçonné des sensations et des symboliques que suggèrent les joyaux naturels de la ville de Québec, en danger de dissolution, dans la déstabilisation de l'être tout entier, saisit par une ubiquité spirituelle, jouant la pleine mesure de notre singularité, celle qui révoque sans retour le reste de conformisme, la seule singularité de l'être qui empourpre nos joues dans le plaisir, la même qui emporte ce qui reste d'indemne dans la proue d'une intimité si bienfaisante, que personne n'a encore baptisée, parce qu'elle voisine la frontière qui nous sépare l'un de l'autre cher ami des jours anciens, la frontière de mon inaccessible kermesse, la seule qui sait comment soigner les blessures des campagnes

précédentes, la seule qui peut raviver la fontaine des fées, celle-là même, où un jour je suis apparue pour t'annoncer les yeux dans les yeux, que le simple mortel ne peut pas bien savoir composer avec les ravines de son cœur, pour la bonne raison que ces ravines tendres sont autant, sillons encaissés, que torrent. L'effusion du cœur se juxtapose exactement à son érosion, et les deux portent le même nom. Une Marilem, ce n'est pas une camarade, c'est une vilanelle, c'est une fée. Quand on s'en approche, les lois naturelles sont altérées comme dans la forêt de Brocéliande au pays d'Armorique. Et tu n'es pas Merlin, tu as beaucoup à apprendre. La fée Marilem, ce n'est pas Efrit, le génie malfaisant du printemps 1975. C'est la fée des jours heureux en famille, comme ce jour où elle s'est présentée à ton étonnement : « Moi, c'est Marilem…, » dans le pur bonheur de tes yeux et de ton exubérance adolescente. Et son regard aussitôt qui s'élança sans retour, vers l'avenir irréprochable qui vrombit tout entier.

Mon énigme enchanteresse

Mon énigme enchanteresse quant à elle, gravite souveraine au royaume de ma vanité. La première qualité du musicien, c'est la modestie, mais la vanité est la deuxième. Nous allons être d'accord que ta Marilem, c'est quand même une assez beaucoup trop belle femme, et qu'à ce titre, il est incongru, si on a Adam comme ancêtre, de ne pas l'adorer, les yeux dans la constellation de ses yeux. Mais compte tenu je crois de ma conscience développée, de la force de ma sensibilité et de l'emprise de ma Loba sur toutes mes facultés, il est interdit de se commettre dans mon sillage sans avoir bien préhensiles, les réflexes et les automatismes du plus félin des prédateurs. Ma suprématie féminine doit être félicitée, en même temps que soutenue fortement en contraste. Je n'ai jamais envisagé que tu puisses être ce félin. Je t'écrivais dans ma lettre : « Je veux que tu comprennes qu'en respectant cette relation d'amitié et voulant être honnête

envers toi, il n'était pas question pour moi de m'engager aussi profondément dans une intime relation physique avec toi. C'est comme ça que je conçois les choses… cette partie délicate de la relation d'amour ne se vit qu'au sein d'un couple déjà unit fortement par les liens du cœur en somme, de l'affectif et de l'intellect. Je vois déjà ta réaction disant cela, cela te choque peut-être, mais moi je tiens beaucoup à mes valeurs et surtout à celle-là. » J'ose ici te rappeler, mon point de vue, au risque de raviner davantage dans une tendre terrasse, une blessure métaphysique, une blessure impossible à circonvenir, je le sais que trop, cher ami. Viens, accepte sur ta tendresse empêchée, qui n'a pu laisser présager tant de parfaits bonheurs, accueille ma désolation et mes larmes, l'émollient fameux de ma présence. Je sais que tu m'as perçu sur le versant des félicités, que tu m'as espéré comme un fou bien au-delà de cette « amitié qui allait naître. » Je prends les devants sur ta taquinerie tu vois, parce que cette mienne phrase laconique à souhait j'en conviens, résume pourtant, en quatre mots, le printemps qui pouvait naître. J'avais confiance que notre amitié puisse naître. Mais elle n'était pas née. Puis voilà, tu me demandes ici tendrement et effrontément à l'oreille, ce que je faisais dans ton lit la nuit du 14 mars ? Ta question est bien narquoise et guillerette, et dans le récit de nos deux vies en partage, elle s'appelle mon énigme enchanteresse. Mon cher Roucoul, viens d'abord dans mes bras, et nous allons en converser pleinement. Tu me l'as dit souvent que je suis trop ta Marilem, et ce soir-là surtout, j'ai outremesuré mon attachement pour toi, mais je savais pouvoir le faire à la légère et sans conséquence compte tenu du félin qui m'accompagnait. Je veux célébrer à cet instant même ce moment béni, ce moment de toutes les grâces. Qu'importe si mes lèvres ont pu être un instant, à ta portée, viens, embrasse-moi dans le moment présent de toutes les étreintes, berce-moi dans tes bras de toutes nos solitudes. Nous créons sur le modèle des demi-dieux que nous avons été, un même évènement, par le seul mérite de ton espoir

et de ma désillusion. Qu'importe ce que nous avons été et ce que nous sommes devenus, nous sommes à cet instant même et pour toujours, dans la repaisance de notre récit au cœur de la Conscience et de l'Intime. C'est la seule niche qui saura accueillir notre mérite, et toute la singularité de ce que nous avons vécu ensemble. C'est l'antre sacré des richesses de notre cœur. Un chapitre portera sur notre nuit, et tu liras que ta Marilem dans sa grande pureté de cœur et d'intention, avait elle aussi reçu l'appel d'une destinée des sens, elle avait accueilli en elle l'instinct, et tu étais le félin à ses portes. Et la maturité de mes vingt ans, m'avait appris à bien tempérer la splendeur de mes rêves, et à adapter à l'embellie de mon âme, les conditions d'admission autant dans mon projet que dans ma fantaisie intime. Voilà ce que je faisais dans ton lit ce vendredi soir-là, avec ce néanmoins Roucoul. Est-ce que mes lèvres étaient à ta portée ? Qu'en penses-tu ? Nous en causons simplement et vertueusement. Nous savons nous rapprocher dans l'opprobre comme dans l'ineffable. Parce que cette nuit à nous deux, elle est chagrine, mais ne la veillons pas comme une nuit trépassée. Cette nuit de jadis nous réconcilie aujourd'hui avec notre quête d'absolu. Elle est la représentation de la douleur rédemptrice. Elle fixe à jamais la norme de ton désir d'airain, et de notre sage réserve. Elle grave dans le silex, le passage du glacier de notre tourmente, si finement apaisée depuis. Elle recompose la portion d'oxygène dans l'air. Elle reconstitue notre désir de vivre selon les instances toniques de L'Homme sans Qualités de Musil. Cette nuit qui nous avait si allègrement pourfendus, cette même nuit, nous arrime tous les deux ensembles aujourd'hui, au tonus de l'univers.

Cette amitié qui allait naître

Tu avais bien raison d'être désespéré de ma perception des choses, quand je te disais que ton attachement pour moi, tu l'avais inventé. Moi qui t'ai fait découvrir la poésie et l'amour.

L'univers d'ineffable, de tendresse, de poésie, de sagesse, tu en es immensément amoureux, et cela n'était pas superfétation. Tu avais bien raison d'être peiné de me voir chercher à tout expliquer, et à justifier mon désengagement, avec cette « amitié qui allait naître, » avec ce concept aussi réducteur, avec cette image de nous deux et de notre relation, aussi démobilisatrice, à la limite de l'insulte, quand j'attribuais tes réactions intempestives, qu'à un manque de maturité ou au caprice d'un « grand enfant qui se révolte quand il n'a pas ce qu'il veut ! » Ce n'était pas tant immaturité, qu'empressement de la jeunesse. Ce n'était pas caprice, mais élan impérieux d'une ontologie. Ce n'était pas tant ce que tu voulais, que ce que le Créateur avait prévu pour nous deux. Voilà tant d'inaccompli. Ces malséances de ma part, ont engendré bien des détresses, surtout ce « clair entre nous. » Cette expression encore tirée de ma lettre, a dû bien t'humilier également. Parce qu'elle te ravalait au rang le plus vil des masculins harceleurs. Comme si tu étais de ce bois, toi qui t'as fait un point d'honneur de ne jamais me harceler. Humiliantes à souhait également, parce que cette expression s'inscrit dans la longue jurisprudence des différends femme/homme, comme si nous buvions tous les deux à cette eau croupissante, nous qui ne pouvions supporter justement le moindre désaccord, du fait de la gigogne consonance de nos réflexes, et de l'originalité suprême d'une même transcendance. Humiliant ce souhait de clarté entre nous deux, dans la mesure où j'ai été celle qui t'a fait découvrir la poésie et l'amour dans la clarté de la tendresse. Des plus humiliantes encore, ma préoccupation de clarté entre nous deux, quand depuis toujours, les deux enfants que nous avons été, et que nous sommes encore à bien des égards, se sont compris sans peine, dans tous les arcanes complexes de leur informulé. Des plus humiliantes enfin, mon expression, qui fait pire que sous-entendre, qui affirme que tu ne peux comprendre que la simplicité des gueux, et qu'il faut t'approvisionner du « clair » discours des primates. Ma lettre était

camouflet, je le sais bien cher ami, je te l'ai précisé dans son aurore, que j'allais consentir à la même licence d'humeur que la tienne, qui avait précédé de quelques jours, et qui n'était ni élégie, ni rondeau, même si elle était respectueuse pour ma décision de m'éloigner de toi. Certaines expressions de la mienne lettre, auraient gagné à être précisées, certaines considérations, à être nuancées, compte tenu de mon emportement légitime dans les circonstances, et compte tenu surtout, de ton indice extrême d'inflammabilité. Je te donnais la preuve que moi aussi, j'avais été humiliée par ta lettre, dans mes fondements même, puisque je t'humiliais sans vergogne à mon tour. Et tu sais trop que ce réflexe est aux antipodes de ma nature. Je croise en constance, à une autre latitude et toi aussi. Tu me dis qu'il serait malséant de faire la compilation des torts subis. Moi j'ajoute, que si nous logeons du côté des mêmes préjudices anciens, nous nous empresserons de faire le désamorçage de tous ces empêchements dirimants, qui font encore nuisance, comme la dite logique des usages, qui parasite l'improvisation première étincelle. Comme la prétendue rationalité des points de vue, qui ne fait qu'empêcher l'originalité. Comme la présumée sagesse, qui ne fait qu'avaliser l'insignifiante acculturation. Comme le prude mimétisme des familles, qui ne fait que reconduire un langage qui n'a comme seule verdeur, le bégaiement des stéréotypes. Comme la terne harmonie des amoureux, qui ne s'accommode que du mordançage des conventions et préjugés. Et qui naviguent à vue, sans langage qui leur ressemble, happé de plein fouet par le camouflage du joyau de leur singularité. Nous en avons assez, tous les deux, de ces campagnes de survivance du lieu commun, que sont les festivals, les marchands et les médias. Et tous les deux ensemble, nous montons à l'assaut de la seconde inouïe de notre singularité, attentif à l'imprévue des sensations et à la glousse euphorie qu'inspire la délinquance de l'esprit et de la lettre. Voilà la route qu'emprunte notre entrain, bien à l'écart des convivialités dissonantes autant que des bamboulas juste pour

rire. Il est un pays entier, qui ne saura jamais être spolié, parce que nous sommes préparés à réagir avec aménité aux coups du sort, et prompts à opposer toute notre versatilité d'esprit, au trident univoque de Neptune, c'est le doux pays de notre souvenir, qui nous accueille à nouveau tous les deux, dans l'assouvissement d'une autre saison sous le ciel de Québec. Jacques Ferron guide l'adolescence si périlleuse écrit-il, sur le socle d'une si aléatoire identité. Moment cardinal pour des jeunes adultes, à la placide confluence des vivaces adhésions et des opiniâtres démissions, dans la sourde influence des conseils de famille, de faire l'adoption dans l'ultime de l'évènement, de toutes leurs originalités. Nous sommes les émissaires d'une promesse éprouvée. Aucune malveillance ne peut l'éconduire maintenant, ou lui faire ombrage. Nous sommes tous les deux les fiers garants de cette promesse qui affleure pour toujours sur mes petites lèvres, et qui est signée de ta fidélité. Tu as été ravi par la confiance que je t'ai accordée généreusement. Je n'accepte pas d'invitations à moins qu'elle n'inclue, toutes les informations sur les individus et la soirée. Je te fais donc la démonstration ici, que tout ce que nous avons pu projeter à court et à moyen terme, véhiculait dans notre âme, une grandeur certaine, parce que ce soir-là, toutes les lois régissant les rapports humains étaient en suspens. Nous étions en grande partie en veilleuse, dans le surnaturel des circonstances inhabituelles, là toujours où les dieux comblent généreusement les apartés du langage, et répartissent mieux le flot continu des autres chapitres de la vie qui se bousculent, comme les saisons hâtives ou tardives qui empiètent les unes sur les autres. À Québec, comme dans la baie de San Francisco, les eaux plus chaudes de la surface sont repoussées vers le large, laissant le passage aux eaux profondes plus froides, pour qu'elles s'engouffrent dans la large échancrure du golfe Saint-Laurent, en vue de toute la capitale nationale, rapportant dans leurs dimensions à l'échelle de fées, des eaux plus riches en plancton. Voilà mon renoncement à tes pompes, calqué

sur cette symbolique, quand j'ai repoussé les eaux de surface de ton remugle, pour mieux accueillir les eaux plus riches de mon acculturation.

L'abri où se dépose notre première nuit

Notre maison de Giffard se souvient de nous. C'est la sororité du cœur dans l'alchimie de la perception, c'est l'appui tentaculaire de ta poitrine dans mon dos. C'est ton manteau que tu vêts à 23 heures avant d'aller à la rencontre des glacis de la nuit de Québec. Nous avons été les seuls occupants à ne jamais utiliser que l'escalier sud, plus près des ormes gigantesques et permettant à chacune de nos allées et venues, un observatoire sur toute la ville et sur ses présages atmosphériques. Une grande part de notre mémoire vrille dans ses combles. Toute notre vingtaine est présente dans ses matériaux constituants, tout notre historique, tout notre appariement et toute la carte sonore des jours de notre printemps, ce qui comprend la plainte de l'historique charpente rudoyée par la bourrasque d'avril, le cri des corbeaux dans la fenêtre entrouverte, et surtout le timbre de nos deux voix, que rien ni personne, n'a mis au parfum de leur parfaite affinité harmonique, étant donné la disharmonie de nos deux spontanéités, et nos deux cœurs ahuris, entravés par nos avenirs. Notre maison a entendu nos silences, elle a vu nos réflexes contredits, elle a compati avec notre dissonance du geste. Nous n'avions aucunement l'inclination de nous éloigner l'un de l'autre, avant de savoir quels effluves elle pouvait convoyer dans nos cœurs potentiels. Comment pourrait-elle aujourd'hui, ne pas se réjouir pleinement de laisser exsuder, comme une maison hantée d'une généreuse sororité, l'âpre hédonisme de notre pensée d'alors et de nos souvenirs recomposés. Notre maison Thélème, ne revendique ni le luxe, ni le prestige mais elle a le mérite, dans l'univers silencieux des planètes, et dans l'hiver glacial de la ville de Québec, d'avoir un jour enregistré nos deux

souffles timides, sur une même longitude magnétique. Nous connaissant bien tous les deux, et mis au fait par les oracles, elle a laissé subsister à dessein dans son antre, bien des artefacts de notre passage. Le plus beau est certainement l'inspiration des grandes amours que nous avons fait advenir. Car selon ton dire, cette maison est maintenant habitée par un couple d'amoureux, comblés par leur fille Pénélope qui me ressemble, et qui en l'absence de ses parents, a pu accueillir, non pas dans l'opaque marée basse à la merci de Saturne et Neptune, mais dans une nuit pleine lune, tout le dessein de son amoureux. N'a-t-elle pas été inspirée par moi, cette Pénélope ? Les maisons trop neuves ne peuvent pas engendrer de bien grandes amours, mais cette maison d'hier, si bien étreinte dans les bancs de neige plus grands que nature de l'hiver 1975, parce que le vent de ses transports constants cet hiver-là, les avait exceptionnellement faits gigantesques, cette maison juchée sur une colline, déployant toutes grandes ses antennes sur l'universel éther, et ses fenêtres sur toute la ville de Québec, basse ville comme haute ville, centre-ville comme banlieue, ville historique comme ville nouvelle, c'était là, la perspective d'un seul de nos coups d'œil par la fenêtre de nos cœurs exsangues. Cette maison a tout pour nous insuffler toi et moi, qui en avons été expurgés, une bien transitive nostalgie. Bien d'autres artefacts ont été conservés dans ses murs, comme cette douce quiétude entre deux êtres non apparentés, tout à fait dissemblables, qui savent être attentifs pourtant, à l'émergence assurée de leurs sensations insoupçonnées. C'est la prodigalité donnée comme certaine, dans la composition d'un état de grâce, dans la recherche d'une certitude artistique, qui accompagne les alliances entre notre joie de vivre, notre euphorie, notre déluré, et notre dévoyé de la routine. La maison de ta boîte postale de pin tendre, peut concilier bien des griefs anciens. Si nous pouvons encore nous opposer sur tout, nous tempérons bien des impériosités et des susceptibilités. Nous sommes au sommet du bonheur, quand nous nous affalons

pleine envergure, dans un schéma d'un comportement classique du passé. Nous le faisons à dessein. Nous le faisons pour se taquiner, ou pour en manifester l'inoffensif dans notre humeur et dans la coquette trivialité. Parce que nous ressentons à chaque fois, toute l'effusion au fond de notre être, si tendre et si certaine, si prête à venir à la rescousse d'un péril naguère si réel, mais devenu jeu anecdotique. Nous avons aujourd'hui, au fond de notre être, un filet de sécurité qui nous prémunit contre l'animosité. Et nous avons surtout à la portée de chaque instant, ce canevas de base de l'harmonie entre nous, un modèle de résolution des différends, qui a toute la confiance des instruments de la bonne entente. J'avais ce pressentiment que tu étais retourné dans ce logement de Giffard, parce que tu n'en pouvais plus de cette frustration. Ici je t'embrasse tendrement, pour ta fidélité et à tout ce qu'elle a déposé dans ton cœur, ce qui inclut bien sûr, tous les tourments. Moi aussi j'ai eu mal dans cette maison, sans toutes fois en laisser surgir une blessure imparable, et sans en concevoir la même fidélité. Il faudrait y retourner ensemble. N'est-ce pas que ce serait intelligent ? Peu importe le moment, mais y retourner se tenant par la main, y aller à partir de mon logis de la côte Myrand, y retourner tes yeux dans la constellation de mes yeux, se parlant tendrement, te lisant mon œuvre, et te voir pleurer encore, parce que tu es celui qui peut le mieux pleurer mon œuvre. Voilà l'expression qui convient. Et tu es celui que je choisis. Tu me disais que mes mots, tu les écoutais avec ta bouche, que j'étais trop ma petite langue mes mots, que j'étais trop torrent mes lèvres. Je sais bien que ma place c'est dans tes bras. Mon cher ami, il faut partir où personne ne part. Partir de Myrand vers Giffard. Pour apaiser les chagrins des départs. Voilà notre quête, voilà l'étoile. Nous le ferons cette fois-ci, avec notre enfant, notre fille Marie-Hélène, que tu réconforteras dans tes bras immenses, tu lui montreras le chemin de toutes les fantaisies buissonnières qui mènent à notre fontaine. Dans ton lit, elle osera se placer face à toi, et tu la taquineras pour le délai

qu'elle a mis pour placer ses petites mains dans ton cou. Comme toujours, tu vas pleurer à l'écoute de ta Shéhérazade, elle prendra conscience qu'elle se sent bien dans les bras de son papa, et qu'elle pourra l'aimer autrement, autant que l'a fait sa maman, et elles se sentiront femme toutes les deux. Et tu vas entendre le concert de ses seins symphonies, de ses mamelons mélodies et de l'aréole, qui seront trop sur tes lèvres, cajolés hardiment en hommage à toutes nos fertilités futures, qui pourront te surprendre, car je n'en ai perdu aucune. Tu brûles de la volonté de t'adresser à moi à nouveau, en plein dans mon regard, tu veux donner un gros bec sur ma petite main, tu veux me prendre dans tes bras, tu veux que je sois ta camarade. Toutes ces phrases, sont tes mantras, tu les repasses dans ton arrière-gorge inlassablement, pour ton assouvissement. Tu as une faim insatiable. Je le sais bien que tu veux me goûter comme on goûte à un siècle. Tu n'en finis plus de penser à moi. Je suis persuadée que tu vas apprendre ma présente adresse par cœur pour te la réciter à haute voix pendant des heures. Pourquoi tu te lasserais de verbaliser mes mots ? Ces mots sont ciselés que pour la rédemption de notre passé ensemble. Mon chéri de toutes les tendresses, ce jour béni des dieux, c'est aujourd'hui et pour toujours, que je te fais l'annonce de cette découverte gigantesque, comme de la vie sur Mars, que j'ai pu parfois penser à toi, non pas avec indifférence, mais avec un profond attendrissement pour « l'oiseau moche » de Riopelle, et que tendrement dans les bras l'un de l'autre, chacun de nous, comme le plus amoureux des couples de phénix, fera rejaillir au cœur de nos jours futurs, le geyser entier de notre tendre émotion, pour ces êtres si méritants et fragiles, qui ont été empêchés de rêver un possible rêve, car ce serait faire injure au hasard si bienveillant, en même temps qu'à la générosité universelle que nous avons tous les deux en se rencontrant, malgré tout bénéficié. Quelle importance revêt ici mon déficit d'estime pour toi, mon manque d'attirance pour ta personne, ou l'étrangeté complète à mes yeux, de tes points de vue sur la

langue, l'émotion, le confort matériel, la famille, l'amitié inaccessible dans la réalité et l'amour impossible entre nous. Quelle importance en regard de l'ampleur des trésors que recèle la contrée nouvelle de nos deux imaginations réunies. Quelle importance en regard de la cache du trésor de notre magasin intérieur recélant notre langage neuf, toutes nos fontaines intimes et nos sources d'estimes. Viens, il m'est possible maintenant, sincèrement, de te dire combien je suis attachée à toi. Nous avons en tête ce même personnage que j'habite. Je peux t'en parler de ce personnage, parce que moi aussi comme toi, je l'ai côtoyé, j'ai même incarné toutes ses nuances, subtilités et transcendances. Je serai ta maman qui te raconte l'histoire de la grande Marilem dans sa vie d'étudiante à l'université Laval. C'est une belle histoire, tu ne trouves pas. Je suis la mieux placée pour te la raconter. L'histoire de nous deux ne s'est pas le moindrement évanoui, et ses personnages d'alors l'habitent encore. N'est-ce pas qu'elle était émouvante cette Marilem, même pour moi ?

Nos sources d'estime

Nos fontaines intimes ont été hors d'atteintes, de même que nos sources d'estimes. Rien n'a pu être amorcé par tes soins ou par les miens, et tu en as promptement conçu un dépit, annonciateur de tes virulences futures. Tu n'as pas aimé la danse de nos fougères, ni leur ondulation, ni leur rythme. Aucune chorégraphie n'a pu être initiée. Aucune connivence. Cher ami, il est inutile de quantifier nos insuffisances et de se livrer à une nomenclature des inepties. Pourquoi n'as-tu rien fait pour infléchir pareille tendance. À l'inverse, tu t'es braqué contre mon indifférence, plutôt que de tenter de l'amenuiser, et tu m'as conspué généreusement parce que je ne t'estimais pas aveuglément. Mon estime t'a semblé impossible à obtenir, mais tu n'as pas fait grand effort pour la favoriser. Était-ce donc si humiliant que de susciter par tous les moyens, cette estime. À

quoi bon la susciter si elle n'affleure pas en abondance, c'était ton leitmotiv. À tes yeux, rien ne pouvait empêcher de te valoir pareille estime. Elle était due et elle devait être manifeste. Et tu l'as attendu en vain. L'estime vient de nos connivences respectives, toutes deux bien évanescentes. L'une ne pouvant se passer de l'autre. La poule et l'œuf. Nous étions fourbus d'être à ce point dépourvus. Et cette incapacité d'initier, d'enclencher ou de s'induire dans un tournant. Le premier des tournants est celui de la fantaisie ludique dans le langage, dans la gestuelle avant-poste de tous les états créatifs, mère de tous les accomplissements. Cette fantaisie ludique envahit ensuite nos singularités respectives qui peuvent alors, exhaler toute leur amplitude, en niant l'autorité et les valeurs existantes, dans un affranchissement global. Cela étant établi, il reste à le faire. Nous n'avons pas été capables de jouer ensemble, donc incapable de vivre ensemble et de mettre le moindrement en évidence nos sources d'estime. J'interroge le forban que tu as été. Sais-tu ce que je peux accomplir dans telle et telle situation ? Sais-tu comment je réagis dans l'adversité ? Connais-tu la saveur de mes émotions, de mes taquineries, de mes cajoleries ? As-tu imaginé un seul instant mes états d'âme dans toutes ces situations de la vie quotidienne ? Connais-tu la force de mes principales qualités ? Sais-tu comment je compose avec mes faiblesses ? Sais-tu comment je triomphe dans mes victoires ? Sais-tu dans quel effort je peux me surpasser ? Sais-tu quel a été mon courage dans le passé ? As-tu une idée dans quelle mesure je temporise ou que j'exacerbe ? Connais-tu le moindrement mon intuition ? Connais-tu ma ferveur religieuse ? Mon éthique ? Est-ce que tu t'es interrogé une seule fois sur le sens que je donne à la vie ? Connais-tu mes préférences dans mille domaines ? Est-ce que tu te souviens de mon aversion pour la politique ? Tu dois bien te rappeler ma sensibilité pour les questions environnementales. Te souviens-tu avec quelle attention je poursuivais cette belle chatte, à Notre-Dame-des-Laurentides ? M'as-tu seulement demandé si

j'aimais les chiens ? Les chevaux ? Mais surtout, as-tu reconnu de l'importance à toutes ces questions de la vie en famille, l'appui des uns, le réconfort des autres, la santé de tous, l'amour des enfants, le respect des ancêtres ? La stabilité financière ? L'orgueil, la vanité et toutes les vertus ? Sais-tu dans quelle mesure il m'est loisible d'envisager le bonheur ? Ma vision de l'avenir ? Sais-tu si j'ai eu des enfants avant l'âge de vingt ans ? As-tu la moindre curiosité pour ma relation avec ma mère, ma grand-mère ? Mon père, mon frère, mes deux sœurs, mes cousins, cousines ? Sais-tu comment j'ai vécu les étés de mon adolescence ? Sais-tu l'âge de ma nubilité ? Sais-tu à quel âge, selon ta formule, je suis devenue trop irrésistible ? As-tu pensé à l'éventualité de la présence dans ma vie, du meilleur professeur du collège ? Et quel a été le scénario et mes sentiments ? Pourquoi ton absence de curiosité sur le type de relations que j'entretenais avec mes camarades de faculté ? Sais-tu à quel point j'étais en amour avec mon papa ? Sais-tu pourquoi je n'ai jamais devant toi, utilisé les mots papa et maman ? C'est quand même assez peu coutumier ? Es-tu au fait de mon instinct maternel ? De mes qualités d'éducatrice ? Tu as toujours nourri une grande estime pour moi tout en dénigrant mon manque d'estime pour toi. Et tu m'as conspué allégrement pour mon manque d'empressement à te louer. Ce que tu ne pouvais supporter, ce n'était pas tant la non-reconnaissance de ton identité, mais davantage mon indifférence et mon mépris parfois pour ce que tu glorifiais, et pour ce que tu plaçais au centre de ta vie. L'attrait de la nouveauté pour moi, ce n'était ni l'urbanisme, ni le théâtre, ni la politique, à moins d'être présentés sous leurs meilleurs auspices. Mes sources d'estimes étaient d'une tout autre essence, comme l'écriture et la psychologie entre amoureux. Je voulais rester en contact avec ma Loba, ma louve, ma force créatrice passionnée et rebelle, qui n'avait rien à voir avec la contestation que tu menais au niveau du langage, ou sur le plan des us et coutumes. J'incarne ce principe féminin non contaminé encore

par la civilisation, ce principe animé d'un instinct indéfectible, qui me rend fière d'être une femme, d'en être consciente, de parler en son nom, de récupérer ses propres cycles et de retrouver son intuition. Une femme équilibrée suit sa nature véritable, ses aspirations profondes, son cycle de vie. La femme rebelle est la femme authentique. Toi, tu me parlais de sexualité. Voilà la première estime que tu me portais. Mais je sais bien mon chéri que je suis injuste, si je n'ajoute pas que c'était le moyen que tu avais trouvé, en te peignant en jars ou en étalon ce que tu n'es d'aucune façon, pour dissimuler la non-articulation de ton discours amoureux et de ton discours tout court. Tu n'es pas le seul dans ta catégorie, hélas. Je t'ai donc reproché cette parade qui maquillait ton ineptie, plutôt que ton insuffisance elle-même, ce qui a ajouté, si besoin était, une nouvelle couche de confusion à toute notre entreprise. Que de chienlit, avons-nous vécu ? Nos sources d'estime sont ailleurs. Malgré tous les inachevés de ta personne, tu es un être estimable. Je ne mesure pas l'estime à la part de nouveauté ou d'exotisme, dans l'échantillonnage des habiletés. Je ne t'estime pas davantage, si tu exerces une profession prestigieuse ou d'avant-garde. Cette estime n'est pas majorée non plus par l'aisance matérielle. Mon estime pour toi, découle de la possibilité ou non, d'appréhender toute la couleur de ton humanité. Et cela inclut tes forces et faiblesses, tes victoires comme tes défaites. Les moments plus ou moins glorieux, comme les moments fastes ou de parcimonie. Nous portons tous les deux, le courroux de ce manque d'estime, qui a entaché notre vitalité et notre euphorie, pourtant les sources d'estime abondent à notre chevet. Nous n'avons pas besoin d'en faire l'inventaire, nous ne sommes pas des marchands, même si nous thésaurisons des ineffables et des fontaines intimes de notre magasin intérieur, jardin de nos singularités orales et vocaliques, et de toutes nos fantaisies gestuelles. Nous sommes tous les deux atteints en plein cœur par l'image du tandem que nous formions jadis, sans avoir bien en main, les guides qui nous gardent de

toutes servitudes. Cela ne peut s'accomplir qu'avec la plus intrépide fermeté et la plus inextinguible collusion avec son ontologie. Mais tout s'y oppose, et nous distrait de notre objectif de se vautrer dans une même connivence. Tu es si émouvant et pathétique lorsque tu es abscons, abstrus, tenu à l'écart de toi-même. Nous avons comme l'être animal, ce désir infini de s'élever dans l'échelle d'évolution et cela est déjà une source magnifique d'estime. Même cela, nous ne l'avons même pas considéré. Nous n'avons eu aucune indulgence pour nos essais, pour nos tentatives. Et cela nous a menés droit à l'indétermination et à l'immobilisme. Un être en quête du bonheur, un être anxieux devant une alternative déterminante pour l'avenir, ça aussi c'est une source magnifique d'estime. Toutes ces qualités insoupçonnées, ces qualités méconnues, ces qualités potentielles, ces qualités ombragées, oblitérées ou voilées. Autant de sources d'estimes. Par-dessus tout, cette volonté élitiste, ou tout au moins marginale, de n'imiter personne dans son cheminement vers le singulier. Ça aussi c'est une magnifique source d'estime. Le collectif est si favorisé. La singularité véritable, au-delà d'une originalité de pacotille, est vilipendée presque autant qu'en période pré- Refus Global. Je me suis laissée happer moi aussi par cette mode réductrice, et j'ai eu ce même réflexe de vouloir à tout prix, faire partie du chœur des nationalistes patriotiques, et imiter les imitateurs en imitation, qui s'imitent mutuellement les uns les autres, puis recommencent, répètent et imitent, et imitent encore. C'était si réconfortant et galvanisant, cette homologation. Toi, tu étais l'oiseau moche à l'écart, indéhiscent, qui chante faux sa partition, que rien ne peut infléchir et que personne ne peut remplumer, dans le labo ascétique de ton idéal. J'étais sceptique devant tant d'asepsie. Tout cet excessif est néanmoins estimable, vu d'aujourd'hui. Mais j'ai été happé assez fortement par cet antagonisme entre ma vive inclination pour la fine dentelle de l'enfance, bien insérée dans la société, et toi, le cerf qui se rembuche, loin de la

communauté, toujours synonyme à tes yeux, de foucades, de compromissions et de servilité. Tu as toujours été un gars d'honneur et de parole. Y a-t-il sur cette terre, d'autres moments d'aussi fines légèretés, que celui qui nous enveloppe maintenant dans notre regard ahuri, que cette expérience offerte aux divinités, comme ces deux personnages, l'un en face de l'autre maintenant, qui ne peuvent beaucoup se haïr, même s'ils ont été un jour, tous les deux sacrifiés sur l'autel de la convention et de la réserve. Sans grands moyens de défense ou sans tous les atouts pour s'en prémunir. Je ne t'estime pas davantage, mais c'est une vision de la réalité qui fait s'amonceler une grande charge d'empathie et d'émotions. Et nous ne pouvons refuser d'en prendre acte. C'est une fulgurance simple. Nous avons la force d'âme pour faire surgir notre passé de cette matière informe qui a pour nom souvenir. La personne devant moi en chair et en os, cherche à dissimuler ses stigmates et espère effacer les traces encore douloureuses, qu'elle a gravées sur le sable de notre jeunesse révolue. Certains évènements du passé, nous apparaissent comme des figures exaltées du destin. Elle est donc réapparue dans les jours, notre juvénile cadence, et notre pétulance. Nous nous regardons tous les deux, nourrissant bien des incrédulités, bientôt mises au compte de notre idéalisme et de notre attachement l'un pour l'autre. Approche-toi de moi, viens dans mon oreille, déposer une nouvelle moraine, celle-là même qui s'est amoncelée, au temps où les plages de toute la planète, ont accueilli le sable, le fin résidu des rochers, moulu et accumulé par les vagues de la mer. Ça y est je t'entends, c'est toi, c'est la voix de mon néanmoins Roucoul dans mon oreille. Il me tardait de te taquiner. Comment pourrais-je te confondre avec un frère jumeau ou avec un cousin ? Nous avons tous les deux une silhouette très singulière, qui secrète des traits de caractère de la même eau. Ce qui exempte de composer avec les outils mis à la disposition des masses, pour réguler leurs besoins quotidiens. Nous sommes d'une autre lignée, notre héritage est différent,

notre courage en découle, nos joies, nos obligations également, de même que les privilèges de notre appétit de vivre. Tout cela nous réserve une bonne dose de solitude souhaitable, et en même temps un désintéressement et un détachement de bien des agitations qui frappent de plein fouet le citoyen de la libre statistique. La singularité de pensée que le Créateur nous a échu, la séditieuse implantation pour de bon dans l'entière fantaisie du langage, le pétille frétille du corps désentravé de l'intruse convention gestuelle. Tout cela nous est farouchement préhensile. Il nous faut un panache certain pour se laisser clapoter dans le regard de l'autre, quand on est à la merci de ses représentations et objectifs. Pourtant notre pensée est claire, univoque même, mais nous sommes dans la liberté de l'impro. On ne peut rien contre nous, nous sommes des dieux, du seul fait de cette connivence d'une autre époque certes, mais d'une connivence si familière.

Quand le soir se répand, et que nos clartés s'amoncellent

On ne peut pas m'étreindre en retrait des flamboyances ou en marge des bombances, elle est à la fois promontoires et rivières rapides, elle est ensablement et denses végétations, elle est eau capricieuse, elle est fugitive mystérieuse, elle se jette des rochers, furibonde et pluie fine, et s'épanche en deltas. Est-ce que je peux faire autrement. Je le sais moi pourquoi tu as forgé cet attachement pour moi venant d'au-delà des âges. On ne peut escompter de la vie, plus grande générosité. Cette destinée est à l'image de nos ancrages dans l'inhabituel. Tout concourt à l'arrimage dans notre euphorie. Je suis celle que tu as perdue, comme on perd un enfant. Mais un autre est conçu aujourd'hui, dans la splendeur du même lit. Quand la complexité du mouvement des masses d'air, d'un commun accord, s'entend pour éconduire loin de notre maison, toute l'opacité des épreuves passées, une courte embellie se fait jour, et tu me prends comme

Roucoul aurait dû me prendre à l'âge de vingt ans, si d'aventure, il avait été davantage gai luron. Tu as appris depuis à me prendre comme un fou. Parce que pour toi, ou pour quiconque avant toi, rien ne saurait être tempéré avec moi. Cette nuit, pour la première fois depuis les temps préhistoriques, deux êtres qui se sont tant mésestimés, se retrouvent après une éternité, sous les mêmes tropiques, dans le même lit chaste de leur toute première effusion. Je sais exactement ce que tu ressens mon chéri, je connais l'ivresse de ton enchantement. Regarde mes petites mains, elles sont pour toi, tu vois, je m'empare de ton visage, viens embrasse-moi dans le cou, nous sommes tous les deux en phase, tout fourmille sur l'épiderme bien au-delà de nos silhouettes respectives, et notre visage empourpré de toutes nos fantaisies du langage, rayonne dans l'aura de l'autre, nous sommes la gestation même d'une délectation séditieuse, le corps se transmuant à l'échelle des éléments. Viens, goûte, je te dirige avec ma petite main. Il faut que je t'apprenne à me goûter comme le retour du soleil, sur les prés gorgés des sources de tous les printemps. Mon mamelon mélodie reconnaît la vive impériosité de ton désir et mon aréole le sait depuis toujours que la crème de sa saveur sera délectée enfin par sa bouche jumelle. Mon chéri de toutes ces nuits d'Humming-Bird Garden de Robert Desnos, nous montons ensemble dans ce pensionnat, formé par les draps de ton lit sur nos têtes, il y fait doux de tant d'orages amoncelés sur le toit et dans les combles, et nous y explorons tous ces éclairs des tendresses, que torpillent les arcs électriques des nuages dans leur noirceur accumulée. Tu es ce chevalier de la nuit qui s'introduira comme le loup tant convoité par la jeune pensionnaire. Appuie-toi sur moi de tout ton poids, je veux ressentir ardemment toute la force de ton étreinte. Je le sais que ma place est dans tes bras mes yeux, et je ne manque de rien quand tu me protèges des nymphes d'Artémis, comme tu le fais présentement. Une Marilem, ce n'est pas trop pour se remémorer cette nuit du 14 mars. Elle vit en toi depuis ce jour des noces en

catapulte, mais à l'instant même, elle est tout entière dans tes bras, et elle te tente comme le découvreur devant l'Amazone. Je suis la générosité du hasard, je suis le recoupement des influences astrales, mais avant tout, je suis cette volonté de narguer les forces obscures quelles qu'elles soient, qui nous ont un jour confondu. Nous sommes encore méfiants devant l'inéluctable, nous en convalescence d'une blessure au cœur, une blessure d'amour-propre fatale, mais nous y avons pourtant survécu, parce que nous sommes Roucoul et Marilem et que plus que tout, nous savons, qu'il n'est rien d'être aimé, si on n'a pas été au préalable pourfendu l'un par l'autre, comme nous l'avons fait si allègrement jadis, et puis, que nos deux natures si antinomiques, prennent le pas sur la même balance des jours, comme la Terre et la Lune autour du Soleil. Il n'y a entre nous, aucune âpreté à dire ou à se presser dans l'action. Nous nous regardons dans la plus délicieuse intimité que nous ne puissions jamais envisager, le temps s'est arrêté dans nos yeux. Nous ne sommes pas tenus de parler, et ce silence prolongé est délicieux. Chacun sait très bien où la pensée de l'autre bivouaque, nous avons l'habitude de ces moments de grâce, que nous favorisons et que nous célébrons. Nous chérissons tous les deux, les joues empourprées de nos audaces langagières, ces Vaucluse prêtes à dévaler. Nous savons tant l'incongruité de l'histoire qui nous a retenus à l'écart si longtemps, de notre connivence particulière. Et dans le pré du goglu, son vol parallèle après une rasade du vent qui s'évanouit, maintenant rien d'autre qu'une fauvette qui revient toujours plus près, nous nous délectons du tendre chahut que nous avons fait advenir dans le cour tranquille de notre vie, et de ce complot contre la nature des choses, qui nous a remis dans le même pays du passé, pris au piège de l'invraisemblable et au cœur de ce délit dans le palais de nous deux. Nous vivons l'impétuosité des criminels et dans un même souffle tout l'auguste des pénitents, parce que chacun de nous a à demander réparation pour insuffisances passées. Nous le faisons comme il nous sied de le

faire, sans hantise, sans la moindre amertume, parce que nous n'avons démérité de rien, et que notre estime en bonne partie fossilisée, a pu malgré tout être préservée de l'érosion. Dans le noyau de notre cardinale sororité, on peut découvrir la vive affection de deux enfants, chacun sauvé par l'autre. Non pas une familiarité tissée dans la fête, mais chacun une tendre émotion forgée par le même tourment. Rien ne peut plus nous arrêter maintenant dans notre désir d'être heureux ensemble, ni ton asocialité, ni ton rembrunissement en amont de ton expression présumant d'avance du rejet de ta singularité. Nous sommes au diapason du compréhensif, de l'intuitif. Tu me révèles un sourire que je n'avais jamais entrevu, un sourire qui tranche avec ta lugubre anxiété devant les épreuves anciennes. Un sourire composé à partir de tes regrets, un sourire éclos du frasil comme le vin de glace du versant sud du Mont Saint-Hilaire, le sourire vertueux d'un désespoir ancien, mais le sourire que seule je puis saisir du fond de son âme. C'est simple cher Roucoul, « sois heureux mon grand, » voilà je te le répète comme hier, cette fois-ci, non pas dans une lettre que tu as prise pour une lettre d'adieu, mais de vive voix dans l'Intime de ton lit. Je suis celle que tu aimes dans mille interdits, je suis la jeune femme réservée que tu chéris de toutes les forces de notre destin.

Une cigogne avait été prévenue

La profondeur de l'inconscient recèle une dense végétation, qui dissimule une faune dont on aime bien se tenir à distance. Nous avons consenti à revisiter notre printemps, sachant pouvoir compter sur l'indulgence de l'autre, pour bon nombre de nos approximations de jadis. Nous savons qu'aujourd'hui, nous pouvons sans rougir, poser un regard sur ces personnages, que nous avons un jour habité et animé, au meilleur de notre potentiel, compte tenu de notre bagage social et culturel, et de nos inclinations et penchants naturels. Il reste peu d'amplitude

pour le volontaire et le librement consenti. Concevoir l'idée, dans ces conditions, de faire un bébé, c'eût été pure inconscience. Mais je crois fermement qu'une cigogne avait été prévenue de notre rencontre, et qu'elle avait été tenue au fait de notre attachement, et qu'apprenant ensuite notre mauvaise fortune, elle a été peinée autant que nous. Mais surtout elle n'a pas compris. Parce que nous étions jeunes tous les deux, nous étions en santé, et une même fantaisie potentielle, épousait notre semblable passion. On lui a dit que nous sommes allés dans ton lit, et que nous y avons déversé une trop grande pudeur et réserve. Elle sait bien qu'une nuit en Marilem, ça fait beaucoup à chérir. Et ça mène à l'alignement des forces universelles vers la conception d'un bébé joufflu, vite aux trousses de mon sein symphonie. Si nous n'avons pas eu ce bébé, ses caractéristiques existent pourtant dans l'inconscient unique de nous deux, et si nous ne pouvons pas déduire avec certitude qui il serait devenu, nous le faisons les yeux pleins d'eau, nous le faisons comme des dieux, car nous en avons les moyens de pleurer comme on le veut, nous avions en nous semence et vision, pour aimer comme des fous, pour nous aimer sans que l'autre le sache, sans le savoir nous-mêmes. Et cette nuit que nous sommes en train de vivre dans notre récit, cette nuit presque interlope, du fait qu'elle est interdite par la coutume, nous achemine au centre de l'ivresse des sens, et au confluent de nos forces éruptives. On ne peut mesurer l'émotion, il n'est pas donné à personne de calibrer son affection. Mais nous aimons laisser s'insinuer dans le formant de nos mots, aussitôt qu'ils prennent leur élan dans la gorge, cette part de mystérieux, mais qui ne résout pas bien sûr, les grandes énigmes, entre autres ce que tu as appelé l'énigme enchanteresse de ta Marilem. C'est ce droit à l'expression de toutes tes singularités, qui est le plus important pour toi. C'est ce droit-là qui a été parcellarisé, quand tu as perdu la face devant moi. Tu perdais tout, mais tu perdais également ton honneur pour bien des années à venir. Voilà ta tragédie. J'accole ton nom à la tragédie autant qu'à la pièce

Macbeth. Ce que tu as vécu, se déploie bien au-delà d'une simple humiliation à l'amour-propre. Nos caresses ne peuvent pas tout réussir, les mots seuls le peuvent, par la perspiration de leur sens, qui exulte dans l'oreille. Qu'est-ce que mes mots peuvent accomplir de plus, une fois qu'ils t'ont fait découvrir, selon ce que tu m'as confié, la poésie et l'amour ? En tout cas, ils peuvent d'abord apporter un soulagement sur nos récits tragiques du passé, notamment nos lettres inopportunes, d'abord un baume sur la douleur, puis une rédemption qui rachète l'honneur et le droit à l'expression de toutes les singularités de ta personne. Voilà ce qui est au centre de tes préoccupations, à partir du tout premier moment, où tu as forgé l'idée de vouloir me retrouver en rêve, puis redécouvrir ensuite tout le continent de ta Marilem.

Le seul frasil qui s'est insinué dans notre cœur

Cette forêt désenchantée que nous avons découverte ensemble dans notre printemps, nous a porté ombrage sans commune mesure, parce qu'il nous était intolérable de laisser se dégrader dans la mésentente, le joyau des circonstances favorables qui nous avait félicités. Les astres étaient alignés dans un tout autre sens. Nous avons pris à la légère ces inclinations du malin qui ont empêché ces forces telluriques qui nous poussaient dans les bras l'un de l'autre. Cette inclination vers les fleuves des enfers, nous l'avons infléchi par notre volonté de transhumance, risquant tout, et choisissant dans l'angoisse de tes mots, la mélodie qui convient le mieux à ta lyre. Voilà la falaise bien escarpée, offrant des panoramas flamboyants, que nous abritons derrière nos cils pour se prémunir contre la crue des champs magnétiques de toutes les nocivités. Mais nous savons plus que tout, que si nous sommes deux, nous ne faisons qu'un en face des âpres domesticités, des malentendus ancestraux, et des insuffisances de la fantaisie. Il fait si bon s'abandonner dans la légèreté des alternatives, loin des consensus lapidaires du passé.

Nous ne discutons aucunement, nous plaidons sans détour ce que nous sommes devenus. Je semonce les jours passés, j'accueille les lunaisons nouvelles, je taquine l'interrogation constante de la concordance de notre pensée. Tu n'as qu'un seul entêtement, celui de susciter mon attention, sinon l'affectivité de mes instants. Chacune de tes paroles enfante palabres et guignolées. Chacun de tes gestes caracole de part et d'autre de l'amusante fantaisie. Tu voudrais tant t'implanter pour de bon du côté de mon estime. Tu serais prêt à démonter le mécanisme du temps de l'univers, pour favoriser ton insertion dans son infime dessein. Rien nous apparaît impossible, même pas notre réconciliation après le printemps des singulières acrimonies, qui a conduit au largage pleine mer de nos dossiers respectifs, et à notre ancrage résolument dans des eaux que l'autre n'a pas beaucoup naviguées. Je ne peux t'imaginer, passant une vie entière dans une école primaire ou dans un jardin d'enfance, dans la meilleure des alternatives, je pourrais envisager de te confier une classe complète pour une excursion ou pour un projet théâtral ou musical. J'ignore si tu as des enfants, et je te laisse deviner combien de fois j'ai été en couche. Je te pressens bien curieux dans l'observation de ta Marilem qui se prélasse dans tes bras. Je suis l'alouette dans son nid, et ça te remplit d'aise et te réjouit le cœur. Je me rappelle comment tu aimais tant te trémousser autour de moi quand j'étais dans ta cuisine et que tu craignais nos rembrunissements respectifs, échoués sur les récifs de la domesticité. Je me rappelle également ce que tu me disais au sujet de ton besoin ontologique de t'adresser à moi pleine lune, et circonvenir aux pièges nombreux de l'authenticité, qui assujettissent notre improvisation du geste et de la parole. Orphée vient chercher son Euridyce par-delà les ombres, pour lui présenter sa nouvelle personne et son nouveau langage. Je connais mon Roucoul jusqu'au cœur de sa complexion parce qu'en plus, elle s'apparente parfois étonnamment à la mienne en Verseau. Je ne veux pas me mordorer d'aucunes considérations

astrologiques, mais je mentionne seulement que j'habite le signe de tant de singularités qui sont la plupart du temps jumelles des tiennes. Tu as été happé de plein fouet par tes propres particularités de langage, et par tes singularités de pensée que le Créateur t'a échues. Plutôt que de t'en délecter, et de les mettre en valeur, tu en as conçu un majuscule complexe, qui t'a aiguillé vers l'amertume et l'agressivité. La plupart des gens préfèrent habiter une entité bien lisse, sans scories, ni franges, ni dissonances, et ils font tout pour amenuiser toute aspérité s'il s'en présente. D'autres accueillent allègrement leurs irréductibles rugosités, et s'emploient à les magnifier. C'est l'unique frasil qui s'est insinué au cœur de notre printemps, qui a pour seule cause ton incapacité à jauger cette marginalité dans nos perceptions et à l'habiter bellement, sans à-coups, sans mécanismes de défense, parce que tu n'as pas à t'excuser de calquer tes réflexes sur des prototypes, non encore vassalisés par le plus grand nombre. Voilà notre dérapage. Nous sommes tout autres aujourd'hui, et nous habitons les eaux d'une tout autre oasis.

Après la bataille forcenée des grands nuages

L'enfant entravé dans sa pleine expression, éveille en chacun une solidarité sans borne. Les terres en friche de nos réserves passées nous apparaissent bien fécondes, quand les inondent les affluents de nos émotions et de tes désirs. Bien des volontés restent en plan, mais chacune d'elles dilue un peu plus nos divergences. Comment ne pas être bouleversés par un échec de rapprochement, quand on sait la pureté de l'intention qui l'a initié. Et l'effort qui a été consenti. Ton objectif est de taille, mais tes moyens dérisoires inspirent la sympathie. Tu voudrais tant me plaire que tu y arrives presque. Tu aurais tant voulu être le barde irrésistible de mon subconscient, tu as rêvé de m'enrôler dans un panégyrique d'émotions incontrôlé, comme savait si bien le faire mon père, il n'y a pas si longtemps. Le non-contrôle est le propre

de l'érotisme, c'est ce qui se distille malgré soi, dans le soleil de nos jours ou dans l'opaque de notre âme. Personne n'arrive à circonscrire et à colliger dans un seul univers préhensile, tout le maelström de sa raison et de son émotion. Il y a tant de sueurs dans ton art, ce qui est infiniment respectable, mais tu m'assièges avec tant de diversions. Nous nous rudoyons encore, aux portes de quelques impatiences, sachant bien que ce ne sont, sur la rive des embellies, après la bataille forcenée des grands nuages, que des moutonnements d'arrière-garde qui continuent leur course dolente, dans le souffle de notre sillage, et nous nous en réjouissons abondamment. Un homme et une femme de la statistique, n'ont besoin pour s'aimer, que d'un alignement sommaire de leurs caractéristiques physiques, et d'une commune balance de leurs objectifs immédiats. Nous sommes tout autres. Moi je suis ta Marilem, je m'attends à ce que se manifeste le Roucoul des grands jours, celui de ta palingénésie, celui de nos fontaines intimes, y incluant ton nouveau personnage et son œuvre, en même temps dans le langage suave de l'enfant et dans le langage mesuré et exhaustif des points de vue de l'Intime des sens féminins. La concrétisation des choix qui font se composer l'identité de notre personne est une entreprise bien périlleuse, même pour l'adulte. L'adolescent, on le sait, y joue sa peau. Mais je ne serai pas surprise outre mesure de te voir choisir pour toujours, les altitudes des audaces langagières, qui te font voler à vue juste au-dessus des champs de marguerites. Ces audaces sont nos ivresses sur les joues, elles sont nos accomplissements. Nous y sommes chez nous, comme dans le lit de notre seule nuit. Nous avions une mauvaise conscience bien prégnante, vis-à-vis les toutes premières crues printanières de nos vanités sur les rives d'un langage neuf. Si nous n'avons jamais aimé prendre nos réconforts à la légère, et les savourer trop intensément, c'est que dans notre esprit, il doit bien y avoir en contrepartie, un tribut immense à consentir

Le tribut immense de l'extase terrestre

L'épanchement d'un Roucoul comme toi, ne peut s'imaginer qu'en l'une de mes saisons. Au moment des grandes migrations intérieures vers les étangs de notre chériesse. Tes baisers m'amoncellent en port de plaisance, où clapotent bon nombre de tes galions, et le blason de la Marilem, ce n'est que la reconquête de l'Amérique tout entière. Je sais lequel tu caches dans ton espoir, je sais ton regard scrutateur de présages. Notre enfance est à nos trousses, bien plus que nos inquiétudes. Nous aimons nos frasques paratonnerre de périls. Une seule brise sur notre colline, et elle nous attise joue contre joue vers bien des intendances. Mon baiser, c'est l'offrande faite à Dieu, ce sont les dix commandements. Nous le voulons ainsi, nous admirons notre position, en crête de rocher, dominant la haute mer. Nous n'avons que faire des fades somnolences. À notre hauteur, une lueur gravide nous est consentie toute la nuit, c'est la planète Vénus réelle dans l'abstinence de tes jeunes années, c'est mon regard commencement du monde. Toutes nos satiétés se régénèrent dans l'appétit des origines. L'inouï est de retour. Nos intentions sont en position de méridiens, et nos sens s'instruisent aux pôles. L'ivresse que tu as conçue à m'attendre, trouve sa pleine transcendance. Rien n'est excessif, il n'y a eu dans ton lit que ta Marilem, et tu t'en empares, comme on prend la mer. Et j'adhère pleinement à ton précepte cher Roucoul, que le printemps de notre rencontre prend racine là d'où on ne revient pas, et déborde tant dans la conscience toutes nos immanences, qu'il ne peut pas se passer de l'un de nous deux. Et je sais comme toi que les êtres singuliers, qu'ils le soient avec vanité, ou s'y objectant dans la timidité, le Créateur les a mis sur la voie royale du mythe et des divinités, « qui n'ont que la parole pour cause ». C'est le chemin que tu emprunteras toi aussi, avec moi, dans l'infinie tendresse que je te réserve, en t'espérant bientôt à ma fontaine des fées, dans la forêt de Brocéliande, au pays

d'Armorique, là où ce bébé que nous n'avons pas conçu, restera à jamais le nôtre.

Transcendance

Principe extérieur à l'expérience et aux consciences

L'Association des Anciens de L'Université du Québec à Trois-Rivières me fait parvenir les coordonnées d'une personne, qui dit m'avoir croisé à l'université Laval, et qui cherche à entrer en communication avec moi. Ce message me surprend abondamment. Je me souviens vaguement de ce Roucoul mais ça fait si longtemps. Et je ne suis pas encline aux retrouvailles. Une personne que j'ai peu connue, auprès de qui j'ai vécu souvent des moments d'indigence. Je questionne la pertinence d'une telle communication. Je suis une femme mariée, mère de deux enfants. Je n'ai rien conservé de cette période avec lui, pas de photos, pas de souvenirs, il n'a rien déversé dans mon érotisme. Il n'y a pas eu d'anniversaire pendant notre amitié, qui a pris cours sur les mois de février mars et avril 1975, il n'y a pas eu de cadeau surprise, aucun évènement n'a été souligné ou célébré. Nous n'avons pas vécu de moment rassembleur, qui laisse un souvenir ineffable. Quand je me rappelle cette époque, je n'éprouve aucune affectivité ni pour lui, ni pour ce que nous avons mené dans notre camaraderie. Pas d'émotions bien définies, peut-être juste un réflexe de me prémunir dans l'avenir, contre un pareil enlisement. Car cette période ne recèle qu'inhibition, torpeur et pudibonderie. Nous étions en constance harcelés par la mauvaise conscience. Chacune de nos actions s'amorçait sous le signe de la lancinante réserve, faute de ressentir au fin fond de nous, la légitimité de toute sa singularité, prête à toutes les extravagances, capable de tous les élargissements. Rien

n'a pu être propulsé bellement dans notre candeur et dans notre vanité de jeunes adultes, malgré toutes les promesses que cette jeunesse octroie si généreusement, si elle avait pu nous réunir tous les deux, dans l'univers de toutes les abondances. Mais nous avons réussi à tant dilapider, qu'il ne reste rien. Ou même reste-t-il encore le dépit mordant et la haine profuse qui l'habitait alors, qu'il mettait au service de causes obscures. J'ai le prégnant souvenir d'avoir pendant deux mois côtoyé un jeune homme, penché sur son regret immortel de ne pas pouvoir me séduire. Inapte à la métempsycose. Prisonnier des symboles et des mythologies. Ne thésaurisant plus que son ineptie et ses humiliations. Est-ce que toutes ces années peuvent suffire pour mener à terme, une pareille entreprise de métamorphose des antagonismes, et pour dissoudre des amertumes qui à elles seules suffiraient à combler l'abîme. C'est cela, le tableau d'ensemble de ce Roucoul, qui subsiste dans mon souvenir.

Sous quel empire voulez-vous que je vive maintenant ?

Je demande si je parle bien à Roucoul puis je m'identifie : « Moi, c'est Marilem ». Il est pétrifié d'émotion. Il a le sentiment que toute sa vie est en jeu, dans cette conversation téléphonique de quelques minutes, parce que je pourrais raccrocher sur la première vocalise qui prendrait rivage sur les amertumes du passé. Il me dit qu'il se sent plus à l'aise dans une communication écrite, celle qui permet de prendre le temps de réfléchir, et de s'exprimer avec nuances. Il m'appelle Majesté Marilem, et insiste pour me vouvoyer, parce qu'il est incapable me dit-il, d'envisager avec sa Marilem la moindre familiarité. Je vois qu'il ne se sent pas autorisé tout à fait à converser avec moi, comme s'il commettait un délit, comme s'il craignait que je l'accuse de me tourmenter. Il a manifestement cette inclination bien ancrée en lui de douter de son importance, quand il s'inquiète de savoir si sa démarche est opportune. Je le rassure sur sa pertinence même si sa réalité

est évanescente. Son enthousiasme se tempère à mesure qu'il prend conscience de la complète singularité de la situation. Il entend ma respiration me dit-il, il n'en doute plus que je sois vivante. Il a l'immense bonheur dit-il, de se rappeler le grain de ma voix, le velours de ma voix, l'allégresse de ma voix. C'est un enchantement dans son souvenir qu'il ne cherchera pas à me faire partager. Toutes les portes de la perception sont secouées, toutes ses facultés sont alertées, mais il dit bien ressentir l'inhibiteur de sensations. En période de haute tension nerveuse, le système endocrinien produit un inhibiteur de sensations, qui fractionne la douleur ou le plaisir, ou qui va même jusqu'à les engloutir. À ne pas douter, nous vivons une pleine magnitude de la grâce, un moment à conserver précieusement les prémisses, pour se donner les moyens de le retrouver si c'est notre volonté, et de le revivre en pleine possession de toutes ses facultés. Il me dit que je serai pour toujours sa Marilem. Il a le goût d'ouvrir toutes les vannes de sa gorge pour accueillir le souffle de vie si enivrant de cette journée sublime. Il n'a d'oreille que pour entendre ma voix, et tant et tant de considérations éthérées de ce que l'un et l'autre ressentent. Il ne s'intéresse qu'au subjectif de l'évènement. Rien ne le pousse à s'enquérir de ma situation familiale et matérielle et du rôle que j'ai joué dans la société, depuis trois décennies. Je lui dis que sa démarche ne pouvait s'inscrire beaucoup dans mes préférences, peu importe l'angle par lequel nous l'abordions. Je sais bien que cette assertion, le heurte de plein fouet. Il me demande si j'ai pu adhérer à la théorie qui confirme la suprématie de la fantaisie sur la raison. En sachant bien qu'il ne saurait entendre aucun argument qui se rapproche le moindrement des concepts de rationalité, ou du temps qui a passé. Je l'assure que sa démarche l'honore, et que notre communication est légitime. À mesure que nous causons, bien des réminiscences se font jour. Je suis happé par cette voix d'outre-tombe. Je ne peux pas être transportée de joie. Trop de souvenirs fades ou douloureux au centre de cette si ancienne et rude camaraderie. Je n'ai pas oublié

cette sorte de cavalcade morose, où je n'ai pas encouru de grandes blessures, mais où j'ai dû me protéger du mieux que j'ai pu, de quelques harassements et ballottages, qui m'avaient ennuyé à l'époque. Je lui exprime en toute déférence, ma joie d'avoir de ses nouvelles. Cet appel d'une grande civilité dans mon esprit, vient plutôt conclure un chapitre ancien, plutôt que pour l'avenir en ébaucher un nouveau. Je lui réaffirme ma satisfaction d'avoir eu de ses nouvelles, résolvant si c'est possible, bien des sortilèges ou des fausses impressions du passé. Il me dit que mes remerciements ne l'intéressent pas, mais se sachant davantage respecter par moi, c'était un acquis magnifique qui saurait paver la voie à un début de réhabilitation à ses propres yeux. En attendant le terme de sa convalescence, me dit-il, il peut se délecter à distance de ma voix, même si je ne suis pas certaine qu'il l'ait reconnue tout à fait. La voix de chacun évolue tout au long des années, selon notre souhait de tous les instants de l'infléchir dans un sens ou dans un autre, et selon les influences intimes que nous lui inoculons. Elle est à la merci de nos infinitésimales volontés diurnes ou nocturnes. Nous tentons tous les deux de bien circonscrire l'identité de l'autre, à partir de cet échantillon sonore de l'âme, que nous pourvoit notre appareil téléphonique. Je suis persuadée qu'il est à l'affût du moindre indice qui a pu subsister du passé, qui lui fournirait des pistes ineffables vers l'assouvissement des sens. Il s'affaire comme un limier, bien ancré dans son désir de circonscrire une réalité autour de sa Marilem, qui pourrait encore comme dans le passé, rester tout à fait insensible à la singularité de sa personne. Il cherche des indices par millier, dans le filtre de ma voix, dans ses inflexions, dans ses effluves et dans tout ce que suggèrent les volutes de ma respiration. Il dit savourer chaque syllabe de mes mots comme il le faisait dans le passé. Il se dit encore ému aux larmes par ma voix enchantée dit-il, que je lui propose ce soir de novembre, tout autant que celle qui l'a atteint un jour plein cœur, à l'orée de sa vie d'adulte, pour des raisons inconnues des

hommes et des femmes de la terre, quand la caresse d'une voix féminine remet en question les fondements intimes du bonheur. Cette voix de Marilem, me dit-il, s'est instillée dans sa Psyché, comme le schéma flamboyant d'une stimulation tonale dans l'oreille d'un musicien. Il me suggère de remonter dans le temps, et de réécrire en pensée, cette période de deux mois que nous avons vécu en assez étroite connivence. Et de la réécrire à neuf complètement, en faisant l'esquisse de ce théâtre et des personnages que Dieu avait prévus, plutôt que ceux-là que nous avions incarnés, et qui étaient gravés dans la grande partition de l'univers. Il me dit que si nous ressentons toute la distance qui nous sépare, cela ne tient non pas au temps, parce que le temps est compressible, mais bien à notre environnement physique qui a radicalement changé. Il me dit que nous sommes ces deux personnages d'un récit qui ont toute latitude pour infléchir la réalité, et de choisir largement le décor où ils évoluent. Il ajoute que nous avons le droit de ne pas se laisser dicter la conduite par le rationnel, que nous méritons mieux que cette orthodoxie réductrice, et que de toute façon tous les deux, nous puisons abondamment bien au-delà de ce conformisme, pour mener à bien toutes les activités de notre vie. Rien dit-il, ne nous empêche de dévergonder le temps et son historique. Ce serait le plus beau pied de nez à faire à la détermination de notre destinée, si nous réaffirmons que nous sommes les seuls maîtres à bord après Dieu. Je m'empresse chaleureusement de tempérer son anxiété de revivre encore aujourd'hui la même distance, la même inlassable difficulté de rapprochement. Je l'assure qu'il n'a rien brisé en 1975, pas plus que moi. Nous nous sommes séparés certes dans un remous d'émotions, d'amertumes et de regrets, mais tout en préservant notre honneur et sans rien entaché de l'avenir. J'accueille d'une autre galaxie, son cri du cœur à l'affût chez moi de la moindre trace d'estime. Je l'assure que ma réponse téléphonique en apporte une preuve éclatante. Je lui fais part de mon étonnement devant l'importance qu'avait prise dans sa vie

cette rencontre, d'une jeune fille parmi d'autres, et du drame que notre mésentente avait pris dans son émotion. Ce jeune homme m'a placé exagérément au firmament des Muses, ces déesses de l'Empyrée qui savent tous les secrets de la vie sociale et amoureuse, qui maîtrisent la Poésie et la Musique, qui sont capables dans le remugle des idées et des agitations, de subsumer les malentendus, les contretemps, et qui peuvent ramener sur la terre ferme, tous les vertiges. Voilà comment j'ai apparu dans la représentation d'un adorateur si prompt à la mythification, lui si prompt de son côté à s'affaisser complètement dans le doute de sa valeur et dans la même mésestime de lui-même, puis dans l'amertume. À telle enseigne que j'ai eu l'inclination de lui faire part de mes regrets d'avoir fait s'infléchir au-delà du raisonnable, toute sa vie professionnelle et familiale. Il me demande à la fin de notre conversation téléphonique, sachant que mon appel vient secourir bien des avanies du passé : « Sous quel empire voulez-vous que je vive dorénavant ? » Chaque seconde de sa vie, me dit-il, dans l'Intime de chacune de ses fonctions, n'a jamais pu semer ce dépit, de ne pas être inclus jamais dans la bienveillance de mon regard, et dans l'idoine du sien, si l'audace pouvait le faire consentir à se poser sur sa Marilem.

Je sais que c'est vous, puisque vous avez consenti

« Je veux ce soir aller marcher dans la nuit de Québec, caressant cette audace de m'adresser à vous et de risquer mon honneur. Je consens ce soir à la plénitude de mon souvenir, et au réconfort que m'a apporté ce soir au téléphone, l'or de votre voix. Mais en même temps, je dois consentir aussi à redevenir le funambule de mes phrases incertaines et de mes personnages étriqués. Pourquoi ? Parce que je suis devant votre regard, et même si je tremble de tant vous mythifier, il m'est d'une douceur infinie de penser à vous. Une seule urgence dans l'histoire de l'humanité, celle de vous dire combien je regrette d'avoir été en

face de vous naguère, ce demi-homme et ce dévoyé de la délicatesse. Je m'empresse également même si vous pouvez vous en passer, de vous faire part de mon attachement pour vous qui avez été présente en constance dans ma vie. Ne vivre que pour cette seconde-ci, d'oser m'approcher à nouveau de cet ange des cieux, que le Créateur a prévu de placer juste à mes côtés au Pavillon De Koninck à l'université Laval le 20 février 1975. Vous voyez bien que j'ai été choisi par la bonne fortune. Vous vous souvenez de cette phrase que j'avais écrite devant vous, et placée dans votre petite main : « Cet ange, qui de son aile sur mon épaule, m'anime et me protège. » Puis quand votre petite lèvre s'est présentée à moi : « Moi, c'est Marilem » et que vous avez eu ce regard découverte de l'Amérique, nous le percevions déjà que nos deux entités étaient gigognes, et que nous ne pouvions pas faire autrement que d'être immensément reconnaissant pour la générosité divine. Et sous le ciel étoilé qui vous jalousait, au retour de notre première sortie à Loretteville, quand dans le froid vif de février, je vous ai à peine effleuré les lèvres, et dans mon désespoir de vous rejoindre, j'avais crié la même phrase, de part et d'autre de la côte Myrand : « Cet ange, qui de son aile sur mon épaule, m'anime et me protège » au moment même où tout était en suspens sur le précipice, quand moi je ne trouvais plus en moi la permission d'habiter le moindre assouvissement, ni la moindre gaieté, vous avez alors volontairement, comme ma Marilem salvatrice, fait pencher la balance du côté de la bienveillance de votre sourire. C'est votre suprématie féminine dans cette partition ancienne qui nous réunit tous les deux. Nous y sommes pendant deux mois, les deux personnages les plus gravides de l'hémisphère nord. Les plus fertiles et les plus généreux, mais gardés en rade du non préhensile estuaire de nos deux cœurs. Mais nous avons laissé se fossiliser nos deux phrases cardinales respectives, nos deux phrases qui sont le fondement de nos origines, que nous avions chacun mis au monde, sans qu'elles puissent essaimer dans l'innocence des bancs de coraux. Ensuite

la perte de toute confiance et ma fantaisie langagière rendue opaque. Tant d'émotions dans ce Roucoul des insuffisances. Ce samedi soir 3 novembre 2007, vous m'appelez avec votre voix des anges. Qui osera affirmer maintenant, que la bonne fortune n'existe pas. Nous sommes vivants et bien portants, c'est déjà la plus belle preuve de son existence. Si je ne me suis pas empressé de révéler toute mon identité, c'est que je gagne à rester inconnu, du fait de votre mésestime à mon égard. Notre dernière rencontre remonte au 15 avril 1975. La hantise intégrale dans nos conversations biunivoques. Vous n'aviez pas le vertige dans cette conversation téléphonique, vous qui savez tant faire s'agencer les éléments et les règnes ? Moi c'était trop. Mon entendement je le sais, déborde dans la vanne d'évacuation des crues. Je ne vous parlerai pas beaucoup de ces conversations de naguère, presque tendres, qui m'ont inspiré une grande vitalité émotive et de tristesses mordicantes. Permettez-moi de me délecter de cet instant si inespéré et si précieux pour moi. Je ne peux d'emblée m'inscrire dans cette nouvelle réalité de ce soir, à l'instant même où je vous écris cette lettre, dans l'âpreté et l'agitation d'un tel ballottage affectif, juste après l'écoute de votre voix, juste après notre conversation que j'aurais enregistré, si je n'avais pas risqué de vous manquer de délicatesse. La perception nette et le discernement ont leurs heures. Mais pour l'instant, ma vie porte votre nom, là où gravitent les nébuleuses, c'est la générosité de l'univers entier. Et vos petites mains elles, bien réelles sur mon visage, retrouvent leur destinée. Tandis que mes yeux se régénèrent dans vos quatre photos gros plan. Votre regard découverte de l'Amérique, j'aimerais être un premier voilier d'outardes pour attirer votre attention. Quant à vos petites lèvres, seule ma Marilem peut dans sa grâce, faire danser la bruine de leurs sources, et me faire connaître le chant, la poésie et l'amour. Voilà que vous êtes, une déesse. Je veux vous demander de ne pas tempérer cette assertion. Nous prenons donc tous les deux, la mesure de ce que j'ai perdu, l'ampleur de la tragédie d'hier et

la caresse infinie de votre apparition d'aujourd'hui. Je n'aurais pas l'audace de vous demander si crûment de vos nouvelles. Si j'ai le droit de m'intéresser à vous, je n'ai pas forcément celui de conduire cette familiarité dans ma conversation. Il est si dangereux dans ma situation présente, d'apparaître à vos yeux comme un intrus sans délicatesse ou un malotru sans qualités. Je souhaite juste ici, trouver quelques mots qui pourront ne pas trop me déconsidérer à vos yeux, pour commander d'urgence à votre Créateur de vous apporter encore et encore, de pleines mesures d'un bonheur que vous connaissez bien, toute la joie, toute la plénitude, tous les réconforts, toutes les repaisances, toutes les abondances du cœur qui vous sont si naturelles. Mais comble des malheurs, je ne suis pas l'un des princes, qui vous ont fait la cour en amont, ou en aval de vos vingt ans, et qui infiniment mieux que moi dans votre souvenir ou réalité, aurait pu rafraîchir une ferveur si tendre, en reprenant contact avec vous à ma place, cette ferveur si tendre pour la grande humaniste que vous êtes, qui aurait fait renaître dans votre esprit, un moment fondateur d'un érotisme personnel. L'un ou plusieurs de ces princes, je peux aisément l'imaginer, qui vous ont fait un jour détourner la tête, correspondaient en tout point à votre plan de vie, et vous avez considéré qu'ils étaient associés aux trésors pour prétendre à votre cœur. Mais vous ne pouviez pas les marier tous. Je vous prie de ne pas trop m'en vouloir pour ces méprises et désillusions que j'induis aujourd'hui dans le cours de votre journée. Dans mon esprit, je ne suis que ce que je suis devenu. Dans le vôtre, je ne suis que ce que j'ai été jadis. Maintenant que vous vous êtes remise du coup de massue qui vous oblige à réaliser que ce n'est rien que ma personne qui a osé reprendre contact avec vous, et non pas l'un de ces autres au premier rang de vos préférences, je souhaite instamment que vous puissiez être malgré tout encore magnanime pour mon remugle, et qu'il vous soit possible de relativiser mes fadaises du passé. Et si grâce au même Dieu, nous avons un autre rendez-vous dans le conte de nous deux, je

souhaite que vous ayez la mansuétude de m'épargner la réalité, et que vous me direz plutôt que vous avez tout oublié, si ce n'est un fumet d'amertume ou une poussière de dépit. Je sais d'avance que vous allez réagir en tendre citoyenne du Québec, avec votre inclination naturelle à la vertu. Mais je vous exempte de l'obligation d'être polie et de prendre les formules d'usages de la belle Hélène de Berlioz, quand il l'avait retrouvé, après une longue éclipse. Parler de moi ne m'enchante guère, et je m'empresse d'infléchir le cours de cette lettre de votre côté et des tendres mythologies personnelles que nous partageons. Vous voyez mon audace de continuer à employer ce « nous. » Veuillez excuser cette outrecuidance. Je souhaite, si elles ne sont pas trop loufoques, qu'il vous sera facile de supporter ces candeurs qui vous apparaîtront superfétatoires venant d'une personne comme moi, vous qui êtes citoyenne du monde et non pas comme moi, le cerf qui se rembuche. Je voudrais choisir, pour vous remercier de votre téléphone, quelques mots agréables pour votre majesté, et bien accordés à mon cœur. Quand j'écris mon cœur, c'est toujours pour l'apposer à côté de votre nom. C'est simple. C'est troublant, mais c'est si réconfortant pour le survivant que je suis. Avant de poursuivre l'écriture, je veux aller marcher dans la nuit québécoise, celle de Sainte-Foy, celle de Giffard, ce que je fais assez peu, parce que vous n'y êtes plus, mais ce soir, ah ce soir, ce soir, il y a eu ma Marilem, connaissez-vous, dites-moi, l'antidote pour soigner mon acharnement pour vous retrouver, ma folie d'espérer vous prendre dans mes bras, puis la phrase fétiche à garder en tête comme un mantra, le seul moyen de retrouver une certaine clairvoyance sur la route des ivresses. Ah si vous saviez, vous ne pouvez pas le savoir. Mais ce que vous ne savez pas, je l'ai écrit parfois, mais toujours vous tenant comme un fou sur ma poitrine. C'est quand même pas mal comme destinée, vous ne trouvez pas, et vous, si indispensable à mon cœur, me stimulant et me protégeant de votre aile, vous ne vous êtes pas objectée trop souvent à cette nécessité de l'histoire. La

partition de nous deux, a également ses exigences. Si cet envoi postal est envisageable, j'inclus avec toute ma naïveté :

- Les photos de vous, mon plus beau larcin, mon plus bel enlèvement et la moins coupable de toutes mes insuffisances. Vous êtes obligée d'adorer ces photos, pour mille raisons. Ces photos de vous, ont été ma pitance de survie dans les mois d'hiver. Pendant que je m'abreuve à la pleine ontologie de vous célébrer sur vos photos, je tente de repousser comme je peux, cette honte impavide qui accompagne ma complète mesquinerie de vous avoir caché ces photos, et j'expie cette turpitude devant vous, selon les lois du juste démérite et de la transcendance.
- Votre lettre de 1975 comme de si fragiles adieux. C'est mon droit de pleurer encore comme un fou, à la lecture de votre lettre, sachant qu'en arrière de ce filtre, il y a vous et toutes ses tendresses, sa sagesse mais aussi pas mal de la voix de vos parents et de la société québécoise de 1975. Vous aviez une magnifique maturité pour vos vingt ans, et j'ai bien le droit ici, de tempérer mon affection au passage, parce que ce n'est pas manquer au bon goût de vous dire, que j'en ai conçu tourment et détresse à la mesure de votre rayonnement dans ma conscience.
- Vos disques, que je n'ai jamais écoutés. Encore aujourd'hui, je regarde ces artefacts sacrés qu'avec déférence. Comment dites-moi, aurais-je pu les écouter en votre absence. Il y a une limite à notre capacité d'emmagasinement de ces immanences qui rudoient tant de souvenirs. Si je vous les envoie, c'est surtout pas pour que vous les perdiez. Je sais bien que je peux compter sur vous également pour l'original de votre lettre des origines. En me donnant ces disques, je savais que vous consentiez un grand sacrifice pour mon salut, car il était

manifeste que vous étiez très attachée à ces trois disques, et prête à toutes les générosités du professeur pour mon ignorance.

- L'enregistrement de votre voix sur cassette Philips, quand vous lisez votre éditorial sur l'usure des volontés sur le modèle de Robert Musil, que vous aviez présenté à votre professeur de philosophie.
- Quant à votre livre sur l'origine des langues amérindiennes, j'ai le regret de ne pas savoir le retrouver.
- Le récit que je fais de notre belle odyssée ensemble. C'est à ne pas douter, votre livre à vous, et le livre de nous deux. C'est un livre d'émotions et d'assez vives sensations insoupçonnées convoyées par sens et conscience, et qui ne se révèlent que par la transfiguration. Je l'ai espéré impro sans trop d'inhibitions, sans la vergogne d'aucune imitation, transposant constamment l'usuel langagier. Vous pouvez haïr les pages que j'ai écrites. C'est votre prérogative. Mais il ne vous sera pas possible d'être indifférente, à l'enfant que j'ai été en votre présence au printemps 1975, non plus qu'à la jeune femme si immensément désirable que vous avez été, mais surtout vous ne pourrez pas vous désintéresser de cet éclairage subjectif et tout à fait biaisé par mes partis pris, que j'ai voulu apporter sur votre personnage immense. Il était de mise que Marilem soit la narratrice et donc la maîtresse du jeu.
- Dans le même envoi, j'inclus aussi mon cœur, si reconnaissant d'avoir été conçu et irrigué par vos mains. Il m'est impossible depuis longtemps de lire romans ou nouvelles. J'aurai tôt fait de comprendre, que vous ne puissiez pas me lire une miette. Mais mon récit est une ode à ma Marilem, c'est une célébration de ma folie douce pour vous. Je ne pourrais pas comprendre qu'il ne

vous intéresse pas le moindrement, même si ce type d'écriture, c'est tout ce que vous détestez le plus. Je vous dirai en vous taquinant, comme ceux qui n'ont comme seule liberté, de ne pas mériter ce qui leur arrive, que moi qui ai toutes les libertés, ce n'est pas de ma faute, si vous êtes Marilem, et que je vous perçois telle. À mes yeux, vous êtes trop belle, vous n'allez quand même pas vous voiler quand mon Roucoul n'en peut plus de vous regarder. Oui je sais que ma naïveté est à peine volontaire, mais elle est si inoffensive. Et cette chance inouïe aujourd'hui de vous écrire encore, ayant la conscience que jamais je n'avais espéré vivre ces altitudes, après le gouffre de votre absence. Le déficit d'estime, le rejet, sont une stimulation cardinale, et une source inépuisable d'énergie et de modestie. Je ne veux pas répéter les mêmes variantes de phrases, parce que je vous sais experte des ambiances de la libre improvisation, des points de vue nouveaux et des nouvelles plages de la conscience poétique et romanesque. Vous m'aviez dit : « Mais cesse donc de répéter : C'est merveilleux. » Vous aviez du cran dans la fraîcheur de vos vingt ans, de me faire ces admonestations. Et quand assez tôt, vous vous êtes si facilement passé de moi, je me suis dit cette fois-là aussi, que vous aviez bien du panache pour me refuser. Vous voyez ma fatuité. J'adore m'abandonner dans l'écriture devant vos yeux. Vous êtes alors ma professeur et tant d'autres personnages sur tant de plans, niveaux et autres considérations, comme ce soir de novembre au téléphone. Pouvez-vous imaginer une seconde ce que vous avez été dans ma tête de Roucoul. Vous ne m'avez pas reconnu, ce qui m'a donné répit dans ma contenance. J'ai pu ainsi sans vous, repasser le fil des émotions et des évènements de l'année de nos vingt ans, où j'ai vécu le meilleur ma chérie, oui j'ose ce mot d'affection, et le plus

affreux, qui a été somme toute supportable parce que je l'ai vécu vous tenant par la main. J'adore aussi m'adresser à vous, en ouvrant mon âme devant vos yeux et vos petites lèvres, et tenter de me mesurer au défi immense de ne pas complètement déméríter devant l'examinatrice si charmante. Maintenant je vais vous confirmer que ma naïveté n'a pas de frontière, en recomposant le souvenir de nous deux si galvanisant, je ne sais pas si vous aimez ce mot, moi je ne l'aime pas trop, disons plutôt en recomposant le souvenir de nous deux bien ancré dans mon ontologie. Je veux vous le dire en secret et nous le ferons comme deux très jeunes filles. Je mettrai une main sur votre nuque, l'autre sur votre oreille, et je vous dirai ceci : Vous vous souvenez notre première sortie à Loretteville, vous pourriez pour le comble de mon bonheur, oui je sais, c'est une très belle folie, retrouver où qu'ils se trouvent, dans votre mémoire ou ailleurs, ces phrases de vous, que vous aviez écrites en après-midi, tout en pensant à moi avant notre première sortie, ces phrases que vous n'aviez jamais dites qu'à votre Roucoul. Vous les avez oubliées sûrement. Qui sait ce soir-là, je vous ai peut-être appartenu dans une infime représentation d'un couple uni, pendant quelques moments infinitésimaux. Aussi dérisoire que cela puisse vous paraître, si pitoyable de ma part, s'il vous plaît, ne vous moquez pas de moi. Si vous me rejetez encore, je n'aurai surtout pas besoin de votre pitié. Je suis trop conscient de ma valeur, et ce printemps que nous avons habité ensemble, pour ce qui en reste peut-être dans votre rétrospective, sans en être fier, j'ai cessé depuis peu de l'émasculer et d'en avoir honte. Je peux pour la première fois commencer à relever la tête et cesser mes regrets. Je peux vous saisir un peu plus je crois, ayant l'avantage d'une telle réflexion sur ce qui s'est passé au niveau

moléculaire dans la réalité de nous deux. Mais l'écrivaine que vous êtes – j'en suis certain – pourra instantanément saisir toutes ces considérations au-delà des premières évidences, en route vers les contenus alchimiques de ma palingénésie. J'ai fait de mon mieux encore dans le présent envoi, pour tenter d'infléchir un peu la clameur des ciels orageux, et toutes les dissonances des contre systèmes météos, que recelaient mes deux lettres. Un autre matin lumineux pourrait se lever comme il s'en trouve beaucoup discrètement dans vos Mauricies, près de la fontaine des fées. Et je vous entendrais, incrédule, quand je vous présente mes lettres de créance, confier comme ce soir à mon espérance, que vous me pardonnez d'avance cet avenir… Oui je suis celui-là, oui celui-là même, qui un jour d'abondance, a tout brisé par étourderie… » Roucoul

Tenez bon

Je m'empresse de lui téléphoner pour lui dire de ne pas s'inquiéter. Ma lettre va être à la poste sous peu. Et elle va le réconforter et compenser le plus largement possible pour toute ma mésestime selon lui, que notre éloignement a laissé majorer dans sa tendresse éplorée. Je veux lui faire part sans délai, de mon regret de lui avoir causé tout ce chagrin. Je méconnaissais les effets dévastateurs de mes charmes, quand ils sont gardés en rade dans la susceptibilité fragile des âmes masculines. Je le retrouve bien enthousiaste de recevoir mon appel, appuyant assez fortement sur certains mots comme abandon, épanchement, délectation et assouvissement, ajoutant qu'il est un sacré veinard d'avoir une Marilem qui consent à lire ses lettres, et à m'y employer malgré tant de mes occupations. Je lui fais part de mon malaise cardinal, quand je relis la mienne lettre que je lui ai acheminée. Je n'arrive pas à croire tout à fait, que j'en suis

l'autrice. Il me dit que sa lettre d'alors qui avait précédé la mienne, m'a poussé par mimétisme vers cette parcimonie, et m'a aiguillé sans vergogne vers ces phrases mordicantes pour sa vanité et son honneur. Il m'exhorte fermement à ne pas laisser prise au moindre inconfort. Il ne pourrait supporter que notre récit si merveilleux entre deux torpeurs, qui n'a comme seul but de magnifier nos deux personnages respectifs, qui mérite tout notre respect dans ce printemps pas si tumultueux, laisse constater en filigrane, que l'un de nous deux mérite une remontrance, même la plus infime. Il me dit que lui, qui a bénéficié de tous les réconforts grâce à mon appel téléphonique, grâce à ma magnanimité, ne laissera s'amonceler en moi, la moindre silice de regret. Les pages écrites à propos de moi existent aussi par la vanité du protagoniste et par son désir biologique de s'approcher à nouveau. Il m'exhorte à ne pas ouvrir la porte à aucun reproche fait au calendrier, aucune sévérité exercée contre ces deux enfants que nous avons été de toutes nos forces, dans une brise qui nous a un peu dépeigné la couette, grimaçant légèrement sous le soleil. Parce que je suis celle qu'il tarde à laisser s'assouvir dans son cœur et à gâter de sa reconnaissance, parce que je suis celle qui a conçu et forgé son cœur de ses mains. Il me dit qu'il a décanté dans son oreille bien des scories parasitaires de l'émotion, maintenant qu'il m'a retrouvé, et qu'il bénéficie de ma voix apaisante sur la trop grande mesure d'agitation dans son âme. Il reconnaît bien davantage ma voix, aujourd'hui à mon deuxième appel, et il en est comblé. Il peut faire ce recoupement délicieux avec la personne que j'ai été dans son entendement, dans sa conscience et dans toute son ontologie. Ma voix est telle qu'il l'a connue naguère. Il n'en doute plus, et ça le réconforte au-delà de l'indicible. Il sait maintenant que j'existe toujours, il en remercie le ciel. Je n'ai donc pas élu domicile dans l'enveloppe d'une extraterrestre inaccessible. Si ma voix est la même, il a donc espoir que ma mémoire soit intacte également, pour la repaisance de se remémorer les jeunes heures de notre rencontre, sachant

bien que sa Marilem ne pourra jamais frayer dans un enthousiasme sans borne. Il me fait part de ses excès d'émotions qu'il tempère à peine quand il écrit, de même qu'une vanité certaine qui le pousse vers des effets de toge. Pour tenter de me rassurer, il s'empresse aussitôt de souligner sa grande rationalité. Je sens bien par-delà les volutes de sa voix à lui, qu'il a encore cette réserve lui aussi, assez charmante de ne pas me poser de questions intempestives, ni d'être interjectif. Il préfère laisser libre cours à l'indolence de nos phrases dans un cours ombragé et champêtre loin des rapides et des récifs. Nous en avons connu de forts périlleux, et nous en sommes aujourd'hui préservés tout naturellement par notre prévoyance. Nous ne nous intéressons pas beaucoup aux anecdotes de notre vie ancienne ou présente, ni à ce que nous sommes devenus. Notre conversation évite les crêtes et les promontoires. Je n'ai qu'une volonté, c'est d'emprunter la voie de l'empathie loin du tumulte intérieur qui l'a habité pendant tant d'années, cet inconfort de tous les instants dit-il, d'avoir été chassé du paradis. L'accord entre deux êtres, après tant d'années d'exil, n'est pas donné d'emblée, surtout quand la vierge qui apparaît dans son halo, porte mon nom, et qu'elle est dans la réalité, la chérie de ses tendres espoirs. Il m'embrasse dit-il, et me veut dans ses bras. Puis il ajoute : « Vous y consentez ? » Je lui réponds : « J'y consens, et j'ai tant à vous dire cher ami. » Ce que nous vivons à ce jour est quelque chose sans mesure comparable. Je n'ai pas vu venir ce séisme océanique, déclencheur de tsunamis sur toute l'Asie. Ce Roucoul sans papiers dans le groupe de mes amis, et sans grade dans la hiérarchie de mes connaissances, rejeté à la mer par la faconde de mes vingt ans, qui est resté coincé dans mon hélicon, sans que je n'en soupçonne rien. Espion placide et silencieux, attendant son heure pour se dévoiler enfin à mon étonnement, proposant de faire naviguer ma vie sur d'autres tropiques.

Je fais mon devoir de lui répondre rapidement

Je me sentais en devoir de vous écrire… Je suis bouleversée par la lecture de vos écrits. Je dois m'arrêter parfois tellement les larmes m'embrouillent. Par ces écrits vous vouliez me faire partager cette douleur qui a marqué votre existence. Bien involontairement je vous ai causé du tort. Mon quotidien en est affecté grandement… ma sensibilité et mon empathie sont en cause… Heureusement il y a le travail qui vient à ma rescousse. Remonter si loin dans le passé donne vertige. Pourquoi tous ces écrits après une si longue attente ? L'écriture est un exutoire et elle soudoie un immense pouvoir de guérison afin de surmonter le deuil de notre séparation ancienne. Je sens beaucoup de souffrance dans vos phrases… elles me touchent parce qu'elles racontent des faits vécus, qu'elles expriment de profonds sentiments… Le spectre de votre Marilem… c'est un peu moi. Vous refaites à nouveau le périple vers elle. Concernant ma lettre, j'en constate l'effet dévastateur sur votre cœur. Je n'aime pas ce ton accusateur que j'y consens. Mais où était donc passée ma douceur habituelle qui tempère tout ? Si loin dans ma mémoire, aujourd'hui je ne peux juger de tous ces éléments bien enfouis dans mon subconscient. Néanmoins, je suis vraiment désolé de ce manque d'égard envers vous. Pourquoi vous êtes-vous accroché à moi ainsi ? Il ne fallait pas. J'ai pris trop de place dans votre cœur magnanime et généreux. Dans vos écrits, je reconnais votre grandeur d'âme, votre richesse intérieure, votre grand talent. C'est certain, les mots sont votre point d'ancrage spirituel. Vous avez une mémoire assez peu commune. En fait, vous avez deux vies. Une vie qui cumule souvenirs, remords et mauvaise conscience, celle qui nous fait souffrir. Puis cette autre qui est associée à une vie intérieure, qui la transcende et la purifie. Aujourd'hui, c'est la sagesse, je crois, qui me pousse vers ces considérations. Je ressens de l'empathie et de la compassion envers les êtres qui me sont chers. Je vous ai compris, n'est-ce pas Roucoul ? C'est la seule question qui importe à la sortie de

notre carambolage. Pensez-vous vraiment que je n'ai pas d'estime pour vous si je prends la peine de vous écrire ? Je vous demande pardon pour la désinvolture de mes vingt et un ans et pour mes propos acerbes et non justifiés. À vingt ans, je n'avais pas l'âme à la tendresse mais plutôt l'âme à la tristesse… Comment vous accueillir dans ces conditions ? Je vous ai quelque peu malmené. J'aimerais réparer tous ces torts envers vous. La vérité du passé qui a tout fait basculer… Sachez que vous n'êtes pas en cause. Vous étiez irréprochable, attentionné, plein de bonté envers moi. La vraie raison, c'était mon amour du temps d'avant vous, qui m'avait délaissé, me donnant le temps d'aller étudier à Québec et réfléchir à nos sentiments. Au fond de moi, j'espérais qu'il puisse m'accepter de nouveau dans sa vie. Je tenais très fort le fil qui me reliait à lui. Puis j'ai écouté mon cœur, la vie en a décidé ainsi et aujourd'hui nous chérissons toujours ce fil tissé de confiance et de complicité. Cependant, votre venue dans ma vie m'a ébranlée dans mes certitudes. J'ai le souvenir de vous comme un être empreint d'une grande sensibilité et d'un grand romantisme. Vous avez touché mon cœur par ce message si émouvant lors de notre première rencontre… Je vous ai aimé et peut-être plus que vous ne croyez… quelque chose m'empêchait de vous le dire. Cette nuit-là, cette nuit unique qui nous a jetés dans un même lit, je voulais simplement me réfugier dans la tendresse de vos bras, car je me sentais déchirée et je voulais questionner mon cœur… Avons-nous été des amis ? Oui dans le sens le plus noble du terme… une tendre amitié. Avons-nous été des amoureux ? Si oui nous ne le savions pas et nous ne le saurons jamais ! Il y avait tellement d'interdits en moi et tant de tendresse en vous… ce qui nous unissait dans notre fragilité. Chose certaine, ensemble nous avons vécu des moments de grâce et de félicité. C'est troublant et unique de les avoir vécus avec vous et avec personne d'autre. Vous avez voulu prendre toute la place dans mon cœur. J'ai eu peur de ces sentiments à mon égard. J'ai fait stopper le bateau parce que les vagues étaient trop puissantes dans cette mer

incertaine. Vos écrits récents, cher Roucoul, m'ont tant comblée et même trop ! Si jamais à cause de l'infinie tendresse de vos mots… je devenais amoureuse de vous ? Qu'adviendra-t-il ? Parce que maintenant vous êtes dans mes pensées et dans mon cœur. Je devrais enfouir ce trésor aux confins de mon jardin secret. « L'essentiel est invisible pour les yeux » selon le Petit Prince. À la lumière de mon souvenir, vous savez qu'il y a eu de fortes bourrasques qui nous ont ébranlés. Je ne sais toujours pas pourquoi. Je vous ai écorché au passage. Vous ne le méritiez pas… Me pardonnez-vous ? M'en voudrez-vous toujours pour cette maladresse de mes vingt et un ans ? Chose certaine, le temps a joué contre nous. Épuisés de tant de confrontations, nous avons été bousculés par la fin de l'année universitaire. Nos routes se sont séparées. C'était peut-être mieux ainsi… Peut-on regretter les choix que l'on fait à un âge si jeune ? Je vous prie de ne plus mentionner ce mot « mésestime » que j'aurais pour vous. Ce mot me fait mal autant qu'à vous. Je souffre de savoir que j'ai pu vous rendre malheureux à ce point. Quel constat terrible pour moi… C'est malheureux, mais nous n'avons pas eu le temps de nous apprivoiser. Aujourd'hui serais-je digne de la jeune femme que vous avez tant idéalisée ? Ne me tenez pas responsable des virements de cap dans votre vie. C'est trop lourd pour mes frêles épaules. Maintenant, voulez-vous me promettre une chose… ne pleurez plus sur cette symphonie inachevée de nous deux. Aussi voulez-vous me promettre de prendre soin de vous. La personne la plus importante sur terre en ce moment… c'est vous. La vie a beaucoup à vous offrir. Votre culture et votre richesse intérieure feront le bonheur de bien des personnes autour de vous. Et moi dans ma lointaine Mauricie, je penserai à vous… Je serai votre « ange qui de son aile sur votre épaule, vous anime et protège » Puisse le bonheur vous habiter enfin. Faisons confiance en la Vie. Qu'elle puisse vous combler de ce qu'il y a de plus beau. Puisse ma lettre vous apporter le réconfort, la paix de l'âme et de l'esprit. Sur le chemin de votre vie, je serai là, à vous tenir la main. Et je

vous dirai toujours avec mes lèvres et regards : Moi c'est Marilem, affectueusement.

De si exquises jetées sur mon enthousiasme

« Je tiens tant à respecter toutes vos préférences, quant à mon empressement ou non, à donner suite aux si exquises jetées, que vous lancez discrètement sur mon euphorie, ou que je prends naïvement comme telles. C'est donc aujourd'hui ce jour de novembre, que je reçois votre première missive après trois décades. Vous pensez qu'elle n'est pas sidérante cette journée, et que j'en sortirai indemne ? Vous pensez que je peux décacheter moi-même cette lettre et la lire moi-même ? Vous ne pensez pas que les seules magnitudes de mes mains sur la vive impression de vos mots, ne vont pas suffire à en altérer le contenu ? Ou que mon regard sur votre belle calligraphie ne va pas en magnifier le sens outre mesure. Pour l'ouverture de cette missive forcenée dans mon émotion, je suis allé au restaurant au sommet de Place Ville-Marie, tout près des vents et des vertiges, le visage orienté vers tant de vos intimes connivences, bien en vue de toutes vos Mauricies à un jet de cœur, malgré ce que vous affirmiez jadis au sujet des « distances ». D'abord j'avais tenu à rencontrer une jeune inconnue qui vous ressemblait, elle avait comme vous de longs cheveux avalanches, et sa voix s'apparentait à la vôtre dans son timbre et harmoniques. Je l'ai invité comme un fou, à venir au sommet du gratte-ciel pour m'ouvrir votre enveloppe de ses petites mains de déesse comme les vôtres, et pour me faire la lente et suave lecture de vos mots, comme autant de martinets qui nous visitent l'été, sans véritablement élire domicile, ni sur la terre ni sur les toits, volant comme des phares obscurs ou comme vos phrases en feu, si haut dans le ciel montréalais, que leur présence entre ciel et terre n'est confirmée que par leur tubulure sonore si attachante. Voilà comment j'ai pris connaissance de votre missive si exaltante pour mon émotion. Il m'a semblé que

cette jeune fille inconnue de moi il y a dix minutes, qui n'avait jamais entendu parler de vous, savait incarner vos traits d'esprit à merveille. J'ai deviné à travers cette prénommée Bella Isa, ourdie de tous mes complots, tant de votre fébrilité mais surtout, surtout de surtout, un peu de votre délicatesse. Qui n'a pas cette délicatesse est à coup sûr vulgaire. C'est obligé comme le numérique de l'ordinateur. La vôtre ne s'est pas effritée dans l'amertume, comme c'est le cas chez toutes les femmes sans exception. Puis je remercie le ciel et vous-même pour votre missive. Je présume que vous avez tant à conjuguer pour la venue au monde terrestre d'un autre joyau du ciel dans votre progéniture. Je présume que c'est le comble de l'exaltant comme tous les commencements du monde, et j'imagine aussi que c'est aussi demandant pour l'être, le corps et l'âme, que si vous aviez enfanté vous-même à la place de votre fille. Vous avez pourtant su trouver du temps pour la lecture et l'écriture, pendant cette si intense période de fécondité dans votre famille. Je souhaite seulement, que vous ne l'ayez pas fait au détriment de votre santé, de votre sommeil et de l'affection attentive pour vos proches. Je m'empresse de vous écrire, pour vous soustraire d'urgence de l'inconfort dans lequel je vous ai plongé. Et surtout, surtout, surtout chère Madame, à qui je suis redevable de tout, je m'empresse d'apporter un antidote peut-être, pour le regret qui a pu s'instiller dites-vous, dans votre quiétude, vous, dont la bienveillance est si naturelle pour tous les êtres de la terre. Vous m'avez bien entendu ma chérie, je veux employer ce mot s'il vous plaît, pour vous dire, surtout pas de remords, pas de repentances aucune. Est-ce que j'en ai moi ? Est-ce que j'en ai moi pour mon remugle, mon insuffisance, ma cavalcade vulgaire, mon cynisme, et surtout pour la mauvaise conscience que je vous ai insufflé. Vous m'avez parlé dans notre conversation téléphonique de se recomposer une entière vanité. Je faisais référence à mes bouillonnements intérieurs insoupçonnés que je n'arrivais à m'expliquer autrement que par un mauvais aiguillage

professionnel ou ontologique. Même si nos deux personnages sont bien proches de la réalité qui leur correspond, le récit de leur vie est une fiction. Vous savez bien que j'ai été à la merci de ces forces obscures, qui ont laissé advenir ou simplement provoqué chez vous cette désillusion. Ne prenez pas seule, la responsabilité de votre décision qui a fait nous éloigner, nous l'avons dans une grande mesure prise ensemble, et s'il en est, je n'ai pas fait grand-chose pour l'infléchissement de votre inclination. Puis dans votre lettre, vous êtes bien trop élégiaque pour votre sorte de Roucoul, et vous savez que je deviens vite un thuriféraire moi aussi au centre de votre chancellerie. Ils sont les si tendres biscuits dans l'armoire de mon enfance. Le paradis c'était forcément le lieu de toutes ces tendres friandises, et aujourd'hui vous seule possédez la clé de toutes les cachettes. Vous avez eu tellement plus que moi de cette magnanimité, pour ne pas avoir souligné mes mordacités anciennes, vous avez le merveilleux sens de la formule juste, et je vous crois sincère. Vous auriez été en droit de me tant morigéner. Donc promettez-moi à nouveau s'il vous plaît : Pas d'inconfort. Pendant que j'ai moi tous les réconforts par votre connivence, pourquoi faudrait-il que vous au même instant, vous ayez le moindre inconfort dans votre vie ? Si j'aime encore un peu les larmes, c'est que j'ai tant aimé l'art dramatique dans une période de ma vie, sauf que vos larmes dans notre contexte, pour tout l'or du monde je ne les permettrai, parce que je les sais trop authentiques et trop rapprochées de votre nature, en pleine synergie et empathie avec les « êtres qui vous sont chers. » Laissez-moi les recueillir les larmes, mais laissons leur cours, du côté de l'écriture seulement, j'en ai plus le temps que vous, et j'en ai de toutes sortes qui mouillent dans ma rade, entre autres les larmes de bonheur que vous fécondez, quand je lis vos lettres ou quand je vous entends au téléphone. Il est si doux parfois de s'émouvoir pleine brise des fines pluies, et je ne m'en prive pas davantage en écriture. Ne soyez pas chagrinée pour moi, si je vous dis qu'au pays de mes souvenirs de vous, je me

suis abandonné souvent dans la promiscuité des émotions. Les fumerolles de mon enveloppe métaphysique sont liquides de part en part. J'ai tempêté sur mon impuissance à vous séduire, bien au fait qu'à vingt ans, je ne pouvais pas aimer, à partir du moment où je désirais. Vous voyez ce déficit au cœur de mon être à cause de cette rage en moi qui affluait dans un tel impossible. Ces antagonismes de naguère indéchiffrables, sont devenus aujourd'hui flamboyance du discernement. J'ai déploré votre départ, quand vous savouriez d'avance le moment de retrouver votre amoureux. Puis j'ai médité sur ma boîte postale rurale, inconnus de votre liste d'envois. Voyez-vous, mes plus belles larmes, je les ai laissés se répandre sur votre robe, si j'osais je dirais sur votre petit pubis à la proue, le premier soir de notre rencontre, quand ma Marilem en long manteau, en longs cheveux, en long collant sur ses jambes de déesse, ses longs doigts de fée sur ses manuscrits, les rendant enchantés, et me les déclamant ou les improvisant dans la plus fine de vos harmonies vocales sur vos petites lèvres. Je ne vous l'ai jamais raconté. Il me tarde donc de le faire ici. La part féminine de l'humanité n'a jamais été au fait de cet appétit inextinguible du masculin pour la fête fertile. Cette part féminine le croit sourd, elle le croit béotien, elle le croit distrait et indifférent, alors qu'il n'en peut plus d'écouter le discours mille fois entendu de sa moitié au sujet du mercredi qui toujours précède le jeudi. Moi, j'avais ma Marilem, et son chant de sirène. Le soir de notre première gambade, vous m'avez surpris d'une attisée littéraire si irrésistible dans mon oreille, que j'ai cru proprement défaillir d'un bonheur irréaliste, cette jeune femme assise à mes côtés me parlait à moi, elle s'intéressait à moi, elle me donnait une importance, et en me caressant de sa voix, elle venait impudiquement dans ma psyché, soudoyer beaucoup de mes délicatesses encore jamais visitées, et m'inoculait en plus par sa tendresse jamais soupçonnée pour un masculin, une fébricule sans retour. Vous m'avez fait connaître la véritable humanité, l'irréductible érotisme, la puissance du

Verbe et tout s'est égaré en forêt pendant plusieurs jours. Non c'est trop son prosaïque comme métaphore, disons plutôt l'homo sapiens dans le pouvoir régénérateur de l'Amour. Me comprendra celui qui s'engage sans grands détours, qui saisit et savoure pour la première fois, toutes les rémiges insoupçonnables d'un discours amoureux. Donc c'est à mon tour de vous faire promettre, pas le moindre inconfort, chère Marilem des jours d'aujourd'hui et des jours anciens. Votre petit doigt dans le mien. Bien mieux encore, nous écrivons cette belle promesse dans le récit que nous vivons, cette espèce si prisée par les bouleaux des Appalaches qui jamais ne consent l'effritement de son épiderme. Je ne veux pas que vous déploriez avoir joué tel et tel rôle. Je veux que vous vous en félicitiez. Vous êtes la souveraine comme une autre a été Catherine de Russie. Vous avez beaucoup de fermeté dans l'action, je crois vous connaître un peu, je sais que vous le savez que je sais vous saisir un peu, que je peux dans une large mesure, rendre préhensile des pans entiers de votre personne. Je vous demanderai à mon tour, comme vous me l'avez demandé si tendrement dans votre plus récente lettre : « Je vous ai compris n'est-ce pas Marilem ? » Et cette question peut confondre même le pire désespoir. Cette question affirmation, venant de vous, est une autre de vos clairvoyances cardinales. Le bonheur a besoin de beaucoup de fermeté. Favoriser l'avènement de son personnage en demande beaucoup également. Vous avez été votre personnage, et vous aviez le plein droit de me rejeter. Comme moi j'avais toute latitude pour vous mythifier. Le soleil ardent ne s'intéresse pas aux brûlures qu'il occasionne, pas plus que la rivière de René Char, ne « s'attarde aux reflets de ses ponts. » J'insiste, je ne vous veux pas repentante. Je vous l'ai dit déjà, c'est ma turpitude, qui vous avait aiguillé sur cette pente maussade. En outre je crois prétentieusement, moi qui repoussais toutes les émotions de l'enfant, que vous m'en vouliez parfois, de n'avoir pas fait naître en même temps en vous, le début d'une émotion pour moi. Et

s'il arrive que la si belle maîtresse croisse à nouveau, même par magnanimité, grandeur d'âme et noblesse de cœur, qu'elle a le devoir d'habiter encore une repentance autre que celle de la rivière ou du soleil, il lui sera demandé dans une infinie tendresse, selon la loi des repaisances, de venir répandre son excès, sur une musique venue du fond des âges, et dans le rythme indolent des lianes astringentes, et de se sertir dans mes bras pour toujours. Je le sais bien que ce n'est que folie pure. Mais moi, quand vous me parlez de ce printemps de nous deux, malgré tous les risques que j'encours d'être humilié par les récifs de mes insuffisances passées ou présentes, ce sont mes tendres biscuits dans l'armoire que ma Marilem réussi à dérober pour nourrir toutes ces déesses en elle, jetant un éclairage neuf, un point de vue inédit, une flamboyance méconnue ou ignorée, un discernement qui flamboie, une compréhension lumineuse, une clairvoyance insoupçonnée, une source vive, un geyser profus, une jouvence Vaucluse, bref un festin. Car voyez-vous, si pour vous, notre nuit a été sinistre ou au mieux un sommet d'indifférence, pour moi, elle a été cardinale comme la venue d'une saison nouvelle, et vous allez conclure que je me contente d'eau fraîche, mais c'est vous qui dispensez cette eau, et à ce titre, vous étiez dos à moi peut-être toute la nuit, comme appuyée sur mon ventre assoiffé, mais vous étiez la margelle de la fontaine. L'écriture vous savez, comme le théâtre ou la musique, ne sont pas des thérapies, mais plutôt la recherche effrénée de grandeur et de beauté, ce qui ne rend pas l'univers plus simple mais qui le rend plus lisible et plus préhensile. Je préfère mourir de ma passion, que de vivre sans elle. De la même façon, je préfère mourir de vous avoir connu, que de vivre sans penser à vous. Il est plus important de vivre intensément, que de se prémunir contre la souffrance. Vous ne pouvez pas savoir comment vous êtes adorable et surtout comment j'ai confiance en vous. Vous avez tant de délicatesse. Pourquoi ? C'est facile à comprendre vous savez, vous vous prénommez Marilem. Je connais donc votre énigme

enchanteresse maintenant parce que vous me l'avez révélé, dans une formulation digne de Marguerite Yourcenar. J'ai adoré votre considération respectueuse pour le spécimen masculin que je suis. Encore ici… que délicatesse et hauteur de vue. Le vaniteux que je suis ne doit pas pavoiser pour autant, parce que je sais bien qu'un fauve normal, cette nuit-là, vous aurait fait un bébé dans l'arc-en-ciel d'une fable bien réelle, et vous vous auriez adoré tous les trois pour toujours. Mais moi cette nuit-là, j'ai été une marionnette aux filaments bien entravés. Je me suis employé si longtemps à débusquer les arrimages de votre énigme. N'ayant aucune espèce d'idée dans quelle mesure vous consentiez avec moi, être la jeune femme chaste, j'ai imaginé tous les rôles qui s'offraient à ma confusion, redoutant en même temps d'être apathique, eunuque ou étalon. De tous ces rôles, un seul pouvait rallier le consensus de toutes mes options, c'était d'être l'amant de la fable, qui offre splendeurs, bonheur et enfants nombreux à sa bien-aimée, par l'immaculée conception. Ce qui était bien sûr au-dessus de mes forces. Vous me demandez si vous deveniez amoureuse de moi ? Ce qu'il adviendrait ? D'abord laissez-moi reprendre mes sens, avant de poursuivre la lecture de votre question si lumineuse, que je relis et relis encore en constance et à haute voix, sans m'arrêter jamais, comme le fou que je cultive dans ma kermesse. Vous savez aussi comment je suis permissif à outrance pour les débordements d'une si ductile fantaisie dans mon cœur, et pour un réconfort d'une telle envergure qu'il me sera bien difficile de nommer. Vous savez que j'ai une nette certitude de croire possible, tous les impossibles apparents. Vous savez bien avant moi que chacune des fontaines intimes que nous partageons est bien conservée dans notre magasin intérieur. Et par la même magnanimité pure, vous avez su comment faire arrêter mon cœur, dans l'infini d'une joie. Oui, mon cœur s'arrête un instant quand vous vous demandez ce qu'il adviendrait si vous tombiez amoureuse de moi. Parce que nous deux, quand nous lisons, quand nous écrivons, nous sommes toujours deux. Si mon

cœur s'arrête, c'est que pendant un court moment, il ne sait plus si la terre continue de tourner. L'exact phénomène se reproduit à chacune de mes lectures de vos questions existentielles, dans la torpeur de la seconde même de mon horloge, dans la fièvre d'une dimension encore inconnue, que personne n'a ajoutée encore à la réalité. C'est un tout nouveau magnétisme dans mon oreille, c'est une dimension qu'Einstein n'a pas pressentie, c'est la dimension Marilem, c'est vous. Vous me dites que « la vie a beaucoup à m'offrir et que je peux faire le bonheur de bien des personnes autour de moi. » Je le crois aussi. Sauf qu'un jour, vous m'avez inscrit à de bien fines agapes, et que j'aurais bien peu de collaboration des oracles pour m'en détourner, à supposer qu'il m'en reste une liberté, maintenant que votre mélopée est à demeure sur la portée de ma partition. » Roucoul

Invitation à nous rencontrer

Je lui demande s'il est bienséant de l'inviter au concert de l'ensemble Arion, au Festival Bach Académie, samedi le 8 décembre à la salle Redpath de Mcgill. Il manifeste toute sa fébrile anxiété, en me disant qu'il aime mon intrépidité, et qu'il allait bien préparer d'avance son cœur et qu'il allait penser à un rituel approprié ou scénario adéquat. Parce que dans son esprit, il ne suffit pas pour réussir une conversation, que de la remplir des premiers expédients sous la main. Il me propose diverses avenues qu'il suppose alléchantes pour notre candeur et panache. D'abord il est inflexible sur sa volonté de repousser ce type de langage que l'on reconduirait consciemment ou non, à partir de notre expérience passée. Il tient à ce langage transposé dans la fantaisie, et expurgé des tournis des lieux communs. Ensuite, il me veut tout entière aux portes de nos fontaines intimes, par l'admission aux premières loges de notre expression de la pure connivence du regard et de la pensée, nous menant tout droit aux joues empourprées. Je préfère consentir des mises moins

alléchantes de ses singularités, pour ne pas tenter des démons malfaisants. Je redoute de lui faire revivre une autre douleur trop prégnante, s'il me revoit. Il me dit que la douleur sera bien adoucie par toutes ces exaltations du sentiment. Il convient qu'il y aura beaucoup à vivre en simultanéité, mais qu'il est capable d'une grande présence d'esprit, et qu'il me rendra fière d'être à ses côtés. Je le trouve assez directif dans ses exhortations à ne pas éprouver de regret pour le passé, ou à ne pas être trop élégiaque même s'il est un accroc dit-il, de mes compliments qui sont dans son oreille comme la si douce mélopée des nourrices. Il va chanter un répertoire Haendel ce soir, et il semblait assez accaparé et captif de cette préoccupation. Je sentais bien qu'il n'était pas complètement engagé dans notre conversation téléphonique et ses réponses à mes questions ne me satisfaisaient pas pleinement. S'il me pense audacieuse de lui proposer une rencontre, je sais bien qu'il ne la repousse d'aucune façon. Je crois plutôt qu'il la souhaite vivement. Nous aimons à coup sûr vivre dangereusement. Parce que nous y risquons notre vanité et toutes ses contenances. Je lui fais part de ma constante nécessité d'être par temps maussade, sur les routes de verglas, moi qui suis professeur dans le lointain des hautes Laurentides, autant que dans la Mauricie tout enneigée par ces altitudes. Je décline son offre de venir me chercher dans un restaurant de mon royaume. Tout peut advenir de cette complexité des êtres et de leur incapacité souvent de savoir se soustraire à temps des traquenards de la communication banale, des désillusions, parce que nous ne sommes pas à l'abri sur un coup de tête, de réagir trop bruyamment à cette complexité. Moi je crois que nous sommes tous les deux protégés de la déception de ne pas retrouver l'image fétiche d'un souvenir inextinguible. Nous voulons d'abord retrouver l'âme de cette période que nous avons vécue naguère ensemble. Ce qu'il redoute autant que moi, c'est de devoir jouer un rôle pas fait pour chacun de nous. Un rôle que l'on forgerait pour la circonstance, en présumant à tort les

préférences de l'autre, en se cantonnant forcément dans le pusillanime, n'osant rien, ne bravant rien, parce que notre amitié selon nous, est trop précieuse pour risquer de déplaire par effronterie en plus, quand nécessairement nous déplairons à notre corps défendant. Selon notre entente, je serai donc à Montréal vers 15 heures. Il me demande en constance ce que nous ferons entre mon arrivée à la gare, et l'heure du concert. C'est sa prérogative à lui de m'inviter. Il me demande pourquoi je n'irais pas chez lui. Son retard à me faire cette invitation s'inscrit dans toute la réserve qui est la sienne, à me manifester trop d'empressement, sans savoir si dans mon esprit, il mérite toute ma confiance. Si je l'ai assez bien connu dans les jours antédiluviens, je ne sais pas avec certitude ce qu'il est devenu, je ne sais pas non plus si l'arrimage de nos amitiés pourra se concrétiser. Il me dit qu'il préfère que nous causions dans un endroit paisible et confortable et non pas devant des témoins avides des harangues entièrement tissés de lieux communs, ou simplement ahuris dans l'agitation des heures, si étonnés d'entendre des phrases dans la pleine assomption des impromptus. Il se dit réconforté quand je lui dis que sa voix n'a pas changé le moindrement, mais je sais bien qu'il joue la comédie. Il serait bien désappointé, si je l'obligeais à se remettre sur la piste de sa voix d'hier et de ses franges inhibitrices. Il ajoute que nos deux âmes non plus, n'ont pas changé d'un iota. Cela ne me rassure pas énormément compte tenu du passé que nous partageons, mais contribue quand même à me remettre sur la piste de cet être naguère hyperémotif, émollient dans sa pensée, parfois assez rude dans l'action, émasculé en public par le sentiment d'une trop grande singularité, mais devenu je crois beaucoup plus détaché devant la difficulté, n'ayant plus ce vilain réflexe de douter autant de ses qualités, que de la bonne foi des autres, et de se rembrunir à la moindre occasion sur la foi d'une fausse présomption. Ce périple que j'entreprends chez des musiciens de haut calibre, les meilleurs que le Québec a enfantés,

s'annonce fort prometteur. C'est la seule certitude que j'apporte dans mes bagages au départ de ma Mauricie natale, en direction de cet être des imprévisibles futurs, qui ne sait rien élucider de son court mais copieux passé en ma compagnie. Je tiens dans la main comme un porte-bonheur, un texte sur papier stylisé qui est mon élan d'affection, composé exprès pour lui, que je lui remettrai à mon arrivée, et qu'il me fera lire à haute voix avec ma petite langue mes mots, ma petite main qu'il va imaginer sur son front ou son cœur, et ses yeux dans le sextant de mes yeux pour faire advenir les joues empourprées des ineffables que rien ni personne nous fit jamais partager.

C'est troublant cet absolu de la Vie

Froidure, tempête et giboulée… tout est pure blancheur dans le passé de nous deux. Au fond de mon cœur il y a une douce chaleur. Roucoul… dans la nuit du 6 décembre, j'ai beaucoup pleuré… toutes les larmes de mon être ! Pourquoi ? Parce que moi, ma petite personne est à l'origine du mal qui un jour a envahi votre cœur admirable. Pour tout l'or du monde, je ne veux pas vous faire revivre un deuxième printemps 1975. Ce que vous avez surmonté pendant trois décennies, moi je le vis présentement en condensé d'un mois. Vous imaginez ? Je sais que vous ne vouliez pas causer un tel renversement de marée. Je n'y peux rien et que Dieu me vienne en aide s'Il a pitié de moi. Je n'ai plus le contrôle de ce déversement d'émotions. Vos écrits m'ont atteint plein cœur. Le saviez-vous que cela causerait une telle énergie d'émotions et de tendresse en moi. Maintenant mes mots et ma petite personne seront apaisement et plénitude envers vous. À présent j'ai besoin de m'abreuver à ces mots, les vôtres qui sont d'une grande richesse parce que ces mots, sont votre cœur à l'état pur qui vient se déposer sur le mien. C'est troublant cet absolu de la Vie. Avec gratitude.

Ma visite aux frontières du rocambolesque

Je suis à Montréal assez tôt. Il me reste bien du temps avant le moment de notre rendez-vous. L'après-midi de 14 heures est bien installée dans l'ultime gare d'autobus. Je m'assois bien confortablement en face d'un soleil qui n'a aucun souvenir de ce qu'il était en amont, quand il avait cajolé abruptement nos heures de 1975, qui ne savent qu'envelopper les cœurs dans leurs dépendances, avant le plein déversement des ombres de l'après-midi, lorsque nous nous étions rencontrés pour la dernière fois. Comme toutes les jeunes femmes trop bouleversantes pour les chasseurs masculins, je dois composer encore aujourd'hui avec l'art subtil de semer les uns dans des voies parallèles, et me préserver des fanfaronnades délicieuses de quelques autres. Je promène devant moi, ces bien charmants talons hauts d'une preste démarche, que seul un faune peut saisir, mes seins symphonie, mes mamelons mélodie et l'aréole farandole, et surtout, le même petit pubis à la proue qui a fait un jour, se délester dans un dimanche explosif, toutes les impudeurs masculines des grandes salles lumineuses du Musée du Québec, en même temps que tous les loups-garous picturaux de la Réserve nationale, comme s'ils dévalaient férocement à la manière des bœufs des rues étroites et encombrées d'une ville espagnole. Je suis donc bien sûr mes gardes, quand je vois passer devant moi, un efflanqué courroucé et mal peigné, des fleurs dans les bras, progressant sans même me remarquer, vers la pleine agitation de sa journée, puis guidé par la même constance qu'un papillon, revenant de mon côté, s'apercevant que je le regarde. Je lui souris, nous nous sourions, c'est lui mon clown. Je me lève sans le quitter des yeux, il s'empresse vers moi. Il ne me prend pas dans ses bras, il oublie de me donner ses fleurs et de m'embrasser. Si nous ne savons plus qui nous sommes pour soi-même, nous savons que nous sommes des inconnus l'un pour l'autre. Nous ne savons guère plus qui nous avons été ensemble jadis. Trop à vivre en simultanéité dans cette émotion fracturée et sans

contrôle. Nous ne sommes même pas certains d'être vivants dans le regard étonné de l'histoire du Québec. Nous ne savons plus guère non plus, s'il est bienséant de ne pas imiter le moindrement les personnages que nous fûmes il y a si longtemps. Comment ce regard de l'autre pourrait-il nous donner une idée juste, quand ce regard est incrédule, ou simplement déçu, ou bien terriblement réprobateur pour l'horloge du Temps. Des pans entiers de la réalité nous échappent. Notre enveloppe corporelle a bien changé, nos réflexes, notre conscience aussi. Nous avons tous les deux la réaction élémentaire de douter de l'identité de l'autre. Nous ne nous sommes même pas reconnus au premier abord. S'il ne m'a pas reconnu, me dit-il pour s'excuser, c'est qu'il ne recherchait pas une jeune fille à la svelte silhouette, au visage de ballerine, mais plutôt une femme plus mature, trop bien nourrie par la terre mauricienne. Avec ces photos de moi prises en 1975, où je dissimulais à tort quelques charmantes rondeurs de bébés, il pouvait lui, faire une extrapolation même approximative de ce que je suis devenue, même si ces rondeurs se sont nuancées. Moi je n'avais que sa voix au téléphone pour me mettre sur la piste d'une physionomie plausible. Jamais je n'ai eu de photos de lui que j'aurais pu consulter. En plus, je l'ai connu alors arborant une barbe bien fournie qui est disparue avec sa jeunesse. Et surtout ce qui est bien pire, c'est un être que je n'ai pas véritablement observé, pour mille raisons, et que je n'ai pas bien inscrit dans ma mémoire assiégée d'alors, n'y voyant aucune urgence, ni propension subtile pour mettre à demeure dans ma psyché et dans mes rêves, une physionomie assez peu faite pour ma toute subjective appréciation. J'ai le souvenir d'un compagnon bien effacé, à l'écart de ses propres décisions, insignifiant dans la conversation. Nous étions allés voir ensemble Claude Léveillée. Si je me rappelle avec précision de toute la soirée du chanteur, je ne me rappelle aucunement de l'identité de celui-là qui m'accompagnait. Tout aussi translucide cette soirée Macbeth à Loretteville, si je me souviens du comédien dans la peau de

Macbeth, je n'ai aucun souvenir de celui qui joue le rôle de mon cavalier supposé, assis à mes côtés. Je ne me souviens pas davantage des textes de moi que dit-il, je lui aurais proféré sur la route de la haute ville de Québec qu'il associe lui, à un paquebot qui appareille dans la nuit illuminée. Aujourd'hui dans un Montréal blafard, nous nous effleurons l'épaule, en marchant vers un taxi, mais un continent nous sépare et nous parlons des langues bien exotiques l'un pour l'autre. Nous sommes mus chacun par une contenance d'emprunt, forgée par de bien trépides humeurs, mais tous les deux accrochés à la même urgence de se rejoindre au moins dans l'approximatif. Il a bientôt fait de me prendre en photo et de m'offrir comme un alcoolique, une bouteille de ginger ale naturel qu'il croit aduler. Nous le savons bien qu'une source d'eau vive, profuse mais amère, descend sur notre coteau sans grande végétation, et que nous ne pouvons guère nous abreuver. Des simultanéités trop nombreuses et si diverses pour les percevoir toutes, se décalquent dans l'émotion. Bien des sensations obscures se superposent ou viennent resquiller de possibles mises au foyer. Sachant que nous ne pouvons pas vivre en entier, nous prenons garde de ne pas vivre du tout, ou de vivre trop peu par excès d'émotions inhibitrices, ou de se cantonner dans l'anecdotique. Notre moulin à flanc de coteaux va trop vite, par tant de rivières courroucées qui convergent dans ses entrailles, par tant de vents détournés de leurs azimuts qui viennent se rembrunir à nouveau dans ses pales. Je me rends compte, que ce Roucoul peut facilement converser, sans ressentir le besoin de me regarder. Ce qui me désappointe autant qu'une certaine brusquerie dans sa pensée, dans son langage et sa démarche. Il se sait tendre, vulnérable et entravé. Il veut compenser par une sienne liberté, par une désinvolture échevelée, mais en rejetant en bloc dans l'action, tous les automatismes, les lieux communs et les stéréotypes, ce qui le garde bien à l'écart des bonnes manières, lui faisant parfois manquer d'à-propos et de civilités, et très souvent de politesse. Il

n'a donc pas changé beaucoup de l'intérieur. L'extérieur, aucune femme digne de ce nom ne s'en proclamerait. Nous passons devant l'usine Raymond des confitures chimiques de son enfance devenue l'Usine C, haut lieu du théâtre alchimique montréalais, escomptant en vain me faire vivre une transcendance bien décevante.

Nous arrivons devant son immeuble à logis multiples dont le sien est repérable de l'extérieur, par de grands panneaux translucides sur son balcon, qui assurent dit-il, une plus grande discrétion. Nous montons à l'étage, il a mis sur sa porte d'entrée, un immense écriteau qui suggère risquant toutes les méprises, d'associer son logis à l'abbaye de Thélème. Il ouvre sans entrer, m'invitant à entrer seule, et à m'installer dans la chambre du fond dit-il, même si c'est la seule chambre, la sienne, pour m'y reposer un instant, pour que je puisse prendre connaissance sans guide de ce lieu insolite, me demandant de revenir ensuite quand je le déciderai, vers l'antichambre de l'entrée pour l'inviter à réintégrer son logis, comme un élève que sa maîtresse aurait puni dans le corridor, lui tendant la main, les yeux dans les yeux, pour ainsi nous installer dans l'ineffable ou pour nous mettre sur la route de quelques obscures fantaisies. Je le sens partagé entre une inclination naturelle à se vautrer sur sa Marilem comme un exsangue après la traversée du Sahara, et une déférence respectueuse pour une femme bien généreuse encore de s'intéresser à un masculin qui a habité avec elle un passé sans passion, sans amour, sans réelle complicité, et qui vient le visiter dans le réduit de son futur bien écourté. Il habite un logis assez propre qu'il a voulu agrandir et éclaircir par des immenses miroirs assez intimidants par leur nombre et dimensions, qui nous renvoient des images de pieds en cap, qui nous rendent incrédules devant nos transports respectifs. Cette réflexion en négatif de notre enveloppe corporelle, ne nous aide d'aucune façon sur le chemin des conversations non cérébrales, ni sur celui

de la pleine conscience d'une possible taquinerie. Je suis rassurée par sa bonne humeur décantée selon toute apparence, de trop d'amertumes ou d'esprit d'une quelconque revanche sur une amie qui a tant tardé à reconnaître sa valeur et qui n'a jamais apprécié le contour d'aucun de ses projets. Il continue à me prendre en photos pendant qu'il insiste pour que je lui lise à haute voix, l'adresse que je lui ai apportée aujourd'hui. Il espère être frappé par la grâce de la sirène, et par son chant si doux à ses oreilles et correspondant en tout point aux effluves de son érotisme au cœur de son idéal. Je sais bien qu'il est déçu, même s'il le nie avec véhémence. Il m'aurait préféré debout et enthousiaste, faisant une fraîche lecture, les yeux dans les yeux jusqu'aux joues empourprées des fontaines intimes. Rien de tout cela. D'après lui ma langue s'est agglomérée dans un consensus d'université, et elle s'est rapprochée davantage, de la langue coutumière des Québécois, ce qu'il regrette en me disant qu'il me suffirait d'en décider autrement, et qu'en cinq secondes, je pourrais aisément me remettre dans les pas de ma langue plus en fantaisie, plus suave par mes vingt ans, plus recherchée dans ses effets de prononciation non usuelle, comme je le faisais alors si naturellement. Je comprends sa déception liminaire, qui accompagnera notre réserve, tout au long de notre rencontre toute en écologie. Je suis dès lors cataloguée comme une pratiquante du langage québécois non transposé, ce qu'il abhorre, et j'en serai d'autant en mutation dans sa certitude, que ce contentieux au sein de son expression intime, a été jadis au cœur de notre mésentente. Il a enseigné le théâtre toute sa vie, et il ne demanderait pas mieux que de remiser pour toujours, toutes les façons coutumières du dire, y compris la sienne. Car d'après lui, si la volonté de faire soi-disant naturel, nous restreint en deçà de la fantaisie, nous nous cantonnons nécessairement dans le pétrifié poussif. Roucoul aurait aimé que je lui lise ses écrits, il aurait adoré me regarder bouger les lèvres, m'entendre respirer, et jouer mon personnage de la fée enchanteresse également, les

joues empourprées par la naïveté peut-être et on s'en fout, mais surtout par ce plein consentement à l'exploration des sensations insoupçonnables qui surgissent en proche périphérie des volontaires délinquances, pavant la voix vers le si dense condensé des fontaines intimes, et vers la pleine confiance dans le ludisme des singularités pleines. Je regrette mais je ne me suis pas prêtée ni à sa fantaisie ni à ses jeux, et je trouve dommage de ne pas l'avoir regardé davantage pendant les courts moments de notre rencontre. Nous ne l'avions quand même pas fait depuis si longtemps. Nous faisons jouer plusieurs CD que j'ai apportés et que j'affectionne, d'autant plus que ce sont les enregistrements d'un des rares musiciens prodiges que le Québec a enfanté, craignant autant les silences que les atmosphères fragiles, que nous voulons désamorcer par notre empressement à circonscrire des pans entiers de notre vie intérieure, dans des formules pour consommation rapide. Nous sommes incapables d'avaler le moindre morceau, parce que nous sommes Roucoul et Marilem, et avec de tels prénoms, nous serions en mesure si nous le voulions, de transhumer mon indifférence en un attachement millénaire. Il nous serait possible avec nos deux destinées unifiées, de recomposer notre printemps de jadis, malgré ses chagrins, désespoirs et surtout malgré ses inaccomplis, la source la plus gravide de toute notre inspiration sur terre. Parce que ces personnages que nous avons été alors, étaient en déficit d'une élémentaire liberté dans l'action et dans la parole, et qu'ils ont laissé par insuffisance s'inscrire dans leur cœur, une détresse étrangère. Ils étaient assez peu ce qu'ils ont été obligés d'être par-devers eux, mais ils n'ont pas manqué pourtant d'être l'un pour l'autre, des tourmenteurs involontaires. Nous avons aujourd'hui, la plus fine délicatesse, et la plus belle attention pour la pensée et conscience de l'autre. Rien ne l'empêche, tout nous y conduit. Le grand amour ? Qui a parlé du grand amour ? Rien ne nous intéresse moins que le grand amour. Mais une empathie indéfinissable parce que, si elle n'a rien à voir avec la pitié ou avec

le résidu d'une repentance d'avoir mal agi, elle a pourtant l'inclination pour se formuler autour de nos besoins magnanimes de soustraire l'autre de la moindre prégnance d'une amertume, ou d'une identité surannée à coup sûr si mal définie. Aujourd'hui, c'est notre seule préoccupation, et nous jouons gros dans cette pleine anxiété de ne pas déplaire. Nous le ferons par la nature de notre rencontre qui ne peut d'aucune façon s'approcher le moindrement de la perfection, et qui ne saura l'empêcher complètement cette amertume. La soirée va bon train parce que nous sommes attendus à la salle Redpath à 20 heures. Rien manger n'empêche pas d'avoir de belles énergies, rien boire n'empêche pas les larmes, et nous ne nous en privons pas. Roucoul ne peut s'empêcher d'en déverser un plein torrent quand je lui dis à l'improviste devant des plats inentamés et qui le resteront, le surprenant encore par mon audace dans la parole, que cette nuit de toutes les abstinences que nous avons si peu gavée, j'ai eu une pleine mesure d'affection pour sa verte jeunesse. Attendant désespérément cette promulgation, il s'est affaissé dans le bonheur plénier des larmes régénératrices, un réel orgasme de la gorge désentravée de son glaive, l'assouvissement par mes griffes que je retire de son flanc, des griffes dépourvues d'érotisme, qui ne savaient jusqu'à ce jour que s'insérer dans leur amertume, me répondant trois fois plutôt qu'une, avec une pointe d'humour, mais dans une émotion gravide, qu'il n'aurait pas pu le deviner, et que j'étais bien charmante et surtout bien culottée de venir chez lui pour lui annoncer avec la voix même de sa Marilem. J'ai bien vu dans son regard immature, qu'il ne m'en tenait aucune rigueur, et qu'il me donnait raison d'avoir choisi de vivre ce que nous avons vécu chacun de notre côté, et que la plus belle consolation, c'est de nous voir tous les deux encore ensemble, assez ancrés dans le discernement pour pouvoir faire l'alliage ensemble des douleurs funestes aux plaisirs furibonds. Je fus bientôt dans ses bras, comme je l'ai jamais été, goûtant enfin la sensation unique de ses mains dans mon dos et

sur mes cuisses inconnues pour lui, comme la jeune mariée que je suis presque a posteriori, quand je ne l'ai jamais été avec lui, tout entière dans ses bras, lorsqu'il m'amène tendrement dans les langes d'un lit incrédule, pendant que mes mains sont sur ses joues et dans son cou. Lui rempli comme un fou de sa Marilem si dense de notre passé à nous deux, me soutenant comme il le peut, et moi aux aguets des anciens présages. Il me déposa fièrement dans ce lit neuf aux draps ivoire dessinés exprès pour moi, dans la fantaisie de lignes parallèles turquoises, comme la feuille blanche des deux amoureux des livres que nous sommes, et sous les deux descentes de lit ornées des anges de ces enfants joufflus que nous n'avons pas eu ensemble, mais qui sont les nôtres dans notre fécondité. Mais ces enfants que nous n'avons pas eus, a-t-il coutume de dire, ce sont quand même nos enfants, et ils sont bien vigoureux dans notre projet. Il ramena les deux descentes sur nos têtes pour nous protéger du feu des lucioles. Il m'assura dans le noir de notre réduit nuptial, que le Créateur devait nous pardonner pour être heureux dans cet excès, et que nous l'étions à l'encontre de personne, que les êtres comme nous, avaient certaines prérogatives pour mériter un bonheur sans partage, bien avant les maris ou les amants en titre, et que notre geste de nous rapprocher était du domaine sacré, et que rien, pas même les réserves de l'enfance, ni les rostres des adultes ne pouvaient l'empêcher. Il me donna sèchement des becs sur les joues. Une hantise forcenée de me déplaire se profilant dans sa mémoire, il fut aux aguets promptement, de me voir encore regarder ma montre. Il se leva d'un bond, sa main m'entraînant dans une même résurrection, et nous fûmes bientôt délivrés du lit pénitentiel, et de tant de ses sortilèges ou calembredaines. Nous mîmes ensuite le cap sur notre soirée de concert, réunissant le décor pour que d'autres aurores boréales s'amoncellent dans notre oreille baroque, communiant à des musiciens aux émotions familières. Et surpassant toutes nos voluptés potentielles, je crois lui avoir procuré une autre joie indicible avec les mots mêmes du

plaisir, quand dans la fébrilité et l'allégresse de l'attente entre les deux mouvements d'un musicien contrebassiste devant nous que je connais pour l'avoir tricoté, nous deux assis dans la salle Redpath, dont l'orientation et l'équipement logistique suggérait en tout point, la salle de notre première rencontre Macbeth à Loretteville, nos quatre mains un instant réunis, je lançai à l'improviste dans son oreille la plus réceptive, qu'une amitié aussi ancienne que la nôtre, que des témoins si attentifs d'un vécu aussi particulier entre deux êtres déchirés mais unis, ça avait une valeur inestimable, et qu'en plus, chacun de ces deux témoins, qui ont beaucoup à raconter dans la mémoire inentamée de l'autre, sont porteurs gravides d'un immense secret. Ils le savent bien que ce secret, ils se le dévoileront bientôt, dans leur confiance en leur tendre rapprochement. Ils savent surtout que si la nature et bien des forces malignes un jour, les ont fait tant se fractionner dans la guerre des genres, c'était pour mieux les réunir à jamais.

Cette rencontre ne pouvait pas être parfaite

« Pensez-vous vraiment que je vais apprendre à me passer de vous. Pendant si longtemps, je n'ai pu accéder à votre splendeur que par voie onirique. Dans cette contrée que l'on visite sans repères ni contrôles, vous m'apparaissez si désirable, votre silhouette et votre visage toujours à bonne distance, dans des lieux commensaux d'une ville sans nom, où je vous entrevois de part et d'autre de ces lieux impersonnels, pardessus des têtes ou au-delà de quelques tables regroupant des amis, moi camouflé par une colonne, un paravent. Vous y êtes bien entourée par vos amis et bien impliquée dans l'action. Vous n'avez surtout pas besoin de moi. Toujours l'insuffisance de mon sentiment de n'être d'aucune façon à votre hauteur ou le moindrement autorisé à entrer en contact avec votre univers. Cette lancinance de mon rêve de vous, toujours le même, toujours répétée dans de mêmes paramètres, un rêve douloureux, mais un rêve salutaire pour ma

survie, un rêve nécessaire dans mon émotion. Vous existez puisque vous m'apparaissez périodiquement dans la charmante dimension toujours de ma suggestivité. Je mérite de vivre parce que j'ai cette créativité suffisamment audacieuse pour pouvoir rêver de vous. J'ignore par quel créneau, par quels principes universels ou par quelles urgences de la biologie du cerveau. Je puisais à cette source, la seule dont je disposais, cette Marilem non préhensile, qui savait si bien dans ses attentions, cultiver toutes ses indifférences. Vous étiez inaccessible au bout de mes nuits, vous étiez le terme de mon regard, je vous voisinais dans toute mon impuissance, dans toute mon insignifiance, y délestant toutes mes espérances, y voisinant mes verts désespoirs. Voilà pour mes rêves du passé jusqu'à aujourd'hui. Depuis que j'ai entrepris cette démarche pour vous retrouver, me faisant aucune illusion sur votre volonté d'accepter de me revoir, je suis encore davantage à l'affût des représentations oniriques d'une Marilem toute neuve, qui viendrait homologuer une silhouette plausible que je consens dans mon imagination diurne. J'avais si peu d'indices à part mon souvenir d'il y a si longtemps, et vos quatre photos d'alors, et puis cette trachéale greffe dans mon cœur semoncé dans sa biologie, qu'a été notre première conversation téléphonique après si longtemps. Ces premiers instants de votre voix m'ont délesté de quelques présomptions, votre voix s'était camouflée dans des harmoniques nouvelles, inconnues de moi et de vous dans le passé. Par contre bien d'autres caractéristiques m'étaient familières, comme sa grande flexibilité, ses inflexions vers l'amicale connivence, sa constante taquinerie, son parti pris fantaisiste, et son timbre pour la confidence, et parfois, un doux vent labial enrobant vos voyelles. Et toutes ces découvertes sonores du cœur de ma Marilem, accueillies par les éluvions de ma mémoire, si difficiles à unifier. Cette voix-là a d'abord été oblitérée aux portes d'un discernement, qui me pourvoit une bonne dose d'objectivité, me permettant de m'assouvir dans les principes de la bio énergie, me livrant à la substance de mes

sensations insoupçonnées, sans trop me laisser tromper par l'hyperémotivité de celui qui a trop à saisir dans un seul vertige. Et ensuite parce que je m'attendais à retrouver exactement la même que celle que contiennent nos archives sur cassette, ou celle conservée dans l'humus de mes souvenirs ou dans les registres des tympans. Puis lors de votre deuxième appel, j'ai reconnu votre voix bien davantage dans mon entière subjectivité, et j'étais sûr que c'était ma Marilem des jours heureux, qui consentait encore à s'approcher quelque peu du feutre de mon oreille, comme le miaule en devenir du chaton nouveau né, dont je voulais tant accueillir la repaisance. Je consentais à ce souvenir de votre voix, qui correspondait entièrement à ma toute jeunesse, à chaque méridien de ma nostalgie, et à mon espoir de l'enfance. Je me vautrais dans l'imagination de votre personne nouvelle, restant à l'affût d'un indice, fétiche et sacré, que vous laisseriez se déverser, volontairement ou pas, dans l'inanition de votre orphelin, privé d'une source que l'on aurait détourné dans une rivière inconstante, et qui ne sait épancher sa soif préhistorique, que dans des images sans prolixité. Puis vous venez dans mon logis. Qui me dira que je ne suis pas l'élu d'une destinée intraduisible ? Qui me dira que je ne suis pas le veinard de toutes les frénésies des forces obscures ? Oui qui me le dira s'il en a l'audace ou bien l'insanité ? Quel masculin sur terre, a pu vivre pareille réincarnation quand plus rien ne vit. Vous êtes là chez moi. Écrire une telle chose est déjà impossible à envisager pour qui que ce soit, même pour les oracles. C'est bien toute la Marilem de jadis, qui est souriante à mes côtés, vous m'en donnez des preuves nombreuses, et si nos cellules se régénèrent complètement à tous les sept ans, nous nous sommes donc, métamorphosés complètement quatre ou cinq fois depuis notre dernier regard. Pourtant nous reconnaissons tout. Moi je reconnais le port de tête noble et réservé, je reconnais votre silhouette athlétique aux articulations de ballerine, capables d'une grande amplitude dans l'espace et dans la fantaisie, je reconnais

votre torrent vos lèvres, tournées vers l'extérieur assumant le risque d'être violées, ce qu'un amoureux mal intentionné, aurait tôt fait de concevoir en s'approvisionnant aux grandes boucles qui y bougent, si près de votre petite langue vos mots, pour ensuite comme un fou, les dévorer toutes entières. Votre petite bouche, le Créateur n'a pas d'alibi, c'est lui qui l'a dessiné pour moi seul. Et un jour je serai bien obligé de la croquer toute, étendu de tout mon poids sur vous, ce que vous m'aviez refusé naguère. Je reconnais vos cheveux avalanches que vous avez conservés juste pour moi, et qui attendent juste la caresse de ma joue. Puis quand vous laissez marcher toute votre Marilem dans vos escarpins, et que je sais que vous pensez à moi ou avec vos souliers sports, vous le savez bien que les lois universelles n'ont plus court. Et quand vous êtes beaucoup trop cerceau sur vos hanches, et vous risquez de trop faire bouger votre petit pubis à la proue, puis quand vous êtes beaucoup trop petite robe genoux qui ouvre, quand vous dansez, et vos petites chevilles sont beaucoup trop grandes boucles dans ma folie. Puis l'intérieur de votre petite cuisse à chaque pas, c'est l'ineffable de l'univers entier dans votre regard. Le bonheur se définit dorénavant sur l'échelle Marilem. Mais d'ici là, nous sommes la vie même tous les deux, et j'espère comme un fou le moment de grâce qui viendra bien un jour, par les forces obscures du calendrier, un moment d'une chaleureuse et infinie familiarité, qui vous fera me regarder par affection ou par simple sororité, et vous me ferez une taquinerie dans un instant sublime d'ineffable, ou un reproche exquis par votre épicurisme. J'aurai dès lors la certitude que nous nous aimons, et j'aurai la preuve que tous les fleuves sont réunis dans mon unique désir. Vous n'aurez plus à me tendre votre preuve d'identité dans notre premier taxi ensemble. Vous tiendrez alors toutes les commandes pour m'enseigner de vous aimer comme vous l'entendez. Et je vous aimerai encore, de la seule façon qui m'était connue jadis, je vous aimerai comme un fou. Je vous aimerai encore étriqué dans toutes mes disettes,

je vous aimerai encore anxieux devant mes labyrinthes, je vous aimerai encore en exil de ma respiration, je vous aimerai entre deux nuits de sommeil écourtées par une congestion nasale, je vous aimerai l'estomac en feu d'une nourriture inadéquate, je vous aimerai en marge de la bonne conscience, je vous aimerai sur la crête de tous mes vertiges adolescents, je vous aimerai sans les balises réconfortantes d'une société, d'un clan, d'une cellule d'amitiés. Je vous aimerai vous, affolée par si peu de maîtrise du langage, affriolée par des farnientes décevants, affriandée par des réconforts inaccessibles. Bref je vous aimerai tant que vous voudrez, je vous aimerai dans le suspense de mon devenir, vous me direz celui qu'il vous importe que je devienne, vous l'exigerez comme vous exigez dans votre classe, un effort ou une concentration. Aujourd'hui, nous pouvons nous rendre préhensiles bien davantage, nous pouvons nous enseigner l'un à l'autre, autant la connivence que la douce querelle. Nous savons tant faire susciter en l'autre, des pleines mesures d'assouvissement, des combles de délectation, parce que nous connaissons encore l'audace et consentons à l'inouï. Une Marilem croise rarement en deçà. L'inouï de notre brisure inopportune d'hier, l'inouï de notre arrimage contemporain. Puis les satellites de vos petites lèvres, votre regard Nouvelle France, et votre écoute de tous les instants sur le tremplin des ineffables, s'il vous arrive d'être contente de moi, pavant la voix à nos joues empourprées et à nos fontaines intimes. C'est notre moulin qui va trop vite dans notre saison qui s'attarde. Ce sont les fauves de notre appétit de vivre ensemble, l'un en face de l'autre comme la maman et le papa, qui ne demande rien de plus à la vie que le bonheur d'être au même endroit au même moment, comme ils l'ont fait dans la soirée du 14 mars, en toute confiance, sans l'ombre de la moindre anxiété, dans l'ivresse d'inviter dans des jours tout neufs, des jeux qui ne conviennent qu'à eux, et qui bravement, vont risquer leur vie entière dans un baiser non réussi et dans l'étreinte absente de l'ici maintenant, même s'ils ont

dormi ensemble toute la nuit. Nous sommes à nouveau dans le même canevas de nos anxiétés d'hier. Vous avez vu comment je suis hésitant encore et comment je vous ai mal perçu, quand vous auriez préféré ne pas vous asseoir devant l'ordinateur, comme si je pouvais concevoir dans mon inconscience, que vous auriez pu venir chez moi, dans le seul but de naviguer sur internet. Je me souviens de votre visage sur mon oreiller volumineux, je l'ai bien vu, ma chérie des luminances, que vous êtes une naturelle au lit. Ce visage de ma Marilem, il est fait pour l'amour, votre visage je l'ai entrevu dans mes larmes de bonheur que vous avez ensemencées, et surtout à travers le souvenir de toutes ces années que j'ai vécu en deux minutes. Votre visage était enflammé de bonheur, ça ma chérie de toutes mes espérances, je peux en être certain, vous ne m'avez donc pas beaucoup abhorré, vous n'étiez qu'assouvissement. Vous m'avez réconforté comme on réconforte un enfant. Vous ne m'avez pas détesté malgré mon retard à vous prendre dans mes bras et à vous embrasser. Saint-Denis Garneau m'a prévenu que « l'avenir nous met en retard. » Vos petites mains sur ma nuque et mon visage, quand je vous exposais doctement les rudiments du bonheur et du geste sacré des amoureux, et que je vous demandais de m'excuser de vous embrasser encore aussi mal. Vous avez été bien clémente encore pour tant de mes enlisements, les mettant au compte de ma dérive chagrine et mal à propos, et les pardonnant sans mal. Vous me redites toute votre Marilem et vous le savez depuis toujours, que votre place est dans mes bras vos yeux. Il me tarde comme le commencement du monde, de connaître les intendances de vos heures, d'échanger les repentances de nos deux cœurs, s'il en reste encore dans le lointain sillon de mieux en mieux cicatrisé, en arrière de notre embarcation. Je serai dès lors instruit de vos préférences, et mes lèvres seront en route tout naturellement vers notre destinée. Je saurai l'empennage de vos songes et vous m'apprendrez la respiration de nos hardiesses, la nacre de nos paresses et le contour de nos ivresses dans le non-contrôle. Une

Marilem se découvre comme on découvre l'Amérique, et je n'aurai pas trop des trois caravelles de Colomb. Il est bien entendu qu'on n'a pas beaucoup le choix de faire une bien courte prière à Dieu et de s'en emparer toute, sur l'océan sans fond. Je sais d'avance que je vous décevrai à nouveau de tant de pusillanimités. Seule une maîtresse comme vous, pourra rédimer ma trop grande réserve devant votre icône, puis en même temps, ma trop grande sauvagerie dans mon désir. Je suis sûr que vous connaissez la méthode qu'il me faut. Comme m'interdire de vous regarder, m'interdire d'écouter votre voix, il vous suffira souvent de garder le silence sur de longues périodes, m'interdire d'entendre votre souffle, d'entendre le fin clapotis de vos petites lèvres surtout dans les moments de dégustation d'une fine pensée, ou de mettre l'oreille sur votre cœur, et m'interdire le moindre élan, la moindre visite de ma pensée de votre côté. J'ai vu vos petites mains, elles sont toutes ce que j'ai imaginé de vous, elles sont très maîtresses des destinées vos petites mains, elles sont gestuelles, elles sont danses, elles sont caresses et fessées nombreuses. J'ai vu qu'elles avaient des petites rousseurs qui les rendent irrésistibles à mes baisers. J'ai vu aussi qu'elles me regardent vos petites mains, elles me saisissent de leurs préférences dans l'amour, et elles sauront bien infléchir une tendance, comme un vent opiniâtre fait dévier de son cours subtilement, tout un voilier d'oies blanches. Mais droit devant, des nuages gravides sont bien en vue. Nous vivons un moment charnière autour de nos identités respectives et de leur agencement dans la conversation ou dans l'action quotidienne. Je voudrais tant vous offrir une amitié lisse, une conversation légère sans les contentieux du passé, ou celui si teinté d'érotisme, parce qu'il est exactement le même pour nous deux, que l'on aurait puisé ensemble, à une même source harmonieuse. Ce serait à coup sûr, une immense richesse qui nous serait prélevée, parce que nous serions alors, sur la feuille blanche des clairs matins de l'adolescence, dans une conversation sans sous-entendus

liminaux, sans messages subliminaux, qui gravitent tant et tant sur les seuils des souvenirs. Je ne veux pas adopter cette identité que vous voulez donner à mon personnage. Vous la présumez cette identité mienne à partir de mon remugle de mes vingt ans, à partir d'une part de conventionnel que nous avons tous, et pas assez, à partir de notre récit que nous partageons. Avec une Marilem comme vous à qui je dois tout, il ne m'est pas permis ouvertement ou subtilement d'exiger quoi que ce soit pour s'alléger dans une chériesse, encore moins d'ériger des conditions d'admission au sérail des tendresses. Bien qu'il m'attriste au-delà de tout concevable, de me rendre compte que mes amis en public, n'auraient jamais agi avec moi avec autant de votre désinvolture, avec autant de votre condescendance et je le dis comme je le pense, avec autant de votre indifférence, proche parente du mépris. Je vous perçois et je sais ce que vous pensez de moi. Que je suis un grand enfant inoffensif, touchant parfois et surtout fragile à la contrariété, ou s'y adonnant maladivement, qui préfère les mirages à la réalité trop vive, et qui ne recherche pas la vérité, mais l'approximative vraisemblance, et qui s'accommode en définitive de sa solitude, sachant bien que personne ne va apprécier ses points de vue édulcorés, ses raisonnements abscons, ou son humour primaire. Je connais surtout le rationnel qui vous retient à la rive mauricienne de votre foyer et de votre profession. Vous êtes la jeune fiancée du conflit 39-45, lasse d'attendre son amoureux, préférant choisir la conformité, les habitudes, les servilités, les usages d'une famille, et d'un mari inamovible. Vous ne pensez pas que je ne l'ai pas perçu le ballottage de l'affection que vous vivez devant moi. Qu'est-ce que j'ai à vous offrir ? Dans mon esprit, j'ai à vous offrir l'univers entier. Mais qu'est-ce que moi, j'ai à vous offrir qui puisse vous faire concourir dans l'ivresse encore innommée ? Rien. Rien de rien. Moins que rien même, parce que vous auriez en bonus, non pas tant l'ennui mordicant de toutes les épouses et époux, mais l'agitation dans votre cœur, ce qui le rebuterait car

il est tant friand d'accoutumances. Mais ce qui est pire, vous n'aimez pas beaucoup me regarder, vous n'aimez pas m'entendre parler ou rire. Nous avons préféré le silence souvent nous installant seuls dans des pièces distinctes. Vous n'avez pas osé me taquiner, ou chahuter finement une fantaisie. Et quand vous êtes parti, vous l'avez fait sans cérémonie, sans même saluer ma chatte qui est, tout ce que vous n'êtes pas pour moi. Vous êtes partie promptement, poussant un soupir de soulagement, vous sentant bien libérée enfin de cette immense corvée de venir me visiter, que vous aviez fait par devoir et magnanimité. La vaine curiosité de visiter la trivialité de mon logis, étant maintenant émoussée, rien ne vous fera revenir. Et surtout que s'est résorbée la mauvaise conscience d'avoir pu me causer un désagrément dans le passé, même si vous ne m'êtes en rien redevable, l'expiation de cette repentance fut ainsi, le seul but légitime de votre visite. J'ai eu cette naïveté de vous croire passionnée pour le récit que nous vivons tous les deux, mais vous n'avez fait que passionnément votre devoir, selon ce que vous m'avez écrit, et vous avez été comme toujours clémente et généreuse. Vous me l'aviez bien spécifié avant votre venue, vous faisiez cette visite dans le but de tempérer le courroux universel, et de contribuer à la paix entre les humains. Je suis fort injuste, je le sais. Non pas, je crois poser un regard lucide sur notre rencontre. Une clairvoyance qui ameute bien des inquiétudes. Je vous implore de me pardonner encore, non pas du tout, je cesse d'implorer quoi que ce soit, car je n'espère plus beaucoup. Et vous n'avez rien à vous faire pardonner, parce que si vous m'avez bien attristé, vous ne m'avez jamais causé de tort volontairement ou autrement, car vous avez tant la grâce de la vertu, et vous croisez autant à l'altitude de la fraternité inconditionnelle, qu'à celle de l'amour universel. Cette rencontre si imprévisible ne pouvait pas être parfaite, et elle ne l'a pas été. Sauf que Marilem et Roucoul n'ont rien à se reprocher. Ils ont vécu pleins feux, ils ont vécu trop. Et ils se sont donné le droit de pleurer comme des Vaucluse, un

torrent bienfaisant je crois, pour moi surtout, pour tenter de réensemencer en vain le coteau sans végétation que nos hirondelles ont déserté, laissant leur foyer à l'abandon, cette cabane pour oiseaux sans prévenance, qu'un amoureux comme moi, éconduit un jour de printemps, a maladroitement attaché à un tronc gigantesque de bouleau, qui n'a plus que l'identité de ses pâles épidermes qui virevoltent, au rythme de ce moulin qu'on peut apercevoir dans le lointain, et qui fait grincer parfois, un vent égaré. » Roucoul

Des nausées

Je tiens à lui téléphoner sans tarder parce que je ne vais pas bien, j'ai des nausées assez inconvenantes. Il m'enjoint de prendre soin de notre Marilem. Il me dit que nous serons deux à veiller sur elle. Une immense inconstance dans ma respiration pour me projeter dans le passé tout entier. Je me consume de l'intérieur, il m'a répondu que je n'étais pas raisonnable de tant compatir à la douleur de chacun dans tout l'univers. Roucoul fait de son mieux pour alléger mon sentiment de responsabilité pour ce que nous avons vécu, et de ma décision d'alors, de le quitter sans retour. Il se peint exagérément dans un personnage peu avantageux, il dit avoir campé alors un personnage non aimable, non amitiable, ce qui ne correspond pas toujours au souvenir que j'ai. Roucoul me convoie à son insu, sur un chemin fort malfaisant, bordé de ronces et d'épines. Il ne doit pas s'attendre à ce que je sois enthousiaste de poursuivre un tel itinéraire. Je lui étais redevable d'une rencontre pour désamorcer les rancœurs tenaces, et pour s'extirper des préjudices anciens. Rien ne pourra jamais nous en libérer, sauf notre éloignement libérateur dans l'oubli, ou notre torpeur salutaire dans l'inconscience. Je lui fais part du bonheur que j'ai vécu de le retrouver, de ses qualités d'accueil dans son cœur. Il me dit qu'il avait apprécié ma capacité certaine pour écouter ses élucubrations puis il me demande si

j'avais apprécié la folie dont il s'approvisionne, qu'il met à l'avant-scène en constance, et qu'il chérit dans son cœur. Cet appel téléphonique me fait du bien, parce que nous nous rappelons ces moments de partage, de notre rencontre récente, ces moments de réconciliation, ces moments d'une si belle singularité que nous avons vécu à son domicile, après un exil si long l'un de l'autre. Tant de sensibilité, de délicatesse, de tendresse dans ces trop courts moments passés ensemble. C'était resplendissant de nous voir tous les deux les larmes aux yeux, comblés de bonheur, après cette mésentente qui m'apparaît comme un si gravide malentendu. Il veut d'urgence enlever de mes épaules, la responsabilité de cette décision ancienne de s'éloigner l'un de l'autre. Il me dit que c'est lui qui a initié ma décision dans une bonne mesure, même s'il ne l'a pas souhaité ou appelé, il dit l'avoir bravée pourtant, il dit l'avoir défiée et houspillée ma décision, et avec moquerie et insolence, et n'avoir pas fait grand-chose pour l'infléchir. Si j'étais l'aîné et bien en prise sur les jours et sur ma destinée, aime-t-il toujours me rappeler, je n'avais que vingt ans, et n'avais pas toutes les maturités. Moi je crois qu'il a été empêché de croire le moindrement à notre convergence, par entêtement dans le négativisme, par un profond déficit de confiance en lui-même, et une méfiance maladive pour l'engagement dans le couple et dans la collectivité. Depuis qu'il m'a retrouvé. Je lui ai demandé s'il le savait que les mots de son récit, allaient causer une telle énergie d'émotions et de tendresse en moi. Je crois qu'il l'avait prévu, parce qu'il me sait amoureuse depuis toujours de l'art littéraire, ayant une grande sensibilité pour la douleur des êtres qui me sont chers, et surtout parce qu'il savait que si je ne l'ai pas aimé, je n'avais pas toujours complètement détesté sa cavalcade rugueuse, et que j'en avais conservé dans une mémoire à l'abandon, avec tous les relents d'inconforts, de dissonances et d'amertumes, une sorte de vague attachement bien particulier. C'est cette sorte d'émotion qui me rembarre complètement aujourd'hui. Je suis à sa merci. Il ne sait

pas ce qu'il instille en moi ou peut-être le sait-il trop, le faisant malicieusement en revanchard au sortir d'une convalescence du cœur, dont je ne veux pas être la seule responsable dans tout l'univers. Mon seul secours maintenant serait d'ignorer complètement toute l'entreprise de mon ami, qui tente de m'impliquer une deuxième fois jusqu'aux os dans cette histoire ancienne, ou de ne plus souscrire à ses tentatives de rapprochement, parce que je préfère de loin la quiétude de mon milieu natal et de ma famille. Je pourrais même me laisser atteindre par l'ampleur de ce remugle dans l'amitié, jusqu'à en être malade, devenant ainsi la victime expiatoire idéale, puis recevoir de lui, qui peut en être certain, une quittance pour toujours. Ce n'est pas le but qu'il recherchait en donnant voix à sa douleur passée. Il ne cherchait pas à faire étalage de sa dérive, me dit-il, mais bien à exposer la magnificence des sens de mon empire féminin sur certains êtres comme lui. Mais cette douleur excessive du passé qu'il a surmonté, je ne dois pas en assumer la responsabilité, même si j'en étais la cause en bonne partie, comme la pluie est la cause du débordement de la rivière, même si j'ai été le catalyseur qui fait accélère dans l'éprouvette, une réaction jusque-là dormante et imprévisible. Mon seul but de notre rencontre contemporaine, c'était qu'il taise cette douleur, comme on le fait avec un enfant en lui disant de cesser ses pleurs, pour la bonne raison qu'il n'est que l'enfant de toutes les puretés, et qu'on s'excuse de n'avoir pas pu empêcher un handicap, une maladie, et qu'on lui fait part de notre gratitude à Dieu de savoir modérer son amertume. Quant aux doléances de Roucoul sur ma non-perfection et ses reproches sur ce que j'ai fait ou sur ce que je n'ai pas fait lors de cette rencontre, je ne les accueille pas dans mon sein parce qu'elles pourraient me tuer, mais je les neutralise dans ma mansuétude, et les mets au compte d'une rechute de mon ami, dans la non-confiance en ses qualités humaines, dans sa désespérance d'être secouru par l'amitié qu'il appelle chériesse, et dans son appétit de l'absolu qui le pousse en constance vers

l'univoque admiration, mais aussi dans l'inconstance de sa sérénité.

Mon existence dans votre pensée

« Ma faute si grande, de n'avoir pas réussi à me faire aimer de vous. Je vous écris sachant bien que vous ne le souhaitez pas. Je vous écris sachant bien que je vais nous causer de la peine et que je vais avaliser dans le probable, ce qu'il vous tarde de me faire part. J'ai les pires pressentiments. Vous me dites au téléphone que vous avez des nausées, c'est dire que je vous donne, moi, des haut-le-cœur, et que mon existence dans votre pensée ne sait que vous chagriner, plutôt que de vous ravir. À ce compte, comment pourrai-je continuer à vous considérer comme ma tendre chérie, quand mes mots vous rendent malade, comment pourrais-je continuer à vivre de votre douceur quand il vous est si difficile d'en ressentir pour moi, je ne vous parle même pas de tendresse. Lisez-moi je vous en prie encore pour une phrase. Il faut me croire à la face de Dieu, quand je vous dis que vous êtes dans mon cœur, tout ce que ce qu'Il a choisi pour me faire vivre. Vous êtes ma chair, vous êtes mon esprit. Soyez rassurée ma tendre chérie, je vous ai prouvé amplement je crois, que je ne m'inscrirai jamais contre votre volonté souveraine de vous distancer de ce que vous considérez comme mon maelström, qui est à mes yeux, assez délicieux, riche du passé, prometteur pour l'avenir. Mais je vois bien cette si amère évidence pour moi, ce n'est pas du tout votre perception. Je vous propose une tendre avenue. Imaginons que vous vous abandonnez dans le plaisir de me voir nager dans ma naïveté coutumière. Ça pourrait être amusant, mais moi, dans l'instant intime de la moindre seconde, ne vous ai-je jamais amusé ? Comme cette naïveté qui m'habitait si intimement quand je vous ai pris dans mes bras malgré vous, et que je vous ai déposé sur mon oreiller, vous, silencieuse de tant d'inconnus, moi imbibé de tant d'inquiétudes, vous consolatrice et le visage amoureux,

vous voyez ce que je perçois de vous. Je ne perçois que le bonheur et notre confluence apatride. Puis quelque deux minutes plus tard, n'était-ce pas plutôt cinq secondes ? Je vous ai promptement libéré d'un tel guêpier du passé, pour vous emmener vers la préparation à la hâte de notre sortie au concert, dans ma certitude absolue que ce n'était que partie remise, faut-il que je sois engouffré à ce point dans une crédulité de sornettes, que vous seriez très bientôt encore aux portes de l'île d'Aphrodite avec moi, et que ce taxi qui attendait, c'était ce qu'il y avait de mieux pour m'éviter de trop vite déméríter à vos yeux. Comme naguère quand dansant avec une jeune fille trop désirable, je repoussais à plus tard le moment fatal dans des phrases saugrenues, de lui faire entendre le grêle de ma voix, ou pire encore, fuyant loin après la dernière danse, quand on remettait l'éclairage outrageusement sur la trahison d'une acné sévère. Je n'ai donc démérité de rien, tout en déméritant de tout, non pas en une nuit mais en deux minutes. Vous vous êtes détournée de moi, me regardant à peine dans votre regard périphérique. Ah je doute de vous maintenant, de votre sincérité et de tout. J'ai été le plus loin que j'ai pu vers les bastions intérieurs de nos preux souvenirs et vers nos tendres connivences, mais cela ne vous a visiblement pas rallié à mes vues. Vous saurez bien me préférer dans vos rêves érotiques, un intrépide cavalier suranné, parce que dans votre esprit, lui seul saura reconduire la certitude, et la constance prodromique de l'ennui. Si je passais outre à souligner ces désappointements, si je n'en concevais une peine gravide sur plusieurs siècles, est-ce que je ne serais pas le plus vil des émasculés ? Aujourd'hui ma tendre chérie, vous êtes bien loin de m'aimer tendrement, malgré ce que vous pouvez tenter de me faire percevoir, vous êtes bien loin de m'aimer le moindrement, malgré toute votre magnanimité et générosité de jadis et du 8 décembre 2007, quand, grâce au ciel, vous êtes venue me visiter dans ma disgrâce d'être toujours celui que vous rejetez, quand vous avez consenti comme une vraie Marilem, comme la jeune

femme si bouleversante que vous êtes, à venir comme une hirondelle égarée, faire votre nid un si court instant dans mes draps, pour mettre un baume éternel sur une grande blessure, mais nous étions en marge de l'émotion des amoureux, si étrangers à la fantaisie de l'autre, malgré toute notre humanité. Mais il est écrit que Roucoul sera un jour aimé, profondément aimé par sa Marilem. Un jour, quoi qu'il nous arrive dans l'intervalle, même une autre funeste calamité. Parce que seul un tel destin d'amour entre nous deux, pourra congréer le malentendu de nos ivresses anciennes. J'ai un respect infini pour vos larmes et vos nausées, ma tendre chérie. Mais les larmes de ma Marilem, c'est si loin de l'amour, vous mesurez ici ma naïveté. Nous devons enlever toute repentance dans notre récit amoureux que nous vivons. C'est un récit de tous les réconforts, de toutes les libertés, de toutes les tendresses, de toutes les fertilités, et de toutes les voluptés avec vous. Et vous le savez depuis toujours et moi surtout, que le point final de ma vie, coïncidera avec le point final, du récit de ce que nous vivons ensemble. Je vous manifeste ici toute ma gratitude, pour avoir été la seule Marilem de mon cœur, et pour l'avoir été tant et tant dans mon insécable folie, pour l'avoir été à ma mesure, et pour l'avoir été avec passion toujours, jusqu'au bout de notre fantaisie et de notre créativité. Je vous propose donc un adieu, anticipant le vôtre, qui saura bien me retrouver. Faisons-le dans l'harmonie ma chérie, dans l'harmonie de notre peine magnifique, parce qu'elle est très belle notre peine, et nous ne voulons pas la décevoir notre peine, parce que, elle aussi notre peine, elle a de la peine, elle sera grande par nos soins, cette peine de n'avoir pas pu concilier, nos trop grandes ressemblances, de n'avoir pas pu tirer parti de nos belles différences, nous qui habitons les grands vents de deux cimes jumelles inaccessibles, dans un pays qui ne demandait pas mieux que d'accueillir notre délicate rugosité, et les largesses de nos singularités. Ma tendre chérie de toutes les générosités, de toutes les splendeurs magnanimes, nous savons

bien tous les deux, que dans l'universalité d'une tendre chériesse comme la nôtre, comme il n'y en a pas beaucoup au paradis, nous saurons encore bien nous reconnaître, parmi les nuées de tourments si nous sommes encore séparés, ou parmi les félicités, pour nous apporter l'un à l'autre, comme seuls nous deux pouvons le concevoir, à l'image de leur vie terrestre inaccomplie, la jetée vers l'île tant espérée, comme celle de l'île d'Orléans, quand vous étiez la pianiste adulée par tous, comme celle de la salle Redpath, quand vous m'avez été si indifférente à nouveau, pendant que vous étiez la muse attitrée d'un grand contrebassiste. Notre tendresse est immortelle, autant que le réconfort, qu'apporte l'abondance des printemps, rien ne peut prévaloir contre cette clive chériesse, pas même la déficience d'une lune tardive, qui réussit pourtant en bout de course mensuelle, à combler les distances, et qui accueille dans la même plénitude de nos vingt ans d'hier que nous aurons toujours, autant nos dérives, nos désespoirs, que nos promesses ». Roucoul

Des choses assez importantes jamais dévoilées

Je l'ai prévenu dans sa boîte vocale, que j'allais lui acheminer un appel aujourd'hui pour parler de « choses assez importantes. » Il me raconte cette anxiété qui l'a poursuivi pendant ces derniers jours. Ces « choses importantes » ne pouvaient qu'être pour lui, le véhicule d'un bien vilain présage, même si dans ma bouche de Marilem, je l'avais enrobé de la bien charmante musique du vent sur mes papilles gustatives, et du fin clapotis des tropiques de mes lèvres. Quel étrange contraste entre nos deux perceptions : Lui qui consent déjà à l'irréparable étiolement post Redpath, et moi qui jugule pudiquement dans ma bouche, la saveur d'un projet bien délicat. Je veux tant rassurer mon ami et son déficit abyssal de confiance en lui-même et dans notre projet de vie. D'abord je lui dis, que sa communication d'hier, doit être réécrite sous l'éclairage de notre bonne entente, et non pas dans les

ténèbres de son doute et dans un abîme de méfiance. Il est rassuré par la teneur de notre conversation d'aujourd'hui, je peux bien le percevoir dans sa voix qu'il est libéré d'une gigantesque anxiété, celle de perdre une fois de plus sa Marilem. Il voudra s'abstenir de me révéler ce qu'il a vécu lors de notre sortie concertante, mais je sens bien qu'il y a vécu une contamination de sa confiance en sa Marilem, et une reconstitution amère de notre printemps d'hier. S'il veut minimiser la rugosité de son désespoir, il tient à me faire part de ses priorités à inscrire tout au haut de notre échelle des valeurs. Rien ne peut empêcher notre bonheur, une fois atteinte la grande montée rocailleuse vers la confiance, au-delà de la virée du précipice, qui ouvre une perspective 360 degrés sur nos hardiesses plagales, là où nous ne sommes pas nombreux, mais où nous ne sommes pas seuls, et il y a tant d'abris naturels pour les impétuosités du dire et du faire, que nous chérissons tous les deux ensemble. Mais notre manque de connivence dans la conversation, m'a fait omettre de lui faire part de ce que j'avais en tête quand je lui parlais dans mon message de « choses importantes ». Mon seul souci est de désamorcer le système dépressionnaire d'une contre météo qui s'est abattu sur notre confiance. Il me dit que c'est ce qu'il pouvait arriver de mieux à notre récit intime, cette ponction du malin dans notre bonheur sans faille. Il ne m'en a pas persuadé d'emblée. D'abord il n'en était pas persuadé lui-même, parce que comme moi, il en a assez de vivre ces carambolages de l'affection, et ensuite parce que nous ne pouvons plus supporter ni lui ni moi, ces détresses du malentendu. Nous en avons que trop connu jusqu'à plus soif. Je lui réitère les prémisses de la situation où j'étais plongé, et je lui rappelle que j'étais obligé de jouer le rôle de celle, qui rencontre par hasard un ami de longue date, mais qui est tenue de garder toutes les distances, dans cette salle de concert aux mille yeux espions, et remplis probablement de fantômes ou d'agents doubles, aux yeux grands ouverts sur nos fanfaronnades indiscrètes et surtout sur mes infidélités réelles ou

supposées, toujours à la merci des rumeurs traîtresses. À l'approche de Noël, je proclame fort à propos, notre générosité du cœur, l'âme légère et l'importance particulière de la fête de Noël. Je lui rappelle qu'il a toujours le sourire aux lèvres, la joie au cœur et qu'il mérite mille bonheurs avec ma plus tendre affection. Au royaume de nos deux cœurs réunis… Je veux lui transmettre à ce tendre Roucoul, la plénitude de chaque instant de bonheur que la vie nous offre, et la douceur infinie d'un rêve… Celui-là même qui nous berce en ce moment.

Boîte message conjointe

« Souhaitons-nous la bienvenue dans cette adresse secrète, connue de nous seuls. Aimez-vous votre belle Marilem, accessible en tout temps dans son nid, mais pourtant aussi discret que celui de l'hirondelle, dans l'abri que lui offre le nœud centenaire d'un bouleau immense sur le coteau, tout prêt de notre moulin à vent, bien ancré dans les ronces annuelles de notre belle sauvagerie et qui se laisse emporter par le véloce des premières chaleurs de notre printemps. Avez-vous imaginé ma toute tendre, que je pourrai dans ce nouvel antre du lion, dans ce carrefour de la pensée et de l'émotion, dans l'emplacement secret des récoltes de nos greniers, venir vous visiter à minuit juste, comme vous le faisiez parfois dans le passé, sans distraire votre sommeil, pour se rappeler ce que nous nous disions jadis à la même heure dans notre insoutenable distance. Cette adresse conjointe, vous ne trouvez pas qu'elle est trop érotique et porteuse d'assouvissement, pour les deux amoureux des mots que nous sommes ? Nous vivons enfin sous le même toit, et nous partageons les mêmes fichiers de la salle d'étude, la même salle de jeux, le même salon, le même clavier de piano et d'ordi, le même album de photos, la même histoire et ses aurores boréales, ses mêmes lettres de créance, les mêmes joies et les mêmes tristesses parfois. Il ne manque que les photos de noces de

Marilem et de Roucoul, prévues pour nous deux et conservées à l'église Saint-Dominique, sur la Grande Allée à Québec, près de Cartier. C'est l'église à grande valeur patrimoniale de Gabrielle Roy, qui offre son flanc sud aux Plaines de Montcalm et de Wolfe, juste avoisinant le Musée du Québec. Ces grandes photos de nous deux, nous montrant ensemble s'embrassant comme à l'époque où c'était péché dans les bras l'un de l'autre, votre petite main sur mon cœur, auraient pu être conservées dans les voûtes de l'église. J'aimerais beaucoup que pour notre boîte postale conjointe, soit comme ces voûtes, le lieu consacré de nos certitudes. Cette maison que nous allons partager, est une bien charmante halte dans nos courses intrépides, vous ne trouvez pas ? Partager une boîte message avec sa Marilem, c'est le comble de l'érotisme, parce que c'est quand même beaucoup, comme partager un peu un espace dans son cœur. Si nous avons la même adresse message, si nous avons la même clé de serrure, c'est une lapalissade de vous dire que nous habitons dans les bras l'un de l'autre. Puis nous savons que nous ne sommes pas sœur et frère, nous ne sommes pas des cousins, nous ne sommes pas des colocataires, alors je demande tendrement à cette Marilem de mon cœur, les yeux dans ses yeux, pendant que je vous tiens la main, de dire à votre Roucoul, ce que vous pensez que vous êtes pour lui. Je veux que vous lui disiez avec votre regard Nouvelle France, avec votre petite langue vos mots, avec votre torrent vos lèvres. J'attends votre réponse avec confiance, et je l'attends en silence depuis un siècle, mes yeux bien hauts dirigés, pour mieux me délecter de votre réponse potentielle, comme notre projet Loretteville, adossé aux Laurentides opaques, en route vers notre logis de Québec. Votre belle réponse est donc… Allez, plus fort ma chérie… Venez plus près… Oui voilà, je vous entends maintenant, j'ai entendu votre cœur à l'instant, dans ma gouverne des sens, ces mots d'aujourd'hui comme ceux d'hier, comme le souffle de vie sur la matière inanimée, comme le vrombissement de l'arc-en-ciel, comme la tonitruance des cœurs dans l'amour,

tout gravite en moi pour toujours et jamais je les décevrai. Savez-vous si nous pourrons écrire en simultanéité ? Je crois plutôt que nous pourrons accéder à notre maison virtuelle, qu'à tour de rôle. Je ne pourrai donc pas toucher vos deux mains comme à la salle Redpath, au moment intime où vous exprimez votre opinion ou conviction, ou bien vous embrasser très fort au moment béni, de votre effervescence de pensée. Je ne pourrai pas vous taquiner dans l'instantané. Par contre quand j'y entrerai, je saurai si vous êtes venue dans l'heure, y déposer la trace d'un reflet passager dans la fenêtre, je saurai si vous y avez allumé la rémanence d'une bougie, si vous avez enlevé un instant vos petits escarpins pour me les faire goûter pour contrer mon trop grand désir, que vous imaginez-vous, quand ils me narguent davantage de leurs petites enjambées vers moi, juste devant mes yeux, et moi quand je vous imagine, m'interdisant de trop les regarder. Je saurai également, si vous vous êtes abreuvé d'un vin mousseux ou d'un café, si vous avez délesté gaiement de votre petite main allègre, votre sein symphonie que vous imaginez en permanence dans ma bouche, comme votre mamelon mélodie et l'aréole à tourmenter, comme la brise dans le feuillage de juillet. J'exhiberai dans le grand salon, toutes vos photos, nous mettrons une musique choisie pour chacune d'elles, et nous pourrons tous les deux écrire, en s'inspirant des mêmes musiciens prodiges que vous connaissez si bien. Vous me laisserez sur la table, la liste de vos mets préférés, pour que vous puissiez être servie, lors de votre prochaine visite. Nous accrocherons les serpentins de toutes nos taquineries et fantaisies dans la grande porte d'arche menant à un possible futur. Cette boîte message conjointe, nous permet donc de vivre dans la même maison, je pourrai ainsi entendre respirer votre repaisance dans l'écriture. J'imagine également quand vous allez lire les écrits de votre élève, comment vous allez réagir à mes naïvetés, serez-vous indulgente pour mes dérapages dans l'émotion ? Nous n'avons jamais imité les adultes, et nous ne le ferons guère dans l'avenir. Je n'ai aucun intérêt pour l'écriture

académique ou journalistique, et nous revendiquons de toutes nos forces, la prérogative une, la seule, la nôtre de devenir des enfants dans l'instant même, et comme au commencement des temps, d'acquérir un nouveau langage inspiré de l'arabesque gestuelle des sensations. Je sais d'avance que vous allez être trop votre petite langue vos mots. Parce que je n'ai pas le droit divin en tout temps, à un accès plénier dans mon oreille, à toute ma Marilem. C'est vous qui le déciderez, parce que vous tenez à garder plein empire sur le climat de nos heures. Je ne peux m'accommoder de rester trop longtemps loin de vous. Je le sais bien que je n'ai pas le droit jamais de trop désirer ma maîtresse. Entre nous, il n'y a pas grande tergiversation, notre seule parure est celle de la taquinerie, notre seul ramage est celui de la fantaisie. Vous allez m'enseigner promptement les matins du langage, et la juste prononciation des voyelles neuves. Je ne vis que par votre langage de notre première soirée Loretteville, vos mots si personnels, votre prononciation exquise, parfois exotique mais pourtant si familière, votre musique de vos petites lèvres, c'est notre seule destinée, votre fierté, le souffle de votre fantaisie, c'est votre phare que vous élevez face à l'Atlantique ouverte sur le promontoire du Cap Saint-Vincent au Portugal. Nous puisons notre liberté bien en amont des inhibitions, ce qui nous ouvre pleine route, pour vivre dangereusement à la poursuite des seules fontaines intimes, sans souscrire une miette aux mirages des marchands de géographie ou de psychologie. Comment une Marilem et un Roucoul pourraient-ils instruire leur chant, sur le modèle imposé par la société ou par celui des médias. Seule notre fantaisie peut tenir la promesse des chauds matins d'avril, et avec Gide, nous disons qu'elle est la seule vérité. Nous prenons l'occasion, quand débute une nouvelle amitié, de remettre à zéro le compteur des nouvelles gestuelles, des nouvelles contenances, des nouvelles audaces de notre imprimatur, des nouvelles promiscuités avec un langage indécemment personnel, autrement chacun bêle avec les moutons des rudiments et

règlements. Rien de l'ancien embryon que nous sommes, ne doit empêcher dans la seconde suprême de notre individualité, de laisser s'exprimer toute la genèse de l'Amérique sur nos joues empourprées. J'ai été intimé tout au long de l'enfance et adolescence, d'infléchir à sa racine même et dans la servilité aux consensus des familles et sociétés, l'élan entier de mon langage. Aujourd'hui, mon seul érotisme, c'est de remonter visière levée, à l'origine de ma source ancienne, sans honte aucune, ni de la plénitude de mes voyelles, ni de l'amplitude de mes consonnes, ni de leur acculturation complètement à l'écart des usages et des folklores, pour un siècle de ce plaisir intime reconquis. Quand on s'exprime, nous faisons dévaler bien des échos dans des crevasses. Nous aimons le lent débit des rivières incertaines, qui se perdent en grottes et marais, et qui se recomposent en faisant réfléchir le soleil matinal sur leur murmure. Vous me précédez sur la symphonie de cette rivière et sur ses rives. Les nuits nombreuses des ancêtres convergent dans notre élan, et je crois en vous, parce que vous êtes tout pour moi. Je sais que bientôt, si vous le concevez, si je le mérite, nous remonterons encore plus vers votre source, vous me raconterez le torrent qui dévie son cours exprès pour souscrire à vos lèvres, et l'apaisement des vallées de vos seins, ceux-là même savourés pleine émotion par Adam, quand Ève le regardant, fait incliner son front dans ses petites mains. Nous refaisons en constance les préparatifs de la nuit du 14 mars ma chérie, et nous en referons le concert nuptial lui-même, s'il en agrée à notre cigogne. Il faut que vous me dirigiez là où il me tarde d'aller avec ma bouche sur une longue période. Si j'ai toujours su la Marilem, je n'ai jamais su comment, et pourquoi elle l'était. C'est le seul objectif de votre féminité qui me fera comprendre ces choses, comme le printemps le fait avec les courants chauds qui épousent les dénivellations des prairies et des caps inamovibles. Aux moments si fertiles de nos conversations téléphoniques, il vous faut opposer à distance, une méthode pour me juguler, et pour me calmer. Je me demandais,

qu'est-ce que vous faisiez dans votre classe, quand l'un de vos élèves vous annonce que son papa vous aime, et qu'en plus son fils dans toute sa candeur et franchise, qui en incarne l'exacte image, vous désire lui aussi ? Et si une nuit, votre petite main vient sur ma joue, bien des forces masculines dévaleront, parce que vous êtes trop cheveux avalanches sur votre belle poitrine, et trop cerceau sur vos hanches quand vous dansez devant moi. Je goûte sans fin votre regard dans l'expérience de mon cœur, vous acclamant dans mes bras. Bientôt vous serez toute la mienne Marilem, et nous ferons, si vous y consentez, l'embarquement pour Cythère, sur l'île d'Aphrodite. Quand j'étais enfant, je me souviens clairement de mes rêves de rencontrer une jeune fille dans la grâce plénière et dans l'absolue certitude d'avoir mené à bien toutes les actions, d'avoir induit toutes les pensées et toutes les paroles qui feraient de notre noce, l'antichambre de la splendeur. C'est ce mot qui affleure encore en moi, quand je me rappelle ces rêves de l'âge tendre. Tout pouvait n'être qu'idéal. Et un samedi soir d'automne, comme un éclair venant de Jupiter, j'ai une première conversation téléphonique avec vous après tant d'années. Je me souviens de mon cœur défaillant à saisir cette pleine réalité. C'était simple pourtant : C'était votre voix faramineuse, ce pulsar au fond de l'univers, et je comprenais son clair signal, c'était la voix de la poésie et de l'amour. Puis le premier décembre, je vous ai trouvé si brave de me faire une annonce fatidique, que nous pourrions nous rencontrer encore comme jadis, et j'avais bien raison d'en convenir. Cette même complète adhésion également le vendredi soir du 14 mars, quand vous m'aviez annoncé avec vos petites lèvres, que c'était décidé depuis longtemps dans toutes vos audaces et arcades, que vous passiez la nuit dans mon lit. Et vous êtes venue chez moi encore, amenant avec vous toute votre Marilem. Vous n'en faisiez qu'une, mais il en avait quand même deux dans ma tête, quand vous avez accepté de vous faire prendre dans mes bras, pour vous inviter sur l'oreiller de tous vos resplendissements. Et j'étais

le plus heureux des hommes parce que je sais que vous tiendrez la Marilem au parfum de notre rencontre, et que vous lui direz à elle aussi, que si je l'ai si mal aimé, c'est que je l'ai aimé comme un fou, et que si je l'ai aimé si fort, c'est parce qu'elle n'a pas pu faire autrement dans sa hardiesse que d'être la trop parfaitement adéquate dans mon cœur d'enfant. J'ai pris conscience que vous aviez choisi de devenir une vénusienne québécoise bien typée, qui m'a fait demander combien de fois j'ai pu vous croiser par inadvertance, combien de fois j'ai pu poser le regard sur vous, vous apercevant à distance ou simplement participant à un même évènement culturel ou autre, sans savoir que vous étiez dans le radar de mon entourage. Qui sait peut-être, avons-nous échangé quelques paroles anodines, sans se regarder vraiment, sans savoir que c'était vous, sans savoir que c'était moi, revivant cette tragédie de croiser l'une de ces filles si charmantes, qui a pu m'accepter dans ses bras pour une danse un si court instant et dans son regard fébrile, peut-être même dans son projet de vie, et que je croise bien des années plus tard, sans me douter le moindrement, que cette femme qui croit un instant me connaître, dont le regard m'attire obscurément, est celle-là même qui avec moi, a eu un moment d'ineffable, son cœur ahuri comme moi, à la portée de nos lèvres. Ce qui m'étonne encore davantage, c'est quand je regarde les photos de vous que vous m'avez donnés lors de notre rencontre, combien vous êtes tout au long de ces années d'exil, la Marilem de mes tendres mais fougueux désirs, et combien vous ressemblez à mon amourette de l'école primaire, qui portait souvent une jupe plissée à carreaux bleus et verts qui faisait mes délices, et que je me mettais en tête de poursuivre en priorité, à toutes les autres déesses en devenir, dans les chastes cachettes de la cour de récréation. Et cette toute jeune fille, qui entamait comme moi son école primaire, savait mon sentiment plus qu'aucune autre, elle le savait et ne s'en défendait pas une miette, elle le nourrissait même de ses petites mains sur mes épaules qu'elle faisait glisser dans mon cou sans faire exprès

disait-elle, lorsque je l'aidais à se hisser sur un plan incliné, et qu'elle prononçait mon prénom avec sa bouche semblable à la vôtre, comme un secret dans mon oreille érigée juste pour elle. Bien des années plus tard, cette même enfant devenue grande a consenti un long déplacement pour me rencontrer à l'impromptu, pour faire une mise au foyer de son souvenir. Peu de chose vous sépare d'elle, vous avez la même enveloppe corporelle, vous avez le même type d'yeux, le même visage, la même contenance, le même port de tête, et je suis certain que vous seriez assez étonnées toutes les deux, de vous rencontrer en deçà de la consternation. Le Québec tout entier doit apprendre comment aimer, il doit être persuadé que l'autre est aimable. Parce que si j'aime parfois ce que j'ai dit, il me faut vite savoir ce que vous avez entendu, si je sais ce que j'ai écrit, il me faut vite savoir ce qui vous a déplu en me lisant, et si je sais un peu qui je suis, sans trop savoir qui vous êtes, il me faut vite connaître votre perception, et savoir jusqu'où vous êtes prête à me détester. Parce que vous ne pouvez pas beaucoup, si vous êtes une Québécoise type, ne pas me détester un peu vous aussi. En tout cas, je viendrai comme un fou à toute heure vers ce refuge virtuel des montagnes, si réconforté d'y retrouver ma Marilem, qui ne sait peut-être plus comme avant, comment beaucoup me taquiner, et qui par la grâce d'une vie vertueuse, a désappris grâce à Dieu, une partie de cette inclination que Roucoul lui avait instillé par étourderie, qui retarde tant de se rendre compte, que si la seule place de ma Marilem est dans mes bras ses yeux, que si elle est trop mon dos ses griffes, et que si elle est trop ma bouche ses cuisses, la Marilem elle, élargie de toutes ses humeurs passagères, garde fièrement toutes les prérogatives du félin qu'elle est, et ne se laisse pas assujettir par l'ontologie des autres règnes. Je vous en prie, redites-le moi d'urgence, redites-le encore et encore, pendant l'éternité ce serait mieux, que l'idée ne vous est pas venue de clore hâtivement notre conte, quand vous ne m'avez pas appelé à la fin de notre soirée Redpath, ni le

lendemain sur votre voyage de retour. Je n'implore rien, je ne veux surtout pas de commisération pour ce qui m'attache à vous. Attachement, il n'y a pas le moindre doute, mais il est pur de toute servilité, de complaisance, de faiblesse ou d'opportunisme. La vie est beaucoup trop courte pour revivre en différé l'empreinte dans le passé de mon désir étiolé. Mais rien ici, ne me pousse à tenter de vous persuader de quoi que ce soit. Si l'astre des nuits me fascine, je ne me pends pas à ses basques trop longtemps s'il préfère me soustraire de ses influences. L'âpre rugosité d'une affection non partagée, j'ai appris dans ma chair même, qu'elle peut tendre la main à une joie sans partage, mais cette joie précaire aura prix faramineux. Vous pourriez le faire ruisseler ce si grand assouvissement de vous connaître, à partir de notre ivresse de vivre. Et à partir du bonheur, maintenant établit à demeure sur mon oreiller qui, s'il porte désormais votre nom, pourrait quand même, s'il en était intimé, survivre à l'assaut d'un désespoir. » Roucoul

L'anneau inemployé

Un jour prochain peut-être, une Marilem pourrait s'expatrier de l'âpre crudité des matinées mauriciennes, bien des brumes en seront témoins, et se presseront autour d'elle, comme les amants des cirques éthyliques. Il se pourrait que vous soyez l'un de ceux-là que je pourrais choisir. Nous ferons ce jour-là, une désinvolture de tous les univers, et nous donnerons congé aux dernières repentances, si elles ne sont pas dissoutes complètement. Puis nous remonterons le ressort de l'informulé, et recomposerons bien des églogues. Nous sommes les seuls à méconnaître l'autre, tout en sachant tout. Nous sommes les deux seuls à braver le possible infini sans la moindre frayeur, parce que nous sommes davantage immunisés que l'abeille elle-même, parce que dans l'incandescence d'une nuit radieuse du printemps, nous avons su préserver l'un par l'autre, les flambes maîtresses

de nos caresses potentielles, l'arcane insoupçonné de toutes nos fièvres, et le si bel orgueil de nos ivresses futures. Tendre Roucoul, vous n'avez pas besoin d'être si excessif dans votre volonté de changer toute votre composition. La brise ne cherche pas à se faire tornade. Les tendresses ne se font pas assaut, même pas en vue des désirs. Votre Marilem n'est pas à l'affût d'un jeune premier qui offre à sa midinette, l'arc-en-ciel des archétypes médiatiques que sa rustre convention espère. Nous sommes plutôt les deux enfants d'un tumulte Jane Eyre, prêts à mourir dans les bras l'un de l'autre. Nous sommes riches d'un bonheur passé qui n'a pas éclos encore. Nous seuls connaissons ce qu'est l'humanité qui apporte baume et réconfort aux enfants du regret. C'est ma seule préoccupation, la même que j'ai dans mon enseignement, si impérieux, si exténuant, que d'ouvrir à tout moment pour chaque enfant, un horizon à la mesure de toutes les composantes de son talent. Parce qu'au sein même du désespoir, nous nous aimions assez pour croire à une embellie. Nous y avons tenu plus ou moins consciemment, mais nous y avons tenu plus qu'à la prunelle de nos yeux, et nous avons voulu faire tout ce qu'il a fallu pour le faire, pour préserver dans des fossiles bien vivants, toutes les glaires de nos semences, que nous saurions bien un jour retrouver dans nos grottes du versant sud, ces semences qui sauraient bien rejaillir, comme les cônes des pins majestueux après l'incendie de toute la forêt. Et surtout parce que l'anneau inemployé, comme celui de la fée Viviane que vous aviez prévu pour moi à la fontaine des fées, serait bien conservé pour toujours, dans le silex de nos désillusions passagères, vigiles de notre flamme permanente.

Elle est prodigieuse cette caresse

« Il était une fois sur la côte Myrand, comme à la fontaine des fées, une Marilem, voilà la synthèse de mes ambitions, c'est le titre d'une improvisation universelle, inépuisable d'inspirations,

genèse du monde. Et j'en fus terrassé. Une Marilem dans sa vie, c'est beaucoup trop pour l'empennage d'une seule destinée, c'est le passé en crue, c'est le présent qui s'amoncelle, c'est l'harmonie des sphères, c'est l'univers en expansion, c'est l'angoisse du futur. Quand je vous ai rencontré, j'ai été happé par un devenir si désirable mais bien au-delà de mes forces. Quand je vous retrouve, je suis secoué à nouveau par la jugulaire d'un autre défi, devant votre regard. Il me faut m'agripper à la trame des jours nouveaux, et m'imposer des largeurs de vue étrangères à la légèreté de ma girouette ancienne. Tout ce que vous reconnaissez de moi, je le récuse et nous devons le faire se décanter. Tout ce qui a un jour infecté votre mémoire par le fait de mon étriqué, doit être aseptisé de ses virulences, doit être maintenu en quarantaine, et nous en disposerons pour toujours, pour ne pas risquer de nous l'inoculer à nouveau. Nous serons riches du passé si, et seulement si ces souvenirs deviennent histoire inoffensive, et si cet être déficient que j'ai une fois incarné, devient personnage des toutes premières innocences. Et puis l'amitié. Quel concept ! Quel labyrinthe ! Quel péril ! Cette mienne amitié que je n'offre plus à personne après l'avoir offert à tous. Une amitié au coût mirobolant, après l'avoir soldé à rabais. Je n'ai jamais cru pouvoir offrir à quiconque l'amitié que l'autre avait en tête, l'amitié complice de tant de démission de mon identité véritable, et couillonne souvent par sa complaisance obligée, et toujours servile par mésestime de l'autre. J'ai le goût d'une amitié sans poignée de main, sans mimétisme dans un modèle préétabli, sans tergiversations dans l'expression et le langage. Tout le reste m'est égal, donc je suis prêt derechef à m'en passer si elle ne me convient pas. Je ne vis que pour les deux enfants que nous sommes, à l'abri du regard réprobateur des parents et des familiaux, cultivant bellement notre école buissonnière bien loin des programmes sans effervescence. Et il y a ma Marilem, si extravagante par ce qu'elle me fait vivre, bien qu'elle puisse le concevoir rationnellement ou sous d'autres empennages, bien

davantage que moi, si personnelle dans l'Intime de ses sens, parce que si pure. Et parfois beaucoup trop délurée comme seule une Marilem de mes rêves peut l'être, devant mon projet insensé de lui faire entendre prétentieusement quelques notes de ma lyre. Elle est si prodigieuse cette caresse, de me rendre compte périodiquement tout au long des secondes qui meublent ma vie, que cette belle fille qui m'entend, c'est vraisemblablement vous-même selon toutes probabilités, même si ce n'est pas une certitude encore dans son esprit que c'est elle, la fille de mes banquets et désirs. Si elle est trop, c'est le meilleur indice, c'est sûrement elle. Si elle est trop pour le bébé que je suis, c'est probablement elle. Si elle est trop taquine avec sa petite main, si elle est trop j'aime sa bouche quand elle danse, si elle est trop sur ma joue j'entends son cœur, si je la regarde avec mes lèvres quand elle chante, si je l'entends avec mes yeux quand elle raconte, c'est probablement elle. Si dans une spontanéité casse-cou, dans un emportement passager de l'enfance, dans sa générosité de me faire plaisir, elle me dit en boutade qu'il existe une nuit si sublimement partielle, qu'il nous tarde d'acheminer vers le but ultime de nous deux, comme le fleuve Saint-Laurent jamais verrouillé sur l'Atlantique, c'est probablement la Marilem. Si dans toutes nos tendresses réunies, de toutes ses délicatesses, elle me souffle à l'oreille qu'elle pourrait si elle le décide, être pour une nuit entière, celle qui se met en route pour aller visiter Mère Grand, sans se douter qu'au centre de mes bras, comme dans la vallée des loups en meutes, dans le plus plaisant des réconforts, comme une Marilem venue sur terre juste pour me retrouver, sur de libres érotismes chevauchant bien des provinces, elle s'apprête à se livrer peut-être, mais jamais conquise que par la sienne bravoure, dans l'empire de son propre royaume c'est sûrement elle, et je peux enfin risquer de l'appeler « ma grande », puisque c'est son nom. Bientôt, une nuit de pleines lunes verra le jour, et se lèvera très lentement sur vos petites lèvres qui m'annonceront comme le pic flamboyant sur les premiers troncs que fait

tambouriner le printemps, qu'elle passera la nuit dans mon lit, et qu'elle me touchera la joue de sa petite main, si j'y suis présent. Je n'ai pas grande intention dans ce lit des merveilles de me faire remplacer, puisque j'y jouerai plein jeu toute ma destinée. Une Marilem dans mon lit, je ne m'en fais guère de souci, comme l'air pur et humide qui visite mes alvéoles. Ça doit ressembler beaucoup à une Marilem si gravide de son détachement dans toute son expression amoureuse, quand mes yeux dans ses yeux indolents, peuvent parfois recueillir toute l'abondance des bonheurs, dans la certitude de ses bras bien chauds, autant qu'avec l'aube de ses hanches, quand elle m'apprend la repaisance même de la future épousée, avec tous les ineffables de nos joues empourprées, au sein de tant de fontaines intimes, que nous avons réunies et construites ensemble, et qui n'attendent plus que je construise leur nid, près des heures qui s'égarent dans la volupté, pour y accueillir notre enfant. Cette nuit-là, je le sais d'avance, ce sera à coup sûr une nuit trop Marilem. Et quelle audacieuse elle est de venir par temps clair, à l'épicentre de mon Halloween. Venez Marilem une deuxième fois dans ma vie, pour polliniser nos rives nouvelles, et réensemencer la poésie de notre approche amoureuse. Nous ne savons pas bien comment à notre vue, réagirons les forces cosmiques, mais les deux lutins que nous sommes ont commencé déjà à inviter dans leur caravansérail bien des chapitres d'une action soutenue, autant que les fulgurances des assouvissements. C'est ainsi que je me rends compte peu à peu, que cette fille depuis toujours insaisissable dans ma pupille, autant que dans mon entendement, c'est la Marilem des jours heureux, et qu'elle croit autant que moi, que nous nous sommes bel et bien rencontrés dans le passé, que nous y avons tourné un court film où l'on y voit parfois deux silhouettes qui nous ressemblent. Si le film existe dans nos mémoires, ses deux personnages bien réels se confondent maintenant avec la galerie de bien d'autres personnages apparus par la suite, établis à demeure dorénavant dans notre fantaisie. Il est possible que nous

soyons nombreux en Marilem et en Roucoul, mais nous serons les seuls enfants d'hier et d'aujourd'hui, à connaître notre histoire. Un secret connu par deux personnes, c'est doublement un secret, et quand ces deux personnes sont deux personnes comme nous, ce secret devient un secret d'une grande fécondité. Voilà le but de nos futures nuits furibondes. Notre enfant d'hier n'a pas vu le jour, mais notre secret a pris sa place dans nos cœurs, nous l'entourons et le berçons lui aussi, de tout notre amour. Notre secret, il est tant et tant, il est luxuriance enluminée surtout. Ma tendre chérie, puisque vous êtes mienne, et que vous l'êtes de pied en cap, de gouffre en Everest, venez avec moi dans notre simplicité exponentielle. Nul besoin de tout dire, de tant ressentir. Accueillons-nous parfois dans le minime et dans les secondes qu'on aime faire s'attarder. Toutes nos phrases sont effaçables, tous nos gestes sont pardonnables et votre petite robe… elle est jetable sur la tête du lit, si d'aventure nous l'envisageons. N'accrochons aucun de nos réconforts au chariot du normatif. C'est la première de nos promesses, et nous la tenons sans mal, comme cette autre promesse de consentir à bien d'autres audaces dans le feuillage de notre ouïe. Votre voix s'est établie depuis peu à demeure dans mon entendement, je sais que votre ramage prédomine dorénavant, quand il surgit la frontière de mon sommeil, ou quand vient le moment de franchir le portique de la concentration d'une pensée voisine. Votre voix encore je le sais, s'amoncelle dans cette guérite de l'affection, que j'ai construite avec mon cœur, le premier jour de notre renaissance contemporaine. N'accrochons pas non plus, aucun de nos réconforts au chariot des réflexes. La spontanéité est une grande dame trop prévisible souvent, et nous lui préférons toujours une alternance plus rapprochée de l'opiniâtre rébellion bien à l'écart des formules spontanées resquillées et défendues par le plus grand nombre, et que nous houspillons de notre dérision, qui permet les changements de cap, les dérives au fil de l'eau et les recommencements à tout bout de champ dans la brise

légère, autant des arabesques insensées, que des impromptus du geste. Puis au moment de la danse du matin, nous ne saurons même plus comment se fera le partage de nos chevelures unifiées. Et comment vous retrouverai-je après l'amour, si la nuit se termine à l'aurore ? Ensuite, qui permettra que le jour se renouvelle, si vous lui taisez votre secret ? Bien des félins refusent toute nourriture lors d'une absence qui se prolonge, et comme eux, nous aurons les plus fines réussites du langage par les amoncellements de nos ardeurs désentravées. La Marilem, c'est la confluence en delta, c'est la marée bruyante et dangereuse apportée par le large, mais dans les marais fertiles, elle devient la féconde rumeur des silences des débuts de soirée. Un jour rempli d'une antique destinée, j'ai cru entendre la source en amont de mes tumultes, puis j'ai cru en ses présages, guidé par les forces cosmogoniques, c'était ma chère chérie des jours anciens à jamais retrouvée, et si ce matin-là en ma présence, elle est encore trop la Marilem, je veux sur la crête de la même destinée, qu'elle m'anime et qu'elle me protège encore de son aile. » Roucoul

C'était votre main dans la mienne

Il m'est si doux de vous écrire. Je sais que vous aimez tant mes petites mains. Je me rappelle comment vous les aviez longuement tenues dans les vôtres à la salle Redpath au vu et su de tous, même si personne n'a admis les avoir remarquées. Quelle tendresse ! En terminant la lecture d'un livre aujourd'hui, j'ai pleuré, parce qu'on y décrivait la tendresse entre des amoureux qui se cajolent, c'était votre main dans la mienne. De ma vie je n'ai ressenti autant d'émotion. Des moments de bonheur inoubliable. Pourquoi étiez-vous déprimé l'autre jour ? Je peux tellement vous comprendre et de ressentir ce que vous ressentez. C'est comme si nous vivions ensemble une même détresse ou peut-être sommes-nous subjugués par quelque chose de plus grand que nous. C'est peut-être ce « principe unifiant le divers de

l'expérience par une intervention extérieure » nommé transcendance. Une grande sensibilité nous enveloppe et nous étreint à la fois de sa peine et de sa joie.

Mon entité peu propice à faire votre unanimité

« Je suis si content que vous me parliez de littérature, elle permet l'audace, tamise nos anxiétés, tout en élargissant toutes ces vanités turgescentes et méconnues, qui ne cherchent qu'une rive pour accoster, en plus de régénérer en chacun de nous bien des consolations en jetant des ponts nouveaux sur le fleuve de l'amour. Vous connaissez tout cela tellement mieux que moi, parce que la poésie, vous l'avez déposé toute neuve dans mon cœur, le soir de notre première rencontre, et encore plus maintenant, parce que maintenant, en fine liaison avec le Loretteville de mon souvenir, j'ai appris à tenir votre petite main dans la sérénité, parce que ça aussi, vous me l'avez appris. La soirée se déleste des anciennes confréries du verbe, et convole dans bien des étonnements du regard. Nous ne cherchons plus à nous reconnaître dans le passé, nous nous imaginons tels que nous pourrions être dans le futur, nous brouillons les canevas de l'ennui dans l'empennage même des volontés de tout construire, les voyelles sont consonnes par repositionnement des genres, et le rire ignore beaucoup de ses propres ivresses à l'instant même, parce qu'il essaime déjà sur l'autre versant de sa gamme. Puis gravissant tous les deux une colline qu'on aime, ouverte sur la liberté, il arrive à l'improviste que nos deux regards prennent le même rythme pour toute la vocalise d'une bouvette, et nous aimons partir à la recherche de nouveaux ineffables dans la rumeur d'une fantaisie ancienne, et les emmagasinons chacune dans le seing du magasin de notre enfance. Le regard d'une Marilem est toujours renforcé par sa petite bouche tout près, et il nous arrive fréquemment, au centre de cette opérette, de vouloir bouder pour toujours notre si facile bonhomie, pour

plutôt laisser s'amonceler à dessein toute notre timidité adolescente et son andante du cœur, et oser notre regard dans celui de l'autre, parce qu'il n'a jamais reçu son assentiment, comme si c'était une cime périlleuse. Une Marilem, tenue au fait de son charme par la menace constante des fauves embusqués dans les taillis, et fière de toutes ses prérogatives qui les camouflent mal, a appris de son papa quand elle était très jeune, à bien se protéger par cet ascendant sur l'évènement, qui la fait saisir par notre regard à ses trousses, dans un exquis préalable, ne sachant dire trop à l'avance, desquelles dimensions de son être seront faites son infléchissement dans la grâce, et quelle sanction désirable, elle ajoutera prestement à l'aménité de son visage. Il faudrait qu'un jour je me rétablisse. Mais aujourd'hui, je dois vous prévenir de mon entité, la sachant depuis toujours contraire et peu propice à faire votre unanimité, la sachant si peu encline à se laisser infléchir par vous, vers une identité qui ne me convient pas. Vous me voyez donc en constance me faire précéder d'une meute d'augures annonçant mon échec en votre présence. Il serait si bon d'adhérer au consensus social et à son acculturation. Il me serait si assouvissant de m'accrocher d'un coup au treillis de la langue québécoise, et de ne jamais remarquer personne sourciller sur l'oiseau indéfinissable que je suis, dont personne ne connaît ni l'étrangeté ni la menace. Pour tout vous dire, moi qui aime votre langage, je n'aime pas vous voir préférer au mien, la bouillie infecte que tous supportent, autant dans leur bouche que dans leur oreille, plutôt que de moindrement consentir à l'ineffable, vécu comme préciosité dans l'Intime de vos sens féminins, de quoi on se défend de toutes nos forces, plutôt que de s'ancrer pour de bon dans le fin rivage inconnu de notre langue, son infinie douceur comme son insolence, comme le permet chacune des langues de la planète, par l'amplitude des respirations, et du support qu'elles donnent un temps à la pensée, pour rebondir dans l'inédit et dans l'encore inexploré, quand elle cajole d'autres dimensions se distançant des immanences. Ma

Marilem est devant moi, je dois m'adresser à elle d'urgence, parce que j'ai tant à lui confier, à cajoler dans son souvenir et dans le mien, à cause de ce défi de trouver les mots justes pour son oreille. Le professeur que vous êtes, n'a qu'un seul élan, qu'un seul réflexe, celui de préparer dans sa chair et sa mémoire, un canevas de l'expression, prêt à être livré à un auditoire. Pensez-vous que nous pourrions en faire le programme de notre prochaine rencontre, cette aventure de l'âme, qui s'exprime dans toutes ses composantes et qui « épuise les champs du possible » de Pindare. Il me tarde d'ouvrir devant vous, toutes les vannes de mes mots, images et impros et déstabilisations de ma contenance, dans un joyeux carrefour de la parole et du geste. Bien des promontoires de la conversation me donnent le goût irréfrénable de leur donner tremplin et perspectives. Vous êtes la cible de ma pensée, comme l'attente tournée vers les heures. Je voudrais tant être applaudi par ses petites mains ou chahuté par ses petites lèvres. Je voudrais tant être récompensé par sa bienveillance, et fustigé par sa juste appréciation. La Marilem, c'est mon maître dans l'histoire, et c'est ma muse si elle y consent. Moi de mon côté, je ne m'objecte pas à l'adorer pour l'éternité, ou à être détesté par elle pendant une fraction de seconde tout au plus. Car il y a des limites pour le cerveau à consentir à l'insupportable. Nous pouvons convenir ma tendre chérie, que le printemps gravide de vos promiscuités, qui a été vécu à mon point d'observation, comme une palingénésie nécessaire, soit en même temps la plus belle des richesses, et une source splendide et euphorisante. Nous sommes donc devant une évidence : Cette réunion des deux êtres que nous sommes n'a rien de coutumier, et si elle a pu se concrétiser contre vents et marées, il doit bien y avoir une cause magnifique. J'aime autant faire la découverte surprise, soit d'une Marilem inaperçue dans ma perception, que d'une toute nouvelle, mais toutes ces composantes de votre personne viennent fracasser des doutes et confirmer des évidences du cœur, comme des immenses présents de l'univers,

et j'en suis le seul dépositaire incrédule devant l'inouï. Vous êtes étonnée de mon assertion péremptoire ? J'insiste, je suis le seul être sur terre, qui pourra, plus que n'importe lequel autre masculin qui vous a aimé ou qui vous aime, ou qui vous aimera, à faire des agapes princières de toutes ces Marilem du passé quelque peu oubliées par paresse, négligées par manque d'acuité du jugement, ou celles qui n'ont pas été pressenties et chéries assez par manque d'imagination. Peu m'importe ce que vous êtes devenue depuis, peu m'importe avec qui, peu m'importe si vous avez beaucoup aimé ces hommes de votre vie, ou si vous les aimez encore. Il n'y a qu'un seul astre au firmament, et c'est votre aura qui scintille encore de ses pleins feux, autant que l'aube rejette l'obscurité. Les ciels de Québec nous ont aperçus tels que nous avons été, et ils ont fait de nous en grande partie ce que nous sommes aujourd'hui. Quand votre regard est perçu comme indifférence insupportable, quand votre silence contemplatif est perçu comme rembrunissement, c'est à cause de ces ciels de Québec. Quand vous mettez au compte de votre famille et de vos engagements ou de nos courbatures dans l'effort, la tiédeur de nos échanges, le manque d'empressement dans la conversation, moi, bien avant l'oiseau mis au parfum des nuages qui s'agglomèrent, moi j'y perçois l'orage certain. Par le fait des ciels de Québec, je vis en constance dans le pressentiment, dans l'intuition ou dans la hantise d'une influence néfaste. Et la promesse des félicités célestes, pas plus que vos tendres baisers, ne suffisent à combler mon désir de m'approcher de vous. Aujourd'hui marque un tournant dans notre si tendre sororité, parce que je perçois davantage toutes les belles certitudes où vous migrez. Je peux concevoir plus clairement la plus valeureuse magnitude que vous étendez sur les êtres et les évènements. Vous avez une si grande capacité d'amour pour l'être humain, en même temps qu'un empressement jamais démenti pour alléger le courroux de l'univers. Votre principal souci depuis que nous avons ensemble concrétisé notre rapprochement, a été de

désamorcer votre immense regret de m'avoir contrarié au-delà du supportable, puis ensuite de canaliser vers des vannes d'évacuation des crues, mon appétit irrépressible. Votre ascendant Gémeaux fait de vous une négociatrice, championne de la neutralité. Je ballotte au gré des caprices de mon humeur et de ma digestion, dans l'optimisme des nouveaux arrivants en terre d'Amérique. Je suis comme eux, bien avant de découvrir la ville de Québec et son Cap Diamant, consentant tout l'inconfort de la traversée de l'Atlantique, comme s'ils pouvaient croire en leur bonne fortune, glissant assis au ras de l'eau et des vagues prophylactiques, sur leur si frêle embarcation des siècles sans clémence, consentant un dernier instant sur cette terre, quand leurs enfants en gestation qui comptent sur eux, ou ceux déjà nés qui n'ont pas appris encore l'affection, laissent se profiler très haut dans leur pupille atteinte d'un scorbut incurable, pour que ces enfants impétueux, puissent y reconnaître les pics enneigés du parc des Grands Jardins de Charlevoix. J'ai le cœur qui suffoque ma chérie, je vous appelle encore ainsi voyez-vous jusqu'à nouvel ordre, compte tenu de votre appel de cet après-midi. Quel est ce nouveau réflexe dans vos conversations téléphoniques de tout terminer en queue de poisson, comme si le feu était dans les rideaux. Est-ce ma voix, mon langage, ou ma langue française qui vous bariole de couleurs que vous dénigrez ? Vous avez le droit. Je suis immunisé maintenant contre ce type de rejet, qu'il m'arrive de cultiver, pour cause de vanité langagière. Mais venant de vous, j'admets avec une bien gravide tristesse, que ça me fait mourir quelque part dans l'amour, que je croyais avoir pour votre personne. Je suis immensément désolé pour vous avoir fait de la peine, avec cette écriture entourant notre soirée de concert à la salle Redpath. Cette soirée-là, fut une tristesse parfois dans sa flamboyance en tout point d'analyse, mais ce ne sont que les circonstances. Vous n'êtes pas en cause ma chérie. Une si petite tristesse, en comparaison de la joie de vous rencontrer, et de la volupté de causer avec vous. Vous me direz

si je vous saisis bien, parce qu'il faut mieux se connaître, parce que cette converse téléphonique de cet après-midi, qui aurait pu nous ravir de bonheur, elle a manqué son seul but, qui est de vous rendre heureuse. Il y a tant à célébrer en vous. Mais je ne suis pas certain que vous vouliez l'entendre de ma bouche. C'est ça qui me préoccupe, parce que vous ne m'aimez pas, et c'est votre droit le plus absolu de ne pas m'aimer, mais aussi et ça je le déplore, parce que vous ne vous intéressez pas à moi. Vous êtes donc bien loin d'être fière et contente de moi. Moi je n'ai aucune espèce d'idée de ce que vous pensez de moi, vous vous rendez compte. Un Roucoul suscite très peu votre curiosité. Autre que pour la distraction. Je ne veux pas vous faire de peine. Je suis certain que vous n'avez pas de peine à cause de ces superficialités, mais pour moi c'est important parce que comme vous parfois pour des raisons qui vous regardent, j'ai le cœur gros, parce que les gars aussi ont le droit d'avoir le cœur gros. Parce que j'ai la même sensibilité que vous et ça, il ne faut pas le déplorer. Je me fous des valeurs masculines à la con. Les valeurs très masculines de mon papa sont féminines. Et ça n'a rien à voir avec l'homme rose débile. Il y a tant de choses que nous n'avons pas encore abordées, qui nous rendraient tellement plus heureux et en complicité. Il y a tant de belles impros à laisser s'amonceler sur nos deux entités. Mais vous me faites crier à l'aide dans la montagne, parce que vous êtes insaisissable. Vous m'avez dit aujourd'hui : Le meilleur est à venir. Je vous demande avec respect : Quel meilleur, et quand ? Mon avenir à moi ne sait pas attendre, et je ne crois pas que le vôtre s'il est le même que le mien, souffrirait d'advenir plus hâtivement. L'être qui n'a jamais cherché personne que vous. » Roucoul

J'ai eu peur pour nous

En lisant votre message, moi aussi j'ai cru que nous étions à la dérive et j'ai eu peur pour nous. Toutes mes excuses pour cet

après-midi mais je n'avais pas une bonne écoute et la conversation s'est coupée. Cher Roucoul, Dieu du ciel ne me dites plus que je ne vous aime pas et que je ne m'intéresse pas à vous, ces phrases ne doivent plus exister sous votre plume. Je pense que je vous ai prouvé bien le contraire dans les limites du possible. Parce que ce n'est pas simple parfois. Maintenant je crois que nos messages nous ont apporté un peu de réconfort. Dormez en paix mon tendre ami parce que moi aussi j'essaierai.

Donner une deuxième fois notre accord aux dieux

« Vous me faites tant plaisir de m'accorder votre confiance. Je vous ai cru cet après-midi, perdue pour toujours, je ne m'attendais pas à votre message et encore une fois vous êtes beaucoup trop charmante pour mon petit érotisme. J'ai les larmes à cet instant même et ma gorge est gonflée comme celle d'un pigeon qui ne sait plus roucouler, mais je suis heureux comme le toqué que je suis de ne pas l'être toujours. Deux êtres restés les mêmes, dans un même Québec, se sont fait la cour dans les mêmes termes, sans que personne n'en soit prévenu. Nous l'avons décidé ainsi. Nous qui aimons les secrets gravides, nous avons décidé de celui-là également, sans bien mesurer sa teneur. Les enfants Marilem et Roucoul, donnent une deuxième fois leur accord aux dieux, pour s'approcher l'un de l'autre sur l'immense terrain des périls. Je demanderai à cette femme dans la même ivresse que demain, qu'elle me confie le plus vivipare de ses secrets qui m'habite de tout temps. Et s'il arrive dans le plus grisant de mes désirs, qu'elle soit trop la Marilem dans toutes les dimensions de l'être, et qu'elle le soit plus encore que jadis, une Marilem qui sait faire couler en fin d'une après-midi d'hiver, toute la douceur de l'été, je lui dirai dans le chant le plus doux de mes caresses intimes, qu'une Marilem comme elle, est prévue pour les plus intrépides bonheurs aux pays des délicatesses. Je lui dirai d'avance c'est certain, pour ne pas trop la surprendre, et elle ne

sera pas surprise, que j'ai compris ce qu'elle a compris, qu'une Marilem comme elle, une fois, ça ne sera pas trop, sur mon oreiller d'un bonheur méconnu, pour qu'un fauve qui me ressemble, n'importe lequel, mais le fauve de mon plus féroce désir, soit détaché, et mis en sa présence. » Roucoul

Cette mariée toujours s'appellera Marilem

Je ne suis pas distraite beaucoup par lui dans ces interstices entre un souper avec des amis, une projection d'un film de Jean Lemire sur l'Arctique et la nuit prochaine que je passerai avec mon mari. J'ai le réflexe antique de préparer mes phrases à l'avance, pour ne pas concourir à exacerber les douleurs anciennes. Je présume sa déprime d'entrée de jeu, parce que je sais qu'il exerce dans ses relations amicales, de bien vives intuitions. Je lui dis ma volonté de ne pas lui faire de peine. Il précise vivement que de peine il en a assez peu, mais que je le déçois de ne pas prendre la place qu'il me revient dans son palimpseste. Moi je tiens tant à le préserver de cursives douleurs, parce que je sais bien qu'ayant moi-même, cessé de croire en notre nuit hypothétique de tous les rapprochements ou de toutes les réconciliations, il s'en rendra bien compte à la vitesse de l'éclair. L'élaboration qu'il a faite d'un agenda d'une journée complète, que nous pourrions écouler ensemble dans son lieu de résidence ne m'enchante guère. J'ai bien vu par son type de sexualité qu'il ne me convient aucunement. « Une petite robe et des escarpins, » ces déguisements fétiches pour sa fantaisie, ça n'a aucune pertinence à mes yeux. Je lui réitère mon étonnement qu'une personne comme lui ne soit pas entourée d'une femme valeureuse à la hauteur de ses talents et de ses goûts singuliers. Je lui dis d'être un ami clément pour les maladresses des dieux, ce qui l'a fort impatienté, et que dans cette attente, il pouvait compter sur la pleine force de mes mots, même si je ne tiens pas à élargir davantage l'écriture du conte que nous vivons. Je lui fais

part de ma confiance en lui, même s'il agit souvent en véritable casse-cou. Ce Roucoul est un bon observateur et rien ne lui échappe des signes miniatures ou des présages. Mais je l'entends déplorer l'étiolement de mes souvenirs. C'est la preuve d'après lui que mon ardeur n'était au rendez-vous que pour inhiber toutes mes sensations insoupçonnées, et toute l'intimité de mes sens féminins. Il se persuade que je n'étais pas disponible à l'évènement, ni ouverte à l'imprévu, soit parce que dans ma tête, ce cavalier de Roucoul n'en valait pas la peine, soit qu'il ne méritait pas que je prenne une photo de lui dans mon souvenir, ou que pire encore, ayant le souffle court, m'empêchait de vivre un évènement dans toute son amplitude bio énergétique, bien occupée à contrevenir une menace qui me viendrait d'un masculin assez peu fait, autant pour ma réserve, que pour mon déluré. J'ai bien appris depuis qu'il était assez inoffensif, ce qui me suggère de le taquiner en l'affublant du titre de l'archange Roucoul. Nous concluons l'appel sur une bonne note quand il me demande de lui dire comment s'appelle la jeune mariée qui embrasse son amoureux, sur cette photo de noces anonyme qu'il a promue au rang de fétiche dans son salon. Je lui dis de bon cœur : « Marilem. » Il adore l'émotion de ma réponse, et me répond qu'il s'en va à l'instant même authentifier de nos deux prénoms, la glace de cette photo de noces des deux inconnus, qui n'en demandent pas tant.

Image fausse de moi

« Je voudrais donc ce soir, recevoir le tendre message de ma Marilem, m'annonçant que nous nous aimons, que nous allons nous marier, et que dans 9 mois, nous tiendrons dans nos bras, une petite Marie-Hélène. Mais au centre de mon intuition, une impulsion du côté de l'honneur, le port de tête adéquat, me tenant bien droit, en toute sérénité, le cœur léger, je m'oblige moi-même, à nous infliger un supplément alimentaire, pour une

meilleure santé. Mais j'ai tant à vous dire, et vous ne vous y intéressez pas. J'ai tant à apprendre de vous, et vous ne vous racontez pas. Je vous écris donc d'urgence ce message, pour extirper une image fausse de moi, que je conteste de toutes mes forces, qui est en train de trouver confort dans votre pensée, parce que nous la nourrissons tous les deux de notre laconisme et de notre parcimonie. Je ne m'aventure plus à prononcer votre prénom, à moins d'y être autorisé par la bienséance, parce que la familiarité se gagne, et manifestement comme l'estime, je suis loin de l'avoir mérité. J'ai la voix rembougée d'émotions. Ne me demandez pas comment ça va, parce que je vous dirai que c'est une question que les amants ne se posent jamais. Je me fous de ce que vous pensez de ce mot ci-contre, qui seul pourrait nous concerner et réunir, mais moi, j'ai mille raisons de l'écrire. J'aime mes rêves surtout quand je suis anéanti comme maintenant, comme je le suis depuis quelques jours. Je n'aurais pas refusé une Marilem fétiche, à défaut d'avoir la grande, mais elle ne s'est pas présentée parce que Dieu m'en a préservé, sachant lui, que je connaissais la vraie et que je n'accepterais rien d'autre que l'authentique. Des enfants, ça ne m'aurait pas déplu, mais jamais je n'ai entendu une mère québécoise qui ne sache s'adresser à un enfant, autrement que dans un langage de supercherie. C'est pour ça que je vous ai aimé, parce que vous saviez comment vous exprimer par la fantaisie, la poésie et le théâtre. Vous ne m'avez pas surpris ce soir dans cette conversation téléphonique. J'ai été moi aussi comme vous, ce catalyseur qui fait se précipiter plus rapidement une réaction dormante. Je comprends votre décision. C'est la sagesse même. Toutes les femmes de l'univers feraient la même chose, et moi aussi si j'étais à votre place, mais je comprends en même temps, que vous n'aimez pas beaucoup vous distancer des stéréotypes. Pensez-vous une seconde que les deux enfants de notre récit sont des amis ? Le récit que nous vivons ensemble ma chérie, n'a rien à voir mais rien à voir avec l'amitié. Nous avons ici le plus bel exemple chez les amoureux de

Tchekhov, qui développent un langage en devenir qu'ils sont seuls à savoir déchiffrer. Et entre nous, nous pourrions inventer un nouveau mot comme chériesse. Nous sommes les deux chéris de notre chériesse. Nous étions les seuls de toute la ville de Québec, à s'intéresser au château de Frontenac qui s'élève en mouvement conjoint dans les bras de la lune, et faire un vœu. Aujourd'hui, nous sommes les seuls dans tout le Québec, à avoir mis en route ensemble dans le langage et l'être, une chériesse amoureuse. En connaissez-vous beaucoup des couples, qui l'ont réussi à l'encontre du rouleau compresseur des familles ? Si je vous ai bien compris, puisque des amoureux nous ne sommes pas par vos soins, puisque des amis, nous ne serons jamais, nous sommes donc grâce à Dieu, en chériesse. C'est très beau vous ne trouvez pas ? Ma chériesse pour vous, je ne la solde pas à rabais, parce qu'elle est l'enfant des deux chéris que nous sommes. J'espère n'être pas trop en retard pour rectifier une mauvaise impression dans votre tête, cette impression que j'ai pu vous faire ce soir au téléphone, que je serais encore l'émollient et l'émasculé qui accepte et se résigne, à son infect statut d'ami. Non merci, mille fois non. Je ne commencerai pas à me prostituer dans un langage pas fait pour moi. Dans un comportement pas fait pour moi. Entre Marilem et Roucoul, il ne peut y avoir la corruption qu'apporte toujours l'amitié. Pourquoi ? Parce qu'entre nous deux, il n'y a que le récit de nous deux, et il y a ma fièvre pour vous. Je veux que vous soyez contente de moi. J'ai mon honneur comme vous avez le vôtre. Le prix de mon honneur, c'est le prix de vous avoir perdu jadis. Et je vous fais une belle confidence, parce que je veux vous prouver que j'ai acquis une liberté, une belle liberté que je me suis donnée moi-même, qui est celle d'aimer quand je le voulais. Le mode d'emploi de la vie que les autres nous mettent entre les mains, c'est toujours pour les servir, eux avant tout. Ni l'un ni l'autre de nous aujourd'hui, n'acceptera de jouer à un jeu, dont les règles ne sont pas faites pour lui. Et je le sais depuis toujours, que ma Marilem, qui est tout pour moi,

ne pourra pas s'inscrire beaucoup en deçà de la chérie qu'elle est pour moi, et qu'ensemble nous vivrons en chériesse, que vous soyez dissimulée ou pas en arrière de votre époux, que vous soyez ou pas, sous le joug de votre amant ou de vos amants passés, présents ou futurs, avec ou sans le souvenir douteux de notre printemps éconduit. Eux, s'ils ont tous les recours contre vous, ils n'ont pas dans notre récit la moindre prérogative. Et cela, c'est déjà une merveille dans ma vie, d'avoir pu vous retrouver et que vous acceptiez de me revoir, rien ne nous empêchera de nous marier et d'avoir une si belle petite Marie-Hélène, qui sera à son tour dans mes bras, beaucoup trop Marilem comme sa maman, et que j'embrasserai comme un fou, et que je bercerai sous les yeux de sa belle maman souriante, qui ne m'a jamais beaucoup souri, et que je n'ai jamais beaucoup bercée, elle non plus. J'avais déjà pour toujours, la sensation insoupçonnée de ma Marilem dans mes bras, quand je vous ai emporté dans mon lit, maintenant j'aurai aussi tout le sensoriel de votre élocution, quand pour moi seul, vous avez prononcé le nom si doux de votre Marilem à moi pour toujours. Cette phrase que je viens d'écrire à cet instant même, sans qu'elle nous engage ni l'un ni l'autre, pourtant je viens de m'apercevoir que le rythme de mes doigts sur le clavier avait ralenti beaucoup pour mieux goûter la vie en moi et son insaisissable kermesse, et je ressens mon cœur maintenant qu'elle est écrite cette phrase, qui bat différemment, plus vite ou plus lent ? Je ne le sais pas, mais il bat différemment ma chérie. Riez de moi tant que vous voulez, j'aime cette si dense légèreté que nous avons souvent peut-être toujours. Marilem, je suis gravement atteint, et je ne suis pas certain de pouvoir continuer l'écriture de notre conte que nous vivons, et je crois que c'était votre volonté de mettre un terme à notre frondaison, qu'elle fût consciente cette volonté ou pas. Je voudrais bien vous parler tout bonnement et chaleureusement parce que d'abord vous le méritez tellement, et ensuite parce que vous êtes une personne d'envergure. Mais si je ne réagissais pas

vivement à ces humiliations miennes, vous pourriez dire avec raison, que je suis un semi-débile. Et surtout que mon honneur aime être piétiné comme un émasculé. Si des personnes de mon entourage, me faisaient revivre ce que nous avons vécu à notre soirée Redpath, je réagirais aussi vivement et plus viscéralement encore, et avec autant d'émotion. Chère Marilem, je comptais sur vous. Je vous demandais de me dire ce que je devais changer en moi pour éviter de vous déplaire, vous me répondiez : « Mais rien, voyons. » Je vois bien aujourd'hui, que j'ai manqué une belle occasion de me métamorphoser, puisque je sais aujourd'hui qu'il y a condescendance. J'aurai compté sur vous en vain encore une fois, pour devenir l'homme auquel j'aspire. J'avais pensé à vous pour donner le feu vert à mon langage authentique, tout ce que vous m'avez refusé déjà. Vous auriez pu avec votre grâce, faire jaillir ma voix, dans toute la confiance de ma vanité devant la femme que vous êtes, vous auriez pu m'empêcher de complètement démériter encore devant votre regard, et de me permettre de gravir un échelon dans l'échelle d'évolution. J'avais espéré qu'à deux, nous pourrions dans les aléas et imprévus de nos conversations, nous prémunir contre les forces malignes. Maintenant que je n'ai plus rien à perdre, puisqu'encore une fois j'ai tout perdu, je serai donc à partir d'aujourd'hui, ce personnage que je tarde tant à vous faire part, mon personnage réel, celui que vous n'avez pas pressenti, que vous n'avez donc pas pu regarder de haut, assujettir, neutraliser ou vassaliser. Et nos phrases lumineuses si elles voient le jour, sont maquillées derechef, dans une sorte de langage pas fait pour elles. Il me tarde de vous demander pardon pour mes deux lettres de jadis. Je le fais donc immédiatement. Je vous prie de me pardonner pour ces deux lettres malheureuses. Et pour mon homme parcellarisé. Et en même temps pardonnez aussi la présente lettre, qui n'est encore que le résidu de mon désespoir. Je me demande si vous pourriez m'aimer une once de plus que naguère. Moi, je le pourrais, parce que je sais que l'amour ce n'est pas donné au premier quidam, je

sais qu'il y a une grande part de volontaire, donc une grande part de vertu qui vous ressemble. J'étais prêt à vous aimer dans la poésie, dans la fantaisie et dans le chant. Mais vous avez été avec moi encore, celle si généreuse qui enflamme, pour aller ensuite vous réfugier dans la rodomontade de votre mari. Comment faites-vous pour persister à me représenter dans votre fantasmagorie, comme un robot de l'amitié. Comment faites-vous pour accepter de séquestrer dans l'erreur votre perception intime. Suis-je à des années-lumière de la représentation que vous vous faites de l'idéal de votre papa ? Vous ne cessez pourtant de me dire que je suis tendre. Je vous réponds que je ne suis pas tendre, mais vivant devant l'imprévu qui s'attarde. D'abord, je ne suis pas certain que vous vous en réjouissiez de ma tendresse, parce que la tendresse dans votre conception de l'homme, n'est pas forcément un atout. Ensuite ma voix. Voilà on y est. Ma voix telle qu'elle est. Vous l'avez naguère contristé en cage, avec votre index. Ma chérie, ma tendre chérie, si je vous ne disais pas ces choses, je serais d'abord hypocrite, mais surtout, je serais le plus inconsistant des hommes d'accepter l'inacceptable, venant de la personne qui m'est la plus chère au monde. Vous ne vous rendez pas bien compte. Ni de ce que vous représentez à mes yeux, ni de ce que vous m'obligez d'accepter. Quant à notre « amitié » si réductrice, si inapte à représenter tout ce que je ressens pour vous, si en deçà de notre chériesse, elle n'est que la suie des aurores boréales incendiées, et la poussière de mon d'exil. Puis je ferai une mise en garde au tandem Marilem-Roucoul, s'il a déjà existé : il ne faut pas tout briser, en oubliant que nous sommes sur la margelle d'une source vive. Il ne faut pas tout dilapider par défi ou bien sur un coup de tête ou par une réaction intempestive à une blessure d'amour-propre. Nous avons en nous une source pure, et nous ne devons pas la spolier. L'avenir de l'humanité en dépend. Je ne sais pas avec combien d'hommes, vous avez été une amoureuse, ça ne me regarde pas. Mais cette grande Marilem, je sais que vous l'avez été qu'avec moi. C'est ce que votre

magnanimité vous a fait me confier un jour. Vous voyez comment je suis prétentieux et reconnaissant à vous et au pouvoir divin. Ma tendre chérie, s'il arrivait que des passages de la présente adresse vous offusquent ou contrarie, j'accepterai de vous, la juste sanction, et je ferai tout pour consoler la peine, ou l'indignation que je fais s'agglomérer à nouveau. Et dites-vous que je suis bien inoffensif. Et mettez le reste de mes emportements passagers, sur le compte de mon hyperémotivité, de mon manque de discernement au royaume de mes affections, et surtout sur le compte d'une anxiété et d'une crainte millénaire, de paraître dans des oripeaux qui me sont contraires sous les yeux magnifiques de ma Marilem » Roucoul

J'aurais aimé vous donner tant de mon affection

Vous avez raison sur toute la ligne. Je ne mérite pas toute votre grandeur d'âme. J'ai été si opaque et vous si transparent. Je me sens si diminuée, de ne pas avoir compris ce récit que nous vivons ensemble. Dans les jours qui ont suivi notre rencontre, j'ai mesuré à quel point j'avais besoin de vous écouter en votre présence et moi de mon côté de pleurer. Je ne désire qu'une seule chose maintenant, c'est de vous rendre heureux. Je ne veux plus au grand jamais vous faire de peine. Que puis-je faire pour vous rendre ce bonheur si légitime ? Quand j'ai lu votre dernier message, je me sens très mal en ce moment… je me suis dit que je suis en train de vous perdre. Je ne veux pas vous perdre ! Vous devez être bien déçu de moi et avec raison. J'ai tout gâché n'est-ce pas ? Je voudrais tant que tout aille bien pour nous, entre nous… le souhaitez-vous ? Vous êtes l'authentique et moi la maladroite. Excusez-moi cher Roucoul mais quand j'étais dans vos bras, j'ai ressenti un tel bonheur. J'aurais aimé vous donner tant et tant de mon affection ce soir-là. J'ai regretté avoir été à ce concert de la salle Redpath. Parce que je me suis rendu compte que j'avais manqué l'essentiel… Et cet essentiel, c'était vous cher

Roucoul. J'espère que vous me croyez, parce que moi je crois en vous !

Je vous aime redoutable et intempestive

« Vous exagérez beaucoup, comme moi j'ai exagéré encore plus que vous. Vous êtes tant vertueuse de me donner raison du commencement à la fin. Vous prenez tous les torts et ne m'en attribuez aucun. Vous êtes si charmante encore, parce que vous savez que nous deux, il nous conviendrait aucunement de raisonner tout cela, et en plus, vous vous dites avec raison qu'il vaut mieux avec un convalescent comme moi, ne pas gratter le bobo. Pour cela et pour tant d'autres grandeurs d'âme, je vous embrasse si tendrement que le grand garçon en pleure à nouveau. Étant bien au fait et vous aussi, que lorsque vous prenez tous les torts et m'en attribuez aucun, je vous trouve très charmante, mais vous savez bien que jamais je ne pourrais partager même provisoirement avec vous, cette conception si univoque et si unilatérale fût-elle si généreuse. Ma vindicte si elle ne s'attache qu'à de grandes émotions, elle n'a pas pour autant la légitimité de vous faire offense. Ce soir, je veux que vous soyez sereine, que vous soyez heureuse, et que vous soyez un peu contente de moi malgré mes assauts, et que surtout vous croyiez en moi, parce que moi aussi je crois en vous, comme je crois en Dieu, parce que vous êtes comme lui, ma seule référence. Demain vous pourrez me lire parce que je veux prendre le temps de mieux vous écrire, pour soigner quelques-unes de mes malversations de la pensée et des sens, pour vous combler des bienfaits de la vie, et je vous montrerai si vous le voulez, que nous sommes tous les deux, très valeureux et que vous en plus, vous avez toutes les qualités que moi, je n'aurai pas jamais réussi à concevoir. Je veux que vous soyez bien en repaisance pour bien dormir, parce que je sais que vous vous levez très tôt le matin pour aller faire grand plaisir à ces petits êtres qui sûrement, ne peuvent pas savoir dans

leur angélisme empire, qu'ils vivent tant avec l'ange Marilem. J'ai été des plus sévères avec vous. Vous voyez comment je suis. Et vous-même, l'avez été encore plus avec vous-même. Si j'ai réagi si fortement, ce n'était pas à cause de vous, mais à cause de ma susceptibilité exagérée pour toutes les questions de reconnaissance de mes singularités. Les puînés sont comme moi, ils déplorent tous n'être pas reconnus par leurs devanciers. En plus de revendiquer en constance toute la chériesse de l'univers, et en plus avec leurs pleurs, de vouloir constamment attirer l'attention et susciter la mauvaise conscience. Vous avez assez pleuré. Votre cœur trop grand. Rien ne m'importe plus que de vous voir souriante, et je veux vous réconforter dans l'immédiat de ce message, qu'une Marilem comme vous, il faut la prendre dans nos bras toute la journée, et la bercer en lui racontant la vie des princesses comme vous. Comme vous me l'avez demandé, je vous implorerai à mon tour de ne plus mettre certains mots sous votre plume. Certains mots ne vous concernent pas. D'autres s'en chargeront bien des « incarner », et des « corrompre ». Oubliez ces mots je vous prie, et regagnez les seuls mots, qui ont droit de cité dans votre royaume. Est-ce que moi je comprends toute ma Marilem ? Vous ne pouvez plus me perdre, parce que je vous ai retrouvé pour toujours. Il y a qu'une seule chose que nous n'avons pas réussie, nous n'avons pas réussi à être à la hauteur de nos rêves. On trouvait insupportable que deux êtres faits l'un pour l'autre, comme nous deux à vingt ans, ne puissent pas s'entendre à merveille. C'est moi qui ai été maladroit toujours. Je suis déçu de moi bien avant d'être un peu déçu des autres. En votre présence, toute l'acuité de mes perceptions s'égare, et je ne fais rien pour retrouver ma polarité, sauf celle que j'obtiens de mes sens masculins, qu'ils s'appellent ainsi ou non, quand je goûte à ma Marilem tout entière dans mes bras immuables. » Roucoul

Comment faites-vous pour m'atteindre ainsi ?

Après une nuit tourmentée, je me suis levée épuisée, mais je me suis dit qu'il fallait bien que je me lève, pour aller faire le bonheur de mes petits en classe. Ces êtres de soleil, c'est ma survie en de pareils moments… moments de frayeur et de stupéfaction, et surtout mon désir de trouver des solutions dans la tourmente. À mon retour du travail j'ai pris le temps de vous lire et surtout de savourer ces mots de réconfort. Mais combien je vous aime lorsque je ressens votre empathie, votre lumineuse compréhension. Vos phrases m'ont désentravé le cœur… C'est un baume qui apaise ma brûlure. Je continue de penser que je suis toujours indigne de cet être immense et intense que vous êtes. J'ai beaucoup d'efforts à faire pour vous mériter. Je me sens tellement petite et pédagogue par-dessus le marché. Voyez-vous je suis régi bien plus que vous, par ma profession et par les lois et coutumes de la vie en société, cela commence par les règles de la classe. Je ne m'en rends même pas compte… c'est inconscient. C'est ça qui a tout gâché lors de notre concert à Mcgill. Je me sentais beaucoup plus moi-même à votre demeure. Mais quand on est en présence d'âme sensible comme vous ou comme mon fils… je dois mettre la convention au repos. Je déteste faire la discipline en classe. Les directions d'école n'ont pas toujours compris ma douceur. J'ai dû me battre plusieurs années pour leur faire comprendre que ma voix douce peut assurer un bon encadrement. J'aime me confier à vous sur ces éléments qui ont façonné ma vie et moi je me sens si privilégiée lorsque vous me révélez ce qui vous a passionné et nourri toute votre vie. Moi j'aimerais tellement en apprendre plus sur vous… la musique et le théâtre, je pourrais mieux connaître le théâtre québécois, j'ai seulement joué au collège, Marie-Lou de Michel Tremblay. Aussi je crois que j'étais prétentieuse de vous lire ce texte philosophique dans votre lit d'adolescent, pour vous humaniser. Humain et sensible vous l'étiez d'ores et déjà bien plus que moi, car vous aviez du vécu et du ressenti alors que moi je vivais dans ma tête

avec des semblants de principes. Cela vient de ma famille ou j'y ai beaucoup souffert jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce serait trop long tout vous raconter. Cher Roucoul, merci de tout cœur de me lire. J'ai fondu en larmes lorsque j'ai lu votre dernier message écrit en tandem avec une joie chagrine. Tous les deux nous déversons nos larmes dans le creuset de la chériesse. Dites-moi cher Roucoul, comment se fait-il que vous me chavirez le cœur à ce point ? Comment faites-vous pour m'atteindre au plus profond de mon cœur, dans l'abysse même de mon être. Je suis en communion avec vous, en symbiose avec votre cœur, car je le sens battre en moi. C'est parce que nous sommes issus de la même source et que nous nous y abreuvons. Les mots, les nôtres sont notre source de bonheur, parce que je suis votre Marilem… à fleur de peau.

Valentin de Roucoul

« Dans l'herbe agile des temps de frayeur
qu'un jour votre œil me fit en gage,
se dresse l'exact parcours d'une lueur,
qui mène les caresses aux îles des orages

Puis des séjours d'abondantes paresses.
Apaisement suprême, repaisance extrême,
par un discours ébruitant nulle détresse,
serti pour toujours dans la nuit même

Vos lèvres se répandent dans mon cou,
par la souvenance des fantômes ivres,
dans une mousson aux issues déclives,
dévalant le sable des pays andalous

Un torrent vital se répand en votre nom.
De tout temps le sémillant hommage

de mes bras sur votre fronde et mirage,
quand vous regardez le feu des horizons

Mis en déroute, abandonné des dieux,
est-ce que je pourrais vivre plus près de vous,
si je trouvais quelque part dans vos yeux,
ce crédit sans borne qui donne sens à tout

Le délit ancien des fades étourderies,
l'ouvrage inédit du temps cajoleur,
décalque de bien rondes douceurs,
dans nos soirées sans fourberies

Marilem des songes que l'on chérit,
qui êtes-vous donc à part ces clameurs,
dans les braises des années meurtries,
à part ces frasils dans mes ardeurs

Marilem des plaisirs abolis,
de la tendre repentance d'un geste,
puisqu'on ne se souvient que d'un lit,
à quoi aura donc servi tout le reste » Roucoul

Nous le savons sous nos paupières

L'anniversaire de notre nuit sans réconfort, ne s'inscrit pas dans mon esprit comme le moment de toutes les précellences. Roucoul tient à faire de cette nuit ce qu'en ont prévu les oracles d'après lui, l'avènement d'un grand amour, l'expression d'un grand érotisme, mon indifférence de naguère s'évanouissant par magie, devant son être transformé complètement croît-il, par son bagout et sa verve. Puis son inclination jamais démentie de s'adresser à moi, pour me persuader de son mérite ou pour pourfendre mon ancienne mésestime à son égard, ce qui revient au même. J'interroge mon cœur à nouveau, comme je tenais à le

faire lors de la rencontre de nos deux torpeurs, dans le ciel incolore qui affluait sans entrave sur ma pupille des indéterminations, par les grandes fenêtres indiscrètes de cette chambre qui nous accueillait alors, quand mes affections les plus intimes, s'incarnaient dans le sourire de plusieurs jeunes hommes. Depuis, pas grand-chose n'a changé de nos deux individualités à nous, si ce n'est notre tendresse chacun pour la bienveillance de l'autre, se penchant sur notre sensibilité respective, et notre volonté jamais démentie de ne jamais s'éloigner de cette fantaisie nouvellement acquise, absente complètement de nos souvenirs du passé. Comme le soleil l'est parfois au terme d'une journée pluvieuse, dont on en attendait tellement plus, et qui nous fait aimer détester la simple gratuité de son rayonnement. Roucoul m'a persuadé parfois, qu'il ne conservait aucune rancune de notre animosité d'hier, m'affirmant que j'avais le droit absolu de le rejeter et de lui préférer un être d'une plus grande force et aperture. Mais rien ne l'empêche de nourrir une sourde vindicte pour mon manque d'empressement selon lui, à courir dans ses bras. Je n'ai rien à me reprocher. Et il est le premier à en convenir. À part notre rencontre sans effusion du 8 décembre, il n'a pas vu chez moi de réelle cohue dans mon enthousiasme. Lui non plus n'a pas été emporté par son désir. Le seul désir qu'il tenait à servir d'urgence, a été celui de consoler sa verte blessure d'amour-propre. Le chagrin doit être consolé d'abord. Ensuite, on peut l'aimer ce chagrin, et même aimer celui qui lui a permis d'exister. Comme les enfants abandonnés et forcés à l'exil, peuvent parfois être comblés ensuite par leur conscience nouvelle et largeur de vue et par leur liberté conquise sur l'endolori de leurs souvenirs. Je pense que Roucoul me conçoit dans une grande mesure comme cette maman obligée pour un temps de se séparer de son enfant, et qui tient ensuite plus que tout, à soigner le caustique de son abandon. Quant à ses autres désirs, lui seul peut les calibrer sur l'échelle de son choix, quoique je puisse en pressentir l'odalisque, qui s'est amoncelée

par le fait même de sa frustration devant sa Marilem non conquise. Je tombe dans son lit, comme on le fait à la naissance, sans choisir ses parents ni son pays d'adoption. J'y rencontrerai une deuxième fois, un Roucoul des démesures comme moi, sans armes ni armures. C'est ainsi qu'il entreprend après notre unique nuit passée ensemble, le même voyage vers moi, la langue entravée, et l'alphabet de sa fantaisie en grande partie méconnue. Avec son opiniâtre intention de ne jamais se laisser infléchir dans la servilité, ou de poursuivre un objectif qui lui est contre-indiqué, et sachant bien en même temps que ce dessein de persister dans cette voie si antagoniste, lui vaudra que rebuffades et humiliations. Voilà les forces obscures. Et nous deux, assiégés de l'intérieur par tant de nos fragilités. Une fragilité bien sienne du fait qu'il a vécu déjà semblable opprobre, et la mienne fragilité qui n'obtempère devant aucun ultimatum du moment présent. Je me souviens de notre au revoir au terme de notre première sortie de Loretteville, quand comme ce soir, toute notre chériesse avait été une seconde en balance sur le précipice, et qui avait été sauvée in extremis par la fantaisie de notre langage. Aujourd'hui encore, il me crie par-delà l'incompréhension, que je suis celle qui peut le rédimer par la reconnaissance de sa valeur. Je me demande dans quels attributs, selon quels prismes déformants, il peut bien laisser l'image de sa Marilem s'inscrire dans sa réalité, en autant que ce soit son objectif de me percevoir dans une assez proche réalité. Ces Marilem de tant de nos passés ne savent pas toutes comment se conformer à leurs représentations dans son cerveau. Sans oublier leurs variantes dans sa perception, drainées avec les alluvions de sa volonté, de ses désirs et de ses rêves. Je me suis si souvent demandé ce qui me retenait près de lui, selon son dire, « plus longtemps que l'avaient prévu les astres. » À l'heure qu'il est, nous ne connaissons pas la saveur de notre étreinte en sursis. La libération des mœurs de 1960, l'amour libre des années suivantes, et enfin la dépersonnalisation sexuelle. Nous n'avons vécu rien de tout cela. Nous étions autres. Mais

qui ? Nous étions bien au-delà. Mais où ? Les faits dans notre mémoire nous renseignent assez peu sur 1960 et notre conscience de 1975 nous est si peu préhensile aujourd'hui. Je construis dans ma pupille mes autoportraits, mais sans réussir à les fondre en un seul. Ils sont trop dépareillés pour s'inscrire dans une continuité ou une logique biologique. Mais l'air de la mauvaise conscience en tout, s'est dissipé. L'atmosphère ancienne qui a été balayée violemment, est d'autant purifiée que la tempête fût impérieuse jadis. Regardant toutes ces photos tous les deux, nous faisons corps avec le temps qui passe, nous n'avons pas de montre à notre poignet, pour nous rappeler à l'ordre. Nous n'avons pas non plus de manteau de caméléon à vêtir, et notre langage ne se nourrit pas du glaive de sa propre imitation. Nous avons tous les deux payé le prix fort, pour n'avoir pas joué à faire semblant. Un peu d'opportunisme aurait pu souvent nous éviter des blessures profondes. Nous savions tous les deux que nous étions excessifs, et nous ne voulions pas consentir à jouer un rôle à la sauce guimauve. Ce qui nous aurait évité tant de querelles bien sûr, mais qui nous aurait aussi, l'un et l'autre exempté de tant déméríter dans le présent de l'action, mais qui nous aurait desservis à long terme. Les principes, quand on les conçoit, lorsqu'ils nous animent clairement, ne gagnent jamais à être contournés. Voilà comment nous étions arc-boutés, et bien tapis dans nos résolutions. Et nous trouvions l'autre bien prétentieux et naïfs de ne pas tenir compte de notre composition intime et de notre passé. « S'il me veut, il lui faudra trouver ma clé d'accès. » Nous n'avions pas jadis, la moindre idée de ce que pouvait être le tremplin vers l'autre. Ce Roucoul en panne s'est cassé les dents sur le devers des évidences et des va de soi, étant disqualifié par un manque de talent, aussi souvent que par une aversion des sentiers empruntés par le plus grand nombre. Il s'est enlisé, il s'est encagé bien à l'écart de ma vision de l'avenir. Par étourderie, il m'a proposé la découverte de l'autre par le sexe. Rien de moins. Dérisoire mais en même temps immensément

secourable si j'en avais forgé le moindrement la volonté de soigner pareille convalescence. Un immense gâchis inextricable tant qu'on le garde inextricable. Nous ne devons rien à la communication entre chimpanzés, nous n'avons jamais cherché à communiquer. Nous nous faisons un devoir de ne pas communiquer comme des psychologues débiles quand les factions de notre ADN correspondent déjà parfaitement. Nous avions cette grande sagesse qui nous a gardé des cavalcades dans l'insignifiance béate des bretteurs prenant leurs vacances en famille, puisant leur itinéraire de l'âme sur les imprécations des boîtes Kellogg. Nous le savions obscurément, que notre incapacité d'arrimage était bien plus qu'un déficit passager de la bonne humeur, et une nouvelle recette des grands versificateurs pour la cuisson des pâtes ne nous aurait pas rapprochés une miette. Nous savons maintenant n'est-ce pas ? Et nous le savons pour toujours. Nous savons tous les deux ce qui nous anime, ce qui nous réconforte, et nous le savons à mots couverts, nous le savons sous nos paupières, et nous le pressentons dans nos mains, bien au chaud dans celles de l'autre. Mon cher Roucoul, est-ce que vous entrevoyez comme moi, très loin, tout juste au-dessus de l'horizon, le reflet de ces preuves magnifiques, qu'à vingt ans, je ne pouvais pas beaucoup vous détester, parce que je ne pouvais pas vous détester au-dessus de mes forces. Vous vous rappelez quand j'avais constaté et regretté : « Mais tu es si sensible, tu l'es presque autant que moi. » Si je n'étais pas le moindrement conquise, je n'étais pas hostile complètement. Et si une comète de fantaisie avec une longue frange, était apparue dans notre fenêtre, qui sait si malgré moi, contre mon gré, ma main aurait peut-être pu effleurer votre joue. Voilà mon mot magique : le langage de l'enfant et sa fantaisie. Et vous, espèce de Roucoul de l'improbable mimétisme, vous me proposez aujourd'hui, comme par hasard, exactement la même comète et sa longue frange.

Adieu impérissable dans ma mémoire

Dans le portique de mon logis de la côte Myrand, j'ai entrevu pour la dernière fois, votre regard dans la brunante de Québec. Il y a des souvenirs qui restent impérissables dans ma mémoire… Ce soir-là, vous étiez devant moi comme un grand chêne défiant la tempête. J'ai écouté vos paroles qui n'étaient que regret et résipiscence. Avec l'énergie du désespoir, vous avez essayé de m'initier à votre désarroi intime. Dans votre regard malgré les ombres du soir, j'y ai vu la détresse à l'état pur. Un malaise sans nom m'a envahi, m'a figé, me privant de mots. Tout se bousculait dans ma tête… vos mots… votre regard… votre tendresse. Le sang glacé dans mes veines, je n'arrivais plus à y voir clair. Voyant mon hésitation, mon malaise profond, vous êtes parti le cœur dévasté. Pourtant j'aurais pu vous retenir… j'aurais pu vous dire : "Attendez tout peut s'arranger." Et me laisser prendre dans vos bras pour conjurer le mauvais sort. Aucune étreinte n'a pu être amenée pendant ces adieux, pas davantage que dans notre printemps. Je réalisais la gravité, la fatalité de ce moment imprégné à jamais dans ma conscience. Je perdais un être cher, qui tenait à moi plus que tout au monde, qui me ressemblait et qui savait aimer tout ce que j'aimais. J'ai pleuré pendant des jours, et j'ai voulu devenir amnésique. Aujourd'hui, cet être cher est dans mes bras à l'instant même et je crois m'en délecter, mais comment en être certaine. Tant de douleurs certes, mais tant à circonscrire dans notre pensée, et beaucoup à circonvenir également dans la gondole des psychés rudoyées. La perception plénière a ses limites. Il m'est impossible de réunir en une pensée unitaire, cette détresse de l'adieu de nos vingt ans, si étrangère à la prégnante euphorie de se retrouver aujourd'hui dans les bras l'un de l'autre. Un trop large gap nous sépare. Sauf que la raison nous informe que nous sommes de la même race, si nous ne sommes pas la cousine et le cousin, qui se sont vivement chicanés dans leur enfance, mais qui se sont aussi passionnément embrassés dans l'étendard de toutes nos complicités adventices.

Nous ne sommes pas pressés de plaisanter ou de converser. Nous savons tout de l'autre et nous l'accueillons sans réserve aucune. Nos deux épidermes absents, s'authentifient sans mal dans la plus belle sororité. Pour s'être si parfaitement déchirés dans le passé, et sans raison aucune, ils ont maintenant la complète assurance d'être de la même manière, parfaitement à l'abri de tout, ayant survécu une fois suffit amplement pour l'immortalité. Notre caresse est gravissime bien avant d'être replète. Le rift de nos exils s'ajoutant dans notre souvenir, aux certitudes des mésestimes d'hier. Ça fait beaucoup à combler pour une seule tendresse. Mais la nôtre n'emprunte à celle de personne. Une jetée s'était élevée en flamboyance sur nos deux vanités humiliées, mais que nous avions préféré par dépit, et par orgueil, une route de contour vers nos destins respectifs. Aujourd'hui, un cirque nouveau s'est installé dans l'aperture de nos bras. Nous fractionnons la sensation dans un corrélatif à notre image. Nous faisons niche dans nos regrets confondus. Pour la première fois de notre vie, nous ressentons dans nos flancs même, dans le langage des instances, l'amplitude d'un nouvel assouvissement, et la révélation d'une dimension nouvelle à cajoler, et d'une nouvelle frontière à défier. C'est la frontière Marilem.

La frontière Marilem

Une Marilem comme moi recompose son entité à chaque jour. C'est ce que je n'ai pas cessé de faire depuis mon adolescence, quand je me lassais si vite des hommages des masculins, quand c'étaient ces mêmes masculins dans mon enfance, qui m'avaient privé des secours élémentaires. Il ne m'était pas envisageable spontanément de souscrire à leurs avances qui prenaient jour dans trop de légèreté à mon point de vue, parce qu'une bonne partie de mes références de l'âge tendre la contredisait. Puis cette quasi-amitié avec ce Roucoul, en

dérapage complet avec sa société d'adoption et sa famille, bien avant de l'être avec sa Marilem, m'incluant moi qui n'étais qu'un catalyseur, contestant ma socialité, mes valeurs familiales et rejetant ma suspecte docilité d'après lui, dans le dalot de son refus global. Excessif en tout. Buté comme un jars. N'acceptant aucune demi-mesure chez l'autre, quand vient le temps de reconnaître la grande valeur de son personnage. Jouant en constance des mises gigantesques, pour des lots dérisoires. Voilà les ingrédients qu'il avait rassemblés et son résultat prévisible. Pourtant, je pourrai être dans son lit ce soir, tout entière et saine d'esprit, près de notre boîte message conjointe, qui déborde d'un ordinateur qui ne connaît rien de notre printemps d'hier, vécu à notre échelle comme une sévère dissonance. Notre boîte message conjointe, ce carrefour virtuel de nos bouillonnements intérieurs, nous le voulons pour toujours bien dissimulé derrière la plus haute fenêtre ouverte sous les combles du château de Frontenac, là où l'espace réduit en pyramide sous le toit étanche, n'est visité que par des ouvriers de la maintenance, laissant filtrer la danse des pluies fines si apaisantes, eux qui viennent une fois par siècle, réconforter les amours sereines d'un jeune couple de chauves-souris. Mais dans ce logis bien réel d'une belle chambre du Château qui donne en plongée sur les reflets nocturnes du fleuve Saint-Laurent, qui s'approvisionnent aux lumières de la ville de Québec, mon Roucoul terrestre prend l'audace de venir s'appuyer sur moi de tout son poids, parce qu'il le sait bien que sa Marilem, il faut la croquer parfois, même souvent, même trop. Il faut bien qu'il la goûte trop fort. Elle le sait qu'elle va être dévorée par le faune. Elle ne s'y objecte guère même si elle ondule maintenant dans les bras des fougères, et qu'elle feint de vouloir défendre à tout prix contre l'envahisseur, comme si c'était son intention, ses seins symphonies, bon nombre de ses mamelons mélodies en alerte, et l'aréole à goûter. Elle est bien avisée qu'elle n'a pas le droit d'essayer de contenir ou de retenir trop longtemps dans leur voile jaloux. Quelques-uns des

mamelons mélodie s'envolent déjà, mais sont promptement rattrapés et affranchis dans un baiser. Les symphonies de ses seins, elle les a composés exprès à l'adolescence, pour la seule gourmandise d'un futur conquérant. Ses petites mains sur une palissade d'office, dans un théâtre passager, vont accueillir son amoureux, qui sera instruit du labyrinthe vers l'une de ses Marilem. Il n'a pas beaucoup le choix quand il la regarde, d'en croquer plusieurs, parce que la lune se lève déjà dans son regard, quand elle la laisse couler lentement entre ses cils qui scintillent, comme les grasses végétations de part et d'autre du fleuve Marika de Bulgarie, qui racontent en les célébrant, les pousses de son nom. C'est notre élan bien en deçà des consciences. C'est tout ce que nous savons l'un de l'autre, parce que tout le reste, le Québec tout entier l'ignore encore plus que nous. Une Marilem dans la nuit, bien peu à part moi-même, ont pu l'entrevoir, ses joues empourprées par ses pensées intimes, ses ineffables, il faut être à l'affût et bien embusqué pour en être témoin. Ses lèvres trop rosée du matin et sa petite langue ses mots, c'est bien au-delà du bonheur. C'est infiniment plus qu'il ne le faut pour la folie, si on en est privé. Et c'est plus que l'on peut espérer à l'heure des adieux à cette terre, si grâce au ciel, elle nous est donnée plus d'une fois.

Une déduction rien de moins que lumineuse

Bien des Québécoises sont portées aux nues par des masculins, inaptes à l'exploration de leur propre féminité, la niant, la fustigeant au point d'aliéner leur identité profonde. Bien d'autres de ces déesses sont mythifiées, à cause de leur aisance en société ou pour leur grande force intérieure, qui leur vient de leur propre mérite ou d'une enfance et adolescence harmonieuses. Voilà où nous avons habité, et ce Roucoul en plus, pour ajouter l'interdit à l'inhibition, a amené une pleine mesure de rébellion contre les vérités admises par tous. Mais aujourd'hui, nous en

engrangeons les fruits. La Marilem est préhensile par toutes ses féminités, elle est délurée dans sa voix et délurée par son pur affranchissement. Elle cingle sur nos mers tropicales, elle calme nos cyclones avant les trop hâtives moussons. Elle s'informe de nos douceurs, puis cajole nos accalmies. Mais c'est aussi le temps qui s'est arrêté sur la ville de Québec et son éternelle jouvence. C'est sûrement aussi le non-lieu de notre rencontre passée, et le piteux de l'exil qui a suivi. Mais seul un tel assolement pouvait promettre au couple Marilem-Roucoul, de si beaux enfants, tous présents ce soir, dans notre lit. Qui sont ces enfants qui nous ont été donnés ? D'abord cet immense affranchissement sans mauvaise conscience, dans notre dévergondé créateur, à corps perdu ou à la folie, au choix. Sommes-nous divins ? On s'en fout de ne pas l'être dans l'immédiat, gardant toutes les options ouvertes pour le futur. Est-ce qu'on s'aime ? Nous avons emprise trop grande sur la seconde et sur l'évènement qui a cours dans nos veines, pour se demander passivement si nous nous aimons, comme si cela était une donnée extérieure à notre ontologie. Nous nous aimons si nous le décrétons, sauf que nous sommes vivants dans le regard de l'autre, et nous avons carte blanche de notre libre arbitre pour modeler cette représentation à notre guise, et pleine latitude puisque nous le voulons, pour rédimer les ternes tubulures de nos souvenirs. Nous ne savons pas quelle part de folklorique subsiste dans la ronde de notre oreille, pas plus que la part de servilité dans ces réflexes et travers de notre société. Mais nous sommes heureux dans cette trame sonore et gestuelle qui nous précède dans la respiration. Et ensuite nous sommes en chériesse avec l'être qui un jour aurait pu chacun nous annihiler dans l'irréparable. Un irréparable toujours aussi obscur et outrancier que l'inextricable confusion qui l'a enfanté. Le langage est souvent bien impuissant aux portes du discernement. La gratuité du sourire ne fait guère mieux. Seule la confiance dans ces moments présents qui flamboient, peut faire advenir un sentier neuf. Une emprise nouvelle ventile des

attentes et des désirs, puis avec elle, des points de vue nouveaux, et une transcendance. Nous ne pensons pas jamais, bien pouvoir identifier cette personne qui nous accompagne, si favorable pour notre propre fantaisie de l'être. Jamais nos personnages n'ont pu être arraisonnés. Le recoupement des identités si peu, la superposition des caractéristiques biologiques guère plus. Mais si notre jeune printemps n'avait pas existé, nous n'aurions pas pu vivre la même ferveur aujourd'hui. Nous aurions pu tout autant nourrir une espérance pour le futur, mais jamais aurions-nous pu le faire avec si peu de méfiance, et une absence totale d'hésitation devant cet être perdu de vue pendant si longtemps, voilà la plus belle preuve que nous nous sommes reconnus, et que nous pouvons nous aimer, et ce qui est encore plus certain, cette complète adhésion à l'autre est la preuve irréfutable que nous nous sommes respectés, et que même après une si longue errance loin de l'autre, peu importe ce que nous avons pu vivre et subir dans l'intervalle, nous ne pouvions pas être devenus autre chose l'un pour l'autre, qu'un être digne de confiance fort bien, mais aussi un être pas si éloigné de nos rêves et idéaux. Pas si éloignés non plus de l'amant que chacun de nous deux ose situer un court instant sans honte, dans la perfection enfantine. Et tout cela ici, induit une déduction gravide et nécessaire, une déduction rien de moins que lumineuse comme le soleil qui se lève au bout du désert, que nous aurons beaucoup de mal à avaliser tous les deux : C'est cette déduction à l'évidence même, que notre rencontre récente quoiqu'elle fût, quoiqu'elle devienne dans le futur, ne pouvait s'inscrire dans le registre de l'univers, qu'en s'y inscrivant dans un registre amoureux, comme elle s'y inscrira peut-être. Et rien n'aurait été possible aujourd'hui entre nous, sans qu'hier, un réel magma amoureux, prégnant et gravide, quoiqu'invisible et insoupçonnable pour les deux protagonistes, n'exista bel et bien dans chacun de leur cœur. Et s'ils l'ont laissé s'évanouir ce magma amoureux, par manque d'à-propos, par

étourderie ou par déficit d'hérédité, cela est un tout autre sujet pour la simple immanence ou pour l'anecdotique.

Le non préhensile si prégnant en chacun de nous

Aujourd'hui peu leur importe, dans le lit l'un en face de l'autre, ne sachant pas prendre conséquences de leurs propres larmes et n'osant pas regarder celles dans les yeux de l'autre, parce qu'ils sont attachés par des liens qu'ils ne peuvent identifier, par des liens aussi qui les tiennent à distance, des forces qui les dépassent, comme les puissances de la torpeur émotionnelle de deux enfants trisomiques, inaptes, parce qu'ils ne savent pas le vouloir l'un et l'autre comme ils le voudraient, incapables, parce qu'ils ne savent pas qu'ils le peuvent, lorsqu'ils s'arriment au langage neuf de leur fantaisie, éconduits de toute leur légèreté, parce que ni l'un ni l'autre jusqu'à nouvel ordre, à la dérive sur leur rivière respective à jamais divergente, ne pourra jamais plus la remonter vers l'unique source de leurs jours. Victimes comme tant d'autres, ils cèdent au faux confort du maussade rationnel, et aux faux pas de l'univoque expressivité des formules courantes. Ils ont chacun le potentiel pour être l'amant que l'autre a besoin, et s'ils consentent ce déficit en deçà de la pleine jubilation, c'est qu'ils croient à tort tous les deux avoir réussi à combler en leur sein propre, bien des déficiences d'êtres, que leurs parents ont tant déplorés chez eux-mêmes, mais qui n'étaient que joyaux. C'est cela leur manque de clairvoyance. Et chacun en prend ombrage, si l'autre anxieux de se faire aimer comme il le mérite et conçoit, laisse s'évanouir une flamboyance dans la fantaisie, ou bien dénoue dans l'indifférence la saine semonce d'un tort ou travers, plutôt que de la magnifier en taquinerie. Il y a tant qui contrarie notre souci de s'aimer dans l'idéal amoureux. Roucoul me suggère de m'écrire plutôt que de tenter dans une conversation, de faire le tour de notre typhon. Il sait bien que mon adhésion globale à tous ses points de vue jusqu'ici, sans jamais apporter de réticences ou de nuances, en lui

donnant raison en tout, ce n'était bien sûr que partie remise dans l'amertume, ce n'était que la légèreté frelatée qui nous pousse faute de mieux, à tout balayer sous le tapis. Il me rappelle que notre conversation se fait forcément dans des termes bien éloignés de notre langage d'enfant. Je lui dis qu'il est hasardeux de jouer avec les mots, si l'on veut bien circonscrire toutes ces questions qui nous assaillent. Il me dit que c'est une pitié qu'entre nous deux, l'un de nous se sente délictueux, à cause de sa volonté de persévérance dans le langage ludique des enfants que nous sommes. Il me demande de lui faire part de tout ce qui me déplaît chez lui. Bien des traits de son caractère me déplaisent de plus en plus, comme sa persistance de s'en tenir à un langage en marge des standards qui assurent une bonne compréhension des enjeux. Je lui fais part de ses contradictions nombreuses, l'invitant à s'exprimer au sujet de certains de ses concepts obscurs qu'il met au centre de notre démesure. Il me répond qu'il a été transparent, et qu'il ne faut pas lui demander de se traduire, lui et son imaginaire, dans le langage de l'habituel ou de la première quotidienneté. Il ajoute qu'il n'est pas un vague collègue de travail, ni mon frère, ni mon époux et que je devais cesser avec lui de ne privilégier rien d'autre que le langage usuel de tous. Tant de fois dans nos farandoles en repaisance, coupés tous les deux des influences surannées du monde, dans ces lassitudes de ne jamais vivre ces agrégats si savoureux de la pensée, nous avons remonté sur nos têtes, les multiples couvertures de notre lit, nous menant enfin aux pentes entières des poitrines de nos Marilem, sous les lourdes chaleurs qui suivent les giboulées successives qui aiment tant s'accumuler dans des printemps immaculés de ses silences, annonçant l'imprévisible de tant d'avalanches prometteuses, mais repoussant encore davantage le matin de nos confidences. Roucoul, il me serait si facile de me laisser échouer dans l'idée que tu es trop ceci ou pas assez cela, mais ça me donnerait quoi ? À quoi bon tout ce forcené, pour avoir raison toute seule sans toi ?

Dernière missive de Roucoul

« Vous m'avez dit en conversation téléphonique que je ne suis pas digne de vous, que vous pourriez me chasser de votre vie. Je mesure mal, la part de plaisanterie qui peut exister dans votre formulation. Tout peut s'envisager, mais qu'est-ce qu'on ferait de notre malencontre de nos vingt ans ? Ne pensez-vous pas que nos larmes se déversent dans un seul graal, que nos archives sont indestructibles ? Puis qu'est-ce qu'on ferait de la nuit du 14 mars ma chérie ? Dites-le moi voulez-vous aujourd'hui ? Dites-le moi je vous prie avec une tendresse, qu'elle soit ou non volontaire. Qu'est-ce qu'on ferait de la poésie, de l'amour et du bonheur que vous m'avez enseigné ? Qu'est-ce qu'on ferait du 766 Myrand App 1 à Sainte-Foy, là où toujours je me suis demandé de quelle ivresse serait votre apparition dans ma pupille, si je vous avais aperçu pour la première fois au coin d'une rue fraternelle du vieux Québec, ou dans votre costume de pianiste de concert, plutôt qu'au cinéma de l'université Laval ? Est-ce que vous m'auriez aimé un peu dans d'autres oripeaux ou accoutrements de la pensée ? Qu'est-ce qu'on ferait de votre présentation dans mon oreille ma chérie, le premier jour de notre rencontre avec votre regard commencement du monde, et votre foi en l'avenir ? Qu'est-ce qu'on ferait de votre enregistrement dans mon lit avec vos petites lèvres douce nuit qui surabondent ? Qu'est-ce qu'on ferait de la Marilem tout jeune enfant en confiance entière, qui appuie son dos et son cou sur la poitrine de l'inconnu que j'étais à six ans, au garage des autos neuves, bien avant de le revivre dans notre seule nuit que nous avons vécue ensemble ? Elle n'a que six ans et pourtant, elle sait me reconnaître depuis toujours. Qu'est-ce qu'on ferait de vos petites mains sur mon visage, quand nous avions consenti un tel oubli ? Qu'est-ce qu'on ferait de nos mains réunies à la salle Redpath de Mcgill, quand vous me dites qu'une amitié qui dure depuis si longtemps, recèle une valeur inestimable ? Qu'est-ce qu'on ferait de vos photos trop Marilem, celle avec votre petite main sur votre front et l'autre

photo que vous aimez, qui est exactement celle qui me fait mal, parce que vous êtes trop belle dans ce Québec prévu pour vous, et qui vous accomplit quand il me mystifie. Qu'est-ce qu'on ferait des disques, CD, que vous m'avez donné et tant d'autres trésors fétiches ? Ma chérie, puisque nous ne sommes pas des amants, mais les enfants de notre chériesse. Puisque vous êtes la Marilem, comme le dit Baudelaire « qui a pour fasciner ses dociles amants, de purs miroirs qui font toutes choses plus belles. Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles, » je vous demande puisque vous dites que vous ne me haïssez pas beaucoup, puisque j'ai fait une palingénésie qui porte votre nom, puisque vous êtes ma Marilem depuis que nous avons six ans, puisqu'il me semble que les faunes seraient d'accord, autant ceux de la côte Myrand que de Giffard, que vous inscriviez dans mon expérience, ce que d'aucuns paient une fortune, pour des déesses inconnues, pour que moi une fois avant de monter au ciel, une fois, une seule fois dans toute ma vie, après les larmes de jadis, comme tant de bonheurs depuis quelques mois, par les mains mêmes de ma Marilem, une partie seulement de sa ferveur, de sa tendresse du passé que nous pouvons parfois partager et que moi je trouve merveilleux, comme la photo du bébé que nous n'avons pas eu ensemble, mais qui est quand même notre bébé, cet enfant bientôt qui aimera son père tellement plus que vous consentez à m'aimer, comme la photo de noces des deux beaux inconnus que j'ai placé sur ma cheminée, et que nous avons baptisé souvent de nos deux prénoms, avec votre voix de Marilem, celle qui me lisait son œuvre dans la diligence du premier soir de notre rencontre, que vous aviez composé en après-midi, juste pour votre Roucoul, et que vous avez instruit dans ma mémoire pour toujours, par le trio des caravelles de Colomb, voguant plein gré sur notre rencontre furibonde, vous la seule Marilem que j'ai aimé et que j'aime à toutes les époques de ma vie, comme les prémonitions du geai bleu ou du cardinal des fraîches soirées printanières que l'on peut entrevoir qu'une fois, s'ils nous sont donnés de s'en

approcher, et que l'on sait qu'on ne reverra plus. J'imaginerai toujours comme le Pan que j'ai été, d'accueillir dans ma boîte postale de pin tendre, que j'avais sculpté le premier jour de notre rencontre, juste pour vos lettres, d'accueillir discrètement, ô tendre et démentielle extravagance, le voile en satin de votre empreinte la plus personnelle, celle des émotions fameuses s'il vous agrée, ce voile qui vous fait elfe ou fée, après l'avoir porté tendrement sur l'intimité la plus fière et réservée mais aussi la plus fertile de vous, le jour où elle aurait pu avoir peut-être une délure pour ce néanmoins Roucoul. Ce que j'en ferai ne saurait tant vous concerner, mais ce voile un jour qui a dissimulé ma honte pourra s'il y consent, retenir un peu dans le bonheur, les facondes qui aiment tant nous instruire tous les deux, celles toutes, qui nous ont fait naître étrangers l'un de l'autre. Ce rationnel dans notre seule cordialité suffit pour tout gâcher. Nous avons tort de reconnaître à mi-distance entre nos deux cœurs, de telles séquences de vitupérations. Je crois que votre perception me dévalue. Celui de moi que vous croyez reconnaître dans votre pupille, c'est beaucoup plus qu'il ne vous faut pour être désespérée de ma nature, mais la Marilem que vous avez consentie en ma compagnie, c'est beaucoup plus qu'il me faut pour vous aimer. Ne me demandez pas quel parangon me pousse vers vous. Il me faut vous dire ici ce qu'il nous tarde de savoir l'un de l'autre, comme si nous représentions ces deux colonnes de la Place Saint-Marc à Venise. Celle du lion ailé en bronze, et celle en marbre de saint Théodore. Cette superstition qui empêche tout Vénitien de déambuler entre ces deux entités irréconciliables comme le sont les rives de Lévis et Québec, nous conforte dans nos doléances d'une authenticité tout autre que celui qui détient sa légitimité par sa seule appartenance au commun. Nous n'avons que faire d'être un vrai citoyen aux yeux du plus grand nombre, ou d'admettre cette voix hautaine du modus vivendi, qui s'arroge le droit de régenter nos plus belles délures. J'ai attendu en vain cette reconnaissance de ma

spécificité, celle qui me rend si déficient à vos yeux. Qui serai-je jamais devant vous pour ne pas vous déplaire ? Et je l'attendrai donc toujours cette réponse venant de vous, puisque je doute encore dans toutes mes détresses, que vous soyez portée à accueillir dans l'Intime de vos sens, ces traces et passages nouveaux que je recherche en constance, moi le banal conquérant de l'Intime de vos sens féminins, l'Intime mien comme le vôtre, lorsque j'ai été un si court instant cajolé sous votre regard, ce papillon éphémère sur votre petite main de Marilem, si prompt à saisir votre préférence de le faire s'envoler. » Roucoul

Le printemps descend au jardin dont on écarte les grilles

Ce printemps qui descend, c'est bien peu de choses à l'échelle du fossé infranchissable que creusent entre nous, nos deux caractères irréversiblement antagonistes. Je ne prête aucune crédibilité à l'astrologie autrement que pour imager dans la flamboyance des sens, un travers ou une inclination. Le symbolisme de votre Lune carré Saturne, me met sur la voie d'une explication prometteuse, quant à votre entêtement à ne jamais vous abandonner dans le bonheur d'une saine ouverture à l'autre. N'avez-vous jamais envisagé la possibilité de vous enquérir de ce que je pense, de ce que je ressens ? J'ai été privée dans l'enfance d'une pleine mesure d'affection et de tendresse, sans pour autant laisser s'amonceler en moi comme vous le faites, un tel gouffre d'animosité devant la camaraderie et la bonhomie. Je me suis souvent brûlé les ailes sur la furie de vos préceptes. Vous préconisez une approche fantaisiste de la vie, mais vous le faites avec rigidité. Vous n'avez jamais beaucoup incliné vers une ascendance féminine et toutes ses composantes légères des belles émotions virulentes que de leur simplicité. Voilà ce que j'ose vous confier aujourd'hui bien à regret. Nous avions pourtant toutes les ressources tous les deux pour remplir les promesses que la vie

avait acquises pour nous si généreusement. Plus que quiconque, nous avons été les plus méritants au matin de notre jeunesse, nous avons été dignes d'amour et rien ne pouvait nous empêcher, si nous l'avions seulement entrevu une seconde, de nous entendre dans la plus belle des aventures d'une vie entière. Il ne sert à rien de défier le destin, parce qu'il nous revient d'office d'accueillir sans efforts, sans compromis, la plus valeureuse chériesse que l'on puisse concevoir. Le printemps descend plus résolument au jardin dont on écarte les grilles. Nous ne l'avions pas favorisé jadis. Beaucoup de nos mésententes auraient pu se dissoudre facilement par une simple remise en perspective. Nous avons accordé davantage d'importance aux symboles, qu'à notre camaraderie au dîner. Rien n'est à jamais perdu, mais vient le moment où nous sommes excédés parfois par des vaines querelles de rhétorique. Toujours ces âpres bruyères qui s'imposent un peu plus à chaque jour, en bordure du pâturage que l'on néglige. Si vous me trouvez vindicative, je veux que vous vous rendiez compte, que j'y suis tout, sauf indifférente. J'aurais apprécié garder un lien avec votre empire qui s'exaspère. Vous êtes certainement affecté par cette seconde mésalliance entre nous. Une seule, ça remplit déjà une détresse entière, surtout si celle de nos vingt ans brûle encore. Notre chériesse d'après vous, ne peut se conclure encore que dans un anéantissement, s'il ne prend pas l'éclat des aurores boréales de nos années intrépides. Et il vous arrive les soirs de solitude, quand toujours vous pensez à moi, d'en ressentir une réelle asphyxie, étant dans l'incapacité de me rejoindre ni par le téléphone que je partage avec mon mari, ni par courrier que je partage forcément avec toute la maisonnée, ni par notre boîte internet que nous avons cessé de garder secrète. Cette asphyxie de l'aliéné, vous la ressentez souvent, dans la fibre même de votre être, au centre d'un puzzle insécable, dont personne ne pourra vous délivrer. Vous avez conçu pour toujours dans votre gorge même, la ravine de l'insuffisance, et une âpre délinquance qui vous oblige à démissionner de tout. La

ravine que donne le cœur gros, qui empêche la repaisance et qui ne convoie en bout de piste que remords et mauvaise conscience. Si l'injustice n'a aucun pouvoir, vous de votre côté puisque vous êtes libre de votre devenir, vous les avez tous. Vous aviez bien fait d'entamer cette démarche vers moi, qui vous a gratifié je crois des prérogatives immenses dans votre subconscient, et vous les méritez entièrement. Pour ma part, j'en retire d'assez maigres réconforts qui me persuadent à chaque jour davantage que j'ai fait dévaler sur un versant chétif une erreur de taille. Mon chéri, puisque vous l'êtes dans mon cœur, il faut prescrire un terme limité à ses désirs, si l'on veut se préserver une frange de bonheur. Votre Marilem a versé des pleurs pour vous, aussi loin qu'en 1975. Puis elle en a versé plus que vous en 2007 quand vous m'avez retrouvé après m'avoir ignoré si longtemps. Mais vous m'en faites verser encore ce soir quand mes yeux s'abandonnent par hasard sur un extrait de l'une de vos transcriptions : « Pour la première fois de ma vie, je comprends qu'il pouvait y avoir une raison suffisante pour ma Marilem jadis, à part celle de me détester, de me répondre si abruptement**,** comme je l'avais fait moi-même les jours précédents, et surtout de ne pas répondre jamais à ma deuxième lettre**,** ni de me laisser de message quand elle m'a appelé à Gatineau comme un fantôme, et cette raison suffisante en elle-même**,** c'est qu'elle n'aime pas beaucoup plus la correspondance avec moi, que la correspondance tout court. » Cher Roucoul, si vous me dites ces choses qui me font une peine immense, c'est que vous êtes bien souffrant et que vous supportez vous aussi, un immense courroux. Si votre orgueil avait été plus secourable, vous auriez recomposé dans votre souvenir même, une Marilem plausible dans votre réalité, et nous nous serions rapidement remis sur la piste de l'autre, pour se consoler comme nous deux seuls en sommes capables et qui sait, aurions-nous pu vivre toute notre vie ensemble et être heureux. Je sais exactement comment la Marilem apparaît dans votre psyché, et je vous assure que c'est toute la gente féminine qui est

honorée en plus de nous deux. Je sais bien que vous me donnez des dimensions que je n'ai pas, que vous m'alimentez de tant de prérogatives admirables comme si j'étais votre féal. Et toute cette mythologie à laquelle vous m'associez, c'est trop pour cette personne à qui un jour, vous avez attribué « toutes les délicatesses. » mais aussi remettant en question toutes ses valeurs. Il doit bien y avoir une raison métaphysique, qui justifie l'incapacité des femmes d'aimer celui qui les admire, ou celui qui aime tant se laisser émouvoir par elles, et qui les pousse à aimer que celui qui les domine et méprise souvent. Voilà un début de compréhension peut-être, si c'est notre dessein. Quoi ajouter de plus sur ma conception particulière des rapports amoureux ? En dehors de l'amour maternel, il n'est qu'amour conditionnel, et cette condition, c'est le détour de toutes les femmes vers l'usuelle accoutumance, celle adoptée par leurs rêves millénaires, et ces rêves qui leur appartiennent ne vous incluent Roucoul d'aucune sorte. Vous m'aviez secoué jadis dans toutes les humiliations, en suggérant que votre Marilem en vous repoussant, était un être « incomplet ». Votre seul but je sais bien était de me consentir vindictes et de m'atteindre au plus profond de moi, quand vos actions et paroles ont toujours témoigné d'une tout autre analyse de mes aptitudes. Ce mot malheureux que vous avez utilisé dans le seul but de me blesser, c'est le même mot qui fait baigner le mot « Complet » dans sa plus fine nomenclature, et suggère les synonymes Plein, Intégral et Entier. Et ce dernier a comme sens premier : « non touché ». Voilà comment vous avez été saisi d'une réalité dédaignée par quelques-unes, ignorée par d'autres, et le plus souvent complètement méconnue par vous. Vous êtes bien au fait même si ça ne vous rend pas heureux, que vous avez eu accès par ma grâce à une bien gravide Thélème. Cher Roucoul de tant d'improbable, où que vous soyez, je veux vous faire part de ceci, puisse le ciel m'accorder cette faveur pour que vous m'entendiez : les mots, les images, les concepts, les ontologies ne suffisent pas pour circonscrire cette réalité que nous avons

nourrie tous les deux. Un autre matériau de communication, un autre véhicule entre les êtres se devra d'être inventé, mais serions-nous plus avancés si notre capacité de perception et de conscientisation reste la même. Il faudrait pouvoir accéder à cet au-delà de la pensée, ce principe unifiant le divers de l'expérience par une intervention extérieure, ce rapport de vérité, indépendant des faits, extérieur aux consciences, qui se nomme transcendance. Si vous pouvez le concevoir, je resterai la Marilem du pays voisin, que l'on peut rejoindre en intermittence par messager. En tout cas si le cœur vous dit de vouloir vous épancher en ma compagnie, vous êtes le bienvenu. Excusez-moi si j'ai pu vous faire de la peine, mais tout cela doit être clair entre nous. Et maintenant soyez heureux, mon grand !

Un soir de brunante à Québec, au mois de mai

Le vingtième siècle est encore bien apparent, puisque dans la ville de Québec et dans ses faubourgs, il vit encore dans un bien récent fuselage. Mais une légende persiste dans la virilité des jeunes gaillards chastes, celle d'habiter le carrefour géographique le plus achalandé des jeunes femmes aux vertus trémières. Ces jeunes hommes admirent dans l'indétermination, et dans leur fuite, ils vouent un culte à la féminité. Avant d'apprendre seuls de leur côté, à être malheureux. Ils sont très bons élève pour les grands sentiments, et pour leur expiation. Ils n'ont pas pensé une seconde comprendre, si tel est leur inclination, qu'une jeune femme ne caresse que des images toutes faites d'avance, et la principale, c'est celle de faire un enfant. Pour elle, ici s'arrête sa quête, ici s'arrête son exploration et son jeu. Une autre jeune femme, un autre quartier de la ville, une autre éducation, d'autres influences, d'autres ancêtres ? Même réponse : Cette jeune femme ne caressera que des images toutes faites d'avance, dont celle de faire un enfant. Une touriste, une étudiante d'une nationalité exotique, une fonctionnaire égarée, une forcenée du

magasinage dans les foires commerciales ? Même réponse : Cette jeune femme ne caressera que les mêmes images toutes faites d'avance, surtout celle d'avoir un enfant. À Giffard, comme à Sainte-Foy, des jeunes femmes prodigieusement fertiles, ouvertes d'esprit, enthousiastes de tout apprendre, de tout enseigner, solidaires de tous les peuples de la terre, prêtes au sacrifice ultime, pour assurer la suite du monde, le rendre plus humain, plus amoureux toujours. Mais une fois seulement dans tout le siècle, une Marilem comme moi fut disponible, pour incarner le seul personnage pertinent de notre printemps. Voila mon souvenir qui se reformule au mois de mai, un soir de brunante à Québec. J'ai toujours tant aimé ralentir en moi, la trame des images qui m'assaillent et prendre la juste mesure de tant de ces phrases apprises par cœur, ces phrases rythmées par ma jeunesse, quand je ne vivais que par l'amour des mots sur mon palais d'abord, et dans mon cœur ensuite. Dans ma carrière en art dramatique, j'ai fait pleurer beaucoup les émotions, et j'ai apporté des chamboulements d'une nature bien particulière dans l'âme de bon nombre de fragiles masculins. L'un d'eux, peut-être le seul que j'ai aimé, m'accompagne encore et toujours, dans ma conscience la plus profonde, de son plus prégnant romantisme. En fait il était la tendresse elle-même. Même nos furies étaient tendres, le souvenir de la caresse précédente, du regard précédent, de l'extravagance précédente, tout n'était que délicatesse. L'allusion même inconsciente à ce que nous avions dit, à ce que nous avions fait, à ce que nous avions été, tous ces ineffables étaient récoltés dans ce que nous appelions nos fontaines intimes logées dans notre magasin intérieur. Notre boîte message conjointe, j'ai vérifié, elle existe encore dans Windows Live après tant d'années, sur le modèle de sa boîte postale de pin tendre accrochée comme une lanterne à notre logis de Giffard. Relire tout le tortil de nos vrombissements intérieurs, me plongerait dans une suave perplexité. Cette boîte message courriel, c'était notre coffre aux trésors, avais-je l'habitude de lui

dire, lui me disait que c'était notre coffre-fort top secret. Nous avions situé ce coffre aux trésors, dans la fiction même, à l'abri des tournants de siècle, et protégé de l'infléchissement des amours. Et comme une île, nous y avons accédé pendant plusieurs mois dans le plus grand secret de tous, plus qu'un secret d'État, le secret de deux enfants qui s'aimeront toujours à distance peut-être, mais qui se réconfortent en promiscuité. Je sais que Roucoul en a conçu un très vif soulagement, et une très vive consolation, d'apprendre un jour que j'étais vivante contrairement à tant d'autres qui se sont éteints les fins de semaines sur les routes tragiques, et que je consentais à m'abandonner dans cette réflexion que nous avons menée au sujet de nos deux mammifères, même s'il n'a jamais pu accéder physiquement à sa Marilem idyllique. Personne n'a encore engrossé une figure mythique, il le savait bien. Pas plus que sa mystification par mes charmes et talents, n'a pu jamais nous délier du preux souvenir de nos images anciennes et nous ouvrir une allée vers nos passions charnelles. Ce contentieux d'images anciennes nous inspirait, tout en nous immobilisant. Les femmes sont séduites souvent par la seule force brutale de la simplicité. Toute mystification qu'on accueille nous affaiblit, et c'est ce Roucoul qui était mystifié par ma force et mes talents. L'admiration est l'affaire des femmes, pourtant c'est Roucoul qui m'admirait. Je ne pouvais donc pas l'aimer dans la démesure. Mais la ville de Québec nous rendait amoureux malgré tout. Nous nous donnions rendez-vous au Bois de Coulonge pour nous embrasser. Dans le secret certains jours, puisque ce bosquet sait toujours tamiser les soleils les plus indiscrets, mais aussi dans l'ostentatoire de nos vanités parfois. Nous avons été des agents doubles d'une bien parfaite imprudence. Toute la ville de Québec nous plaisait, sa position géographique, son histoire, les hauts murs de ses torves fortifications, mais sa franchise surtout. Nous aimions aussi ces canons anciens sur la terrasse. Nous les imaginions en action, et nous les aimions, même s'ils sont sans

cœur comme tous les canons. Nous savions la vélocité de leurs salves, et toute leur énergie cinétique. Nous admirions leur gravide potentialité, nous qui étions obligés par notre complexion, de restreindre dans l'immobilisme et l'impersonnel, nos plus belles prégnances. Nous aimions tant tous les deux, imaginer le sentiment de Churchill et Roosevelt, quand ils se sont rencontrés en 1945 avec d'autres chefs d'État, tous émus autant que Montcalm et Wolfe, tous posant le même regard que Phipps, dans un dix-septième siècle si jeune qui découvrait le fleuve Saint-Laurent en face de la blessure de Québec, qui conquiert si mystérieusement la mer Atlantique. Nous aimions nous projeter sur le promontoire du commandant Lévy juste en face, qui nous mettait derechef sur la piste du souvenir si cher et douloureux de notre arrivée à Québec par le traversier du samedi 22 février 1975, dans la peau de deux camarades désincarnés de la moindre camaraderie, et dans la pensée de deux amoureux potentiels si loin de l'amour. Roucoul se disait humilié par cette incapacité d'être, et surtout par les heures sans histoires aucune à raconter, dans ce Québec sans grande histoire non plus, qui a tant de mal à concevoir sa patrie. Le soir de notre traversée tous les deux adossés au plancher du fleuve, même pas de lune, et la marée la plus basse du cycle à 22 heures, laissant surgir sur une pupille en torpeur adolescente, et dans une géographie non coutumière, les deux rives rendues gigantesques et hors d'échelle, par l'affaissement de cette marée convalescente, qui se retire des rives aussi inconnues l'une à l'autre que sont Lévis et Québec, comme des figures d'un patriarcat inhibiteur, comme les rives respectives d'un couple à l'union improbable. Nous aimions les deux traversiers jumeaux, ils ne connaissaient rien de la promiscuité de l'amour, mais se saluaient de loin chaleureusement, d'un son tubulure, comme une semonce ou une parade, en se croisant encore et toujours, au centre de la saillie de l'océan patriarche, comme on les entend dans Les dames de la mer d'Ibsen. Roucoul m'a raconté cette randonnée sur le pont de l'un de ces navires

avec une amie de ses vingt ans, inconséquente de ses charmes, tendre comme une conductrice de camions blindés, semant le désordre dans son cœur à lui, brusquant tous ses désirs, et sourde à l'adolescent qu'il était toujours, lui l'égaré dans les us et coutumes du Québec, et mystifié par la niaise modernité des années 1970. Voilà chez lui, à l'âge de vingt ans, notre printemps déjà en gestation qui verra le jour quelques années plus tard, sauf que j'y serai dès lors et pour toujours, la Marilem démilitarisée et lui le Roucoul aussi désarmé et vaincu. Il n'est pas possible d'aimer dans l'agitation du sentiment. Une torpeur qui s'insinue dans nos trousses, et l'urgence de se défendre contre notre trop grande singularité. Nous qui étions les jeunes adultes d'un quotidien lisse, nous avions les franges d'un présent bien compromis dans le mimétisme social et l'obsolescence culturelle de l'époque. Ce que nous avions de plus personnel, nous le tenions des aspérités des blessures d'amour-propre. Nous avons été l'un pour l'autre de vertigineux faire-valoir, sur le plan des réalités de l'être. Roucoul m'a fait part fièrement, que notre rencontre percutante, n'a fait qu'ajouter une pleine mesure à la turbidité de son maelström, mais que j'avais composé de mes mains son cœur nouveau, et qu'il devait à sa Marilem, tout ce qu'il a pu devenir et réussir par la suite. L'être de chair que j'anime ce soir, seule loin de lui, ne peut qu'aimer consentir à pareille émotion et réconfort.

Après la brisure inopportune, un nouveau printemps

Un couple qui accorde à la fantaisie une place seconde, ne lui accordera en définitive aucune place. C'est une loi naturelle sournoise. Si les deux conjoints croient s'en accommoder sans mal, préférant la rationalité, ils le feront par une inerte résignation, ou par une morbide inconscience. La moindre amorce de fantaisie sera dès lors cahoter irrémédiablement en aval. Roucoul et moi, avons jeté naguère, dans ce Québec rigide

de la gorge et des lèvres, la plus sonore des grimaces au soporifique des théâtres, et au mimétisme des langages. La loi du plus grand nombre doit être contestée à sa base même, c'est notre créativité, c'est notre liberté, c'est notre honneur, c'est notre vie même qui est en jeu, cette vie que l'on veut l'image de nos rêves. C'est l'enseignement de cet amoureux, si excessif à mes yeux, comme une eau plus froide venant des profondeurs de l'Atlantique, mais chargé d'un meilleur limon, remplaçant les eaux plus chaudes de la surface, et qui vient oxygéner et nourrir à chaque marée, la vie des frayères du fleuve, près de l'Anse aux Foulons, là où Wolfe débarqua dans la nuit noire de 1760. À notre modeste échelle, nous débarquâmes nous aussi comme bien d'autres sans grande mainmise sur nos avenues ou consciences. Ce soir, les rues de la ville fortifiée revivent du nouvel affranchissement printanier. L'harmonie sur les visages, tant de gaieté partout, des forfanteries de bureau, des camaraderies de casernes, mais aussi des amoureux fous sur la braise des épanchements, avant l'assouvissement dans leur bonne fortune. Et bien à l'écart, combien sont-ils ? Ils ne le disent pas, ils ne veulent pas se voir, les désemparés du cœur en permanence. Ils ne comptent pas dans l'ambiance. Ils le savent bien et s'en font une préférence faute de mieux. Mais aussi des fortes têtes qui inclinent un courant social nouveau ou qui induisent une espérance nouvelle, dans la fraîche rumeur d'une rafale venue des Plaines. Moi, c'est Marilem… j'en suis consciente et je sais l'empire de confier mon nom. Je suis très belle en cette soirée adventice, comme le sont bien d'autres, qui participent à un renversement de marée ou à une palingénésie collective. J'assiste à un récital, avec un ancien camarade d'université, et nous gloussons ferme nos palabres et sparages. Les deux amoureux que nous sommes, jouons à la poésie de l'approche entre deux inconnus, comme des non-initiés, mais nous jouons dans la gravité des enfants emportés sans retour vers le bonheur précaire. Cette poésie de l'approche n'a jamais existé

beaucoup au Québec. Les femmes l'interprétant à tort comme harcèlement ou comédie d'erreurs si promptes à être conspuées, alors qu'elles devraient s'en délecter. Ce type de rencontre est dévalorisé, méprisé même, à cause de sa gratuité, son hasard, et sa sylphide. Elles lui préfèrent de loin, le prétentieux mercantile et le prêt-à-porter de la prévisible étiquette. C'est l'entracte maintenant, qui fera se décanter toutes les fébrilités et les jubilances. Quelques-uns s'éclipsent, d'autres s'imposent. Plusieurs sont masculins dans cette salle de filles, et l'un d'eux vient exprimer le vau-l'eau de sa vie, en s'assoyant juste devant mon confident et moi. La brume du port peut bien envahir toute la salle, rien n'empêche le frôlement des destinées. Je sais qu'il m'avait remarqué depuis un bon moment. Il ne sait pas encore que je suis la tant douce Marilem de sa vie, même s'il m'a souri en s'assoyant, même s'il tient à me garder en constance, dans son œil périphérique. Je sens bien qu'il chérira toutes les occasions pour me regarder pleins yeux et me sourire. Déjà se forgent dans sa tête, les plus belles formulations que la langue française peut concevoir dans l'à-propos et la justesse de ton. S'il le pouvait, il graverait un papyrus à mon intention, parce qu'à n'en pas douter, il se repaît de notre rapprochement par le fait de la parenté de nos connivences. Placé où il est, juste devant moi, je sais que sa sensibilité et son intuition lui font savourer les effluves d'une présence bien particulière à ses côtés. Une présence qu'il va nommer dans son bonheur de me retrouver, pendant qu'il se rappelle sa vie entière loin de moi mais dans toutes mes promiscuités, il se délecte déjà de la tendresse encore anonyme que je ressens pour lui. Et mon souffle dans son cou, c'est déjà pour lui, le don de l'amour tout entier. Je suis son ange gardien, et ma petite main sur son épaule le touche presque, il la reconnaît ma petite main, sans la regarder dans l'interdit, mais pas plus que sa Marilem adorée, il ne peut bien saisir tout à fait cet ange de jadis, qui ce soir encore, l'anime et le protège. Parce que les augures l'ont écrit, ni l'un ni l'autre n'arrivera jamais à sertir dans

leur âme respective, ce que l'autre a représenté pour lui. Mais ce qu'il croit savoir de sa Marilem, il le chérit comme l'étoile chérit le ciel qui la reçoit, et sans le concevoir entièrement ce qu'est la Marilem du passé et du présent, ce qu'il sait, il le saura pour toujours. Les yeux fermés, la musique qui coule en moi m'entraîne dans la douce Thélème de mon rêve… Je caresse ton visage cher Roucoul… Je goûte le bonheur jamais démenti de mes deux mains dans les tiennes. Nous sommes en prière pour que plus jamais elles ne s'écartent… Nous laissons se déverser dans nos cœurs le souffle des divinités. Je sais que tu m'accompagnes dans la nuit, et je ne serai pas Artémis. Peut-être pourrons-nous dormir ensemble, chacun montant la garde aux portes de nos peurs et de nos rêves, l'un protégeant l'autre en alternance comme le réussissent les couples d'hirondelles. Cher Roucoul, savez-vous toujours si bien vous agripper à ma tendresse ? Parce que c'est moi qui incarne le mieux dans votre excessif, toute l'énigme de votre Marilem. Vous avez crû un jour, que rien ne pourrait vous empêcher de donner votre vie en retour de mes charmes, parce que je suis la Marilem dans l'absolu de votre désir. Rien ne vaut plus qu'elle. Ni le soir qui s'épanche, ni la route des matins. Vous entrevoyez la pure splendeur de notre projet ? Mes petits genoux, sont tournés encore vers vous, et ils vous implorent d'être à la hauteur de l'amant de mes rêves, et de ma vision de l'avenir. Mes bras sont dans votre cou, peuvent-ils être ailleurs ? Nous avons encore tous les deux vingt ans à l'université Laval, une même rivière impétueuse coule en chacun de nous, celle qui pousse chacun(e) de ces étudiants dans la fureur d'être. Un continent entier dérive, c'est l'université plénière qui fulmine dans les passions de chacun(e). Rien ne s'immobilise, tout n'est que succès assuré. L'avenir obtempère parce que des fragilités sont affranchies. Rien non plus ne peut amenuiser nos ferveurs puisque tout peut arriver par notre connivence, et si le bonheur n'attend pas c'est surtout parce que nous sommes prêts tous les deux. Des consciences inconnues

nous habitent, nous permettant de pleines dimensions dans le frasil mais aussi dans la suavité. Des audaces croisent au large de sensations insoupçonnées. Des envols nouveaux dans notre langage, mais peu de débordements dans l'euphuisme. Nous avons confiance en la vie, et confiance l'un en l'autre surtout. Le Québec tout entier applaudit les acteurs que nous sommes au Théâtre de l'Institut, nous y jouons ensemble toute notre vie et conscience, et nous y jouons ensemble à corps perdu. Et nous voulons faire des bébés tôt, c'est décidé depuis longtemps. Nous nous installons dans ce grand logis sur la côte de Beauport au deuxième étage, là où tous les enfants de cette banlieue des basses Laurentides, sont assez grands dans la fenêtre, pour regarder côté sud, tant d'autres enfants dans d'autres fenêtres sur les hauteurs de Québec et de Sainte-Foy. Et puisque la sirène Marilem appelle, et puisqu'elle nous l'a dit hardiment dans notre oreille et qu'elle l'a décidé pour nous deux, qu'elle passera la nuit dans notre lit, puisque c'est un vendredi soir comme le 14 mars 1975 sur ses petites cuisses qui s'offusquent des retards lunaires, et qu'une cigogne est alertée, nous ferons la conception ce soir même, de cette petite Marie-Hélène, c'est le nom que nous lui avons choisi, une sorte de belle Marilem en devenir, si vivace et impétueuse, qui demande une attention sur elle en constance comme sa maman, quand elle allait sur la rue Rancourt, parce qu'elle sait qu'elle est belle comme sa maman, et qu'elle a le droit de vivre dans nos bras, qu'on pourrait pour son bien, taper très fort d'une entière caresse quand elle mérite d'être trop féminine, quand elle aime tant venir le matin, dans notre lit des connivences sacrées, pour se faire chérir à en perdre la raison, pour raconter des belles histoires qu'elle invente à mesure, avec sa voix déduite de celle de sa maman, des histoires qui ressemblent si étrangement à toutes celles que ses maman et papa se sont racontés toute la nuit. Regarde ma chérie de Marie-Hélène, une belle histoire que ta maman va te raconter. Cette nuit, ta maman porte une grande robe blanche du même blanc que la lune, je détache mes longs

cheveux qui brillent dans le noir, je marche vers le navire mystérieux de mon cœur dans le lointain des rivages de ton papa. J'ai une larme d'amour sur ma joue… ton papa pleure lui aussi quand je m'empresse de nous réunir quand il embrasse sa Marie-Hélène à mon image. Nous faisons la promesse de nous chérir l'un et l'autre, et de ne jamais nous séparer. Puis je lui présente dans un coffret, le trésor en papier sous forme de cœur, que j'avais conservé depuis longtemps, que le grand soleil de la plage avait égaré, mais qu'une hirondelle avait retrouvé pour s'en faire un nid, dans l'orme avoisinant notre maison, et sur lequel est écrit : « À mon ange qui de son aile sur mon épaule m'anime et me protège » les mêmes mots d'amour, que deux grands oiseaux blancs qui s'aiment, qui prennent ensemble leur envol sur les ailes du vent, vont aller se raconter au loin, quand ils habiteront leur songe dans l'infini de l'océan. Et nous ces Marilem et Roucoul encore si vulnérables du côté du cœur, revenus de tout mais refondant en eux la constante crédulité des enfants, blessés tous les deux comme personne ne saurait l'imaginer, d'imparables cicatrices dans le souvenir, avec l'émotion des jours, mais avec un calme et une sagesse bien investis de ses augures, faisant fermement sur nos poitrines, s'appuyer l'avenir de notre fille. Tendrement comme seule une maman Marilem peut l'envisager, lorsqu'elle enseigne à sa Marie-Hélène, comment lisser ses belles joues du pourpre de sa fierté, parce que ce sont les joues qui permettent le mieux toute l'expression de l'être. Et sa petite main dans celle de sa maman, elle lui fait dessiner le plus beau rêve de ses parents, avec la même impulsion d'une même arabesque, qui correspond au goût de la gestuelle libre dans l'espace. Puis elle lui enseigne le regard Nouvelle France, confiant dans l'éclosion de toutes les grandes facultés de l'artiste, comme seule une Marilem peut le concevoir. Puis les cheveux trop avalanches qu'elle lui raconte, pour laisser surgir de sa belle vanité, toute l'impériosité de ses spontanéités naturelles, comme seule une Marilem peut les dénouer ses cheveux avant l'amour. Puis du rouge sur les petites

lèvres de cette Marie-Hélène des précocités, pour ressembler à sa maman, dans une cardinalité venant du début des âges, comme seule une Marilem peut la faire se déployer chez sa fille, qui se laisse prendre dans les bras de sa maman, et se laisse cajoler très fort, comme seule une Marilem peut l'inspirer, parce qu'elle-même, elle le tient aussi de sa maman à elle, de son papa, et de son amoureux. Et ce que Marilem insuffle à son Roucoul, lui avec elle, à l'égal des humains et des dieux, parce que rien ne pourrait le contredire, ils le deviendront ensemble.

Ce secret que je consens à ne révéler qu'à moi-même

La ville de Québec ne s'objecte pas aux grands destins ni aux coups du sort. Elle aime les faire advenir en flamboyance, et les nourrir des légendes de ses joyaux naturels. Bien avant sa fondation, des hommes et des femmes de passage, ont pu s'y rencontrer et s'aimer. Deux êtres des plus singuliers comme Roucoul et Marilem, en se croisant à Québec, puis se séparant par manque de discernement, n'ont pas pu jamais envisager d'aimer chacun de leur côté une autre personne. Le citoyen du monde normalement constitué, croit pouvoir aimer la personne que le hasard met sur sa route, ou la personne plausible de son entourage qu'il a vaguement dessinée dans son rêve. Pas Marilem, ni Roucoul. S'ils se sont autant repoussés, c'est que chacun d'eux, a conçu dans leur idéalisme au même moment, la même trame d'un amour absolu, et toute représentation partielle ou édulcorée de cet amour, leur est apparu franchement insupportable et sacrilège. Leur vision de l'absolu n'ayant pas pu s'instruire dans leur relation, ils ont consenti de guerre lasse, à se laisser engloutir dans le fatalisme d'une vie approximative, dans sa fadeur inévitable et sa tristesse certaine. Les années ont ensuite comblé leurs attentes tout autant que celles de toutes les femmes du Québec, trop modestes lorsqu'elles consentent avec leur époux de rechange, à circonscrire que le demi-potentiel qui se mire dans

leur regard perplexe et médusé. Jusqu'au moment où cette année des douze mois me visite dans une grande lassitude, lorsqu'il me prit telle une vicissitude, de vouloir m'enquérir auprès de ce Roucoul, chanteur invité par un ensemble orchestral de Trois-Rivières, me faisant placer souvent dans l'angle de son regard distrait, prenant les harmoniques de l'orchestre tout entier pour les siennes seules, m'imaginant composer avec ses passions les plus fulgurantes, accaparées seule par son souffle, son cri des véhémences, protestant le désespoir d'habiter une marginalité comme la sienne. Mais quand j'osais le regarder dans ses catapultes, rien ne se déployait de notre sensibilité, que la brusquerie de ses attaques glottiques, que ses inflexions brutales dans des voyelles qu'il prend pour des ennemies. J'ai même une fois téléphoné à son domicile, sans m'engager à laisser mes initiales dans sa boîte vocale ou de prendre le risque qu'il réponde de vive voix. Puis un soir de célébration, honorée par mes pairs musiciens, je fus présentée au public, mon nom chaudement applaudit, mais le sien qui brillait dans le même programme du gala, m'honorait de son absence. Absence délibérée ou triste ironie de l'Histoire, ou complot du hasard qui rapatrie en lui-même toutes ses largesses et générosités de naguère ? C'est à ce moment que s'installa dans ma gorge à nouveau, cette belle interrogation de toujours : avons-nous été des amis ? Oui dans le sens le plus noble du terme… une tendre amitié. Avons-nous été des amoureux ? Si oui, nous ne le savions pas et nous ne le saurons jamais ! Cette seule phrase qui toujours m'a habité au-delà des obscurités et complexités, résume et mon sentiment et notre odyssée ensemble, elle convoie dans ma conscience, quelques cardinalités tout au long des décennies qui nous ont fracturés. Si nous nous sommes aimés l'un et l'autre, ce n'est donc que par méconnaissance de nous-mêmes et de nos propres sentiments y inclus les sentiments de l'autre, ou peut-être aussi par la privation d'une rencontre galante alternative, qu'interdit une société inhibitrice ou un déficit génétique. Accédant sans

l'avoir cherché à certaines transcendances passagères, lorsqu'il m'agrée d'aimer une part de ce Roucoul enfoui, dérivant sur le limes des années, j'acquiesce ainsi à ce secret terrible de ma conscience affaissée, sans pourtant consentir à le révéler à personne d'autre que moi-même.

Mon cœur en rien ne chancelle dans l'Intime

Cher Roucoul, pour la toute première fois cette nuit, nous allons nous tutoyer encore comme nous le faisions jadis, comme des véritables amants, peu importe la contrée de ton cœur qui t'a secouru, peu importe le sentiment qui t'habite en ce moment même. Rappelle-toi mes tendres mirages que tu as conduits dans ton imagination, lorsque tu as été emporté pleine voilure par ta Marilem du début des temps. Nous pouvons ensemble s'en imprégner quand ils reviennent nous visiter, parce que moi aussi comme toi, j'ai été emporté dans l'émotion indivisible. Bien des femmes ont de l'affection à donner à quiconque sera le prétexte de leur flamme, se moquant éperdument de l'identité de leur conjoint ou époux, et de tout ce que chacun ressent pour elles. La Marilem est tout autre, elle vit dans l'adéquation parfaite de son rêve. Il ne lui est pas possible de se formuler en deçà. Si un jour, ou un court instant, nous nous sommes aimés, nous avons imaginé cet amour chacun de notre côté, et nous l'avons chéri de toutes parts. Cet amour a donc existé un instant dans l'univers. Et même si nous n'étions pas des amoureux en titre, cet amour dans nos deux cœurs accordés et si apparentés, était absolument le même pour nous deux. À la nouvelle distribution des rôles d'une prochaine enfance, nous revendiquerons encore exactement les mêmes, celui de la Marilem et de Roucoul, pour se préserver le vital privilège de se rencontrer à nouveau, lorsque tout est prêt dans leur agenda de vie, lorsqu'ils le décident sans même le savoir qu'ils ont choisi de former une famille, parce que rien ne pourra les empêcher encore de s'introduire bellement l'un

à l'autre, et d'être fascinés par l'opposition de nos pôles, imaginant une vie entière à s'aimer par tant de nuits emportées sans retour. Puisque nous l'imaginons cet amour, c'est qu'il vit encore en nous. Cher Roucoul souviens-toi de la Marilem qui te secoure le 8 décembre 2007, cette femme si exquise que tu pourchasses avec ta caméra, son regard amoureux sur ton oreiller des si furtifs instants, chahutés par l'agitation des jours, ses lèvres que tu n'avais pas su conquérir jamais et dont tu as une fois de plus, remis la floraison à un prochain printemps. Quand sonnera ton crépuscule devant la ville de Québec qui s'éloigne, tu seras toujours ce Roucoul courageux, secoué par le cortège de tant de regrets. Tu diras comme M. Yourcenar : « Ce que je regrettais ce n'était pas mes fautes mais mes possibilités de bonheur bousillées. Ce n'était pas d'avoir cédé mais d'avoir trop lutté. » Salue gaiement l'empire immense de tes facultés, que tes ancêtres t'ont léguées, et toutes ces belles années, qui t'ont été si généreusement octroyées pour tant m'aimer. Ne va pas repousser ta fortune qui chancelle, et rien des preux désirs immortels pour cette jeune fille insaisissable, les mêmes qui te tourmentaient à vingt ans, mais qui te gardaient de ce côté-ci de la frontière, quand par dépit aux portes du paradis des seins de ta Marilem, nous nous sommes défiés dans l'orgueil, et dans l'amertume de n'être pas aimés comme nous l'avions rêvé, quand nous nous sommes bravés dans la mythologie, chacun de notre côté, certains que l'autre, puisqu'on était fait pour passer sa vie ensemble, et que nous nous aimions, ne saurait avaliser l'irréparable d'une telle fronde menée contre notre destin qui nous avait prévenus de ne pas convoyer de telles vanités et de se laisser infléchir par de tels accrocs au bon sens ou par de telles opiniâtretés ou orgueils. Cette tyrannie en nous qui décuplait notre humiliation, fit s'installer pourtant l'irréparable dans nos vies respectives, celui de s'éloigner l'un de l'autre, parce que l'ayant nargué cet irréparable, en ne l'écartant pas fermement, nous l'avons avalisé et rendu possible. Mon cher Roucoul, puisque nous nous

sommes jamais posés ensemble dans un doux refuge, rappelle-toi que la Marilem fabuleuse t'a aimé, autant que la Marilem terrestre, et plus tendrement, que jamais un Roucoul ne pouvait l'imaginer. Une servilité dans le lit de ta Marilem, n'aurait pas enlevé grand-chose à ton regret qui affleure en constance dans ta disette. Le secret de mes abondances serait apparu trop tôt dans ta vie, et tu aurais pleuré à la lune et moi aussi. Le lyrisme de certaines chansons ne nous est pas toujours accessible, pas plus que certaine repaisance dans la simplicité. Rappelle-toi mon corps, cher Roucoul, que tu n'as pas conquis peut-être, mais que tu as su unifier dans ton masculin intime, comme dans une fontaine que j'avais remplie pour toi seul, des désirs de tous. Le seul Roucoul capable d'ourdir toute une Marilem dans un seul regard. Rappelle-toi aussi l'insondable en moi, et la sylphide de ton rêve, que tu as circonscrit pourtant, dans une réalité pleine et préhensile. Mais comment aujourd'hui, ne pas être attaché plus que tout, à ces deux êtres qui n'ont pas beaucoup à décliner devant des forces qui les surpassent. Nous sommes toujours des anorexiques dans notre relation amoureuse qui ne demande qu'à nous gaver. Nous ne pouvons que nous émouvoir devant ces enfants que nous étions alors, et que nous sommes toujours, si mal cajolés chacun par un printemps dénaturé par notre réserve qui dissimulait si peu les anxiétés qui ne sont que des nuées de ferveur en mauvaise conscience. Voilà l'essentiel de ce qu'il nous tardait d'assouvir ensemble, ce printemps copieux de ses dissonances que nous savions tant enrichir dans le continent de nos vies respectives. Des amoureux d'hier revisitent parfois leur désert des jours en allés et si mal alimentés, pour se rendre compte que s'il ne retrouve rien c'est que rien n'avait jamais été vécu pleinement ou engrangé. Pour notre part, un tel risque n'est nullement à considérer, parce que nous avons tant réussi le mariage du désespoir entier de notre mésentente, avec l'assouvissement d'un bonheur insoupçonné, celui de réunir plusieurs impossibles dans une entière consolation, et de les avoir

chéris dans nos cœurs plus que personne l'a fait avant nous. Comment aurions-nous pu se sentir appuyé et complété par l'autre, comment aurions-nous pu savoir ce que nous représentions l'un pour l'autre, quand nous étions tous les deux pareils, comme ces sœurs et frères, jumeaux identiques d'une même lassitude, prisonniers des pensées, des mouvements et des ivresses de l'autre, et dans l'incapacité de se découvrir, parce que soudés l'un à l'autre à la naissance, par l'arrière de leur cuir chevelu, les empêchant même de se regarder ou de s'adresser la parole. C'est cette Marilem-là, délinquante et délurée dans son mystérieux inentamé, qui t'attendra toujours dans de meilleures fortunes, pour te rendre à l'enfance, telle la Vierge des dernières amours.

Épilogue de Marika

Cher Roucoul, puisqu'il faut me confier, j'ai choisi ce moment le plus tardif, en souhaitant préserver toutes les grâces de notre rapprochement, et nous prémunir en même temps d'une trop grande désillusion ou désespoir. Je risque de faire dévaler une bien grande calamité, si je te dis que je suis Marika, la sœur cadette de Marilem. Tu es fort et je sais que tu pourras supporter les affres de cet aveu. J'ai accepté d'incarner depuis deux ans toute la démesure d'une telle méprise identitaire. C'était la seule avenue qui s'offrait en moi. Si depuis nos « retrouvailles », tu m'as fait connaître toute la luxuriance de ton attachement pour l'amour, ce que j'ai eu le grand bonheur de vivre tout autant que toi, j'ai surtout voulu empêcher une calamité d'un égal fortissimo, en gardant secret le plus longtemps possible mon identité réelle, et repoussant le plus loin en aval, le moment où je devrais t'apprendre la disparition de notre Marilem à nous deux, en fin d'année 1975, cette Marilem qui méritait tant de revivre sous mes traits dans notre renaissance contemporaine.

Ma sœur chérie s'était exilée en Écosse, après votre rupture du printemps, qui l'avait affectée considérablement. Nous avions toujours été toutes les deux en étroite composition de nos sororités gémellaires, de telle sorte que je ne crois pas méconnaître beaucoup, les grands secrets de ce que vous aviez vécu, elle et toi. Elle t'avait écrit et téléphoné sans obtenir jamais de ta part, la moindre réception. C'est cela qu'elle a vécu ta belle Marilem de tes photos anciennes. Elle s'est éteinte tard à l'automne d'un chagrin obscur, après une longue dérive dans l'asphyxie des métaphysiques. Au risque de te porter également une mortelle paracentèse, je consens ici cette lettre qu'elle t'avait fait parvenir dans ta boîte postale de Giffard, et qui lui avait été retournée : Je te demande d'en prendre aucun déshonneur, sauf celui-là que la vie a conçu avec moi pour te consoler.

« Roucoul, je m'empresse de mettre cette lettre à la poste parce que je ne vais pas bien du tout. Des hantises font route avec mes silences. Je ne suis pas certaine de mes levées du jour dans ce fuseau horaire atlantique, et mes nuits n'existent guère. Quelles marées peuvent se réclamer de mes rythmes intimes ? Ou est-ce davantage les nutriments inadéquats pour mes sucs de l'estomac, ou bien les semonces des jours anciens, ou les forbans des routes du cœur qui m'invectivent ?

Je ne sais pas ce qui m'a pris cet hiver de m'attarder dans tes sillages et influences. Qu'est-ce que tu as fait de moi pour que je m'installe dans une indétermination d'un pareil chapiteau ? Qu'est-ce qu'on a consenti de si répréhensible, dans nos automatismes et fatalités ?

Tu dois être bien souffrant pour fractionner à ce point toutes nos arrimances. Tu dois bien méconnaître la résolution des humeurs, pour avoir permis toutes cette adversité et compétition entre nous. Je crois que la témérité et l'orgueil sont le fait des

faibles, tout autant que la mauvaise conscience que tu as fait s'installer dans nos murs en feux, lorsque jamais ne cessaient tes doléances pour me faire admettre dans des compromissions sans noblesse.

Je m'interrogerai toujours sur ces points de vue qui sont les tiens, s'il n'y a pas "mépris", il y a certainement "méprise". Je ne crois pas devant une déesse que tu idolâtres, que ton personnage puisse souscrire au premier, quand il s'est campé si souvent dans le deuxième. Ils sont si inaccessibles tous ces carillons de nos cœurs, lorsque nous voulons les faire se composer à la même heure.

Je vois bien aujourd'hui que la somnolence de nos deux hérédités ne pouvait en rien rencontrer nos attentes respectives si gigantesques, les miennes étant celles que tu ne reconnaissais pas chez une jeune femme normalement constituée, et les tiennes que tu mettais au rang d'ultimatum d'un être en déficit de la moindre confluence avec ses semblables et société, mais surtout d'un jeune homme s'attardant aux objurgations de son tapis volant.

Voilà notre déveine en plein solstice, voilà ma quarantaine outre-Atlantique, et mon crépuscule. Malgré la douceur de vivre en bordure de mer. La vie ici participe à tant de merveilles, mais je voudrais faire agencer en moi de meilleures permes à mes délures qui sont des parangons de vertu. Je ne t'apprendrai pas que je suis en phase magnifique avec toutes mes consciences. La première intimité qui me nourrit est celle que je délinée en sérénité. Ensuite peut-être, enfin je verrai, des enfants qui lanceraient leur cri du fond de mon sein.

Je voudrais tant que tu sois bien avec toi-même et avec les autres. Je ne veux pas te faire de peine, mais je ne manque pas

beaucoup toute l'amplitude de nos querelles, même si elles réussissent à habiter encore mes sollicitudes et mes tendresses, mais quelque chose s'est déconfit dans mes vinages intérieurs. Il me semble de tout temps participer d'une meilleure étoile.

Je ne crois pas que tu puisses être l'interlocuteur attitré pour le convoiement de tels panaches. Je t'écris cette lettre par acquit de conscience, tu en feras venaison si tu y vois motifs. Je veux que tu gardes le meilleur souvenir possible de ta Marilem d'une nuit sans lune, même si nous l'avons accueilli à bras ouverts. Reste fort, cher Roucoul, personne ne peut revendiquer pareille démesure de l'être et du langage, lorsque tout s'y oppose. Nous avons été à notre insu le lieu de bien vilaines éclosions. Nous en sortirons indemne si telle est notre franchise.

Mes souhaits se font dans la meilleure bienveillance pour que tu cesses de ferrailler au sein même de celui qui t'obsède, sans jamais faire bombance de ce qui te fascine. Moi je suis sans rancune, mais toi jusqu'où peuvent se graver tant de voyagements dans pareilles mésalliances ?

Puisse cette lettre concourir à des aurores. Je n'ai pas voulu te blesser davantage, même si je sais le faire aujourd'hui sans trop de regrets ou motifs. Je te prie de me pardonner surtout de m'être intéressée à mon sort dans cette lettre, plus qu'il me sied de le faire en d'autres circonstances, mais ce soir d'un juillet trop prometteur en lui-même, il me valait bien meilleur mérite, que de croire trop aux promesses que la vie nous fait miroiter, et que la fortune avait prévu pour celles toutes, ou pour celle seule, qui a mes yeux.

Il valait de se rencontrer même si nous n'avons été en rien celui ou celle par qui l'autre peut être secouru(e). Si tu as cru entrevoir un ange, je n'ai été qu'une jeune femme des pures

consciences, et rien ne nous empêchera l'un et l'autre de nous animer ou protéger. Mais il est bien tard dans nos jeunes vies, parce que l'avenir ne sait que tergiverser sur le précipice. Celle que tu as fait fuir devant ton regard, tu le sais tant et mieux que moi, s'était réservée le matin pour la grande coulée d'oxygène qui précède le baiser et le rire de l'enfant. Mais nous deux…

Ces phrases que tu liras peut-être, tu ne pourras pas les accueillir sur mes lèvres, mais tu pourras qui sait, rejoindre mes mains un instant, celles-là mêmes qui me précèdent dans l'affection et tendresse, et qui te resteront inconnues à nouveau. Je ne te dirai pas qu'elles t'avaient été réservées, parce que tu pourrais en mourir sur l'heure, mais dis-toi que toujours, puisqu'elles ne t'ont pas connu, elles se souviendront de toi. Ton amour… Marilem »

FIN

Parcours intime des consciences

L'argument narratif **7**

Préface **9**

Mention liminaire **11**

Immanence **15**

Promesse non tenue 19
Ma vive flamboyance 24
Identité opaque 36
La fin de l'innocence 43
Les chaînons manquants 47
La réalité du quotidien 50
Voyage en Mauricie 53
Je le veux en constance à me servir 57
Variation sur la langue 58
Sa dernière carte pour se valoriser à mes yeux 60
L'enregistrement de mon essentiel 62
La nuit de tous les périls 64
Ni étalon, ni fête fertile 72
Sans issue 74
Des pressentiments se confirment 75
Prise en photos par dépit 76
Tout refaire à neuf 79
Aucune cardinalité 81
Désespoir 82

Insuffisances et enlisements 84
Notre rêve n'a pu être épargné 87
Toute sa vie remise en question 89
Blessure fatale du côté du cœur 90
Ma viscérale réaction 92
Une bien longue convalescence 95
Héroïsme 96
Il est stigmatisé pour toujours 99
Je suis rassurée, il n'a pas fait le saut de Leucade 102
Je reçois une première lettre de Roucoul 103
Je lui réponds 104
Une deuxième lettre 106
Poursuite de notre entretien dans l'empyrée 108

Conscience de Roucoul 111
Pourquoi une telle attente 115
Vos présents 116
Votre punition 118
Votre regard 122
Votre petite main 125
Votre voix 127
Votre petite lèvre 130
Votre petit genou 131
Votre fantaisie est vérité pure 133
L'absolu considérable 136
La nuit du 14 mars 138
Vous êtes la gardienne du « nous » 140
Votre lettre que la rivière des Outaouais me dévoile 143
Cette tendresse, il faut l'adopter pour l'éternité 148
Ce message sans message, sans l'ombre de votre voix 150
L'examen d'admission à votre Athénée 154
Vous connaissez le sous-texte de mes deux lettres 155
Il faut d'après vous, que j'en revienne 157
J'ai souscrit sans nuances, à l'édit de ma Marilem, ... 159

Le tableau de nous deux, c'est l'enseigne du bonheur.....161
Artéfacts naturels et réconfortants.....163
Je vous ai aimé. C'est simple, hardi et surtout troublant.....164
Le 3162 Rancourt.....166
Cette amitié qui allait naître.....169
Le bonheur à consommer modérément.....172
Notre loi de cohérence.....176
La femme des transcendances.....177
Et si peut-être jamais.....183
L'amertume de votre silence dans ma boîte postale.....186
Post-Scriptum.....189

Conscience de Marilem.....191
Le réveil tardif de ton hibernation.....194
Les sentiments que tu m'as conservés.....197
Lequel de nous deux a été le plus éprouvé ?.....200
Nos personnages.....201
J'ai été ton absolue.....202
Le langage qui s'inscrit en moi.....204
Me ralliant parfois à notre excessif.....206
Tu vois, tu me connais assez peu.....210
Recomposer toute notre fantaisie.....212
La nuit du 14 mars.....215
Mon baiser n'est pas pour toi.....218
Ce que je suis devenue.....222
Cette Marilem, je veux te l'offrir en pensée.....227
Ma Loba.....233
La tragédie.....237
La non-reconnaissance de ton attachement.....240
La part de mystérieux.....242
Marilem, la muse musicienne.....247
Ce bébé presque vivant déjà dans notre fécondité.....249
J'avais préparé mes charmes.....252
Mon énigme enchanteresse.....255

Cette amitié qui allait naître 257
L'abri où se dépose notre première nuit 261
Nos sources d'estime 265
Quand le soir se répand, et que nos clartés s'amoncellent 271
Une cigogne avait été prévenue 274
Le seul frasil qui s'est insinué dans notre cœur 276
Après la bataille forcenée des grands nuages 278
Le tribut immense de l'extase terrestre 280

Transcendance 283
Sous quel empire voulez-vous que je vive maintenant ? 284
Je sais que c'est vous, puisque vous avez consenti 288
Tenez bon 297
Je fais mon devoir de lui répondre rapidement 300
De si exquises jetées sur mon enthousiasme 303
Invitation à nous rencontrer 310
C'est troublant cet absolu de la Vie 313
Ma visite aux frontières du rocambolesque 314
Cette rencontre ne pouvait pas être parfaite 322
Des nausées 331
Mon existence dans votre pensée 334
Des choses assez importantes jamais dévoilées 337
Boîte message conjointe 339
L'anneau inemployé 347
Elle est prodigieuse cette caresse 348
C'était votre main dans la mienne 353
Mon entité peu propice à faire votre unanimité 354
J'ai eu peur pour nous 359
Donner une deuxième fois notre accord aux dieux 360
Cette mariée toujours s'appellera Marilem 361
Image fausse de moi 362
J'aurais aimé vous donner tant de mon affection 368
Je vous aime redoutable et intempestive 369
Comment faites-vous pour m'atteindre ainsi ? 371

Valentin de Roucoul 372
Nous le savons sous nos paupières 373
Adieu impérissable dans ma mémoire 378
La frontière Marilem.....379
Une déduction rien de moins que lumineuse.....381
Le non préhensile si prégnant en chacun de nous 384
Dernière missive de Roucoul 386
Le printemps descend au jardin dont on écarte les grilles ..389
Un soir de brunante à Québec, au mois de mai 393
Après la brisure inopportune, un nouveau printemps.....397
Ce secret que je consens à ne révéler qu'à moi-même.....403
Mon cœur en rien ne chancelle dans l'Intime.....405
Épilogue de Marika.....408